VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

Troiſième claſſe, contenant les *Romans Cabaliſtiques.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

LES MÉTAMORPHOSES
OU
L'ANE D'OR
D'APULÉE,
PHILOSOPHE PLATONICIEN;
ET LE DÉMON
DE SOCRATE,
DU MEME AUTEUR.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

JUSQU'A préſent nous n'avons ceſſé non-ſeulement de faire errer nos lecteurs dans des terres inconnues, mais nous leur avons encore fait franchir l'eſpace immenſe qui les ſépare des planètes, & nous les leur avons fait parcourir les unes après les autres. Nous les avons enſuite ramenés ſur notre globe pour les conduire juſques dans ſes entrailles, & par-tout nous leur avons fait voir des merveilles dignes de piquer leur curioſité. Les voyageurs dont nous avons ſuivi les pas, ont été le jouet de la fortune, & expoſés aux aventures les plus bizarres : géans chez les Lilliputiens, nains chez

les peuples de Brobdingnag, bêtes de ſomme dans le pays des Houynhmms, eſprits légers & ſuperficiels auprès des Hommes-Plantes chez leſquels a voyagé Klimius, eſprits lourds & pareſſeux dans la région des Hommes-Volans qu'a viſité Wilkins : il eſt peu de formes ſous leſquelles ils ne ſe ſoient montrés.

APRÈS ces courſes étranges, nous leur avons procuré d'agréables promenades qui n'ont pas été néanmoins ſtériles pour leur imagination; nous les avons entretenus, pendant leur ſéjour à la campagne, de contes, d'hiſtoriettes & de nouvelles qui ont dû les délaſſer de leur fatigues; & ſi en les berçant de ces charmantes bagatelles, ils ſe ſont laiſſé aller au ſommeil, nous leur avons envoyé des ſonges qui ne leur

ont pas permis de regretter le tems de leur réveil.

Nous allons les tirer de cet état, pour leur procurer un nouveau ſpectacle & leur faire connoître des peuples nouveaux; mais nous nous y prendrons d'une autre manière pour leur faire faire ce voyage. Ces découvertes n'exigent point que nos lecteurs quittent leurs foyers; il nous ſuffira de déſiller leurs yeux, & ſoudain ils ſeront entourés d'une multitude d'êtres dont ils ne ſoupçonnoient pas l'exiſtence. Leurs regards perceront les entrailles de la terre, & iront y découvrir les Gnomes; ils verront l'air rempli de Sylphes; du milieu des flammes, ils apercevront s'élever les Salamandres, & le ſein des eaux ne cachera plus pour eux les Ondins & les Nymphes. Ce n'eſt pas tout; l'avare

Acheron laiſſera échapper ſa proie, les morts ſortiront de leurs tombeaux, leurs ames viendront converſer avec nous, & nous dévoiler des myſtères qui ſemblent hors de la portée des foibles mortels.

TEL eſt le reſte de la tâche que nous avons à remplir. Les romans cabaliſtiques & de magie que nous allons donner, tiennent de très-près aux Voyages imaginaires, & ſe trouvent naturellement à leur ſuite.

CE ne ſont pas les traités que l'on a faits ſérieuſement ſur ces matieres que nous donnerons à nos lecteurs, rien ne ſeroit plus étranger à notre plan; nous leur préſenterons ſeulement un choix de romans où l'on ſuppoſe l'exiſtence des magiciens, des enchanteurs, des

lutins, des revenans & du peuple élémentaire.

L'ANE D'OR D'APULÉE par où nous commençons, eſt ſans contredit le roman de magie le plus ancien que l'on connoiſſe ; il prouve que dans tous les tems les hommes ont été avides du merveilleux, & que la meilleure maniere de leur préſenter des traités de morale & des leçons de vérité, a toujours été de les revêtir des ornemens de la fiction.

LA fable d'Apulée eſt l'une des plus ingénieuſes qui exiſtent. Sous les dehors de l'invraiſemblance & même de la folie ; on y trouve une critique fine & les préceptes de la morale la plus ſaine. Il paroît que du tems d'Apulée les vices les plus horribles & les plus

honteux, ſe montrèrent avec effronterie, & nous devons admirer la hardieſſe avec laquelle l'auteur les attaque & les livre au ridicule.

L'AUTEUR de la vie d'Apulée rapporte que ſes ennemis ne pouvant autrement lui nuire, s'avisèrent de l'accuſer de magie, genre d'attaque qui, dans les ſiècles de barbarie & d'ignorance, a communément ſervi utilement la vengeance & la haine. Apulée a eu le bonheur de repouſſer ces attaques; il a même oſé employer la plaiſanterie contre ſes ennemis; on cite avec éloge les fragmens d'un diſcours qu'il fit pour ſa juſtification, mais qui maintenant nous paroîtroit du plus mauvais goût. Apulée plaiſante plus agréablement les magiciens dans ſon livre de l'Ane d'Or, & ſe venge

en dévoilant leurs fourberies & ſe divertiſſant de leurs extravagances, du mal que la magie avoit voulu lui faire.

Nous donnons la traduction de l'Ane d'Or faite par Compain de Saint-Martin, qui eſt la meilleure que nous connoiſſions; nous conſervons la vie qu'il a donnée d'Apulée, mais nous ſupprimons les remarques qu'il a miſes à la ſuite de chaque livre; ces remarques contiennent des recherches qui font honneur à l'érudition de l'auteur, mais elles ſeroient déplacées dans notre recueil où il nous ſuffit d'inſérer la fiction.

Le charmant épiſode des amours de Pſyché & de Cupidon, eſt un des principaux ornemens de ce roman; on ſait comment il a été étendu, développé,

embelli par l'inimitable la Fontaine. Après lui pluſieurs de nos conteurs ont puiſé dans la même ſource; cet épiſode a donné à madame d'Aulnoy l'idée de ſon conte *du Serpentin-Vert*, & a fourni à madame de Villeneuve celui de *la Belle & la Bête*, mis ſur le théâtre de la comédie Italienne, ſous le titre de *Zémir & Azor*. (*V*. le Serpentin-Vert, conte de M^me^ d'Aulnoy, tome III du Cabinet des Fées; & la Belle & la Bête, *ibid.* tome XXVI).

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

L'Ane d'Or d'Apulée eſt un ouvrage ſi célèbre, que ceux qui ne peuvent le lire en latin, ne laiſſent pas de prendre plaiſir à lire une mauvaiſe traduction qui en fut faite, il y a environ cent ans, & qui par conſéquent eſt en vieux langage. Si elle n'avoit que ce ſeul défaut, je me garderois bien de la mépriſer; ce même défaut, qui n'en étoit pas un alors, n'a point effacé dans la ſuite le mérite & les vraies beautés de pluſieurs autres ouvrages du ſiècle paſſé. Le Plutarque d'Amiot n'eſt peut-être pas moins eſtimé préſentement qu'il l'étoit du tems de Henri III.

Mais pour l'Ane d'Or en vieux

françois, il n'y a perſonne qui ne convienne, qu'il eſt d'ailleurs très-mal écrit, & que ſouvent il eſt impoſſible d'y rien comprendre. Cependant il y a tant d'eſprit répandu dans l'original, & il eſt plein de choſes ſi brillantes, qu'elles ſe font entrevoir, & qu'elles percent quelquefois l'obſcurité qui les enveloppe dans cette ancienne traduction.

VOILA ce qui fait ſans doute que bien des gens ne laiſſent pas de la lire, faute d'une meilleure; & c'eſt ce qui m'a perſuadé, que ſi on en faiſoit une nouvelle, qui pût donner l'idée qu'on doit avoir du mérite de cet auteur, elle ſeroit bien reçue du public. J'y ai donc travaillé avec beaucoup de ſoin; mais quelque peine que j'y aie priſe, je ne ſuis pas aſſez vain pour me flatter d'y avoir parfaitement réuſſi. Je

ſais qu'il eſt très-difficile de conſerver dans une traduction toute la force & les graces qui ſont dans l'original.

LE génie des langues eſt différent; & comme la beauté d'une penſée dépend ſouvent de la force & de la propriété des mots, qui ſervent à l'exprimer en latin, il arrive quelquefois que cette même penſée miſe en françois, paroît moins animée, parce qu'elle a perdu la vivacité des termes qui en faiſoit tout l'éclat. A la vérité, il y a auſſi bien des endroits où un ancien Auteur ne doit rien perdre de ſes avantages en parlant notre langue. Le jugement du public m'apprendra ſi j'en ai donné quelques preuves dans cette traduction.

APULÉE a affecté dans cet ouvrage un certain ſtyle poétique & beaucoup d'expreſſions extraordinaires qui le rendent un

peu obſcur. C'eſt ce qui a engagé pluſieurs ſavans à faire de très-amples commentaires pour l'éclaircir. J'ai conſulté ceux de Beroald, de Priceus, de Colvius, & ce que pluſieurs autres ont écrit; mais aucun ne m'a tant ſervi que celui qu'a fait M. Fleuri à l'uſage de Monſeigneur le Dauphin. Ce ſavant homme a une ſi grande connoiſſance de l'antiquité, & eſt ſi profond en tout genre d'érudition, que rien n'a échappé à ſes lumières ſur les paſſages les plus obſcurs de cet auteur, & j'avoue que ſon travail m'a été d'un fort grand ſecours.

J'AI retranché quelques endroits qui ſont trop ſales dans le texte, & j'ai adouci ceux qui ſont trop libres. Notre langue eſt beaucoup plus chaſte que la grecque ou la latine. Les beaux eſprits de l'antiquité & même pluſieurs grands philoſophes ont

écrit bien des choſes, dont la ſimple lecture offenſeroit les oreilles des honnêtes gens de ce tems-ci, & même de ceux qui font profeſſion de galanterie.

J'AI ſuivi mon auteur dans tout le reſte le plus ſcrupuleuſement que j'ai pu, ſans pourtant m'attacher trop ſervilement à le rendre toujours mot à mot, mais auſſi ſans jamais perdre de vue ſa penſée. J'ai omis quelques épithètes qui peuvent avoir leurs graces dans le latin, & qui me ſembloient en françois rendre le diſcours languiſſant, & ne rien ajouter à l'expreſſion. Voilà toutes les libertés que j'ai priſes.

CET ouvrage eſt une ſatyre continuelle des déſordres dont les magiciens, les prêtres, les impudiques & les voleurs rempliſſoient le monde du tems d'Apulée. Outre ces ſujets, qui ſont divertiſſans, on y voit

avec plaiſir les mœurs & les coutumes des anciens, & l'on trouve dans l'onzieme livre quantité de choſes fort curieuſes ſur leur religion. Ceux qui cherchent la pierre philoſophale, prétendent que ces métamorphoſes contiennent les myſtères du grand œuvre; c'eſt ce que j'ai bien de la peine à croire, & il n'y a gueres d'apparence qu'Apulée ſut faire de l'or.

LA VIE
D'APULÉE.

LUCIUS APULÉE, philoſophe Platonicien, vivoit ſous les Antonins. Il ſeroit difficile de marquer préciſément le tems de ſa naiſſance. On conjecture aſſez vraiſemblablement, qu'il vint au monde ſur la fin de l'empire d'Adrien, vers le milieu du deuxième ſiècle. Il étoit de Madaure (1), ville d'Afrique & colonie romaine, ſur les confins de la Numidie & de la Getulie. Sa famille étoit conſidérable, & il paroît par pluſieurs endroits de ſes ouvrages, qu'il ne ſe fait pas beaucoup de violence pour parler de la grandeur de ſa maiſon.

SON père, nommé Théſé, avoit exercé à Madaure la charge de Duumvir, qui étoit la premiere dignité d'une colonie, & Savia, ſa mère, originaire de Theſſalie,

(1) Aujourd'hui Madaro, petit bourg du royaume de Tunis.

étoit de la famille du fameux Plutarque. Il fut parfaitement bien élevé. On lui fit faire ſes premières études à Carthage, enſuite il alla à Athènes, où les beaux arts & les ſciences floriſſoient encore. Il s'y appliqua à la poéſie, à la muſique, à la dialectique & à la géométrie. Comme il étoit né avec un génie merveilleux, il fit en peu de tems de grands progrès dans toutes ces ſciences; mais celle où il s'attacha particulièrement, & où il ſe donna tout entier, ce fut la philoſophie. Il choiſit celle de Platon, qui, dès ſa première jeuneſſe, lui avoit paru préférable à toutes les autres, & il devint un de ſes plus fameux ſectateurs.

Il quitta Athènes pour aller à Rome, où il apprit la langue latine, par le ſeul uſage & ſans le ſecours d'aucun maître. Il y étudia la juriſprudence, & y plaida pluſieurs cauſes avec un fort grand ſuccès. Mais une inſatiable curioſité de tout ſavoir l'engagea à parcourir le monde, & à ſe faire même initier dans pluſieurs myſtères

myſtères de religion pour les connoître à fond.

Il retourna à Rome, ayant preſque conſumé tout ſon bien dans ſes études & dans ſes voyages; en ſorte que ſe voulant faire recevoir prêtre d'Oſiris, il ſe trouva fort embarraſſé, & fut obligé de vendre, pour ainſi dire, juſqu'à ſes habits, pour fournir aux frais de ſon initiation. Il s'attacha enſuite au barreau, où ſon éloquence lui acquit une fort grande réputation, & lui donna le moyen de vivre commodément.

Au bout de quelque tems il retourna en Afrique, apparemment que l'envie de revoir ſa famille, & de ramaſſer le peu qui lui reſtoit de ſon patrimoine, lui fit faire ce voyage. Il y tomba malade dans Oëa (1), ville maritime. Un nommé Pontianus, qui l'avoit connu à Athènes, l'en-

(1) Aujourd'hui Tripoli, ville capitale du royaume de ce même nom.

gagea de venir loger avec lui chez ſa mère, où il eſpéroit qu'étant mieux ſoigné que par-tout ailleurs, ſa ſanté ſe rétabliroit plus aiſément.

CETTE femme nommée Pudentilla, étoit une veuve fort riche, & n'avoit que deux enfans. Pontianus l'aîné ſachant bien qu'elle avoit envie de ſe remarier, ſollicita Apulée de ſonger à l'épouſer. Il aimoit mieux qu'il devînt ſon beau-pere, que quelqu'autre qui n'auroit pas été ſi honnête homme que lui. Quoi que diſe ſur cela notre philoſophe dans ſon apologie, il y a apparence que voyant le mauvais état de ſes affaires, il accorda aſſez volontier à ſon ami cette marque d'amitié qu'il exigeoit de lui.

PUDENTILLA, de ſon côté, ne fut pas long-tems ſans être touchée du mérite de ſon hôte. Elle trouvoit en lui un jeune homme parfaitement bien fait de ſa perſonne, un philoſophe dont les mœurs &

les manières n'avoient rien de ſauvage, & qui avoit tout l'agrément & la politeſſe des gens du monde. Elle fut bientôt déterminée en ſa faveur, & elle réſolut de l'épouſer, dès qu'elle auroit marié ſon fils, qui avoit jeté les yeux ſur la fille d'un nommé Ruffin.

Le mariage de Pontianus ne fut pas plutôt achevé, que Ruffin regardant par avance la ſucceſſion de Pudentilla comme le bien de ſon gendre & de ſa fille, crut qu'il devoit mettre tout en uſage pour la leur conſerver entière, en rompant le mariage d'Apulée. Il changea donc entièrement les diſpoſitions de l'eſprit de Pontianus, qui avoit lui-même engagé cette affaire, & il le porta à faire tous ſes efforts pour en empêcher la concluſion. Mais ce fut en vain qu'il s'y oppoſa; ſa mère n'écouta que ſon inclination; elle épouſa Apulée dans une maiſon de campagne près d'Oëa.

Peu de tems après Pontianus mourut.

Son oncle nommé Emilianus ſe joignit à Ruffin pour concerter les moyens de perdre Apulée. Ils publièrent qu'il avoit empoiſonné Pontianus, qu'il étoit magicien, & qu'il s'étoit ſervi de ſortilèges pour captiver le cœur de Pudentilla. Ils ne ſe contentèrent pas de répandre ces calomnies dans le monde; Emilianus les fit plaider par ſes avocats dans un procès, qu'il avoit contre Pudentilla.

APULÉE demanda qu'il eût à ſe déclarer ſa partie dans les formes, & à ſigner ce qu'il avançoit. Emilianus preſſé ſur cela, n'oſa le faire ſous ſon nom, parce que les faux accuſateurs étoient condamnés à des peines proportionnées à l'importance de leur accuſation; mais il le fit ſous le nom du ſecond fils de Pudentilla, nommé Sicinius Pudens, que ſa grande jeuneſſe mettoit à couvert de la rigueur des loix.

APULÉE fut donc déféré comme un magicien, non pas devant des juges chrétiens,

comme l'a dit S. Auguſtin (1), mais devant Claudius Maximus, proconſul d'Afrique & payen de religion. Il ſe défendit merveilleuſement bien. Nous avons le diſcours qu'il prononça pour ſa juſtification; c'eſt une très-belle pièce d'éloquence, & toute pleine de traits admirables.

SES ennemis n'osèrent dans leur accuſation le charger de la mort de Pontianus; ils ſe retranchèrent à l'accuſer d'être magicien. Ils s'efforçoient de le prouver par quantité de choſes qu'ils rapportoient, mais principalement parce qu'il s'étoit emparé de l'eſprit & du cœur de Pudentilla, & qu'il n'étoit pas naturel qu'une femme à ſon âge (2) fût ſuſceptible d'une paſſion amoureuſe, & ſongeât à ſe remarier, comme s'il y avoit un âge où le cœur des femmes fût ſi bien fermé à la tendreſſe,

(1) De la Cité de Dieu, liv. 8, chap. 19.

(2) L'accuſateur ſoutenoit qu'elle avoit ſoixante ans; mais Apulée prouva qu'elle n'en avoit guère plus de quarante.

qu'on eût beſoin de recourir à la magie pour les rendre ſenſibles. « Vous vous » étonnez, diſoit Apulée à ſes accuſateurs, » qu'une femme ſe ſoit remariée après » treize ans de viduité; il eſt bien plus » étonnant qu'elle ne ſe ſoit pas remariée » plutôt ».

Ils lui objectoient qu'il cherchoit des poiſſons rares & extraordinaires pour les diſſéquer; ils ignoroient apparemment que cette curioſité fait partie de l'emploi d'un phyſicien. Ils lui reprochoient encore qu'il étoit beau, qu'il avoit de beaux cheveux, de belles dents & un miroir, choſes indignes d'un philoſophe, diſoient-ils, comme s'il étoit de l'eſſence d'un philoſophe d'être d'une figure diſgraciée, & d'y joindre la malpropreté.

Apulée répond à tous ces reproches avec tout l'eſprit & toute l'éloquence poſſibles. Il ne manque pas même, par une infinité de traits vifs & ingénieux, de faire

tomber le ridicule de ces accuſations ſur ſes accuſateurs. A l'égard de ſon miroir, il prouve par pluſieurs raiſons, qu'il pourroit s'en ſervir ſans crime. Il n'oſe cependant avouer qu'il le faſſe; ce qui fait voir que la morale, par rapport à l'extérieur, étoit beaucoup plus rigide en ce tems-là qu'elle ne l'eſt aujourd'hui.

On l'accuſoit encore d'avoir dans ſa maiſon quelque choſe dans un linge, qu'il cachoit avec ſoin, & qui ſans doute lui ſervoit à ſes ſortilèges; d'avoir fait des vers trop libres, & de pluſieurs autres bagatelles qui ne valent pas la peine d'être rapportées. Apulée ſe juſtifia parfaitement bien ſur tout ce qu'on lui reprochoit, peignit Ruffin & Emilianus, ſes accuſateurs, avec les couleurs qu'ils méritoient l'un & l'autre, & fut renvoyé abſous.

Il paſſa le reſte de ſa vie tranquillement & en philoſophe; il compoſa pluſieurs livres, les uns en vers, les autres en

proſe, dont nous n'avons qu'une partie. Il a traduit *le Phedon de Platon*, & *l'Arithmétique de Nicomachus*. Il a écrit *de la République*, *des Nombres & de la Muſique*. On cite auſſi *ſes Queſtions de table*, *ſes Lettres à Cerellia*, qui étoient un peu libres; *ſes Proverbes*, *ſon Hermagoras & ſes Ludicra*. Tous ces ouvrages ne ſont point venus juſqu'à nous; il ne nous reſte de lui que *ſes Métamorphoſes ou ſon Ane d'Or*, *ſon Apologie*, *ſes Traités de la Philoſophie morale*, *du Syllogiſme*, *du Démon de Socrate*, *du Monde*, & *ſes Florides*, qui ſont des fragmens de ſes déclamations.

Il eſt aiſé de juger par les différens ſujets qu'Apulée a traités, qu'il avoit un grand génie, & propre à toutes ſortes de ſciences. Son éloquence, jointe à ſa profonde érudition, le faiſoit admirer de tous ceux qui l'entendoient, & il fut en ſi grande eſtime, même de ſon vivant, qu'on lui éleva des ſtatues à Carthage, & dans pluſieurs autres villes.

A l'égard de ſon Ane d'Or, il a pris le ſujet de cette métamorphoſe de Lucien ou de Lucius de Patras, qui étoit avant Lucien, & qui en eſt l'original; mais il l'a infiniment embelli par quantité d'épiſodes charmans, ſurtout par la fable de Pſiché, qui a toujours paſſé pour le plus beau morceau de l'antiquité en ce genre-là; & tous ces incidens ſont ſi ingénieuſement enchaînés les uns aux autres, & ſi bien liés au ſujet, qu'on peut regarder l'Ane d'Or comme le modèle de tous les romans.

Il eſt plein de deſcriptions & de portraits admirables, & l'on ne peut nier qu'Apulée ne fut un fort grand peintre; ſes expreſſions ſont vives & énergiques; il haſarde à la vérité quelquefois certains termes qui n'auroient pas été approuvés du tems de Ciceron, mais qui ne laiſſent pas d'avoir de l'agrément, parce qu'ils expriment merveilleuſement bien ce qu'il veut dire.

QUANTITÉ de ſavans dans tous les ſiècles ont parlé d'Apulée avec beaucoup d'eſtime, & lui ont donné de grands éloges. Saint-Auguſtin, entr'autres, en fait mention (1) comme d'un homme de naiſſance, fort bien élevé & très-éloquent.

MAIS une choſe ſurprenante, & qui fait bien voir l'ignorance & la ſuperſtition des peuples de ces tems-là, c'eſt que bien des gens prirent l'Ane d'Or pour une hiſtoire véritable, & ne doutèrent point qu'Apulée ne fût très-ſavant dans la magie (2). Cette opinion ridicule ſe fortifia en vieilliſſant, & s'augmenta tellement dans la ſuite, que les payens ſoutenoient qu'il avoit fait un ſi grand nombre de miracles (3), qu'ils égaloient, ou même

(1) Saint-Auguſtin, épître 5.

(2) Saint Jérôme ſur le *Pſeaume* 81. *Lactant. Inſtit. Divin. l.* 3, *chap.* 5, Marcellin à Saint Auguſtin.

(3) Saint Auguſtin, épître 5.

qu'ils ſurpaſſoient ceux de Jeſus-Chriſt.

ON auroit de la peine à croire qu'une telle impertinence eût été en vogue, ſi des perſonnages dignes de foi ne l'atteſtoient, & ſi nous ne voyions pas qu'on pria Saint Auguſtin de la réfuter (1).

CE grand ſaint ſe contenta de répondre qu'Apulée (2), avec toute ſa magie, n'avoit jamais pu parvenir à aucune charge de magiſtrature, quoiqu'il fût de bonne maiſon, & que ſon éloquence fût fort eſtimée; & qu'on ne pouvoit pas dire que ce fût par un mépris philoſophique qu'il vivoit hors des grands emplois, puiſqu'il ſe faiſoit honneur d'avoir une charge de prêtre, qui lui donnoit l'intendance des jeux publics, & qu'il diſputa avec beaucoup de chaleur contre ceux qui s'oppoſoient à l'érection d'une

(1) Marcellin à Saint Auguſtin, épître 4.

(2) Saint Auguſtin, épître 5.

ſtatue, dont les habitans d'Oëa le vouloient honorer; outre qu'on voit par ſon apologie qu'il ſe défendit d'être magicien, comme d'un grand crime.

LES MÉTAMORPHOSES

OU

L'ANE D'OR

D'APULÉE,

PHILOSOPHE PLATONICIEN.

LIVRE PREMIER.

JE vais tâcher d'attirer votre attention par le récit de pluſieurs aventures divertiſſantes, pourvu que vous ne dédaigniez pas de lire un ouvrage écrit dans le ſtyle enjoué des auteurs Egyptiens. Vous y verrez les métamorphoſes ſurprenantes de pluſieurs hommes changés en différentes formes,

& remis enſuite dans leur état naturel. Je vais commencer; mais auparavant apprenez en peu de mots qui je ſuis.

Ma famille tire ſon ancienne origine d'Himène dans l'Attique, de l'Iſthme de Corinthe & de Ténare, dans le territoire de Sparte, provinces fertiles & délicieuſes que les plus fameux auteurs ont célébrées dans leurs ouvrages immortels. Ce fut en ce pays-là, dans la ville d'Athènes, où je commençai d'étudier la langue grecque; étant enſuite allé à Rome, j'y appris celle du pays avec une peine & un travail incroyables, n'étant guidé par aucun maître. Ainſi je vous prie de m'excuſer, s'il m'arrive de faire quelques fautes en parlant une langue qui m'eſt étrangère, que je préfère cependant à la mienne, parce que ce changement de langage reſſent déjà, en quelque façon, les divers changemens dont je vais vous parler. Ecoutez avec attention, voici l'hiſtoire de ce qui m'eſt arrivé en Grèce, elle vous fera plaiſir.

J'allois pour quelqu'affaire en Theſſalie, d'où je tire auſſi mon origine, ayant l'honneur de deſcendre, du côté de ma mère, du fameux Plutarque & du philoſophe Sextus, ſon petit-fils. Après avoir traverſé de hautes montagnes, de profondes vallées, des prés & des plaines, monté ſur un cheval blanc de ce pays-là, qui étoit fort fatigué auſſi bien que moi; je mis pied à terre

pour me délaſſer un peu en marchant quelque tems. Je débridai mon cheval, qui étoit tout en ſueur; je le frottai ſoigneuſement, & le menai au pas. Pendant qu'en chemin faiſant il arrachoit de côté & d'autre quelques bouchés d'herbe le long des prés par où nous paſſions, je joignis deux hommes, qui, par haſard, marchoient un peu devant moi, & prêtant l'oreille à leurs diſcours, j'entendis que l'un dit à l'autre en éclatant de rire: de grace, ceſſe de me faire des contes auſſi ridicules & auſſi outrés, que ceux que tu me fais. Ces mots excitant ma curioſité, je vous prie, leur dis-je, de vouloir bien me faire part de votre entretien: ce n'eſt point par aucune envie d'apprendre vos ſecrets, que je vous le demande, mais par le deſir que j'ai de m'inſtruire; & même l'agrément de la converſation aplanira, pour ainſi dire, ce côteau, & diminuera la fatigue que nous avons à le monter.

Celui qui venoit de parler continuant ſon diſcours: ce que tu me contes, dit-il, eſt auſſi vrai que ſi on diſoit que par des paroles magiques, on peut forcer les rivières à remonter vers leur ſource, rendre la mer immobile, enchaîner les vents, arrêter le ſoleil, forcer la lune à jeter de l'écume, arracher les étoiles des cieux, faire ceſſer le jour & ſuſpendre le cours de la nuit. Alors je repris la parole avec plus de hardieſſe: je vous prie,

dis-je à l'un, vous qui avez commencé ces premiers diſcours, ne vous rebutez pas de les continuer. Enſuite m'adreſſant à l'autre : & vous, lui dis-je, qui vous opiniâtrez à rejeter ce qui eſt peut-être très-véritable, vous ignorez apparemment que beaucoup de choſes paſſent pour fauſſes mal-à-propos, parce que l'on n'a jamais entendu ni vu rien de pareil, ou parce qu'on ne peut les comprendre; & ſi on les examine avec un peu de ſoin, on les trouve non-ſeulement véritables, mais même fort aiſées à faire. Car je vous dirai qu'un ſoir, ſoupant en compagnie, comme nous mangions, à l'envie les uns des autres, d'un gâteau fait avec du fromage, j'en voulus avaler un morceau un peu trop gros qui s'attacha à mon goſier, & m'ôtant la reſpiration, me mit à deux doigts de la mort; cependant j'ai vu depuis à Athènes, de mes propres yeux, & de fort près, un charlatan devant le portique Pecile, qui avaloit une épée par la pointe, & dans le moment, pour très-peu de choſe qu'on lui donnoit : il s'enfonçoit par la bouche un épieu juſqu'au fond des entrailles, en ſorte que le fer lui ſortoit par les aînes, & la hampe par la nuque du cou, au bout de laquelle paroiſſoit un jeune enfant beau & gracieux, qui, comme s'il n'eût eu ni os, ni nerfs, danſoit & ſe plioit de manière, que tous ceux qui étoient préſens, en étoient dans l'admiration. Vous auriez cru

voir

voir ce fameux ſerpent qui s'entortille & ſe joue autour du bâton d'Eſculape. Mais vous, camarade, continuez, je vous prie, ce que vous aviez commencé : ſi celui-ci ne veut pas croire ce que vous direz, pour moi je vous promets d'y ajouter foi ; & par reconnoiſſance du plaiſir que vous me ferez, je payerai votre écot à la première hôtellerie.

Je vous remercie, dit-il, & vous ſuis obligé de l'offre que vous me faites. Je vais reprendre le commencement de ce que je racontois ; mais auparavant je jure, par ce Dieu de la lumière qui voit tout, que je ne vous dirai rien qui ne ſoit très-vrai & très-certain, & vous n'aurez pas lieu d'en douter un moment, ſi vous allez dans cette prochaine ville de Theſſalie, où cette hiſtoire paſſe pour conſtante parmi tout ce qu'il y a d'habitans, la choſe étant arrivée au vu & ſu de tout le monde. Mais afin que vous ſachiez auparavant qui je ſuis, quel eſt mon pays & mon trafic, je vous dirai que je ſuis d'Egine, & que je parcours ordinairement la Theſſalie, l'Etolie, & la Béotie, où j'achete du miel de Sicile, du fromage, & d'autres denrées propres aux cabarets. Or ayant appris qu'à Hipate, ville la plus conſidérable de la Theſſalie, il y avoit des fromages nouveaux, excellens, & à bon marché, j'y courus à deſſein d'acheter tout ce que j'y en trouverois ; mais étant parti ſous de mauvais auſpices, je me trouvai

fruſtré, comme il arrive aſſez ſouvent ; du gain que j'eſpérois faire ; car un marchand en gros, nommé Lupus, avoit tout enlevé la veille que j'y arrivai. Me ſentant donc fort fatigué du voyage précipité & inutile que je venois de faire, je m'en allai le ſoir même aux bains publics.

Là j'aperçois un de mes camarades, nommé Socrate, aſſis par terre, à moitié couvert d'un méchant manteau tout déchiré, pâle, maigre & défait, comme ſont d'ordinaire ces pauvres malheureux rebuts de la fortune qui demandent l'aumône au coin des rues. Quoiqu'il fût mon ami, & que je le reconnuſſe fort bien, cependant l'état miſérable où je le voyois fit que je ne m'approchai de lui qu'avec quelqu'incertitude. Hé ! lui dis-je, mon cher Socrate, qu'eſt-ceci ? en quel état es-tu ? quelle honte ! ta famille a déjà pris le deuil de ta mort qu'on croit certaine, le juge de ta province a donné des tuteurs à tes enfans, & ta femme, après tes funérailles, fort changée par ſon affliction, & ayant preſque perdu les yeux à force de pleurer, eſt contrainte par ſes parens à faire ſuccéder à la triſteſſe de ta maiſon, les réjouiſſances d'une nouvelle noce ; pendant qu'à notre grande confuſion tu parois ici plutôt comme un ſpectre, que comme un homme. Ariſtomène, me dit-il, apparemment tu ne connois pas les détours trompeurs, l'inconſtance, & les étranges revers de la

fortune. Après ces mots il cacha la rougeur de ſon viſage avec ſon méchant haillon rapetaſſé, de manière que la moitié du corps lui demeurât découverte; & moi ne pouvant ſoutenir plus long-tems la vue d'un ſi triſte ſpectacle, je lui tends la main, & tâche de le faire lever. Mais ce pauvre homme ayant toujours le viſage couvert, laiſſe, me dit-il, laiſſe jouir la fortune tout à ſon aiſe de ſon triomphe ſur un malheureux. Enfin je fais en ſorte qu'il ſe lève, & dans le moment je dépouille un de mes vêtemens & je l'en habille, ou pour mieux dire je l'en couvre; enſuite je le fais mettre dans le bain, je prépare moi-même l'huile & les autres choſes néceſſaires pour le nettoyer. Je le frotte avec ſoin: lorſqu'il fut bien net & bien propre, tout las que j'étois, j'aide à marcher à ce miſérable qui ne pouvoit ſe ſoutenir, & je le mène à mon hôtellerie avec bien de la peine. Je le fais coucher, je le fais manger & boire, & je tâche de le rejouir par d'agréables diſcours.

La converſation commençoit déjà à ſe tourner du côté de la plaiſanterie; nous étions en train de dire de bons mots, & de railler, lorſque tirant du fond de ſa poitrine un ſoupir douloureux, & ſe frappant le viſage, malheureux que je ſuis, s'écria-t'il, pour avoir eu la curioſité d'aller à un fameux ſpectacle de gladiateurs, je ſuis tombé dans le déplorable état où vous m'avez trouvé;

car vous ſavez qu'étant allé en Macedoine pour y gagner quelque choſe, comme je m'en revenois avec une aſſez bonne ſomme d'argent, après dix mois de ſéjour que j'y avois fait, un peu avant que d'arriver à Lariſſe pour voir le ſpectacle dont je viens de vous parler, je fus aſſailli dans un certain chemin creux & écarté, par une troupe de voleurs, qui ne me laiſsèrent aller qu'après m'avoir pris tout ce que j'avois. Ainſi réduit à la dernière néceſſité, j'allai loger chez une cabaretière nommée Meroé, femme qui n'étoit plus jeune, mais qui étoit encore aſſez agréable. Je lui contai le ſujet de mon voyage, & la triſte aventure qui venoit de m'arriver; elle me reçut & me traita avec toute ſorte de bonté, me donna bien à ſouper, & gratuitement; enſuite livrée aux tranſports d'une paſſion déréglée, elle me fit part de ſon lit, & depuis ce fatal moment je me ſuis trouvé comme enſorcelé par cette malheureuſe, juſqu'à lui donner mes habits, que les honnêtes voleurs avoient bien voulu me laiſſer, & tout ce que je gagnois en exerçant le métier de ſtippier, pendant que je me portois bien. C'eſt ainſi que ma mauvaiſe fortune, & cette bonne perſonne m'ont enfin réduit dans l'état où vous me voyez.

En vérité, lui dis-je, vous méritez ce qu'il y a de plus cruel au monde, ſi toutefois quelque choſe

peut l'être davantage que ce qui vous eſt arrivé, d'avoir préféré un infame plaiſir, une vieille débauchée, à votre femme & à vos enfans. Mais Socrate portant ſon doigt ſur ſa bouche : Taiſez-vous, me dit-il, d'un air ſurpris & effrayé, taiſez-vous ; & regardant de tous côtés, comme un homme qui craint que quelqu'un ne l'écoute : gardez-vous bien, continua-t'il, de parler mal d'une femme qui a un pouvoir divin, de crainte que vous ne vous attiriez quelque choſe de funeſte. Comment, lui dis-je, quelle ſorte de femme eſt-ce donc que cette perſonne ſi puiſſante, cette reine qui tient cabaret? C'eſt, dit-il, une magicienne à qui rien n'eſt impoſſible, qui peut abaiſſer les cieux, élever le globe de la terre, endurcir les eaux, rendre les montagnes fluides, arracher les ombres des enfers, & les Dieux même du plus haut de l'Olympe, obſcurcir les aſtres, éclairer le Ténare.... Je vous prie, lui dis-je, quittez ce ſtyle tragique, baiſſez la toile, & parlez un langage ordinaire.

Voulez-vous, me dit-il, entendre une ou deux des choſes qu'elle a faites, ou même un plus grand nombre ? car de vous dire que non-ſeulement les gens du pays l'aiment éperdument, mais encore les Indiens, les Æthiopiens, en un mot les peuples de l'un & l'autre hémiſphère, c'eſt un des moindres effets de ſon art, c'eſt une bagatelle, au prix

de ce qu'elle ſait faire : écoutez ce qu'elle a exécuté aux yeux de pluſieurs perſonnes.

Elle avoit un amant, qui, pour avoir fait violence à une autre femme dont il étoit amoureux, fut d'un ſeul mot changé en caſtor, afin qu'il lui arrivât la même choſe qu'à cet animal, qui, pour ſe délivrer des chaſſeurs, ſe coupe lui-même ce qui fait qu'on le pourſuit. Elle a transformé en grenouille un cabaretier de ſon voiſinage, qui tâchoit de lui ôter ſes pratiques, & préſentement ce vieillard nage dans un de ſes tonneaux, & s'enfonçant dans la lie, invite d'une voix rauque ſes anciens chalans, le plus officieuſement qu'il peut.

Pour ſe venger d'un avocat qui avoit plaidé contr'elle, elle l'a changé en bélier, & tout bélier qu'il eſt, il avocaſſe encore. Et parce que la femme d'un de ſes amans avoit tenu d'elle quelques diſcours pleins de raillerie & de mépris, lorſque cette femme fut prête d'accoucher, elle l'empêcha de ſe délivrer, & la condamna à une perpétuelle groſſeſſe. L'on dit que depuis huit ans que cette pauvre malheureuſe eſt en cet état, elle a le ventre auſſi gros & auſſi tendu, que ſi elle devoit accoucher d'un éléphant.

Enfin cette magicienne irrita l'indignation & la haine du public au point qu'il fut réſolu qu'on la lapideroit le lendemain ; mais elle ſut fort bien

s'en garantir par la force de ſon art : & comme Médée, qui avoit obtenu de Créon la permiſſion de différer ſon départ d'un jour, le brûla dans ſon palais avec ſa fille qu'il alloit marier à Jaſon ; de même cette magicienne ayant fait ſes enchantemens autour d'une foſſe, (ainſi qu'elle même étant ivre me l'a conté depuis peu) elle enferma ſi bien tous les habitans de la ville dans leurs maiſons par la force de ſes charmes, que pendant deux jours entiers il leur fut impoſſible d'en enfoncer les portes, d'en rompre les murs, ni même de les percer, juſqu'à ce qu'enfin ils s'écrièrent tous d'une voix triſte & ſuppliante, lui proteſtant avec ſerment qu'ils n'attenteroient rien contre ſa perſonne, & même que ſi quelqu'un avoit quelque mauvaiſe intention contr'elle, ils la protégeroient & la ſecoureroient de tout leur pouvoir. Ainſi étant appaiſée, elle remit toute la ville en liberté ; mais pour celui qui étoit le premier auteur de l'aſſemblée qui s'étoit tenue contr'elle, elle le tranſporta pendant la nuit avec ſa maiſon entière, ſavoir, le terrein, les murailles, les fondemens, enfin telle qu'elle étoit, à cent milles de-là, en une ville ſituée ſur le haut d'une montagne fort élevée, & qui par conſéquent, manquoit des commodités de l'eau ; & comme les maiſons des habitans étoient ſi ſerrées qu'il n'y avoit point de place pour

celle-là, elle la planta devant la porte de la ville, & ſe retira chez elle.

En vérité, lui dis-je, mon cher Socrate, vous me contez là des choſes bien ſurprenantes & bien terribles; le ſcrupule où vous m'avez jeté, me donne de l'inquiétude, ou plutôt une grande crainte que cette vieille, par le ſecours de ſon art & de ſes eſprits, ne ſache ce que nous avons dit; c'eſt pourquoi couchons-nous de bonne heure, & après avoir un peu repoſé, fuyons de ces lieux avant le jour, & nous en éloignons autant qu'il nous ſera poſſible. Comme j'achevois de donner ce conſeil, le bon Socrate qui étoit fatigué, & qui avoit bu un peu plus qu'à l'ordinaire, dormoit déjà, & ronfloit de toute ſa force. Pour moi, ayant fermé les verroux, & rangé mon lit contre la porte, je me jetai deſſus; la peur m'empêcha quelque tems de dormir; enfin je m'aſſoupis environ ſur le minuit.

A peine étois-je endormi, que la porte s'ouvre avec plus de fracas, que ſi des voleurs l'avoient enfoncée; les gonds même ſe briſent & s'arrachent de manière qu'elle tombe par terre. Mon lit qui étoit fort petit, dont un des pieds étoit rompu & pourri, eſt renverſé par la violence de cet effort, & je me trouve deſſous, étendu ſur le plancher. Alors je ſentis qu'il y a de certaines paſſions qui pro-

duiſent des effets qui leur ſont contraires; & comme il arrive ſouvent qu'on pleure de joie, de même au milieu de l'extrême frayeur dont j'étois ſaiſi, je ne pus m'empêcher de rire, me voyant changé d'Ariſtomène en tortue.

Etant donc ainſi tout de mon long par terre, le lit renverſé ſur mon dos, regardant de côté la ſuite de cette aventure, je vois entrer deux vieilles femmes : la première portoit un flambeau allumé, & l'autre une éponge & un poignard. En cet état elles s'approchent de Socrate, qui dormoit profondément. Celle qui tenoit le poignard commença à dire : « Voici mon cher Endimion, ma ſœur Panthie; voici mon Ganimède, qui jour & nuit a abuſé de ma jeuneſſe; voici celui qui, mépriſant mon amour, non-ſeulement me diffame par ſes diſcours, mais médite encore ſa fuite; & moi, malheureuſe, abandonnée comme Calipſo par la fourberie de cet Uliſſe, je paſſerai le reſte de ma vie dans les regrets & dans les pleurs ».

Me montrant enſuite à ſa ſœur avec ſa main « Pour Ariſtomène, dit-elle, ce bon donneur de conſeils, qui le pouſſe à cette fuite, que voilà préſentement à deux doigts de la mort, étendu par terre ſous ſon lit, d'où il regarde tout ceci, croit-il qu'il m'aura offenſé impunément? Je vais faire en ſorte tantôt, que dis-je, dans un moment, &

même tout à l'heure, qu'il ſe repentira de la manière dont il a parlé de moi, & de la curioſité avec laquelle il nous regarde ».

Je ne l'eus pas plutôt entendue parler ainſi, qu'il me prit une ſueur froide, avec un tremblement ſi violent, que le lit, qui étoit ſur mon dos, en étoit tout agité. Que ne commençons-nous donc, ma ſœur, dit la bonne Panthie, par mettre celui-ci en pièces à la manière des Bacchantes, ou après l'avoir lié comme il faut, que ne lui faiſons nous le même traitement que Cybèle fit à Atis? Sur cela Meroé prit la parole, car je voyois bien par des effets que c'étoit celle-là même dont Socrate m'avoit tant parlé. Non, dit-elle, laiſſons au moins vivre celui-ci, afin qu'il couvre d'un peu de terre le corps de ce miſérable; enſuite ayant penché la tête de Socrate, elle lui plonge ſon couteau dans la gorge juſqu'au manche, & recueille le ſang qui en ſortoit, dans un petit vaſe, avec tant de ſoin, qu'il n'en paroiſſoit pas une ſeule goutte. Voilà ce que j'ai vu de mes propres yeux.

La bonne Meroé ne voulant même, comme je crois, oublier aucune des cérémonies qui s'obſervent aux ſacrifices, met ſa main droite dans la bleſſure de mon pauvre camarade, & la plongeant juſqu'au fond de ſes entrailles, elle lui arrache le cœur, pendant qu'il ſortoit par cette plaie une

voix, ou plutôt des ſons mal articulés, & que ce malheureux rendoit l'eſprit avec les bouillons de ſon ſang.

Panthie boucha cette ouverture, qui étoit fort grande, avec une éponge, en diſant : « Et toi, » éponge, née dans la mer, garde-toi de paſſer » par la rivière ». Cela fait, elles ôtèrent le lit de deſſus moi, & les jambes écartées ſur mon viſage, elles m'inondèrent entièrement.

A peine furent-elles ſorties, que la porte ſe relève, & ſe remet à ſa place, les gonds rentrent dans leurs trous ; les barres qui étoient derrière ſe rapprochent ; les verroux ſe referment, & moi étendu comme j'étois par terre, foible, nu, froid, & tout mouillé, comme ſi je n'euſſe fait que de ſortir du ventre de ma mère, demi-mort, ou plutôt ſurvivant à moi-même, & comme un homme deſtiné au dernier ſupplice, que ſera-ce de moi, diſois-je, quand on trouvera demain matin cet homme égorgé ? Qui penſera que ce que je dirai, quelque vrai qu'il puiſſe être, ſoit ſeulement vraiſemblable ? Ne devois-tu pas au moins appeler du ſecours, me dira-t-on, ſi tu n'étois pas capable, grand & fort comme tu ès, de réſiſter à une femme : on égorge un homme à tes yeux, & tu ne dis mot ! Mais pourquoi n'as-tu pas eu le même deſtin que lui ? Pourquoi la cruauté

de cette femme a-t-elle laiſſé la vie à un homme, qui étant témoin du crime, pouvoit en révéler l'auteur ? Ainſi puiſque tu as échappé la mort dans cette occaſion, il faut que tu meures maintenant.

Voilà ce que je ſongeois en moi même. Cependant la nuit ſe paſſoit ; c'eſt pourquoi je jugeai n'avoir rien de mieux à faire que de me dérober de ce lieu avant la pointe du jour, & de gagner pays du mieux que je pourrois. Je prends mon petit paquet, j'ôte les verroux, & mets la clef dans la ſerrure, je la tourne & retourne, & ne puis enfin qu'avec beaucoup de peine ouvrir cette bonne & ſûre porte qui s'étoit overte d'elle même à minuit. Hola ! dis-je, où es-tu ? ouvre moi la porte de l'hôtellerie, je veux partir avant le jour. Le portier qui étoit couché à terre auprès de la porte, me répond à moitié endormi : Eh quoi ! ne ſais-tu pas que les chemins ſont remplis de voleurs ? toi qui veux partir pendant la nuit ; ho, ho ! vraiment ſi tu cherches la mort, parce que tu te ſens coupable de quelque crime, nous n'avons pas des têtes de citrouilles à donner pour la tienne. Il fera jour dans un moment, lui dis-je ; de plus, qu'eſt ce que les voleurs peuvent prendre à un pauvre paſſant tel que moi ? ne ſçais-tu pas, maître fou, que dix hommes, même

des plus forts, ne ſauroient venir à bout d'en dépouiller un qui eſt tout nu. Ce valet accablé de ſommeil, ſe tournant de l'autre côté : Que ſais-je, me dit-il à demi-endormi, ſi tu ne cherches point à te ſauver, après avoir coupé la gorge à l'homme avec qui tu vins hier au ſoir ! Je crus dans ce moment que la terre s'ouvroit ſous mes pieds juſqu'au fond des enfers, & que je voyois Cerbère prêt à me dévorer. Je connus bien alors que ce n'étoit pas par compaſſion que la bonne Meroé ne m'avoit pas égorgé, mais plutôt par cruauté, afin que je mouruſſe par la main du bourreau.

Etant donc retourné dans ma chambre, je délibérois tout troublé, de quelle manière je pourrois me donner la mort ; mais comme la fortune ne me préſentoit d'autres armes pour cet effet que celles que mon lit pouvoit me fournir : Mon cher lit, lui dis-je, toi qui as tant ſouffert avec moi, qui as vu tout ce qui s'eſt paſſé cette nuit, & qui dans mon malheur es le ſeul témoin de mon innocence, prête-moi quelque arme favorable pour deſcendre promtement aux enfers. Auſſitôt je détache une corde dont il étoit entrelacé, & l'ayant jetée par un bout ſur un petit chevron qui avançoit au-deſſus de la fenêtre, après l'avoir bien attaché, je fais un nœud coulant à l'autre bout, & pour tomber de plus haut, je monte

ſur le lit, & paſſe ma tête dans la corde ; mais comme d'un coup de pied que je donne ſur ce qui me ſoutenoit, je m'élance en l'air, afin d'être étranglé par mon propre poids, la corde qui étoit vieille & pourrie ſe rompt ; je tombe ſur Socrate, (car ſon lit étoit proche du mien) & je roule à terre avec lui.

Dans cet inſtant le portier entre bruſquement, criant de toute ſa force : Où es-tu, toi, qui avois ſi grande hâte de partir de nuit, & qui dors encore. Alors, ſoit par ma chûte, ſoit par le bruit qu'avoit fait ce valet en m'appelant, Socrate s'éveille & ſe lève le premier : En vérité, dit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon que ces valets d'hôtellerie ſont haïs de tous ceux qui y logent ; car cet importun entrant avec trop de curioſité dans notre chambre, pour dérober, je crois, quelque choſe, ma réveillé par ſes cris, comme je dormois d'un profond ſommeil. Ces paroles me reſſuſcitent, pour ainſi dire, & me rempliſſent d'une joie ineſpérée. Eh bien ! dis-je, portier ſi fidèle, voilà mon camarade, mon père & mon frère tout enſemble, que dans ton ivreſſe tu m'accuſois cette nuit d'avoir aſſaſſiné : en même tems j'embraſſois Socrate, & le baiſois de tout mon cœur ; mais lui, frappé de la vilaine odeur dont ces ſorcieres m'avoient infecté, me repouſſe rudement : Fi dit-il, retire-toi plus loin, tu m'empoiſonnes ; &

dans le moment il me demanda en riant, qui m'avoit ainſi parfumé; mais je tournai la converſation ſur autre choſe, par quelques mauvaiſes plaiſanteries que je trouvai ſur le champ, & lui tendant la main: Que ne partons-nous, lui dis-je, & que ne profitons-nous de la fraîcheur du matin? Enſuite je prends mon paquet, je paye l'hôte, & nous nous mettons en chemin.

Nous n'avions pas beaucoup marché, que le Soleil commença à paroître & à répandre ſes premiers rayons. Je regardois avec ſoin la gorge de mon camarade, à l'endroit où je lui avois vu enfoncer le couteau, & je diſois en moi-même: Extravagant que tu es, le vin dont tu avois trop bu t'a fait rêver d'étranges choſes! Voilà Socrate entier, ſain & ſauf. Où eſt cette plaie? où eſt cette éponge? & enfin, où eſt cette cicatrice ſi grande & ſi récente? Et m'adreſſant à lui: Ce n'eſt pas ſans raiſon, lui dis-je, que les habiles medecins tiennent que l'excès de boire & de manger cauſe des ſonges terribles; car pour avoir un peu trop bu hier au ſoir, j'ai rêvé cette nuit des choſes ſi cruelles & ſi effroyables, qu'il me ſemble encore, à l'heure qu'il eſt, être tout couvert & ſouillé de ſang humain. Sur quoi Socrate ſouriant: On ne t'a pas, dit-il, arroſé de ſang, mais bien d'urine: cependant je te dirai auſſi que j'ai cru cette nuit qu'on m'égorgeoit; car j'ai ſenti de

la douleur au goſier : il m'a ſemblé encore qu'on m'arrachoit le cœur, & même dans ce moment, je me trouve mal, les jambes me manquent, j'ai peine à me ſoutenir, & je voudrois bien avoir quelque choſe à manger pour reprendre des forces. Voilà, lui dis-je, ton déjeûner tout prêt; & tirant ma beſace de deſſus mes épaules, je lui préſente du pain & du fromage. Aſſeyons-nous contre cet arbre, lui dis-je. Cela fait, je me mets auſſi à déjeûner; & comme je le regardois manger avec avidité, je le vois pâlir à vue d'œil; enfin ſa couleur naturelle changea au point que mon imagination me repréſentant ces furies que j'avois vues la nuit, la peur fit que le premier morceau de pain, quoique petit, que j'avois mis dans ma bouche, s'arrêta dans mon goſier. Ce qui augumentoit encore ma frayeur, étoit la quantité des gens qui paſſoient par-là : en effet, qui pourroit croire que de deux hommes qui font chemin enſemble, l'un ſoit tué ſans qu'il y ait de la faute de l'autre? Enfin, après que Socrate eut beaucoup mangé, il commença à avoir une ſoif extraordinaire; car il avoit dévoré avec avidité une bonne partie d'un excellent fromage. Aſſez près de l'arbre ſous lequel nous étions, un agréable ruiſſeau couloit lentement, & formoit une eſpèce de marais tranquille, dont les eaux étoient brillantes comme de l'argent ou du criſtal.

Tenez,

Tenez, lui dis-je, raſſaſiez votre ſoif de cette eau claire & nette. Il ſe lève; & couvert de ſon petit manteau, il ſe met à genoux à l'endroit le plus uni du bord du ruiſſeau pour boire à ſon aiſe.

A peine avoit-il touché l'eau du bout des lèvres, que la plaie de ſa gorge s'ouvre profondément; l'éponge qui étoit dedans tombe avec un peu de ſang, & ſon corps privé de vie alloit tomber dans l'eau, ſi le retenant par un pied, je ne l'euſſe retiré ſur le bord avec aſſez de peine; où ayant pleuré mon pauvre camarade, autant que le tems me le permettoit, je le couvris de ſable, & le laiſſai pour toujours dans le voiſinage de cette rivière. Quant à moi, tout tremblant & ſaiſi de frayeur, j'allai chercher les endroits les plus ſolitaires pour me cacher; & comme ſi j'euſſe été coupable d'un meurtre, je me ſuis banni volontairement de ma maiſon & de mon pays, & me ſuis établi en Etolie, où je me ſuis remarié. Voilà ce qu'Ariſtomène nous raconta.

En vérité, dit celui qui avoit paru ſi incrédule dès le commencement, rien n'eſt plus fableux que ce conte; rien n'eſt plus abſurde que ce menſonge. Et vous, continua-t-il, ſe retournant de mon côté, qui par votre figure & vos manières me paroiſſez un honnête homme, vous donnez dans une fable de cette nature? Pour moi, dis-je je crois, qu'il n'y a rien d'impoſſible, & que toutes

choſes arrivent aux hommes de la manière que les deſtins l'ont ordonné. Car il nous arrive quelquefois à vous & à moi, & à tous les hommes, pluſieurs choſes extraordinaires & inouies, qu'un ignorant à qui on les conteroit ne croiroit jamais : mais je ne doute nullement de tout ce qu'il vient de nous dire, & je le remercie de tout mon cœur du plaiſir que ſon agréable récit nous a fait. Enfin, ce rude & long chemin que nous venons de faire, ne m'a ni fatigué, ni ennuyé ; il ſemble même que mon cheval ait eu part au plaiſir que nous venons d'avoir, puiſque ſans le fatiguer je ſuis arrivé à la porte de cette ville, moins porté ſur ſon dos, que ſuſpendu par l'attention que mes oreilles prêtoient à ſes diſcours.

Ainſi finit notre converſation & le chemin que nous faiſions enſemble ; car ces deux hommes prirent à gauche pour gagner quelques métairies qui n'étoient pas loin. Pour moi, ſi-tôt que je fus entré dans la ville, je m'arrêtai au premier cabaret que je rencontrai, & je demandai à l'hôteſſe qui étoit une vieille femme : Eſt-ce ici Hipate ? Oui, me répondit-elle. Connoiſſez-vous Milon, l'un des premiers de la ville, lui dis-je ? Elle ſe mit à rire. Il eſt vrai, dit-elle, qu'on peut dire que Milon eſt le premier d'ici, puiſqu'il demeure à l'entrée de la ville, hors l'enceinte des murailles. Ma bonne mère, lui dis-je, ſans plaiſanterie, je vous prie de me dire quel homme

c'eſt, & où eſt ſa maiſon. Voyez-vous, me dit-elle, ces dernières fenêtres, qui d'un côté ont vue ſur la campagne, & de l'autre ſur cette prochaine petite rue; c'eſt-là que demeure ce Milon, qui eſt puiſſamment riche, & qui a beaucoup d'argent comptant; mais qui eſt d'une avarice extrême; qui prête beaucoup à uſure ſur de bons gages d'or & d'argent, & qui, toujours veillant ſur ſon tréſor, ſe tient renfermé dans ſa petite maiſon avec ſa femme, qui paſſe ſa vie auſſi ſordidement que lui. Ils n'ont pour tout domeſtique qu'une jeune ſervante; & pour lui, il paroît dans les rues toujours habillé comme un gueux.

Sur cela je me mis à rire; en vérité, dis-je, mon ami Déméas a bien de la bonté & de la prévoyance, de m'avoir adreſſé à un homme chez qui je puis prendre le droit d'hoſpitalité, ſans craindre la fumée ni l'odeur de la cuiſine. Enſuite j'avançai quelques pas, & m'approchai de ſa porte, que je trouvai bien barricadée; j'y frappai de toute ma force, en appelant quelqu'un. Après un peu de tems parut une jeune ſervante. Hola! dit-elle, vous qui avez frappé ſi rudement à notre porte, ſur quoi voulez-vous emprunter. Seriez-vous bien le ſeul qui ne le fût pas, que nous ne prêtons que ſur des gages d'or & d'argent? Ayez meilleure opinion de moi, lui dis-je; dites-moi plutôt ſi votre maître eſt au logis. Oui, dit-elle; mais pourquoi me le de-

mandez-vous? J'ai, lui dis-je, des lettres à lui rendre de la part d'un ami qu'il a à Corinthe, nommé Déméas. Pendant que je vais l'avertir, dit-elle, attendez-là : auſſitôt elle rentra dans la maiſon, & referma la porte aux verroux. Un moment après l'ayant rouverte, elle me dit que ſon maître me prioit de monter : j'entre & le trouve couché ſur un petit grabat (1), prêt à ſouper. Sa femme étoit aſſiſe à ſes pieds, & il n'y avoit encore rien ſur la table. Si-tôt qu'il me vit : Voici, dit-il, où vous logerez, s'il vous plaît. Je vous ſuis fort obligé, lui dis-je; en même-tems je lui préſentai la lettre de Déméas. Après qu'il l'eut lue fort vîte : je ſai le meilleur gré du monde, dit-il, à mon ami Déméas, de m'avoir adreſſé un hôte de votre mérite. En même tems il fait retirer ſa femme, & me prie de m'aſſeoir à ſa place; & comme, par honnêteté, j'en faiſois difficulté, me tirant par mon habit : aſſeyez-vous là, me dit-il; car la peur que nous cauſent les voleurs, fait que nous n'avons pas ici de chaiſes, ni même les meubles qui nous ſeroient néceſſaires. Je me mis donc auprès de lui.

Je jugerois aiſément, continua-t-il, à votre bonne mine & à cette honnête pudeur que je vois répandue ſur votre viſage, que vous êtes de bonne maiſon, quand même mon ami Déméas ne m'en aſſureroit pas dans ſa lettre. Je vous demande donc en grace de ne point mépriſer ce méchant petit

(1) Coutume ancienne.

logis ; vous coucherez dans cette chambre prochaine, où vous ne ſerez pas mal. N'ayez point de répugnance de loger chez nous ; car l'honneur que vous ferez à ma maiſon, la rendra plus conſidérable, & ce ne ſera pas une petite gloire pour vous, ſi vous imitez les vertus du grand Théſée, dont votre père portoit le nom, qui ne dédaigna point de loger dans la petite maiſon de la bonne femme Hecale. Enſuite ayant appelé ſa ſervante : Fotis, dit-il, prends ſoin des hardes de notre hôte ; ſerre-les dans cette chambre ; porte-lui promptement de l'eſſence pour ſe frotter, avec du linge pour s'eſſuyer, & tout ce qui lui ſera néceſſaire, & conduis-le aux bains prochains ; il doit être fatigué du long & fâcheux chemin qu'il a fait.

Alors je fis réflexion ſur l'avarice de Milon ; & voulant me concilier encore mieux ſes bonnes graces : je n'ai pas beſoin, lui dis-je, de toutes ces choſes que j'ai ſoin de porter toujours avec moi dans mes voyages, & l'on m'enſeignera aiſément les bains ; le principal eſt que mon cheval, qui m'a porté gaiement, ait ce qu'il lui faut : tenez, dis-je, à Fotis, voilà de l'argent ; achetez lui du foin & de l'orge.

Cela fait, & mes hardes ſerrées dans ma chambre, en allant aux bains, je jugeai à propos de paſſer au marché, & d'y acheter quelque choſe pour mon ſouper. J'y trouvai quantité de beaux

poiſſons, & en ayant marchandé, on me fit cent deniers ce qu'on me donna enſuite pour vingt (1). Comme je ſortois du marché, Pithias, mon ancien camarade du tems que nous faiſions nos études à Athenes, ayant été quelque tems à me reconnoître, vint m'embraſſer avec toute la tendreſſe & la cordialité poſſibles : Mon cher Lucius, me dit-il, il y a bien longtems que je ne vous ai vu, nous ne nous ſommes point rencontrés depuis que nous avons quitté nos études, quel eſt le ſujet de votre voyage? Je vous l'apprendrai demain, lui dis-je; mais qu'eſt-ceci? Je vous félicite, car je vous vois vêtu en magiſtrat, & des huiſſiers avec des faiſceaux marchent devant vous? Je ſuis édile, me dit-il, & j'ai cette année inſpection ſur les vivres : ſi vous avez quelque choſe à acheter, je peux vous y rendre ſervice. Je le remerciai, ayant ſuffiſamment de poiſſons pour mon ſouper. Mais Pithias apercevant mon panier, & l'ayant ſecoué pour mieux voir ce qui étoit dedans; combien, dit-il, avez-vous acheté ce fretin? A peine, lui dis je, ai-je pu l'avoir pour vingt deniers. Alors me prenant par la main, & me ramenant au marché : Qui vous a vendu, me dit-il, cette mauvaiſe drogue? Je lui montrai un vieillard qui étoit aſſis dans un coin. Auſſitôt il ſe met à le reprimander avec beaucoup d'aigreur, ſuivant l'autorité que lui donnoit ſa charge.

(1) Vingt deniers, environ huit livres de notre monnoie.

Vraiement, dit-il, vous n'avez garde d'épargner les étrangers, puiſque vous écorchez ainſi nos amis! Pourquoi vendez-vous ſi cher de méchans petits poiſſons? Vous rendrez cette ville, qui eſt la plus floriſſante de la Theſſalie, déſerte & inhabitable par la cherté de vos denrées; mais vous en ſerez puni: car tout préſentement je vais vous apprendre, comme pendant le tems de mon exercice, ceux qui font mal ſont châtiés. Et renverſant au milieu de la place les poiſſons qui étoient dans mon panier, il commanda à un de ſes huiſſiers de marcher deſſus & de les écraſer. Mon brave Pithias content d'avoir ainſi montré ſa ſévérité, me conſeilla de me retirer: Il me ſuffit, mon cher Lucius, continua-t-il, d'avoir fait cet affront à ce petit vieillard. Tout ſurpris & conſterné d'avoir perdu mon ſoupé & mon argent, par le bel exploit de mon ſage & prudent camarade, je m'en vais aux bains; enſuite je m'en retournai au logis de Milon, & me retirai dans ma chambre.

Je n'y fus pas plutôt que Fotis vint me dire que Milon me demandoit: mais ayant déja bien reconnu combien cet homme étoit avare, je lui répondis, que je le priois de m'excuſer, ayant plus beſoin de me repoſer que de manger, fatigué comme j'étois du voyage que je venois de faire: ce qui lui ayant été rapporté, il vint lui-

même, & me prenant par la main, il tâchoit de me tirer hors de ma chambre, en me faiſant des honêtetés ; & comme je m'en défendois le plus civilement que je pouvois, je ne vous quitterai pas, me dit-il, que vous ne veniez avec moi ; & accompagnant cela d'un ſerment, je fus contraint, malgré que j'en euſſe, de céder à ſon opiniâtreté & de le ſuivre juſqu'à ſon petit grabat, où, étant aſſis : Comment ſe porte, me dit-il, notre ami Déméas, ſa femme, ſes enfans ? Comment va ſon ménage ? Je lui rendis compte de tout exactement ; enſuite il s'informa plus particulièrement du ſujet de mon voyage ; & l'ayant ſatisfait pleinement ſur cela, il commença à me demander en détail des nouvelles de mon pays, de ceux qui en étoient les plus conſidérables ; & enfin de celui qui en étoit le gouverneur ; mais s'apercevant que j'étois fatigué du voyage, & de cette longue converſation, que je m'endormois, que la moitié des paroles me demeuroit à la bouche, & que n'en pouvant plus je bégayois à chaque mot, il me permit enfin de m'aller coucher. Ainſi accablé de ſommeil, & non de bonne chère, je me ſauvai du repas imaginaire de cet avare vieillard, qui ne m'avoit régalé que d'un entretien fort ennuyeux, & retournant dans ma chambre, j'y pris le repos que je ſouhaitois depuis long-tems.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

Si-tot que la nuit fut paſſée, & que le ſoleil parut, je m'éveillai & ſortis de mon lit, l'eſprit fort occupé, & brûlant d'envie de voir ce qu'il y avoit de rare & de merveilleux en cette ville, d'autant plus que j'étois dans le milieu de la Theſſalie, d'où l'on croit par tout le monde que l'art magique a tiré ſon origine : & repaſſant en moi-même le conte que le bon Ariſtomène m'avoit fait à l'occaſion de cette ville où nous venions, j'y conſidérois toutes choſes avec une curioſité & une application extraordinaires. Je m'imaginois que ce qui s'offroit à mes regards étoit autre choſe qu'il ne me paroiſſoit, & que par la force des enchantemens, tout y étoit métamorphoſé ; que les pierres que je rencontrois étoient des hommes pétrifiés ; que les oiſeaux que je voyois avoient été des hommes, auſſi bien que les arbres qui étoient le long des murs de la ville ; & que les fontaines étoient des corps humains, que la magie avoit fondus en eau. Je croyois que je devois voir marcher les ſtatues & les figures des tableaux, que les murailles devoient parler ; que les bœufs & autres bêtes alloient prédire l'avenir, & même que du haut des cieux le corps radieux du ſoleil

prononceroit tout d'un coup quelque oracle. Ainſi attentif, & l'eſprit tout occupé par le violent deſir que j'avois de voir quelque choſe de ſurnaturel, & n'en voyant aucun indice, ni la moindre apparence; j'allois & venois de tous côtés, enfin, marchant de rue en rue, comme auroit pu faire un homme ivre & égaré, je me trouvai ſans y penſer dans la place du marché.

J'y vis arriver une dame, ſuivie d'un grand nombre de valets. Je m'approchai d'elle avec empreſſement. La magnificence de ſes habits brodés d'or, & ſes pierreries faiſoient aſſez connoître que c'étoit une femme de qualité. Elle avoit à côté d'elle un homme fort avancé en âge. Dès qu'il m'eut aperçu: vraiment, dit-il, c'eſt Lucius lui-même; & dans le moment il vint m'embraſſer. Ayant enſuite dit quelques mots à l'oreille de cette dame: que n'approchez-vous, me dit-il, & que ne ſaluez-vous une perſonne que vous pouvez regarder comme votre mère. Je n'oſe prendre cette liberté, lui dis-je, n'ayant pas l'honneur de connoître madame; & le rouge me montant au viſage, je reſtai les yeux baiſſés à la place où j'étois. Mais elle, me regardant fixement: voilà, dit-elle, le même air de bonté de Salvia, ſa très-vertueuſe mère, outre que leurs figures ſont ſi conformes, qu'ils ſemblent être faits tous deux ſur le même modèle, ſa taille eſt

d'une belle grandeur, & d'un embonpoint raiſonnable; ſon teint eſt vif, ſans être trop coloré; ſes cheveux ſont blonds & friſés naturellement; ſes yeux ſont bleus, cependant ils ſont vifs & brillans comme ceux d'un aigle, & leurs regards ſont pleins de charmes: enfin de quelque côté qu'on l'examine, il n'a aucun défaut, & ſa démarche eſt noble & n'a rien d'affecté. Lucius, ajouta-t-elle, je vous ai élevé de mes propres mains, mais vous n'en devez pas être ſurpris, nous ſommes non-ſeulement parentes, votre mère & moi, mais nous avons été élevées enſemble; car nous deſcendons l'une & l'autre de la famille de Plutarque. Nous avons eu toutes deux la même nourrice, & la même éducation a fortifié en nous les liens du ſang. Il n'y a d'autre différence entre elle & moi, que l'état préſent de nos conditions, parce qu'elle fut mariée à un homme de grande qualité, & moi à un particulier. Je ſuis cette Birrhène que vous avez peut-être ouï ſouvent nommer parmi ceux qui vous ont élevé, venez donc hardiment prendre un logement chez moi, ou plutôt chez vous-même.

Sur cela le rouge qui m'étoit monté au viſage s'étant diſſipé, aux dieux ne plaiſe, Madame, lui dis-je, que je quitte mon hôte Milon ſans qu'il m'en ait donné ſujet; mais certainement je ne manquerai à rien à votre égard, de tout ce

qui ſe pourra faire ſans contrevenir aux devoirs de l'hoſpitalité, & toutes les fois que j'aurai occaſion de venir en ce pays-ci: il n'arrivera jamais que je prenne un logement ailleurs que chez vous.

Pendant ces conteſtations d'honnêteté & quelques autres ſemblables, & après avoir marché quelque peu de tems, nous arrivâmes à la maiſon de Birrhène. Le veſtibule en étoit magnifique; il étoit orné de colonnes aux quatre coins, ſur leſquelles on voyoit des ſtatues de la déeſſe Victoire. Elles avoient les aîles déployées, un pied appuyé ſur une boule, d'où elles paroiſſoient vouloir s'élever; & quoiqu'elles y fuſſent attachées, il ſembloit qu'elles ne tenoient à rien, & qu'elles alloient voler. Dans le milieu de la place étoit une ſtatue d'une beauté parfaite, qui repréſentoit Diane. Ses habits paroiſſoient agités par le vent: il ſembloit qu'elle courût avec vivacité, & qu'elle venoit à la rencontre de ceux qui entroient, avec un air cependant qui imprimoit du reſpect. Elle avoit à ſes côtés des chiens qui étoient auſſi de marbre, ils avoient les yeux menaçans, les oreilles droites, les naſeaux ouverts, la gueule béante & prête à dévorer; & ſi l'on entendoit aboyer quelques chiens des lieux voiſins, on croyoit que c'étoient ceux-ci. Mais une choſe en quoi l'excellent ſculpteur avoit donné une

grande marque de ſon habileté, c'eſt que ces chiens n'étoient portés que ſur les pieds de derrière; que ceux de devant étoient en l'air, ainſi que leurs corps qui ſembloient s'élancer en avant. Derrière la ſtatue de la déeſſe, on voyoit un rocher qui formoit une grotte pleine de mouſſe, d'herbes vertes & de feuillages, & de côté & d'autre il ſortoit des pampres & des arbuſtes fleuris. La ſtatue étoit d'un marbre, ſi blanc & ſi poli, que le fond de la grotte en étoit éclairé. Aux extrémités du rocher pendoient des grappes de raiſin, & des fruits que l'art qui imite la nature avoit copiés ſi parfaitement, que vous auriez cru pouvoir les cueillir & les manger quand l'automne leur auroit donné la couleur & la maturité; & ſi l'on ſe baiſſoit pour les voir dans l'eau de la fontaine qui ſort des pieds de la Déeſſe, ils paroiſſoient agités comme de vrais fruits & de vrais raiſins attachés à leurs branches. Entre les feuillages on découvroit la ſtatue d'Acteon, qui, pour avoir eu la curioſité de voir Diane ſe baigner dans la fontaine de cette grotte, commençoit à prendre la forme d'un cerf.

Comme je regardois exactement & avec grand plaiſir ces ſingularités : tout ce que vous voyez ici, me dit Birrhène, eſt à vous. Dans le même tems elle fit ſigne à ſes gens de ſe retirer. Si-tôt qu'ils eurent diſparu : je jure par cette déeſſe, mon cher Lucius, dit-elle, que je crains terriblement

pour vous, & que vous ne me cauſez pas moins d'inquiétude que ſi vous étiez mon propre fils. Gardez-vous, mais gardez-vous bien des maudits artifices & des déteſtables attraits de Pamphile femme de Milon, chez qui vous dites que vous logez; elle paſſe pour être la plus grande magicienne & la plus dangereuſe qui ſoit dans la Theſſalie. Par le moyen de certaines herbes, de certaines petites pierres & de quelques autres bagatelles de cette nature, ſur leſquelles elle ſouffle, elle peut précipiter la lumière des aſtres juſqu'au fond des enfers, & remettre le monde dans ſon premier chaos; & ſi-tôt qu'elle voit quelque jeune homme beau & bien fait, elle en eſt épriſe & y attache ſon cœur. Elle l'accable de careſſes, s'empare de ſon eſprit l'arrête & pour jamais dans ſes liens amoureux. Mais indignée contre ceux qui lui réſiſtent, d'un ſeul mot elle change les uns en pierres, ou en différens animaux, & fait mourir les autres, cela me fait trembler pour vous. Je vous en donne avis, afin que vous ſoyez ſur vos gardes; car cette femme eſt toujours amoureuſe, & vous lui convenez fort, jeune & bien fait comme vous êtes.

Voilà ce que me dit Birrhène, fort inquiète ſur ce qui me regardoit. Mais ſi-tôt que j'eus entendu parler de cet art magique, pour lequel j'avois une curioſité extraordinaire, tant s'en faut que

j'euſſe deſſein de me garder des ruſes de Pamphile, que je fus tranſporté de joie, voulant me livrer entièrement à la connoiſſance de cette ſcience, quoi qu'il m'en pût coûter, & me jeter à corps perdu dans cet abîme. Ainſi, ſans y faire davantage de réflexion, je me dégageai le plutôt que je pus des mains de Birrhène, comme d'une chaîne importune; & prenant congé d'elle bruſquement, je gagnai au plus vîte le logis de Milon. Pendant que j'y courois comme un inſenſé: courage, Lucius, diſois-je en moi-même, ſois vigilant & attentif. Voici l'occaſion que tu as tant ſouhaitée; tu pourras déſormais raſſaſier ta curioſité des choſes extraordinaires; il n'appartient qu'aux enfans d'avoir peur: embarque-toi dans cette affaire le plutôt que tu pourras, mais garde-toi d'être amoureux de ton hôteſſe, & fais-toi conſcience de ſouiller le lit conjugal du bon Milon. Recherche plutôt avec empreſſemeut les bonnes graces de Fotis: elle eſt d'une jolie figure, d'une humeur enjouée, & a beaucoup de vivacité. Hier au ſoir, quand tu fus te coucher, elle te conduiſit civilement dans ta chambre; te mit au lit d'une manière gracieuſe, te couvrit avec affection; & t'ayant donné un baiſer, fit aſſez voir dans ſes yeux, & à ſa contenance, qu'elle ne te quittoit qu'à regret; même en s'en allant elle s'arrêta pluſieurs fois, & ſe retourna

pour te regarder. Veuillent les dieux que je réuſſiſſe ! mais il faut que je tente fortune auprès de cette Fotis, au haſard de tout ce qui m'en peut arriver.

Raiſonnant ainſi en moi-même, j'arrivai chez Milon entièrement déterminé. Je n'y trouvai ni le maître ni la maîtreſſe, mais ſeulement ma chère Fotis, qui faiſoit un hachis de viande, qui me parut à l'odeur devoir être excellent. Elle avoit une robe de lin fort propre, retrouſſée au-deſſous du ſein, avec une ceinture rouge. Elle remuoit la caſſerolle où étoit ſon hachis avec ſes belles mains, & ſa robe ondoyoit autour d'elle, par le mouvement agréable que ſe donnoit ſon corps. Je demeurai ſurpris, & m'arrêtai quelque tems à la conſidérer. Enfin cette vue m'ayant échauffé l'imagination : ma chère Fotis, lui dis-je, que tu remues ce hachis de bonne grace, auſſi-bien que ton corps ! O le bon ragoût que tu fais-là ; heureux en effet celui à qui tu permettras d'en goûter.

Cette fille, qui étoit vive & plaiſante, ſe retourna de mon côté, & me regardant en riant, retirez-vous, me dit-elle, pauvre miſérable, retirez-vous loin de mon feu ; car s'il en voloit ſur vous une ſeule étincelle, vous brûleriez juſqu'au fond du cœur, & perſonne ne pourroit éteindre votre ardeur que moi.

Cependant

Cependant ſans quitter la place où j'étois, j'éxaminois toute ſa figure avec attention. Mais pourquoi vous entretenir de toutes ſes beautés, je ne dois vous parler d'abord que de celles que j'ai ſoin d'examiner les premières dans une belle perſonne, de la tête & des cheveux, qui en public attirent mon attention, & en particulier font naître mes plaiſirs. La nature a élevé & découvert cette principale partie; elle y a joint les graces naturelles des cheveux, qui parent autant une tête, que les plus beaux babits peuvent orner le reſte du corps par leurs plus vives couleurs, pour nous apprendre à juger par ce qu'elle nous dévoile, de ce qu'elle ordonne à l'art de dérober à nos yeux. Pluſieurs femmes, même pour laiſſer un champ plus libre au jugement que l'on doit porter d'elles, écartent de leur ſein leurs habits & leurs voiles. Il ſemble qu'elles voudroient mettre à découvert tous leurs charmes, ſachant bien que la blancheur & la vivacité d'une peau délicate, eſt plus capable de plaire que le brillant éclat des plus riches vêtemens.

Mais ce que je ne puis dire ſans peine, & ce que je ſouhaite qui n'arrive jamais, ſi vous coupez les cheveux de quelque belle femme que ce puiſſe être, & que vous dépouilliez ſon viſage de cet ornement naturel, fût-elle deſcendue du ciel, engendrée de la mer, nourrie au milieu

des ondes : en un mot, quand ce ſeroit Vénus elle-même, accompagnée des graces & des amours, parée de ſa ceinture, & parfumée des odeurs les plus exquiſes ; ſi elle paroît avec une tête chauve, elle ne vous plaira point ; ſon Vulcain même la trouvera déſagréable.

Mais y a-t-il rien de plus charmant que des cheveux d'une belle couleur & tenus proprement, qui brillent au ſoleil, d'un luſtre changeant, dont l'œil eſt ébloui ? Les uns d'un blond plus éclatant que de l'or, & bruniſſant un peu vers la racine ; les autres noirs comme le plumage d'un corbeau, & un peu changeant, comme la gorge des pigeons, qui parfumés d'eſſences précieuſes, peignés avec ſoin, & treſſés par derrière, ſont comme un miroir où un amant ſe retrouve avec plaiſir. Quel charme encore de voir une grande quantité de cheveux relevés & ajuſtés ſur le haut de la tête, ou bien de les voir d'une grande longueur, épars & flottans ſur les épaules ! Enfin la chevelure eſt quelque choſe de ſi beau, que quand une femme paroîtroit avec toutes ſortes d'ajuſtemens, & avec des habits chargés d'or & de pierreries, s'il ſe trouve quelque négligence dans ſes cheveux, ou quelque irrégularité dans ſa coiffure, toute ſa parure lui devient inutile.

Mais pour ma Fotis, ſa coiffure négligée &

ſans art la rendoit encore plus agréable; car ſes beaux cheveux qu'elle avoit fort longs & fort épais, étoient en liberté ſur ſon front & autour de ſon col; enſuite cordonnés dans un ruban qui faiſoit pluſieurs tours; ils étoient noués ſur le haut de la tête. Il me fut impoſſible de ſoutenir plus long-tems le ſupplice que me cauſoit l'excès du plaiſir que j'avois à la conſidérer. Je m'approchai d'elle avec tranſport, & baiſai amoureuſement ſur ſa tête ces liens charmans qui m'attiroient à elle. Elle ſe tourna; & me regardant de côté avec un air malin: hola! dit-elle, jeune écolier, vous goûtez-là un plaiſir qui a ſon amertume auſſi-bien que ſa douceur; mais prenez garde que cette douceur ne ſoit que paſſagère, & que l'amertume ne reſte pour toujours. Que veut dire cela, lui dis-je, ma chère Fotis? puiſque ſi tu veux me donner un baiſer ſeulement, je ſuis tout prêt de me jeter dans ce feu. En diſant cela, je l'embraſſe plus étroitement; & comme je vis par la manière dont elle recevoit mes careſſes, qu'elle répondoit à mon amour: je mourrois, lui dis-je, ou plutôt je ſuis mort, ſi tu n'as pitié de moi. Prenez bon courage, me dit elle, car je vous aime autant que vous m'aimez; je ſuis toute à vous, & nos plaiſirs ne ſeront pas long-tems différés; ſi-tôt qu'on allumera les flambeaux, j'irai vous trouver dans votre chambre. Allez-

vous en donc, & attendez-moi. Nous cauſâmes encore quelque tems, & nous nous ſéparâmes.

Environ ſur le midi, Birrhène m'envoya quelques petits préſens; un cochon de lait, cinq volailles, & un baril d'un excellent vin vieux de pluſieurs années. J'appelle Fotis. Voici, lui dis-je, le dieu qui prête des armes à Vénus. Il vient nous trouver de lui-même. Buvons aujourd'hui tout ce vin, pour nous défaire entièrement d'une ſotte honte, & pour nous donner de la gaieté; car la galère de Vénus n'a beſoin, pour bien voguer, que de lumière pendant la nuit, avec bonne proviſion de vin.

Je paſſai le reſte du jour aux bains; enſuite à ſouper avec le bon Milon qui m'en avoit prié, & qui me régala d'un repas fort frugal. J'évitois, autant qu'il m'étoit poſſible, les regards de ſa femme, ſuivant les avis que m'avoit donné Birrhène; & ſi par haſard je venois à jeter les yeux ſur elle, je tremblois, comme ſi j'euſſe vu l'enfer; mais je regardois continuellement & avec beaucoup de plaiſir ma chère Fotis qui nous ſervoit à table.

Pamphile alors conſidérant la lumière de la lampe: que de pluie nous aurons demain, dit-elle! Son mari lui ayant demandé comment elle le ſavoit, c'eſt cette lampe qui me le prédit, répondit-elle. Eh! dit Milon en éclatant de rire,

que nous entretenons une grande ſibylle de lampe, qui du haut du chandelier où elle eſt poſée, examine le ſoleil, & ſait tout ce qui ſe paſſe dans le ciel. Sur cela prenant la parole : il ne faut point, dis-je, s'étonner de ce que dit Madame, du tems qu'il doit faire demain ; ce ſont les premiers eſſais de cet art de deviner, & il n'y a rien en cela de fort extraordinaire. Car quoique ce peu de feu & de lumière que nous voyons ſoit l'effet de l'induſtrie des hommes, il ne laiſſe pas de ſympatiſer avec le feu céleſte dont il eſt deſcendu ; de participer aux changemens qui y arrivent, & par conſéquent de préſager ce qui doit arriver au plus haut des airs, & de nous en inſtruire. Nous avons même préſentement parmi nous à Corinthe, un certain Chaldéen qui met en émotion toute la ville par les réponſes ſurprenantes qu'il fait ; & pour de l'argent il découvre au peuple les ſecrets du deſtin ; quels ſont les jours heureux pour ſe marier ; quels ſont ceux qui ſont propres pour jeter les fondemens des remparts, dont on veut aſſurer la durée ; quels ſont les jours heureux, ou pour les voyages ou pour les embarquemens : & moi-même l'interrogeant ſur le ſuccès qu'auroit le voyage que je fais préſentement, il me répondit pluſieurs choſes fort étonnantes ; car il me dit, que j'aurois une réputation aſſez éclatante ; que je ferois une

grande hiſtoire avec une fable incroyable, & que je compoſerois des livres.

De quelle taille eſt ce Chaldéen, me dit Milon en riant, & comment ſe nomme-t-il? C'eſt un grand homme noiraud, lui dis-je, qu'on nomme Diophane. C'eſt lui-même, me dit-il, & ce ne peut être un autre; car il a pareillement prédit ici diverſes choſes à pluſieurs perſonnes; mais après y avoir gagné de l'argent conſidérablement, il lui arriva un accident un peu fâcheux. Un jour étant au milieu d'une grande foule de peuple, où il découvroit la deſtinée à qui vouloit l'apprendre, certain négociant, qu'on nomme Cerdon, s'approcha de lui pour ſavoir quel jour il devoit commencer un voyage qu'il avoit à faire. Déjà le devin lui avoit marqué ce jour, déjà le marchand avoit mis bas ſa bourſe, tiré de l'argent, & compté cent (1) deniers pour le prix de ſa prédiction, quand tout d'un coup un jeune homme de qualité s'approche de Diophane par derrière, le tire par ſon habit, & l'obligeant de ſe tourner de ſon côté, l'embraſſe avec beaucoup d'affection. Notre devin l'ayant ſalué & fait aſſeoir auprès de lui, parut d'un étonnement & d'une ſurpriſe extraordinaire de le voir; & ne ſongeant plus à l'affaire dont il

(1) Environ quatre vingt livres de notre monnoie.

s'agiſſoit : depuis quand, lui dit-il, êtes-vous arrivé, vous que j'ai tant ſouhaité ? Je ne ſuis ici que d'hier au ſoir, lui répondit le jeune homme; mais vous, mon cher ami, contez-moi, je vous prie, comment vous êtes venu en ſi peu de tems, de l'Iſle d'Eubée, & comment s'eſt paſſé votre voyage tant ſur terre que ſur mer? Sur cela mon brave Chaldéen encore tout hors de lui-même, & ſans avoir repris ſes eſprits : que tous nos ennemis, dit-il, puiſſent faire un voyage auſſi funeſte que le nôtre, & qui reſſemble autant à celui d'Uliſſe; car le vaiſſeau, ſur lequel nous étions, battu des vents & de la tempête, ayant perdu l'un & l'autre gouvernail, & ayant été jeté ſur la côte, s'eſt abîmé tout d'un coup au fond de la mer, & après avoir tout perdu, nous nous ſommes ſauvés à la nage avec beaucoup de peine; tout ce qu'enſuite nous avons pu ramaſſer, ſoit par la pitié de ceux que nous ne connoiſſions point, ou par la bonté de nos amis, nous a été pris par une troupe de voleurs. Pour comble de diſgrace, mon frère unique, nommé Ariſuat, s'étant mis en devoir de ſe défendre contr'eux, a été égorgé à mes yeux.

Pendant qu'il racontoit cela d'un air fort affligé, Cerdon ayant repris l'argent qu'il avoit compté pour payer ſa prédiction, gagna au pied & diſparut. Alors Diophane réveillé comme d'un pro-

fond ſommeil, s'aperçut du dommage que lui cauſoit ſon imprudence d'autant plus qu'il nous vit rire à gorge déployée tous tant que nous étions autour de lui. Mais quoi qu'il en ſoit, Seigneur Lucius, je ſouhaite que vous ſoyez le ſeul à qui ce Chaldéen ait prédit la vérité ; que toutes ſortes de bonnes fortunes vous arrivent, & que vous faſſiez un heureux voyage.

Pendant ce long diſcours de Milon, je ſouffrois une peine extrême, & j'étois au déſeſpoir d'avoir donné lieu à ces contes ennuyeux, qui me faiſoient perdre une bonne partie de la ſoirée & des plaiſirs que je m'étois promis. Enfin, perdant toute retenue, je m'adreſſe à Milon. Que ce Diophane, lui dis-je, ſoit en proie à ſa mauvaiſe fortune, & que derechef il expoſe aux dangers de la mer & de la terre l'argent qu'il attrape aux peuples par ſes prophéties. Pour moi qui ſuis encore fatigué du chemin que je fis hier, permettez-moi, je vous prie de m'aller coucher de bonne heure. En même tems je me retire dans mon appartement, où je trouve les apprêts d'un fort joli repas. Fotis avoit auſſi éloigné le lit des valets, de la porte de ma chambre, afin, je crois qu'ils ne puſſent entendre les diſcours que nous nous tiendrions pendant la nuit. Auprès de mon lit étoit une petite table chargée de ce qui étoit reſté de meilleur du ſoupé,

avec deux verres à moitié pleins d'eau, qui n'attendoient plus que le vin qu'on y voudroit mêler, & une bouteille qui s'élargiſſant par le cou, avoit une grande ouverture, afin de verſer plus facilement le vin qui devoit aider à nos plaiſirs.

A peine étois-je dans le lit, que Fotis ayant déjà couché ſa maîtreſſe entre dans ma chambre, en me jetant des roſes, & en ayant une bien épanouie dans ſon ſein; enſuite elle m'enchaîne en badinant avec des guirlandes de fleurs. Après qu'elle en eut répandu quantité ſur mon lit, elle prend un verre de vin; & ayant verſé deſſus un peu d'eau tiéde, elle me le préſente à boire; mais avant que je l'euſſe entièrement vidé, elle me l'ôte en riant, le porte à ſa bouche, & les yeux attachés ſur moi, but le reſte à petits traits. Nous redoublâmes ainſi pluſieurs fois tour à tour.

Etant donc animé par l'amour & par le vin: ma chère Fotis, lui dis-je, aye pitié de moi, & hâte-toi de me ſecourir; mais pour me faire encore plus de plaiſir, délie tes cheveux, je te prie, & laiſſe-les flotter en liberté ſur tes épaules.

Dans l'inſtant elle ôta le reſte des mets que nous avions, & rangea la bouteille & les verres. Elle ſe déshabilla enſuite, dénoua ſes cheveux, & parut comme Vénus ſortant de la mer. Alors l'amour nous fit goûter ce qu'il y a de plus dé-

licieux; ce que nous aſſaiſonnions de tems en tems de quelques verres de vin, pour ranimer nos eſprits & renouveler nos plaiſirs. Nous paſsâmes ainſi la nuit juſqu'au jour, & dans la ſuite nous en paſsâmes pluſieurs autres comme nous avions fait celle-là.

Il arriva qu'un jour Birrhène m'envoya prier d'aller ſouper chez elle, & quoique je puſſe faire pour m'en excuſer, je n'en pus venir à bout; elle voulut abſolument que j'y allaſſe. Il fallut donc en parler à Fotis, & lui en demander ſon avis, comme on fait aux augures quand on veut entreprendre quelque choſe. Bien qu'elle ne voulût pas que je la quittaſſe d'un moment, elle m'accorda néanmoins gracieuſement cette petite trève; mais au moins, dit-elle, prenez garde à revenir de bonne heure de ce ſoupé, car la maudite faction d'un nombre de jennes gens de qualité a troublé toute la ville, & vous trouverez de côté & d'autre des hommes égorgés dans les rues. Les troupes du Gouverneur de la province ſont trop éloignées d'ici, pour empêcher ce déſordre; & comme on ſait que vous êtes homme de qualité, & que vous êtes étranger, on pourroit bien vous dreſſer quelque embuſcade.

Ma chère Fotis, lui dis-je, calme ton inquiétude; car, outre que je préférerois le plaiſir d'être avec toi à tous les feſtins du monde, c'eſt que par

mon prompt retour, je te mettrai l'eſprit en repos. Cependant je n'irai pas ſeul, & mon épée que je porterai avec moi, ſuffit pour me mettre en ſûreté. M'étant ainſi précautionné, je vais à ce ſoupé.

J'y trouvai beaucoup de monde; & comme Birrhène étoit une dame de grande diſtinction, c'étoit tous gens choiſis, & les plus conſidérables de la ville. Le repas fut magnifique. On ſe mit à table ſur des lits d'ivoire, dont les couvertures étoient d'étoffe brodée d'or. Il y avoit une quantité de grands vaſes pour boire, tous d'une beauté différente, & tous également précieux; les uns de verre avec des figures de relief, d'un travail admirable; les autres de criſtal d'une beauté parfaite; quelques-uns d'or, d'autres d'argent. Il y avoit même des morceaux d'ambre merveilleuſement travaillés & creuſés en forme de coupe; enfin on voyoit là des ouvrages ſi exquis, qu'ils ſembloient ſurpaſſer l'adreſſe des hommes. Il y avoit pluſieurs écuyers tranchans richement vêtus, des mets en abondance, ſervis par de jeunes filles; & de jeunes garçons, remarquables par la propreté de leurs habits, & par la beauté de leurs cheveux, préſentoient ſouvent à boire d'un excellent vin vieux dans des vaſes faits de pierres précieuſes.

Si-tôt qu'on eut allumé les flambeaux, la con-

verſation commença à s'animer, chacun ſe mit à badiner, à rire & à plaiſanter. Alors Birrhène s'adreſſant à moi : comment vous trouvez-vous en ce pays-ci, dit-elle ? Je crois que notre ville eſt fort au deſſus des autres, par la beauté de ſes temples, de ſes bains & de ſes édifices. Toutes les commodités de la vie y ſont en abondance. On y vit en paix, en liberté, & les marchands étrangers que le trafic y attire, la trouvent auſſi peuplée que celle de Rome. Ceux qui veulent y vivre retirés, y jouiſſent de la même tranquillité que s'ils étoient à la campagne ; en un mot, c'eſt la retraite la plus délicieuſe de toute la province.

Tout ce que vous dites eſt vrai, madame, lui répondis-je, & je ne penſe pas avoir jamais vécu en aucun lieu du monde avec plus de liberté qu'en cette ville ; mais à vous dire vrai, je tremble quand je ſonge qu'on y eſt expoſé aux funeſtes effets de la magie, ſans qu'il ſoit poſſible de s'en garantir ; car on dit même que les morts n'y ſont pas en ſûreté dans leurs tombeaux, & que de vieilles ſorcières, juſques ſur les bûchers, arrachent les ongles des corps qu'on y brûle, & en recherchent les reſtes pour faire du mal aux vivans, & que pendant qu'on prépare les funérailles d'un mort, elles ont grand ſoin de ſe rendre au bucher les premières.

Sur cela un de la compagnie ajouta : Je vous aſſure même qu'en ce pays-ci les vivans n'y ſont pas plus en sûreté que les morts, & certaine perſonne qui n'eſt pas loin d'ici, a eu, il n'y a pas long-tems, le viſage abſolument défiguré par la malice de ces maudites enchantereſſes. A ces mots la compagnie éclata de rire de toute ſa force, & chacun jeta les yeux ſur un homme qui ſoupoit à part dans un coin de la ſalle. Cet homme, tout honteux de ſe voir ſi obſtinément enviſagé voulut ſe lever & ſortir en murmurant entre ſes dents. Mais Birrhène lui dit : mon ami Telephron, reſtez, je vous prie, & ſuivant votre complaiſance ordinaire, contez-nous encore une fois l'hiſtoire de votre aventure, afin que mon fils Lucius ait le plaiſir de l'entendre. Pour vous, dit-il, madame, vous êtes toujours la bonté & l'honnêteté même ; mais il y a de certaines gens dont l'inſolence n'eſt pas ſupportable. Il dit cela avec beaucoup d'émotion : cependant Birrhène fit ſi bien, & le conjura avec tant d'inſtance de conter ſon hiſtoire, que quelque répugnance qu'il eût à le faire, il ne put la refuſer. Ainſi, ramaſſant enſemble une partie de la couverture du lit ſur lequel il étoit, ſe dreſſant à moitié deſſus, appuyé ſur le coude, il étendit la main droite à la manière des orateurs, & commença ainſi :

Etant encore pupille, je partis de Milet pour

aller aux jeux olympiques, dans le deſſein auſſi de voir exactement toute cette province ſi renommée. Ayant donc parcouru toute la Theſſalie, j'arrivai pour mon malheur à Lariſſe; & comme j'allois de côté & d'autre dans la ville, fort court d'argent, & cherchant quelque remède à mon indigence, j'aperçois au milieu du marché un grand vieillard monté ſur une pierre, qui crioit à haute voix : s'il y a quelqu'un qui veuille garder un mort, qu'il diſe ce qu'il demande. Alors m'adreſſant au premier que je rencontre; que veut dire ceci, lui dis-je, les morts de ce pays-ci ont-ils accoutumé de s'enfuir ? Taiſez-vous, me répondit-il, car vous êtes encore jeune & même étranger, & vous ne ſongez pas que vous êtes au milieu de la Theſſalie, où les ſorcières ordinairement défigurent le viſage des morts, & en arrachent des morceaux dont elles ſe ſervent pour leurs enchantemens. Mais dites-moi, de grace, lui dis-je, que faut-il faire pour garder ainſi les morts? Premièrement, me répondit-il, il faut veiller exactement toute la nuit, & avoir toujours les yeux attachés ſur le corps mort, ſans les en détourner d'un ſeul inſtant; car pour peu que vous regardiez d'un autre côté, ces ruſées & maudites femmes ayant pris la forme de quelque animal, ſe gliſſent avec tant d'adreſſe, qu'elles tromperoient aiſément les yeux du ſoleil même

de la juſtice; elles ſe changent en oiſeaux, en chiens, en ſouris & même en mouches; enſuite à force de charmes, elles accablent de ſommeil ceux qui gardent le mort & les endorment profondément; enfin, il n'eſt pas poſſible d'exprimer tous les tours que ces déteſtables femmes imaginent pour venir à bout de leurs deſſeins. Cependant, pour un auſſi dangereux emploi qu'eſt celui-là, on ne donne ordinairement que cinq ou ſix pièces d'or; mais vraiment j'oubliois bien à vous dire, que ſi le lendemain matin le gardien ne rend pas le corps tout entier, il faut qu'il ſe laiſſe couper autant de chair au viſage qu'on en a ôté au corps mort.

Etant informé de tout cela, je m'encourageai; & dans le moment m'approchant du vieillard; ceſſez de crier, lui dis-je, voici un gardien tout prêt; combien me donnera-t-on? On vous donnera, dit-il, ſix pièces d'or; mais holà! jeune homme, ayez au moins grand ſoin de garder comme il faut le corps du fils d'un des premiers de la ville, & de le garantir des maudites harpies. Ce ſont, lui dis-je, des bagatelles que cela; vous voyez un homme infatigable, qui ne dort jamais, qui voit plus clair que Lincée ou Argus, & qui eſt tout yeux.

A peine avois-je achevé de parler, qu'il me mène en une maiſon dont la grande porte étoit

fermée. Il me fit entrer par une petite porte de derrière, & me fit monter dans une chambre clauſe & ſombre, où il me montra une dame toute en pleurs, habillée de noir; & s'approchant d'elle : voici, dit-il, un homme qui eſt venu s'engager hardiment à garder le corps de votre mari. Elle rangea de côté & d'autre ſes cheveux qui lui tomboient ſur le viſage, que je ne trouvai point abattu, malgré ſon affliction; & me regardant : je vous prie, dit-elle, de prendre garde à vous acquitter comme il faut de ce que vous entreprenez. Madame, lui dis-je, ne vous mettez point en peine, pourvu que vous me faſſiez quelque petite honnêteté au-delà de ce qu'on me doit donner. Elle me le promit; & ſe levant dans le moment elle me mena dans une autre chambre où étoit le corps de ſon mari, enveloppé de linges blancs; & y ayant fait entrer ſept perſonnes, elle-même leva le linge qui le couvroit; & après avoir long-tems pleuré, elle les prit tous à témoins, que le corps avoit toutes ſes parties : voilà, dit-elle, ſon nez entier, ſes yeux où l'on n'a pas touché, ſes oreilles en leur place, ſes lèvres où il n'y a rien de gâté, & ſon menton tel qu'il a toujours été; ce qu'un d'eux écrivoit à meſure qu'elle le diſoit. Ainſi, meſſieurs, continua-t-elle, vous en rendrez tous témoignage; enſuite leur ayant fait ſigner l'acte qu'on venoit d'écrire, elle ſe

retira

retira. Je lui dis : madame, ordonnez, s'il vous plaît, qu'on me donne les choſes qui me ſont néceſſaires ? Et que vous faut-il, me dit-elle ? Il me faut, lui dis-je, une grande lampe & de l'huile ſuffiſamment pour l'entretenir juſqu'au jour avec de l'eau, quelques bouteilles de vin, un verre & un plat de viande des reſtes du ſouper.

Allez, impertinent que vous êtes, me dit elle, en branlant la tête, vous demandez des reſtes de ſoupé dans une maiſon pleine d'affliction, où depuis pluſieurs jours on n'a ſeulement pas allumé de feu. Penſez-vous être venu ici pour faire bonne chère ? Ne devriez-vous pas plutôt faire voir ſur votre viſage des larmes, & une triſteſſe convenable à ce lieu-ci ? En diſant cela, elle ſe tourna vers ſa femme de chambre. Mirrhine, dit-elle, qu'on lui apporte tout préſentement une lampe & de l'huile. Elle ſortit en même-tems, ferma la porte ſur moi, & me laiſſa dans la chambre.

Me voyant donc ſeul à la garde du corps mort, je commence à frotter mes yeux, & me préparant à bien veiller, je me mets à chanter pour me déſennuyer. Bientôt le jour vint à baiſſer, & la nuit commença à paroître. Quand il fut nuit tout-à-fait, & qu'enfin le tems fut venu où tout le monde eſt enſeveli, dans un profond ſommeil, la peur commença à me ſaiſir. Alors je vois entrer une bête, qui s'arrête vis-à-vis de moi, & qui

avec ſes yeux vifs & perçans, attache ſes regards ſi fixement ſur moi, que la hardieſſe d'un ſi petit animal ne laiſſa pas de me troubler un peu l'eſprit; enfin je lui dis : que ne t'en vas-tu, vilaine bête; que ne vas-tu te cacher avec les rats tes ſemblables, avant que je te faſſe ſentir mes coups? Que ne t'en vas-tu donc? Auſſitôt elle tourne le dos, & ſort de la chambre fort vîte.

Peu de tems après, un ſommeil profond s'empare ſi abſolument de tous mes ſens, que le Dieu de Delphes (1), lui-même, auroit eu peine à diſcerner entre le cadavre & moi, lequel étoit le plus mort de nous deux; ainſi preſque ſans vie, j'étois là comme n'y étant point, & javois beſoin moi-même d'un gardien.

Déjà de tous côtés les coqs annonçoient par leur chant la venue du jour, quand je me réveillai en ſurſaut, tout ſaiſi de frayeur. Je cours à mon corps mort avec de la lumière, & lui découvrant le viſage, je regarde ſoigneuſement par tout, & n'y trouve rien de manque.

Dans le moment ſa pauvre veuve inquiète & déſolée, entra bruſquement, ſuivie des témoins du jour précédent, & ſe jeta ſur le corps du défunt. Après l'avoir baiſé pluſieurs fois, elle l'examine de tous côtés avec de la lumière; & ſe tournant

(1) Apollon.

enſuite, elle appelle ſon homme d'affaires, & lui ordonne de payer ſur le champ ce que l'on avoit promis à un ſi bon & ſi fidèle gardien. Ce qui ayant été fait : jeune homme, me dit-elle, je vous rends mille graces, & vous promets, en faveur du bon ſervice que vous m'avez rendu, de vous compter déſormais au nombre de mes amis. Et moi, pénétré de joie d'avoir fait un gain auquel je ne m'attendois pas, & tout ravi de tenir ces belles pièces d'or, que je conſidérois de tems en tems dans ma main, je lui réponds : madame, regardez-moi plutôt comme un de vos ſerviteurs, & toutes les fois que vous aurez beſoin que je vous rende un pareil ſervice, vous n'avez qu'à me commander hardiment.

A peine avois-je achevé ce compliment ridicule, que tous les Domeſtiques de la maiſon déteſtant le mauvais augure de mes paroles, courent après moi, armés de tout ce qu'ils avoient pu rencontrer : les uns me donnent des coups de poing dans le viſage; me meurtriſſent le dos avec leurs coudes, & me briſent les côtes; les autres m'aſſomment à coups de pied, m'arrachent les cheveux & déchirent mes habits : ainſi, preſqu'auſſi maltraité que le fut Adonis par les dents du ſanglier, ou Orphée par la fureur des Bacchantes, ils me jettent hors de la maiſon en m'accablant d'injures.

M'étant arrêté à la plus prochaine place pour

reprendre mes eſprits, je me reſſouvins, mais trop tard, des paroles ſiniſtres que j'avois dites fort imprudemment à la maîtreſſe de la maiſon, & je convins en moi-même que j'avois mérité un traitement encore plus rude.

Toutes les cérémonies du deuil étant achevées, comme on portoit le corps du défunt au bucher, ſuivant la coutume du pays, & que la pompe funèbre, telle qu'il convenoit à un des plus conſidérables de la ville, paſſoit au travers de la grande place, on vit venir un vieillard fondant en larmes & s'arrachant les cheveux. Il s'approche du cercueil & l'embraſſant, il s'écria d'une voix haute & entrecoupée de ſanglots : « Je vous conjure, meſſieurs, » par les pieux devoirs que nous nous devons les » uns aux autres, regardez en pitié ce pauvre » citoyen qu'on a malheureuſement fait mourir, » & vengez ſévérement ce forfait ſur cette mau» dite & méchante femme; car c'eſt par elle ſeule » que ce jeune homme, qui eſt le fils de ma ſœur, » a été empoiſonné pour avoir ſon bien & en » favoriſer ſon adultère ». Les lamentations de ce vieillard touchèrent tout le monde de compaſſion; le peuple commença à murmurer, & perſuadé de ce crime qui lui paroiſſoit vraiſemblable, les uns demandent du feu pour brûler cette femme, les autres cherchent des pierres pour la lapider. On anime juſqu'aux enfans contr'elle. Mais elle,

répandant un torrent de l'armes feintes, & prenant tous les dieux à témoin, nioit ce crime abominable avec les ſermens les plus ſacrés. Eh bien! dit le vieillard, remettons à la divine providence à faire connoître la vérité : voici l'Egyptien Zachlas, prophète de grande réputation, qui m'a promis, moyennant une ſomme d'argent conſidérable, de rappeler cette ame des enfers, & de ranimer ce corps. Sur le champ il fait avancer un jeune homme, couvert d'une robe de lin, chauſſé avec des bottines de feuilles de palmier, & ayant la tête raſe. Le vieillard embraſſant ſes genoux, & lui baiſant pluſieurs fois les mains : « Saint prêtre, lui dit-il, » laiſſez-vous toucher de pitié; je vous en conjure » par les aſtres des cieux, par les divinités infer- » nales, par les élémens qui compoſent l'univers, » par le ſilence de la nuit, par le ſanctuaire du » temple de Coptos, par les accroiſſemens du » Nil, par les myſtères de Memphis & par les » ſiſtres de Pharos : rendez l'uſage du jour pour » quelques inſtans à ce corps privé de vie, & » répandez un peu de lumière dans ces yeux fer- » més pour jamais. Ce n'eſt point pour nous op- » poſer aux loix de la nature, ni pour refuſer à » la terre ce qui lui appartient, que nous deman- » dons qu'il puiſſe vivre un peu de tems; mais » pour avoir la conſolation de venger ſa mort ». Le prophète rendu favorable par cette conjura-

tion, appliqua par trois fois une certaine herbe ſur la bouche du défunt, & en mit une autre ſur ſa poitrine : enſuite tourné vers l'orient & faiſant tout bas une prière au ſoleil, tout le peuple reſta dans une attention extraordinaire, à la vue d'un ſpectacle ſi digne de reſpect, & dans l'attente d'un ſi grand miracle. Je me fourre dans la preſſe & je monte ſur une grande pierre qui ſe trouva derrière le cercueil, d'où je regardois curieuſement tout ce qui ſe paſſoit. Déjà la poitrine du mort commence à s'enfler, le mouvement du pouls ſe fait ſentir, & tout le corps ſe remplit d'eſprits. Enfin il ſe lève, & profère ces mots : « Pourquoi, je vous prie, me » rappelez-vous aux devoirs d'une vie qui doit » finir dans un moment, après que j'ai bu des » eaux du fleuve Lethé, & que je me ſuis baigné » dans les marais de Stix? Ceſſez, je vous en con- » jure, ceſſez, & laiſſez-moi jouir de mon repos ».

Après que cette voix fut ſortie de ce corps, le prophète paroiſſant plus ému, « que ne révèles-tu, » lui dit-il, devant tout le peuple, le ſecret & les » particularités de ta mort? Crois-tu que je n'aie » pas le pouvoir, par mes enchantemens, d'appeler » à mon aide les furies, & de te faire ſouffrir de » nouveaux tourmens ». Alors le corps jette ſes regards ſur tout le peuple, & lui adreſſe ces paroles en gémiſſant : « J'ai reçu la mort par les déteſtables » artifices de la femme que je venois d'épouſer,

» & périſſant par le breuvage empoiſonné qu'elle
» m'a fait prendre, j'ai cédé la place de mon lit
» à ſon adultère ».

Auſſitôt cette brave femme s'arme d'audace, & d'un eſprit capable des crimes les plus noirs, réſiſte en face à ſon mari, & nie effrontément ce qu'il avançoit. Le peuple s'échauffe, les opinions ſont différentes; les uns diſent qu'il faut dans le moment enterrer cette méchante femme toute vive avec ſon mari; les autres, qu'il ne faut pas ajouter foi à ce que peut dire un mort. Mais le jeune homme ôta tout ſujet de conteſtation, par ce qu'il dit enſuite; car pouſſant des ſoupirs encore plus profonds : « Je vous donnerai, dit-il, des moyens
» clairs comme le jour, de connoître la pure vérité,
» & je vous apprendrai des choſes que perſonne
» ne ſait que moi. Car pendant que ce très-ſoigneux
» gardien de mon corps, continua-t-il, en me
» montrant du doigt, me veilloit avec toute l'exac-
» titude poſſible, de vieilles enchantereſſes cher-
» chant à avoir quelques morceaux de mon viſage,
» après avoir en vain pluſieurs fois changé de forme,
» & ne pouvant tromper ſa vigilance, elles l'en-
» tourèrent d'un nuage aſſoupiſſant, qui l'enſevelit
» dans un profond ſommeil; enſuite elles ne ceſ-
» sèrent point de m'appeler par mon nom, tant
» qu'enfin mon corps & mes membres froids com-
» mençoient peu à peu d'obéir aux enchantemens

» de l'art magique. Mais celui-ci, comme vivant » encore, & n'étant privé de la vie que par le » ſommeil, ſe lève croyant que c'étoit lui qu'on » appeloit, par ce qu'il porte le même nom que » moi; & comme le fantôme d'un homme mort, » il ſe met à marcher du côté de la porte, quoi- » qu'elle fût fermée bien exactement. Ces ſor- » cières ne laiſsèrent pas de lui couper le nez & les » oreilles par un trou; ainſi il m'a ſauvé l'un & » l'autre à ſes dépens; & afin que la tromperie » fut complette, elles lui appliquèrent fort pro- » prement des oreilles de cire au lieu des ſiennes, » & un nez de même matière, tout ſemblable à » celui qu'elles venoient de lui couper; & certai- » nement ce pauvre homme que vous voyez-là, » a bien gagné ſon argent, non pour m'avoir » ſoigneuſement gardé, mais pour avoir été mu- » tilé comme il eſt ».

Tout épouvanté de ce diſcours, j'en voulus ſavoir la vérité; & me touchant le nez, il tombe dans ma main; je tâte mes oreilles, elles tombent pareillement. Alors voyant que tout le monde me montroit au doigt & me regardoit en ſe moquant de moi, je me ſauvai au travers de la foule, tout trempé d'une ſueur froide. Je n'ai pas voulu retourner à mon pays ainſi défiguré, & n'étant plus qu'un ſujet de raillerie; mais avec mes cheveux abattus de côté & d'autre, je couvre le défaut de mes

oreilles, & pour mon nez, j'en cache la difformité avec ce linge que j'y ai collé le plus proprement que j'ai pu.

Si-tôt que Thelephron eut achevé ſon hiſtoire, tous les conviés qui étoient échauffés du vin, recommencèrent à éclater de rire, & comme ils demandoient encore du vin, pour boire des ſantés, Birrhène m'adreſſa la parole. C'eſt demain, dit-elle, le jour d'une fête ſolemnelle, qui eſt auſſi ancienne parmi nous, que la fondation de cette ville. Nous ſommes les ſeuls d'entre tous les peuples du monde, qui par des cérémonies joyeuſes & divertiſſantes, nous rendons le dieu Ris propice & favorable. Votre préſence rendra la fête plus charmante, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous inventiez quelque galanterie plaiſante pour l'offrir à une ſi grande divinité, & pour l'honorer encore davantage. Avec plaiſir, madame, lui dis-je, & je voudrois bien trouver quelque ſujet de divertiſſement digne de la fête, & même de la préſence d'un ſi grand dieu.

Enſuite mon valet m'étant venu avertir qu'il étoit fort tard, comme j'avois un peu de vin dans la tête, auſſi bien que les autres, je me lève de table ſans différer davantage; & ayant pris congé de Birrhène, je m'en retourne d'un pas chancelant chez Milon. Mais en traverſant la première place que nous rencontrâmes, le vent éteignit la lumière

qui ſervoit à nous conduire; de manière que nous trouvant tout d'un coup dans les ténèbres d'une nuit très-obſcure, nous eûmes toutes les peines du monde à regagner notre demeure, fort fatigués & les pieds tout meurtris par les pierres que nous avions rencontrées en chemin.

En entrant dans notre rue, nous voyons trois grands coquins qui viennent frapper à notre porte de toute leur force, ſans que notre préſence leur fît la moindre peur; il ſembloit, au contraire, qu'ils redoublaſſent leurs coups, dans le deſſein de nous braver; de manière que nous ne doutâmes point, & moi particulièrement, que ce ne fuſſent des voleurs, & même des plus déterminés. Auſſitôt je tire mon épée, que j'avois apportée ſous mon manteau, pour me défendre en pareilles rencontres; & ſans balancer un moment, je me jette au milieu de ces brigands, & l'enfonce bien avant dans le corps de chacun d'eux, à meſure qu'ils ſe préſentoient devant moi, juſqu'à ce qu'enfin percés de pluſieurs grands coups d'épée, ils tombent morts à mes pieds. Fotis que le bruit de ce combat avoit réveillée, s'en vint toute hors d'haleine ouvrir la porte. Je me jette dedans tout en ſueur & vais me mettre au lit, auſſi fatigué d'avoir combattu ces trois voleurs, que le fut Hercule après la défaite du triple Gerion.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIÈME.

L'AURORE à peine recommençoit ſa courſe dans les cieux, que je fus privé du repos que j'avois pris pendant la nuit. Je m'éveillai tout d'un coup avec un trouble & une agitation d'eſprit extraordinaires, au ſouvenir du meurtre que j'avois commis le ſoir précédent. Enfin, aſſis ſur mon lit, les jambes croiſées & les mains jointes ſur mes genoux, je pleurois à chaudes larmes. Je m'imaginois déjà me voir entre les mains de la juſtice, que j'allois comparoître devant les juges, que j'entendois prononcer ma condamnation, & même que le bourreau étoit prêt à mettre la main ſur moi. Hélas, diſois-je, qui ſera le juge aſſez indulgent & aſſez de mes amis pour me déclarer innocent, après avoir répandu le ſang de trois des citoyens de cette ville. Eſt-ce là ce voyage qui me devoit être avantageux, ſuivant les aſſurances ſi poſitives que m'en avoit donné le Chaldéen Diophane? Repaſſant ainſi toutes ces choſes dans mon eſprit, je déplorois ma triſte deſtinée.

Cependant on entend tout d'un coup frapper rudement à la porte, avec de grands cris que faiſoit le peuple qui s'y étoit amaſſé. Un moment après la porte ayant été ouverte avec violence, les magiſ-

trats & leurs officiers entrèrent, ſuivis d'un grand nombre de toutes ſortes de gens. Auſſitôt deux archers, par l'ordre des juges, me ſaiſiſſent, & me tirent hors de la maiſon, ſans que je fiſſe aucune réſiſtance. Dès la première rue, par où nous paſsâmes, tout le peuple de la ville qui accouroit de tous côtés, s'amaſſa autour de nous & nous ſuivit en foule, & quoique je marchaſſe fort triſte, les yeux baiſſés juſqu'à terre, ou plutôt juſqu'aux enfers; cependant, détournant un peu la vue, j'aperçus une choſe qui me jeta dans une extrême ſurpriſe. De cette multitude de peuple qui nous entouroit, il n'y en avoit pas un ſeul qui n'éclatât de rire.

Après m'avoir fait traverſer toutes les places & les carrefours de la ville, & qu'on m'eut promené comme on fait les victimes, quand on veut appaiſer la colère des dieux & détourner les malheurs dont on eſt menacé par quelque funeſte préſage; on me mène dans le lieu où l'on rendoit la juſtice, & l'on me met devant le tribunal. Les juges étoient déjà placés, & l'huiſſier faiſoit faire ſilence, quand, d'une commune voix, on demanda qu'un jugement de cette importance fût rendu dans la place où l'on repréſentoit les jeux, attendu la foule épouvantable qui mettoit tout le monde en danger d'être étouffé. Auſſitôt le peuple courut de ce côté-là, & remplit en moins de rien l'amphitéâtre,

toutes ſes avenues & ſon toît, les uns embraſſoient des colonnes pour ſe ſoutenir, d'autres ſe tenoient ſuſpendus à des ſtatues; quelques-uns avançoient la moitié du corps par des fenêtres & par des lucarnes, & l'extrême deſir que chacun avoit de voir ce ſpectacle, lui faiſoit oublier qu'il expoſoit ſa vie.

Les archers me conduiſirent par le milieu du théatre comme une victime, & me placèrent dans l'orcheſtre. En même-tems le héraut appela à haute voix celui qui s'étoit rendu ma partie. Alors un vieillard ſe leva, ayant auprès de lui un petit vaſe plein d'eau en forme d'entonnoir, d'où elle tomboit goutte à goutte, pour meſurer le tems que ſon diſcours devoit durer, & adreſſa ainſi la parole au peuple :

« Meſſieurs! il ne s'agit pas ici d'une affaire de » peu d'importance, puiſqu'elle regarde le repos » & la tranquillité de toute la ville, & qu'elle » doit ſervir d'un exemple mémorable pour l'ave- » nir; ainſi, pour l'honneur & la ſûreté du public, » il eſt d'une grande conſéquence à chacun de » vous en particulier, & à tous en général, que » tant de meurtres que ce méchant homme a » commis ſi cruellement, ne demeurent pas im- » punis. Et ne croyez pas, meſſieurs, que je me » porte avec tant de chaleur dans cette affaire par » quelqu'animoſité perſonnelle ou par aucun in-

» térêt particulier; car je ſuis capitaine des archers
» qui font le guet pendant la nuit, & je ne crois
» pas que perſonne puiſſe m'accuſer, juſqu'à pré-
» ſent, d'avoir manqué aux devoirs de ma charge.
» Mais je viens au fait, & vais vous rapporter les
» choſes telles qu'elles ſe ſont paſſées la nuit der-
» nière. Environ à l'heure de minuit, comme je
» parcourois la ville, regardant ſoigneuſement de
» tous côtés, je rencontre ce jeune furieux l'épée
» à la main, cherchant à maſſacrer quelqu'un,
» après avoir déjà égorgé trois hommes, qui ache-
» voient d'expirer à ſes pieds, baignés dans leur
» ſang. Auſſitôt il prend la fuite, troublé avec
» raiſon, par l'énormité de ſon crime; & à la fa-
» veur des ténèbres, il ſe ſauve dans une maiſon
» où il a demeuré caché toute la nuit. Mais par la
» providence des dieux, qui ne permettent pas
» que les crimes demeurent impunis, avant que
» ce coupable pût nous échapper par des chemins
» détournés, ſi-tôt que le jour a paru, j'ai pris
» ſoin de le faire conduire à votre tribunal, pour
» ſubir votre très-auguſte & très-équitable juge-
» ment, & vous voyez devant vous, meſſieurs, un
» criminel ſouillé de trois meurtres, un criminel
» pris ſur le fait, & qui, de plus, eſt étranger.
» Prononcez donc ſans différer ſur des crimes
» dont un de vos citoyens même ſeroit ſévèrement
» puni, s'il en étoit coupable».

Ainſi finit ce diſcours, que d'une voix tonnante, cet ardent accuſateur venoit de prononcer. Auſſitôt le héraut me commanda de parler, en cas que j'euſſe quelque choſe à répondre : mais je ne me ſentois capable que de verſer des larmes, non pas tant à cauſe de la cruelle accuſation dont on me chargeoit, que par le reproche que me faiſoit ma conſcience. Cependant, comme ſi quelque divinité m'eût dans le moment inſpiré de la hardieſſe; voici comme je parlai :

« Je n'ignore pas, meſſieurs, combien il eſt » difficile qu'un homme accuſé d'en avoir tué » trois, & qui avoue le fait, puiſſe perſuader à » une ſi nombreuſe aſſemblée qu'il eſt innocent, » quelques vérités qu'il puiſſe alléguer pour ſa » juſtification. Mais ſi votre bonté m'accorde un » moment d'audience, je vous ferai connoître ai- » ſément que je cours riſque de perdre la vie, non » pour l'avoir mérité, mais pour avoir eu une » juſte indignation cauſée par un accident imprévu. » Comme je revenois hier fort tard de ſouper, » ayant à la vérité un peu de vin dans la tête, (je » vous avouerai franchement cette faute) je » trouvai devant la maiſon du bon Milon, l'un de » vos concitoyens chez qui je loge, une troupe de » ſcélérats & de voleurs, qui cherchoient les » moyens d'entrer chez lui, & qui ayant forcé » les gonds de la porte & fait ſauter les verroux

» dont on l'avoit exactement fermée, délibéroient
» déjà d'aſſaſſiner tous ceux de la maiſon. Un
» d'entr'eux, plus agiſſant & d'une taille au-deſſus
» des autres, les excitoit ainſi : courage, enfans,
» attaquons avec vigueur ces gens qui dorment ;
» ne perdons pas un moment, & banniſſons toute
» crainte, le poignard à la main, portons la mort
» dans toute cette maiſon : que celui qui ſera
» trouvé endormi, ſoit tué ; que celui qui ſe vou-
» dra défendre, ſoit percé de coups. C'eſt ainſi
» que nous ſerons en ſûreté pour notre vie, ſi nous
» la faiſons perdre à tous ceux qui ſont dans ce
» logis. Je vous avoue, meſſieurs, que pouſſé du
» zèle que doit avoir un bon citoyen, & craignant
» pour mes hôtes, auſſi bien que pour moi-même,
» avec l'épée que je porte pour me garantir en de
» pareilles occaſions, je me ſuis mis en devoir
» d'épouvanter ces inſignes voleurs, & de leur
» faire prendre la fuite ; mais ces hommes féroces
» & déterminés, au lieu de fuir, me voyant l'épée
» à la main, ſe mettent hardiment en défenſe,
» & nous combattons fort & ferme. Enfin leur
» chef m'attaquant de près & vivement, ſe jette
» ſur moi, me prend à deux mains par les che-
» veux, & me renverſe en arrière. Mais pendant
» qu'il demandoit une pierre pour m'aſſommer, je
» lui porte un coup, & je le jette heureuſement
» par terre. Dans l'inſtant j'enfonce mon épée
» entre

» entre les deux épaules du ſecond, qui me tenoit
» au pied avec les dents; & le troiſieme venant
» ſur moi ſans précaution & comme un furieux,
» d'un grand coup d'épée que je lui donne dans le
» ventre, je le renverſe mort ſur la place. M'étant
» ainſi mis hors de danger, & ayant pourvu à la
» ſûreté de mon hôte, auſſi bien qu'à celle du
» public, bien loin de me croire coupable, je
» croyois avoir mérité des louanges de tout le
» monde, moi qui n'ai jamais été accuſé du
» moindre crime, qui ai toujours paſſé dans mon
» pays pour un homme d'honneur, & qui ai tou-
» jours préféré l'innocence à tous les avantages de
» la fortune; & je ne puis comprendre par quelle
» raiſon l'on me pourſuit en juſtice pour avoir
» puni des ſcélérats & des voleurs, d'autant plus
» qu'il n'y a perſonne qui puiſſe prouver qu'il y
» ait jamais eu aucune inimitié particulière entre
» nous, ni même qu'aucun d'eux me fût connu;
» outre qu'on ne peut pas dire que j'aie commis
» une telle action dans la vue de profiter de leurs
» dépouilles».

Après que j'eus ainſi parlé, mes larmes recommencèrent à couler; & dans la douleur qui m'accabloit, tendant les mains tantôt aux uns, tantôt aux autres, je leur demandois grace, & les conjurois de me l'accorder par tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde, & par la pitié qu'on doit

avoir pour les malheureux. Comme je crus que mes larmes avoient aſſez excité la compaſſion de tout le monde, atteſtant l'œil du ſoleil & de la juſtice, & recommandant l'évènement de cette affaire à la providence des dieux, je levai les yeux un peu plus haut, & j'aperçus tout le peuple qui faiſoit de grands éclats de rire, & même le bon Milon, cet honnête homme qui m'avoit témoigné une amitié de pere, rioit à n'en pouvoir plus, auſſi bien que les autres. Je dis alors en moi-même : Voilà donc la bonne foi, voilà la reconnoiſſance que l'on doit attendre des ſervices qu'on a rendus. Pour ſauver la vie à mon hôte, j'ai tué trois hommes, & je me trouve prêt d'être condamné à mort; cependant, non content de ne me donner aucun ſecours, ni même aucune conſolation, il rit encore de mon malheur.

Alors on vit venir au milieu du théâtre une femme en habit de deuil, qui fondoit en larmes & qui portoit un enfant dans ſes bras; une autre vieille femme la ſuivoit, pauvrement habillée, affligée & pleurant comme elle. Elles avoient l'une & l'autre des branches d'olivier dans les mains; elles vinrent en cet état ſe jeter auprès du lit où, ſous une converture étoient les corps de ces morts; & ſe donnant dans le ſein des coups que tous les ſpectateurs pouvoient entendre, elles ſe mirent à gémir avec des tons lugubres & douloureux. « Par

» la compaſſion que les hommes ſe doivent les » uns aux autres, diſoient-elles, par les ſenti- » mens naturels d'humanité, ayez pitié de ces » jeunes hommes indignement maſſacrés; & ne » refuſez pas la conſolation de la vengeance à de » pauvres veuves délaiſſées. Secourez au moins » cet enfant malheureux, qui ſe trouve ſans au- » cune ſubſiſtance dès les premieres années de » ſa vie, & ſacrifiez le ſang de ce ſcélérat pour » maintenir vos loix & pour ſervir d'exemple ».

Enſuite le juge le plus ancien ſe lève, & parle au peuple en ces termes : « A l'égard du crime, » que nous ſommes obligés de punir ſévèrement, » celui même qui l'a commis ne le peut déſa- » vouer. Il ne nous reſte plus qu'à trouver les » moyens de découvrir les complices d'une action » ſi noire; puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un » homme ſeul en ait pu tuer trois, jeunes, forts » & vigoureux. Il eſt donc à propos d'employer » les tourmens pour en ſavoir la vérité; car le » valet qui l'accompagnoit s'eſt ſauvé ſans qu'on » ait pu le découvrir, & cela réduit l'affaire au » point qu'il faut donner la queſtion au coupable, » pour lui faire déclarer ſes complices, afin de » nous délivrer entièrement de la crainte d'une » faction ſi dangereuſe ».

Sur le champ on me préſente le feu, la roue & des fouets de différentes ſortes, à la manière de la

Grèce. Ce fut alors que mon affliction redoubla, de ce qu'il ne m'étoit pas au moins permis de mourir ſans perdre quelque partie de mon corps. Mais cette vieille femme qui, par ſes larmes, avoit ému toute l'aſſemblée, s'écria : « Meſſieurs, » avant que ce brigand, meurtrier de mes trois » pauvres enfans, ſoit appliqué à la queſtion, » ſouffrez que l'on découvre leurs corps, afin que » remarquant comme ils étoient bien faits & dans » la fleur de leur âge, votre juſte indignation s'aug- » mente encore, & que vous puniſſiez le coupable » ſuivant la qualité de ſon crime ».

Tout le peuple applaudit à ce que cette femme venoit de dire, & le juge auſſi-tôt me commanda de découvrir moi-même les corps qui étoient ſur ce lit. Comme j'en faiſois difficulté, en me retirant en arrière, ne voulant point irriter de nouveau mes juges par la vue de ce ſpectacle, les huiſſiers par leur ordre m'en preſsèrent, uſant même de violence; & me faiſant avancer la main, ils me la portent juſques ſur les cadavres. Enfin, cédant à la force malgré moi, je pris le drap, & découvris les corps. Grands dieux ! quelle ſurpriſe ! quel prodige ! quel changement ſubit à l'état de ma fortune ! Dans le moment que je me conſidérois comme un homme qu'il ne falloit plus compter au nombre des vivans, je vis que les choſes avoient entièrement changé de face, & je n'ai point de

termes pour vous exprimer ce qui cauſoit ce changement. Car ces prétendus hommes morts étoient trois outres enflées & percées aux mêmes endroits où je me ſouvenois d'avoir bleſſé ces trois voleurs que j'avois combattus le ſoir précédent. Alors ce rire qui d'abord m'avoit ſurpris, & qui par l'artifice de quelques-uns avoit été retenu pendant quelque tems, éclata en liberté. Les uns tranſportés de joie, me félicitoient, les autres ſe tenoient les côtés de rire; ainſi tout le peuple joyeux & content ſortit de l'amphithéâtre en me regardant.

Pour moi, dès l'inſtant même que je touchai le drap qui couvroit ces prétendus hommes morts, je demeurai froid & immobile comme une des colonnes, ou une des ſtatues du théâtre, & je ne repris point mes eſprits, juſqu'au moment que mon hôte Milon s'approcha de moi, & me prenant par la main, m'emmena en me faiſant une douce violence. Je le ſuivois en ſanglotant & verſant des larmes. Il me conduiſit chez lui par de petites rues détournées, & par les endroits où il y avoit le moins de monde, & tâchoit de me tirer de l'abattement où la peur & la triſteſſe m'avoient mis, en me diſant tout ce qu'il pouvoit pour me conſoler; mais il ne lui fut pas poſſible d'adoucir l'indignation que je reſſentois juſqu'au fond du cœur, de l'affront qu'on venoit de me faire.

Auſſi-tôt les magiſtrats, avec les marques de

leur dignité, entrent dans notre maiſon, & tâchent de m'appaiſer en me parlant ainſi : « Nous n'ignorons point, ſeigneur Lucius, votre illuſtre naiſſance, ni la dignité de vos ancêtres ; car la grandeur de votre maiſon eſt en vénération dans toute la province. Auſſi n'eſt-ce point pour vous faire aucun outrage qu'on vous a fait ce qui vous cauſe tant de chagrin. Banniſſez donc cette triſteſſe & cet accablement, dont votre cœur & votre eſprit ſont ſaiſis. Car ces jeux, par leſquels nous célébrons tous les ans la fête de l'agréable dieu Ris, ſont toujours recommandables par quelque nouvelle plaiſanterie. Ce dieu n'abandonne plus celui qui en a été le ſujet, & ne ſouffrira jamais que la triſteſſe s'empare de vous ; mais il répandra toujours un air de ſérénité & de joie ſur votre viſage. Au reſte, toute la ville vous fera de grands honneurs pour cette faveur qu'elle a reçue de vous ; car elle vous a déjà choiſi pour ſon protecteur, & elle vous a décerné une ſtatue de bronze ».

Je leur répondis en ces termes : « Je remercie très-humblement cette magnifique & principale ville de Theſſalie, de tous les honneurs qu'elle m'offre ; mais je lui conſeille de réſerver ſes ſtatues pour des ſujets plus dignes & plus conſidérables que moi ». Ayant ainſi parlé modeſtement, & tâchant de montrer un peu de gaieté

ſur mon viſage, je congédiai les magiſtrats avec civilité.

Un moment après, un des domeſtiques de Birrhène vint m'avertir de ſa part, que l'heure approchoit d'aller ſouper chez elle, ſuivant la promeſſe que je lui en avois faite le ſoir précédent; & comme je ne pouvois ſeulement penſer à cette maiſon ſans frémir: Je voudrois de tout mon cœur, dis-je à ſon homme, pouvoir obéir aux commandemens de Birrhène, s'il m'étoit permis de le faire honnêtement; mais mon hôte Milon, m'ayant conjuré par le dieu dont on fait la fête aujourd'hui, m'a fait promettre de ſouper avec lui. Il ne m'a point quitté, & ne ſouffrira jamais que je ſorte. Ainſi, je la prie de remettre la partie à une autre fois.

Comme j'achevois de parler, Milon commanda qu'on apportât après nous les choſes néceſſaires pour ſe baigner, & me prenant par la main, il me conduit aux bains les plus proches. J'évitois les regards de tout le monde, & marchant à côté de lui, je me cachois, autant qu'il m'étoit poſſible, de ceux que je rencontrois, pour ne leur pas donner encore ſujet de rire par le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé. Quand nous fûmes aux bains, j'eus l'eſprit ſi troublé, je fus ſi confus de voir que tout le monde avoit les yeux attachés ſur moi & me montroit au doigt, que je ne me ſouviens point, ni comme je

me baignai, ni comme je m'eſſuyai, ni de quelle façon je retournai chez mon hôte.

Le mauvais petit ſoupé que je fis avec Milon ayant duré fort peu de tems, il ne fit aucune difficulté de me permettre de m'aller coucher, attendu le violent mal de tête que je lui dis que j'avois, & que m'avoit cauſé l'abondance des larmes que j'avois répandues. Lorſque je fus dans mon lit, je repaſſois triſtement dans mon eſprit toutes les particularités de ce qui m'étoit arrivé, quand enfin ma chère Fotis, après avoir couché ſa maîtreſſe, vint me trouver fort changée : ce n'étoit plus cet air riant, ni cet enjouement qui accompagnoit d'ordinaire ſes diſcours ; au contraire, elle avoit un air ſombre & triſte.

Je viens vous avouer franchement, me dit-elle, avec une parole lente & timide, que c'eſt moi qui ſuis la cauſe du chagrin que vous avez eu. En même-tems elle tire de ſon ſein une courroie, & me la préſentant : Vengez-vous, dit-elle, je vous en conjure, vengez-vous d'une femme déloyale, puniſſez-la, même encore par quelque plus grand ſupplice, tel que vous voudrez l'imaginer. Je vous prie cependant de ne pas croire que je vous aye cauſé ce déplaiſir volontairement, aux dieux ne plaiſe, qu'il me vînt jamais dans la penſée de vous faire la moindre peine ; & ſi vous étiez menacé de quelque malheur, je voudrois le détourner aux

dépens de tout mon ſang; mais ma mauvaiſe fortune a voulu que ce qu'on m'envoyoit faire pour un autre, a malheureuſement retombé ſur vous.

Ce diſcours renouvelant ma curioſité naturelle, & ſouhaitant paſſionnément d'apprendre la cauſe de cette affaire où je ne comprenois rien : Je couperai, lui dis-je, en mille morceaux cette infame & maudite courroie, que tu avois deſtinée pour te maltraiter, plutôt que d'en toucher ta peau blanche & délicate. Mais de grace, conte-moi fidèlement par quel malheur ce que tu préparois pour un autre a retombé ſur moi; car je jure par tes beaux yeux que j'adore, que je te crois incapable de penſer ſeulement la moindre choſe pour me faire de la peine, qui que ce pût être qui m'aſſurât du contraire, & quand ce ſeroit toi-même. Au reſte, on ne doit pas imputer la faute du mauvais évènement d'une affaire à ceux qui en ſont la cauſe, quand ils n'ont eu que de bonnes intentions. En achevant ces mots, j'embraſſois tendrement Fotis, qui me faiſoit voir dans ſes yeux languiſſans, & fermés à moitié, tout ce que l'amour a de plus tendre & de plus preſſant. L'ayant ainſi raſſurée : Souffrez, me dit-elle, avant toutes choſes, que je ferme ſoigneuſement la porte de la chambre, de peur de me rendre coupable envers ma maîtreſſe d'un grand crime, ſi par mon imprudence on venoit à entendre quelque choſe de ce que je vais

vous dire. En même-tems elle ferme la porte aux verroux & au crochet, revient à moi, ſe jette à mon cou, & m'embraſſant de tout ſon cœur : Je tremble de peur, me dit-elle d'une voix baſſe, de découvrir les myſtères de cette maiſon, & de révéler les ſecrets de ma maîtreſſe ; mais je préſume mieux de vous & de votre prudence, vous qui, outre la grandeur de votre naiſſance & l'élévation de votre eſprit, êtes initié dans pluſieurs myſtères de la religion, & connoiſſez ſans doute la foi que demande le ſecret. Je vous conjure donc qu'il ne vous échappe jamais rien de ce que je vais vous confier, & de récompenſer, par un ſilence éternel, la ſincérité avec laquelle je vais vous parler ; car l'extrême tendreſſe que j'ai pour vous, m'oblige à vous apprendre des choſes que perſonne au monde ne ſait que moi.

Vous ſaurez donc tout ce qui ſe paſſe en cette maiſon. Ma maîtreſſe a des ſecrets merveilleux, auxquels les ombres des morts obéiſſent, qui troublent les aſtres, qui forcent les dieux & ſoumettent les élémens, & jamais elle n'employe, avec plus de paſſion, la force de ſon art, que quand elle eſt touchée de la vue de quelque jeune homme beau & bien fait, ce qui lui arrive aſſez ſouvent : même à l'heure qu'il eſt, elle aime éperdument un jeune Béotien qui eſt parfaitement beau, & elle met en œuvre tous les reſſorts de la

magie pour s'en faire aimer. Je l'entendis hier au ſoir, de mes propres oreilles, qui menaçoit le ſoleil de l'obſcurcir, & de le couvrir de ténèbres pour jamais, s'il ne ſe couchoit plutôt qu'à l'ordinaire; & s'il ne cédoit ſa place à la nuit, afin de pouvoir travailler à ſes enchantemens.

Dans le tems qu'elle revenoit hier des bains, elle vit par haſard ce jeune homme dans la boutique d'un barbier; auſſi-tôt elle me commanda de tâcher d'avoir adroitement quelques-uns de ſes cheveux qu'on avoit coupés, qui étoient à terre, & de les lui apporter. Mais le barbier m'aperçut comme j'en ramaſſois à la dérobée, le plus adroitement que je pouvois; & comme nous avons, ma maîtreſſe & moi, cette infame réputation d'être ſorcières, il me ſaiſit en me querellant avec emportement. Ne ceſſeras-tu point, malheureuſe, me dit-il, de dérober, comme tu fais de tems en tems, les cheveux que l'on coupe aux jeunes gens les mieux faits? Si tu ne t'arrêtes, je te vais mettre tout préſentement entre les mains de la juſtice. En diſant cela, il fourre ſa main dans mon ſein, & tout en fureur, il y reprend les cheveux que j'y avois déjà cachés.

Fort fâchée de ce qui venoit de m'arriver, & faiſant réflexion à l'humeur de ma maîtreſſe, qui ſe met dans une colere épouvantable, quand je manque à faire ce qu'elle m'ordonne, juſqu'à me

battre quelquefois à outrance, je ſongeois à m'enfuir; mais l'amour que j'ai pour vous m'en ôta auſſitôt le deſſein. Comme je m'en revenois donc fort triſte, j'aperçois un homme qui tondoit avec des ciſeaux des outres de chevre, après qu'il les eut liées comme il faut, & bien enflées, en ſorte qu'elles ſe ſoutenoient debout. Pour ne m'en pas retourner les mains vides, je ramaſſe à terre une bonne quantité de poil de ces outres qui étoit blond, & par conſéquent ſemblable aux cheveux du jeune Béotien; & je le donne à ma maîtreſſe, en lui déguiſant la vérité, de maniere que dès le commencement de la nuit, & avant que vous fuſſiez de retour du ſouper de Birrhène, Pamphile, toute hors d'elle-même, monte dans une guérite couverte de bois, qui eſt au haut de la maiſon, & qui a des fenêtres ouvertes de toutes parts, pour recevoir tous les vents, & pour découvrir l'orient & les autres côtés du monde; lieu qu'elle a choiſi, comme l'endroit le plus propre à travailler en ſecret à ſes enchantemens.

Elle commence, ſuivant ſa coutume, à étaler tout ce qui ſervoit à ſa magie, comme pluſieurs ſortes d'herbes aromatiques, des lames d'airain, gravées de caractères inconnus, des morceaux de fer qui étoient reſtés du débris des vaiſſeaux, où des malheureux avoient fait naufrage, & des reſtes de cadavres tirés des tombeaux. On voyoit, d'un

côté, des nez & des doigts; d'un autre côté, des clous où il reſtoit encore de la chair des criminels qu'on avoit attachés au gibet; en un autre endroit, des vaſes pleins du ſang de gens qui avoient été égorgés, & des crânes d'hommes à moitié dévorés par des bêtes ſauvages, & arrachés d'entre leurs dents. Puis ayant proféré des paroles magiques ſur des entrailles d'animaux encore toutes palpitantes, elle fait un ſacrifice, répandant diverſes liqueurs, comme du lait de vache, de l'eau de fontaine, du miel de montagne & de l'hydromel; enſuite ayant noué & paſſé ces prétendus cheveux enſemble, en différentes manières, elle les brûle avec pluſieurs parfums ſur des charbons ardens. Auſſi-tôt, par la force invincible de ſon art, & par la puiſſance des eſprits qu'elle avoit conjurés, ces corps, dont le poil fumoit ſur le feu, empruntent les ſens & la reſpiration humaine; ils ont du ſentiment; ils marchent, & viennent où les attiroit l'odeur de leurs dépouilles qui brûloient, & tâchant d'entrer chez nous, au lieu de ce jeune Béotien que Pamphile attendoit, ils donnent l'aſſaut à notre porte. Vous arrivâtes, dans ce tems-là, avec un peu trop de vin dans la tête, & l'obſcurité de la nuit aidant à vous tromper, vous mîtes bravement l'épée à la main, comme fit jadis Ajax en fureur, non pour vous acharner comme lui à tailler en pièces des troupeaux entiers de bêtes vi-

vantes, mais avec un courage fort au-deſſus du ſien, puiſque vous ôtâtes la vie à trois outres de chevres enflées de vent; afin qu'après avoir terraſſé vos ennemis, ſans que leur ſang eût taché vos habits, je puſſe vous embraſſer, non comme un homicide, mais comme un outricide.

Fotis m'ayant ainſi plaiſanté, je continuai ſur le même ton : je puis donc, avec raiſon, lui dis-je, égaler ce premier exploit à un des douze travaux d'Hercule, & comparer les trois outres que j'ai tuées, aux trois corps de Gérion, ou aux trois têtes de Cerbère dont il eſt venu à bout. Mais afin que je te pardonne de bon cœur la faute que tu as faite, qui m'a attiré de ſi grands chagrins, accorde-moi une choſe que je te demande avec la dernière inſtance. Fais-moi voir ta maîtreſſe quand elle travaille à quelqu'opération de cette ſcience divine, quand elle fait ſes invocations. Que je la voye au moins quand elle a pris une autre forme; car j'ai une curioſité extraordinaire de connoître par moi-même quelque choſe de la magie, où je crois auſſi que tu n'es pas ignorante. Je n'en dois pas douter, & je l'éprouve en effet, puiſque tu m'as ſoumis à toi comme un eſclave, moi qui n'ai jamais eu que de l'indifférence pour les femmes, même de la première qualité; & puiſque tes yeux brillans, ta bouche vermeille, tes beaux cheveux, ta belle gorge & tes careſſes m'ont ſi abſolument ataché

à toi, que j'en fais mon unique plaiſir. Enfin, je ne me ſouviens plus de mon pays, ni de ma famille; je ne ſonge plus à retourner chez moi, & il n'y a rien dans le monde que je vouluſſe préférer à cette nuit que je paſſe avec toi.

Que je voudrois bien, mon cher Lucius, me dit-elle, pouvoir faire ce que vous ſouhaitez; mais la crainte coutinuelle que cauſe à Pamphile la malice des envieux, fait qu'elle ſe retire en particulier, & qu'elle eſt toujours ſeule quand elle travaille à ſes enchantemens. Cependant, je tenterai de faire ce que vous me demandez au péril de ma vie, & je chercherai avec ſoin le tems & l'occaſion de vous contenter, pourvu, comme je vous l'ai déjà dit, que vous gardiez le ſecret que demande une affaire d'une auſſi grande importance. En cauſant ainſi l'un & l'autre, inſenſiblement l'amour nous anima tous deux, & nous fit oublier tout le reſte des choſes du monde, juſqu'à la pointe du jour que nous nous ſéparâmes.

Après avoir encore paſſé quelques nuits, comme nous avions fait celle-là. Fotis toute émue & toute tremblante, vint me trouver à la hâte, pour me dire, que ſa maîtreſſe n'ayant pu juſqu'alors rien avancer en ſes amours, quoi qu'elle eût pu faire, devoit ſe changer en oiſeau quand la nuit ſeroit venue, pour aller trouver celui qu'elle aimoit, & que je me tinſſe prêt pour voir une choſe ſi extraordinaire.

Si-tôt qu'il fut nuit, Fotis me conduiſit tout doucement & ſans faire de bruit à cette guérite qui étoit au haut de la maiſon; elle me dit de regarder au travers de la porte par une fente, & voici ce que je vis.

Pamphile commence par ſe déshabiller toute nue, enſuite elle ouvre un petit coffre, & en tire pluſieurs boîtes; elle prend dans l'une une pommade, & l'ayant long-tems délayée entre ſes mains, elle s'en frotte tout le corps, depuis les pieds juſqu'à la tête; enſuite ſe tournant vers une lampe allumée, elle prononce tout bas pluſieurs paroles; & donnant une petite ſecouſſe à tous ſes membres, ſon corps ſe couvre de duvet, & enſuite de plumes; ſon nez ſe courbe & ſe durcit, & ſes ongles s'alongent en forme de griffes. Enfin Pamphile eſt changée en hibou. En cet état, elle fait un cri plaintif, & pour s'eſſayer, elle vole à fleur de terre; puis s'élevant tout d'un coup, elle ſort de la chambre à tire d'aîles.

Cette femme par la vertu de ſes charmes, change de forme quand elle veut; mais pour moi, quoique je ne fuſſe point enchanté, j'étois dans un ſi grand étonnement de ce que je venois de voir, que je doutois ſi j'étois encore Lucius. Ainſi tout troublé, comme ſi j'euſſe perdu l'eſprit, je croyois rêver, & je me frottois les yeux pour ſavoir ſi je dormois, ou ſi j'étois éveillé. A la fin cependant

ayant

ayant repris mes eſprits, je prens la main de Fotis, & la preſſant contre mes yeux : ſouffre de grace, lui dis-je, pendant que l'occaſion le permet, que je profite d'une choſe que je dois à la tendreſſe que tu as pour moi. Ma chère enfant, je te conjure par ces yeux qui ſont plus à toi qu'à moi-même, donne-moi de cette même pommade dont s'eſt ſervi Pamphile, & par cette nouvelle faveur au-deſſus de toute reconnoiſſance, aſſure-toi pour jamais un homme qui t'eſt déjà tout dévoué. Fais donc que je puiſſe avoir des aîles pour être auprès de toi comme l'amour auprès de Vénus.

Oh, oh ! dit-elle, vous ne l'entendez pas mal, vous êtes un bon fripon : vous voudriez donc que je fuſſe moi-même la cauſe de mon malheur. Effectivement c'eſt pour les filles de Theſſalie que je garde mon amant ; je voudrois bien ſavoir quand il ſera changé en oiſeau, où j'irois le chercher, & quand je le reverrois.

Aux dieux ne plaiſe, lui dis-je, qu'il me vînt jamais dans la penſée de commettre une action ſi noire, que de manquer à revenir auprès de toi, après que j'aurai été changé en oiſeau, quand même je pourrois comme l'aigle élever mon vol juſqu'aux cieux, que Jupiter ſe ſerviroit de moi pour annoncer ſes ordres, & me donneroit ſon foudre à porter. Je jure par ces beaux cheveux qui ont enchaîné ma liberté, qu'il n'y a perſonne au

monde que j'aime tant que ma chère Fotis. D'ailleurs, je ſonge qu'après m'être ſervi de cette pommade, & que j'aurai pris la forme d'un tel oiſeau, il n'y a point de maiſon que je ne doive éviter. En effet, les dames prendroient un grand plaiſir avec un amant beau & gracieux tel que l'eſt un hibou: outre que quand ces oiſeaux nocturnes ſont entrés dans quelque maiſon, & qu'on peut les y attraper, nous voyons qu'on les attache à la porte, afin de leur faire expier par les tourmens qu'on leur fait ſouffrir les malheurs dont par leur vol funeſte ils ont menacé ceux de la maiſon. Mais j'avois preſque oublié de te demander ce qu'il faudra dire ou faire pour quitter mes plumes étant oiſeau, & reprendre ma forme d'homme.

Ne vous en mettez pas en peine, dit-elle, car ma maîtreſſe m'a appris tout ce qu'il faut faire pour remettre toutes ces ſortes de métamorphoſes dans leur état naturel; & ne croyez pas qu'elle m'en ait inſtruite dans la vue de me faire plaiſir, mais afin que quand elle revient je puiſſe lui donner les ſecours néceſſaires pour lui faire reprendre ſa forme humaine. Au reſte, voyez avec quelles ſimples herbes, & avec quelles bagatelles on fait une choſe ſi merveilleuſe. Par exemple, il ne lui faudra à ſon retour qu'un bain & un breuvage d'eau de fontaine, où l'on aura mêlé un peu d'anis, & quelques feuilles de laurier.

En me donnant pluſieurs fois cette aſſurance, elle entre dans la chambre, toute troublée de peur, & tire une boîte d'un petit coffre. Je la pris & la baiſai, faiſant des vœux, & ſouhaitant avec paſſion qu'elle me fût favorable dans l'envie que j'avois de voler dans les airs. M'étant promptement déshabillé, je prens avec empreſſement plein mes mains de la pommade qui étoit dans la boîte, & je m'en frotte généralement par tout le corps; enſuite je fais des efforts, en m'élançant comme un oiſeau, & remuant les bras pour tâcher de voler. Mais au lieu de duvet & de plumes, toute ma peau devient comme du cuir, & ſe couvre d'un poil long & rude. Les doigts de mes pieds & de mes mains ſe joignent enſemble, & ſe durciſſent comme de la corne; du bout de mon échine ſort une longue queue; mon viſage devient énorme, mes narines s'ouvrent, ma bouche s'agrandit, mes lèvres deviennent pendantes, & mes oreilles s'alongent d'une grandeur extraordinaire & ſe couvrent d'un poil hériſſé. Dans cette extrémité, ne ſachant que faire, je conſidérois toutes les parties de mon corps, & je vis qu'au lieu d'être changé en oiſeau, j'étois changé en âne. Je voulus m'en plaindre, & le reprocher à Fotis; mais n'ayant plus le geſte d'un homme, ni l'uſage de la voix, tout ce que je pouvois faire étoit d'ouvrir les lèvres, & de la regarder de côté, avec des yeux mouillés de lar-

mes, lui demandant ainſi du ſecours tacitement.

Pour elle, ſi-tôt qu'elle me vit en cet état: malheureuſe que je ſuis, s'écria-t-elle en ſe meurtriſſant le viſage avec les mains, je ſuis perdue; la crainte, la précipitation & la reſſemblance des boîtes ſont cauſe que je me ſuis mépriſe : mais heureuſement le remède à cette transformation eſt encore plus aiſé à faire qu'à l'autre; car en mâchant ſeulement des roſes, me dit-elle, vous quitterez cette figure d'âne, & vous redeviendrez dans le moment, mon cher Lucius, tout comme vous étiez auparavant, & plût aux dieux que j'euſſe des couronnes de roſes! comme j'ai ſoin d'en avoir d'ordinaire pour nous le ſoir, vous ne paſſeriez pas même la nuit ſous cette forme; mais ſi-tôt qu'il ſera jour, j'y mettrai ordre.

Fotis ſe lamentoit ainſi; & moi, quoique je fuſſe un âne véritable, je conſervois cependant l'eſprit & le jugement d'un homme, & je délibérai quelque tems en moi-même fort ſérieuſement, ſi je ne devois point à coups de pieds & avec les dents, me venger de l'imprudence, ou peut-être de la méchanceté de cette malheureuſe femme. Mais une réflexion prudente m'ôta entiérement cette envie inconſidérée, j'eus peur de me priver par la mort de Fotis des ſecours néceſſaires pour reprendre ma forme naturelle. Baiſſant donc la tête, & ſecouant les oreilles, diſſimulant le

reſſentiment de l'outrage que j'étois forcé de ſouffrir pour un tems, & cédant à la dure néceſſité de l'état où j'étois, je m'en vais à l'écurie auprès de mon cheval, & d'un âne qui appartenoit à Milon. Je m'imaginois que s'il y avoit un inſtinct ſecret & naturel parmi les animaux, mon cheval me reconnoîtroit, & qu'ayant compaſſion de moi, il m'alloit bien recevoir, & me donner la meilleure place & la plus nette. Mais, ô Jupiter! dieu de l'hoſpitalité, & vous, dieux protecteurs de la bonne foi! ce brave cheval qui étoit à moi, & cet âne, approchent leurs têtes l'une de l'autre, & ſur le champ conviennent enſemble de ma perte; ſi bien que craignant pour leur mangeaille, à peine virent-ils que je m'approchois du râtelier, que baiſſant les oreilles & tout furieux, ils me pourſuivent à grands coups de pieds, & me chaſſent bien loin de l'orge que j'avois miſe moi-même ce ſoir-là devant cet animal ſi reconnoiſſant.

Reçu de cette manière, & chaſſé loin d'eux, je m'étois retiré dans un coin de l'écurie, rêvant à l'inſolence de mes camarades, & méditant à me venger le lendemain de la perfidie de mon cheval, ſi-tôt que par le ſecours des roſes je ſerois redevenu Lucius. Alors j'aperçois à un pilier qui ſoutenoit la poutre de l'écurie par le milieu, l'image de la déeſſe Epone qui étoit dans une petite niche qu'on avoit ornée de bouquets & d'une couronne

de roſes nouvellement cueillies. Voyant ce remède ſalutaire, je m'en approche plein d'une douce eſpérance; je me lève ſur les pieds de derrière, m'appuyant avec ceux de devant contre le pilier, & alongeant la tête & les lèvres le plus qu'il m'étoit poſſible, je tâchois d'atteindre juſqu'aux roſes, quand malheureuſement mon valet qui avoit le ſoin de mon cheval, m'aperçut, & ſe levant de colère: juſqu'à quand, dit-il, ſouffrirons-nous cette roſſe, qui vouloit manger il n'y a qu'un moment l'orge & le foin de nos bêtes, & qui en veut préſentement aux images des dieux? Il faut que j'eſtropie & que j'aſſomme ce ſacrilège. Cherchant en même tems quelque inſtrument pour cet effet, il trouve un fagot, & en ayant tiré le plus gros bâton, il ſe met à frapper ſur moi de toute ſa force & ſans diſcontinuer, juſqu'à ce qu'il entendit enfoncer la porte de la maiſon à grand bruit, & la rumeur que faiſoient les voiſins qui crioient: aux voleurs; ce qui lui fit prendre la fuite tout épouvanté.

Si-tôt que la porte de notre maiſon fut jetée par terre, une partie des voleurs entre pour la piller, & l'autre l'inveſtit l'épée à la main. Les voiſins accourent au ſecours de tous côtés; mais les voleurs leur font tête. Il y faiſoit clair comme en plein jour, par la quantité de flambeaux & d'épées nues qui brilloient à la lumière. Pendant ce tems-

là, quelques-uns de ces voleurs vont à un magasin qui étoit au milieu du logis, où Milon serroit toutes ses richesses, & à grands coups de haches en enfoncent la porte, quoiqu'elle fût bien forte & bien barricadée. Ils enlèvent tout ce qu'ils y trouvent, font leurs paquets à la hâte, & en prennent chacun leur charge; mais ils n'étoient pas assez de monde pour pouvoir emporter la quantité de richesses qu'ils avoient. Cela les obligea, ne sachant comment faire, à tirer mon cheval de l'écurie, & deux ânes que nous étions, & à nous charger tous trois le plus qu'il leur fut possible. Ayant tout pillé dans la maison, ils en sortirent en nous faisant marcher devant eux à coups de bâton. Et après avoir laissé un de leur camarade dans la ville, pour voir quelle perquisition l'on feroit de ce vol, & pour leur en rendre compte, ils nous firent aller le plus vîte qu'ils purent dans des montagnes, & par des endroits écartés & déserts.

J'étois prêt de succomber & de mourir accablé du poids de tant de choses que je portois, joint à la longue traite qu'on nous faisoit faire, au travers d'une montagne fort rude, quand je m'avisai de recourir tout de bon à la justice, & d'interposer le sacré nom de l'Empereur, pour me délivrer de tant de misères. Comme nous passions donc au milieu d'un bourg, où il y avoit beaucoup de monde, à

cauſe d'une foire qui s'y tenoit, le jour étant déjà fort grand, je voulus devant tous ces Grecs invoquer l'auguſte nom de Céſar en ma langue naturelle, & je m'écriai : ô ! aſſez diſtinctement ; mais je ne pus jamais achever, ni prononcer, Céſar. Alors les voleurs ſe moquant de ma voix rude & diſcordante, me déchirèrent ſi bien la peau à coup de bâton, qu'elle n'auroit pas été bonne à faire un crible.

Enfin, Jupiter me préſenta un moyen de finir mes malheurs, dans le tems que j'y penſois le moins. Car, après avoir traverſé pluſieurs hameaux & pluſieurs villages, j'aperçus un jardin aſſez agréable où, entr'autres fleurs, il y avoit des roſes fraîches & vermeilles, couvertes encore de la roſée du matin. N'aſpirant qu'après cela, j'y courus plein de joie & d'eſpérance : mais comme je remuois déjà les lèvres pour en prendre quelques-unes, je changeai d'avis fort prudemment, faiſant réflexion, que ſi d'âne que j'étois, je redevenois alors Lucius, je m'expoſois évidemment à périr par les mains des voleurs, parce qu'ils me croiroient magicien, ou parce qu'ils auroient peur que je ne les découvriſſe ; ſi bien que je m'abſtins de manger des roſes, & avec raiſon. Prenant donc mon mal en patience, je rongeois mon foin ſous ma figure d'âne.

Fin du troiſième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

VERS l'heure de midi, que le ſoleil darde ſes rayons avec le plus de force, nous arrivâmes à un village chez de vieilles gens, amis de nos voleurs. Je le connus bien, tout âne que j'étois, à la manière dont ils les abordèrent, à leurs embraſſades, & à leurs longs entretiens; outre qu'ils prirent pluſieurs choſes de ce que je portois, dont ils leur firent préſent; & je jugeai aux diſcours qu'ils tenoient tout bas entr'eux, que les voleurs leur contoient qu'ils venoient de voler ce que nous apportions; enſuite ils nous déchargèrent, & nous mirent en liberté dans un pré qui étoit tout proche.

Je ne pus me réſoudre à paître avec mon cheval & l'âne de Milon, n'étant encore guère accoutumé à faire mon dîné de foin. Preſſé donc d'une faim extrême, je me jetai hardiment dans un petit jardin que j'avois découvert de loin, qui étoit derrière la maiſon, où je mangeai & me remplis tant que je pus de toutes ſortes d'herbes potagères, bien qu'elles fuſſent crues; & priant tous les dieux, je regardois de côté & d'autre, ſi je ne verrois point par haſard quelque roſier fleuri dans les jardins d'alentour. Car étant ſeul

& à l'écart, j'avois lieu d'eſpérer de me tirer d'affaire, ſi par le moyen des roſes, je pouvois de bête à quatre pieds que j'étois, reprendre ma forme d'homme ſans être vu de perſonne.

L'eſprit occupé de cette idée, je découvre un peu plus loin une vallée couverte d'un bocage épais; entre pluſieurs ſortes d'arbres agréables, j'y voyois éclater la vive couleur des roſes. Il me vint une penſée qui n'étoit pas tout-à-fait d'une bête : je crus que ce bois délicieux par la quantité de roſes qui brilloient ſous ces ombrages, devoit être le ſéjour de Vénus & des Graces. Alors faiſant des vœux au dieu qui préſide aux évènemens, pour me le rendre favorable, je galopai vers cet endroit avec tant de légèreté, qu'il me ſembloit que j'étois moins un âne, qu'un brave courſier digne de paroître aux jeux olympiques. Mais cet agile & vigoureux effort ne put devancer ma mauvaiſe fortune; car étant près de ce lieu-là, je n'y vis point ces charmantes & délicates roſes, pleines de gouttes de roſée, & de nectar que produiſent ces buiſſons heureux au milieu des épines. Je n'y trouvai même aucune vallée, mais ſeulement les bords d'un fleuve couvert d'arbres épais. Ces arbres ont de longues feuilles comme les lauriers, & portent des fleurs rouges ſans odeur, à qui le vulgaire ignorant a donné un nom, qui n'eſt cependant pas donné

mal-à-propos, les nommant à cauſe de leur couleur, roſes de laurier; ce qui eſt un poiſon mortel pour toutes ſortes d'animaux.

Voyant que tout m'étoit contraire, je ne ſongeai plus qu'à mourir, & à manger de ces fleurs pour m'empoiſonner; mais comme je m'approchois triſtement pour en arracher quelques-unes, je vis un jeune homme qui accouroit à moi tout furieux avec un grand bâton à la main. Je ne doutai point que ce ne fût le jardinier, qui s'étoit aperçu du dégât que j'avois fait dans ſon jardin. Dès qu'il m'eut joint, il me donna tant de coups de bâton, qu'il m'alloit aſſommer ſi je ne me fuſſe ſecouru moi-même fort à propos; car hauſſant la croupe, je lui lançai pluſieurs ruades, & le jetai fort bleſſé, au pied de la montagne qui étoit proche, & je pris la fuite.

Dans le moment une femme, qui, je crois, étoit la ſienne, le voyant de loin, étendu par terre comme un homme mort, accourut à lui, faiſant des cris lamentables pour exciter la pitié de ſes voiſins, & les animer contre moi. En effet, les payſans touchés de ſes larmes, appelèrent tous leurs chiens, & les lâchèrent après moi, pour me mettre en pièces. Je me voyois à deux doigts d'une mort inévitable, par le grand nombre de ces mâtins, qui venoient à moi de tous côtés. Ils étoient ſi grands & ſi furieux, qu'ils auroient

pu combattre des ours & des lions. Je crus que le meilleur parti que j'euſſe à prendre étoit de ne plus fuir, & de revenir au plus vîte, comme je fis, à la maiſon où nous étions entrés d'abord. Mais les payſans après avoir arrêté leurs chiens avec aſſez de peine, me prirent & m'attachèrent avec une bonne courroie à un anneau qui étoit dans le mur; & me maltraitèrent pour la ſeconde fois ſi cruellement, qu'ils auroient ſans doute achevé de m'ôter la vie, ſi la douleur des coups qu'on me donnoit, & des plaies dont j'étois tout couvert, jointe à la quantité d'herbes crûes que j'avois mangées, n'avoient produit un effet qui les écarta tous, par la mauvaiſe odeur dont je les infectai.

Un moment après, le ſoleil commençant à baiſſer, les voleurs nous rechargèrent tous trois, moi particulièrement plus que je ne l'avois encore été, & nous firent partir. Après que nous eûmes marché aſſez long-tems, fatigué de la longueur du chemin, accablé de la charge que j'avois ſur le corps, affoibli par les coups que j'avois reçus, ayant la corne des pieds toute uſée, boitant & ne pouvant me ſoutenir qu'à peine, je m'arrêtai proche d'un petit ruiſſeau qui couloit lentement, dans le deſſein de plier les genoux, & de me laiſſer tomber dedans, avec une bonne & ferme réſolution de ne me point relever, & de n'en point

ſortir quand on auroit dû m'aſſommer à coups de bâton, ou même à coups d'épée. Je croyois que je méritois bien mon congé, foible comme j'étois, & prêt de mourir, & que les voleurs impatiens de me voir marcher ſi lentement, dans l'envie qu'ils avoient de hâter leur fuite, partageroient ma charge entre mon cheval & l'âne de Milon, & me laiſſeroient en proie aux loups & aux vautours, comme une aſſez grande punition pour moi. Mais la fortune cruelle rendit un ſi beau deſſein inutile. Car comme ſi l'autre âne eût deviné mon intention, il me prévint, & faiſant ſemblant d'être accablé de laſſitude, tout d'un coup il ſe renverſe par terre avec tous les paquets qu'il avoit ſur le dos, & couché comme s'il eût été mort, il ne fait pas même le moindre effort pour ſe relever, quelques coups de bâton qu'on lui donnât, & quoiqu'on pût faire en lui levant la queue, les oreilles & les jambes.

Les voleurs las, n'en eſpérant plus rien, & ayant pris conſeil entr'eux, pour ne pas s'amuſer plus long-tems après une bête preſque morte, & qui ne remuoit pas plus qu'une pierre, lui coupèrent les jarrets à coups d'épée, & partagèrent ſa charge entre le cheval & moi. Il n'étoit pas encore mort, qu'ils le traînèrent hors du chemin, & le précipitèrent du haut de la montagne. Alors faiſant réfléxion à l'aventure de mon pauvre cama-

rade, je pris la réſolution de n'uſer plus d'aucun artifice, & de ſervir mes maîtres fidèlement & en âne de bien, d'autant plus que j'avois compris à leurs diſcours que nous n'avions pas encore beaucoup de chemin à faire pour gagner le lieu de leur retraite, où devoient finir notre voyage & nos fatigues. Enfin, après avoir encore monté une petite colline, nous arrivâmes à l'habitation des voleurs; ils commencèrent par nous décharger, & ſerrèrent tout ce que nous apportions. Ainſi, délivré du fardeau que j'avois ſur le corps, au lieu de bain pour me délaſſer, je me roulois dans la pouſſière.

Il eſt à propos préſentement que je vous faſſe la deſcription de cet endroit, & de la caverne où ſe retiroient nos voleurs; car je prouverai par-là les forces de mon eſprit, & vous ferai connoître en même-tems ſi j'étois âne par les ſens & l'entendement, comme je l'étois par la figure. C'étoit une montagne affreuſe, & des plus hautes, toute couverte d'arbres épais, entourée de rochers eſcarpés & inacceſſibles, qui formoient des précipices effroyables, garnis de ronces & d'épines, ce qui aidoit à en défendre les approches. Du haut de la montagne ſortoit une groſſe fontaine, qui précipitant ſes eaux juſqu'en bas, ſe ſéparoit en pluſieurs ruiſſeaux, & formant enſuite un vaſte étang, ou plutôt une petite mer, entouroit

cette retraite. Au deſſus de la caverne, qui étoit ſur le penchant de la montagne, on voyoit une manière de fort ſoutenu par de groſſes pièces de bois, environné de claies bien jointes enſemble dont les côtés plus étendus & s'élargiſſant, laiſſoient un eſpace propre à retirer du bétail. Des haies d'une grande étendue en forme de murailles, couvroient l'entrée de la caverne. Vous ne douterez pas, je crois, qu'un lieu tel que je vous le dépeins, ne fût une vraie retraite de voleurs. Il n'y avoit aux environs aucune maiſon, qu'une méchante petite cabane groſſièrement couverte de roſeaux, où toutes les nuits, ſuivant que je l'ai appris depuis, celui des voleurs, ſur qui le ſort tomboit, alloit faire ſentinelle.

Dès qu'ils furent arrivés, ils nous attachèrent avec de bonnes courroies à l'entrée de la caverne, où ils ſe gliſsèrent avec peine, & comme en rampant les uns après les autres. Auſſitôt ils appelèrent une femme toute courbée de vieilleſſe, qui paroiſſoit être chargée elle ſeule du ſoin de leur ménage. C'eſt donc ainſi, lui dirent-ils en fureur, vieille ſorcière, opprobre de la nature, rebut de l'enfer; c'eſt donc ainſi que, reſtant les bras croiſés à ne rien faire, tu te donneras du bon tems, & qu'après tant de fatigues & de dangers que nous avons eſſuyés, nous n'aurons pas la ſatisfaction de trouver, auſſi tard qu'il eſt, quelque choſe de prêt

pour notre ſoupé ? toi qui, jour & nuit, ne fais ici autre choſe que boire & t'enivrer. La pauvre vieille, toute tremblante, leur répondit d'une voix caſſée : Mes braves maîtres, vous avez ſuffiſamment de viande cuite & bien apprêtée, du pain plus qu'il n'en faut, & du vin en abondance, les verres même ſont rincés. De plus, j'ai fait chauffer de l'eau pour vous ſervir de bain à tous, comme vous avez de coutume. Auſſi-tôt ils ſe déshabillèrent tout nus, & ſe chauffèrent devant un très-grand feu pour ſe délaſſer. S'étant enſuite lavés avec de l'eau chaude, & frottés avec de l'huile, ils ſe mirent tous autour de pluſieurs tables couvertes de quantité de viandes.

A peine étoient-ils placés, qu'on vit arriver une autre troupe de jeunes hommes, encore plus nombreuſe que celle-ci. Il n'étoit pas difficile de juger que c'étoient auſſi des voleurs, car ils apportoient un riche butin, tant en or & en argent monnoyé, qu'en vaiſſelle de même matière, & en habits de ſoies brodés d'or. Après s'être lavés comme les premiers, ils ſe mirent à table avec eux. Ceux à qui il étoit échu de ſervir les autres, en faiſoient l'office. Alors chacun ſe met à boire & à manger ſans ordre ni meſure; ils mêlent tous leurs plats & leurs viandes enſemble, mettent le pain, les pots & les verres ſur la table, parlent tous à la fois, chantent & rient confuſément, diſent toutes

les

les groſſièretés qui leur viennent à la bouche, & font un bruit & un vacarme auſſi épouvantable que celui des Lapites & des Centaures.

Un d'entr'eux, qui étoit d'une taille & d'une force au-deſſus des autres, commença à dire : Nous avons bravement pillé la maiſon de Milon à Hipate, outre qu'avec le butin conſidérable que nous y avons fait à la pointe de l'épée, nous ſommes tous revenus ici ſains & ſaufs ; & ſi cela ſe peut encore compter pour quelque choſe, nous ſommes de retour avec huit jambes de plus que quand nous ſommes partis. Mais vous qui venez de parcourir les villes de Béotie, votre troupe eſt revenue bien affoiblie par la perte que vous avez faite, entr'autres, du brave Lamaque, votre chef, dont certainement j'aurois préféré le retour à toutes ces richeſſes que vous avez apportées. Mais quoi qu'il en ſoit, il n'a péri que pour avoir eu trop de valeur, & la mémoire d'un ſi grand homme ſera toujours recommandable parmi les plus grands capitaines & les fameux guerriers. Car pour vous autres, honnêtes voleurs, vous n'êtes propres qu'à prendre en cachette & timidement quelques miſérables hardes dans les bains publics, ou dans les maiſons de quelques pauvres vieilles femmes.

Un de ceux qui étoient venus les derniers, lui répondit : Es-tu le ſeul qui ne ſache pas que les grandes maiſons ſont les plus aiſées à piller ; car

quoiqu'elles ſoient pleines d'un grand nombre de domeſtiques ; chacun d'eux cependant ſonge plutôt à conſerver ſa vie, que le bien de ſon maître. Mais les gens qui vivent ſeuls, & retirés chez eux, ſoit par la médiocrité de leur fortune, ou pour ne pas paroître auſſi à leur aiſe qu'ils le ſont, défendent ce qu'ils ont avec beaucoup plus d'ardeur, & le conſervent au péril de leur vie. Le récit de ce qui nous eſt arrivé, vous prouvera ce que je vous dis.

A peine fûmes-nous à Thèbes, que nous étant ſoigneuſement informés des biens des uns & des autres (car c'eſt le premier ſoin des gens de notre profeſſion) nous découvrîmes un certain banquier nommé Chryſeros, qui avoit beaucoup d'argent comptant, mais qui cachoit ſon opulence avec tout le ſoin & l'application poſſibles, dans la crainte d'être nommé aux emplois, ou de contribuer aux charges publiques. Pour cet effet il ne voyoit perſonne, & vivoit ſeul, dans une petite maiſon aſſez bien meublée à la vérité ; mais d'ailleurs il étoit vêtu comme un miſérable, au milieu de ſacs pleins d'or & d'argent qu'il ne perdoit pas de vue.

Nous convînmes donc, entre nous, de commencer par lui, parce que n'ayant affaire qu'à un homme ſeul, nous croyions ne rencontrer aucun obſtacle à nous rendre maîtres de toutes ſes richeſſes. Nous ne perdîmes point de tems ; nous nous trouvâmes, à l'entrée de la nuit, devant ſa

porte ; mais nous ne jugeâmes pas à propos de la ſoulever, ni de l'ouvrir avec effort, encore moins de la rompre, de peur que le bruit que cela auroit fait, n'armât le voiſinage contre nous. Lamaque donc, notre illuſtre chef, ſe confiant en ſon courage, paſſe la main tout doucement par un trou qui ſervoit à fourrer la clef en-dedans pour ouvrir la porte, & tâchoit d'arracher la ſerrure. Mais ce Chryſeros, le plus méchant & le plus ruſé de tous les hommes, nous épioit depuis longtems, & remarquant ce qui ſe paſſoit, il deſcend ſans faire le moindre bruit, & avec un grand clou, pouſſé violemment, il perce la main de notre capitaine, & l'attache contre la porte. Le laiſſant ainſi cruellement cloué comme en un gibet, il monte ſur le toît de ſa méchante petite maiſon, d'où il ſe met à crier de toute ſa force, demandant du ſecours aux voiſins, les appelant tous par leur nom, & les avertiſſant de prendre garde à eux, que le feu venoit de ſe mettre à ſa maiſon. Les voiſins épouvantés par la crainte d'un danger qui les regardoit de ſi près, accourent de tous côtés au ſecours.

Alors voyant que nous allions être ſurpris, ou qu'il falloit abandonner notre camarade, nous trouvâmes un tempérament, de concert avec lui, qui fut de lui couper le bras par la jointure du milieu, que nous laiſsâmes attaché à la porte,

& après avoir enveloppé la plaie de Lamaque avec des linges, de peur qu'on ne nous ſuivît à la trace du ſang qu'il perdoit, nous l'emportâmes, & nous nous retirâmes fort vîte.

Mais comme nous étions en inquiétude, voyant tout le quartier en alarmes, & qu'enfin le péril qui croiſſoit, nous eut épouvantés au point que nous fûmes obligés de précipiter notre fuite, cet homme le plus courageux, & le plus ferme qui fut jamais, n'ayant pas la force de nous ſuivre aſſez vîte, & ne pouvant reſter ſans danger, nous conjuroit par les prières les plus touchantes, par le bras droit du dieu Mars, par la foi que nous nous étions promiſe les uns aux autres, de mettre hors du danger d'être traîné en priſon, & livré au ſupplice le fidele compagnon de nos exploits : car pourquoi, diſoit-il, un voleur qui a du cœur voudroit-il vivre après avoir perdu la main qui lui ſervoit à piller & à égorger, ajoutant qu'il ſe trouvoit aſſez heureux de pouvoir mourir par la main d'un de ſes camarades ? Et comme pas un de nous, quelque prière qu'il nous en fît, ne vouloit commettre ce parricide de ſang froid, il prend ſon poignard avec la main qui lui reſtoit, & l'ayant baiſé pluſieurs fois, il ſe le plonge de toute ſa force dans la poitrine. Alors admirant la grandeur de courage de notre généreux chef, après avoir enveloppé ſon corps dans un drap, nous l'avons

donné en garde à la mer, & notre Lamaque a préſentement, pour tombeau, tout ce vaſte élément. C'eſt ainſi que ce grand homme a fini ſa carrière, faiſant une fin digne de ſon illuſtre vie.

A l'égard d'Alcime, quoiqu'il eût beaucoup de prudence & d'adreſſe en tout ce qu'il entreprenoit, il n'a pu éviter ſa mauvaiſe fortune. Car ayant percé la méchante petite maiſon d'une vieille femme, pendant qu'elle dormoit, & étant monté dans ſa chambre, au lieu de commencer par l'étrangler, il voulut auparavant nous jeter ſes meubles par la fenêtre. Après qu'il eut déménagé tout ce qui étoit dans la chambre, ne voulant pas épargner le lit où cette femme étoit couchée, il la jeta ſur le plancher, prit ſa couverture; & comme il la portoit du côté de la fenêtre, cette vieille ſcélérate ſe met à genoux devant lui, en lui diſant: « Hélas! mon enfant, pourquoi donnez-vous les miſérables hardes d'une pauvre femme à de riches voiſins chez qui vous les jetez par cette fenêtre qui regarde ſur leur maiſon »? Alcime, trompé par cet artifice, craignant que ce qu'elle diſoit ne fût vrai, & que les meubles qu'il avoit jetés en bas, & ceux qu'il avoit encore à y jeter, au lieu de tomber entre les mains de ſes camarades, ne tombaſſent dans quelque maiſon voiſine, ſe met à la fenêtre pour en ſavoir la vérité, & ſe penche en dehors pour examiner s'il n'y avoit point quelque

bon coup à faire dans la maiſon prochaine dont elle lui avoit parlé. Mais comme il portoit ſes regards avec attention de tous côtés, ſans aucune précaution, cette maudite vieille, quoique foible, le pouſſa d'un coup ſubit & imprévu, & le précipita dans la rue; ce qui lui fut d'autant plus facile, que la grande application qu'il avoit à regarder de tous côtés, l'avoit fait avancer ſur la fenêtre, & ſe mettre comme en équilibre. Outre qu'il fut jeté de fort haut, il tomba ſur une groſſe pierre qui étoit proche de la maiſon, où il ſe rompit les côtes & ſe briſa tout le corps; de manière que vomiſſant des flots de ſang, il a rendu l'ame ſans ſouffrir un long tourment, n'ayant eu que le tems de nous raconter comme la choſe s'étoit paſſée. Nous le mîmes avec Lamaque, pour lui ſervir de digne compagnon, leur donnant à tous deux une même ſépulture.

Notre troupe ainſi affoiblie par la perte de ces deux hommes, nous nous trouvâmes fort rebutés, & ne voulant plus rien entreprendre dans Thèbes, nous avons été à Platée, qui en eſt la ville plus proche. Nous y avons trouvé un homme fameux, nommé Democharés : il étoit prêt de donner au peuple un ſpectacle de jeux & de gladiateurs. C'eſt une perſonne de grande qualité, puiſſamment riche, d'une magnificence & d'une libéralité extraordinaire, qui ſe plaît à donner des fêtes & des

ſpectacles dignes de l'éclat de ſa fortune. Mais qui pourroit avoir aſſez d'eſprit & d'éloquence pour bien décrire les différens préparatifs qu'il ordonnoit pour cet effet ? Il avoit des troupes de gladiateurs fameux, des chaſſeurs d'une agilité éprouvée ; des criminels condamnés à la mort, qu'il engraiſſoit pour ſervir, dans les ſpectacles, de pâture aux bêtes féroces. Il avoit fait conſtruire une grande machine de bois, avec des tours, comme une eſpèce de maiſon roulante, ornée de diverſes peintures, pour mettre tout ce qui devoit ſervir aux chaſſes d'animaux, quand on voudroit les faire repréſenter. Qui pourroit raconter le nombre & les différentes ſortes de bêtes qui ſe trouvoient chez lui ? car il avoit eu ſoin de faire venir de tous côtés ces tombeaux vivans de criminels condamnés.

Mais de tout l'appareil de cette fête magnifique, ce qui lui coûtoit le plus, c'étoit une quantité d'ours d'une grandeur énorme, dont il avoit fait proviſion ; car, ſans compter ceux qu'il avoit pu faire prendre par ſes chaſſeurs, & ceux qu'il avoit achetés bien cher, ſes amis lui en avoient encore donné un grand nombre, & il les faiſoit tous garder & nourrir avec beaucoup de ſoin & de dépenſe. Mais ces ſuperbes préparatifs qu'il faiſoit pour des jeux publics, ne furent point à couvert des diſgraces de la fortune. Car ces ours, ennuyés

de n'être point en liberté, amaigris par les grandes chaleurs de l'été, foibles & languiſſans, faute d'exercice, furent attaqués d'une maladie contagieuſe, & moururent preſque tous. On voyoit de côté & d'autre les corps mourans de ces animaux étendus dans les rues ; & ceux d'entre le peuple qui ſont dans la dernière misère, accoutumés à manger tout ce qu'ils trouvent, qui ne leur coûte rien, quelque mauvais qu'il ſoit, venoient de toutes parts prendre de la chair de ces bêtes, pour aſſouvir leur faim.

Cela nous a donné occaſion, à Babule, que vous voyez, & à moi, d'imaginer un tour fort ſubtil. Nous avons pris le plus gras de ces ours, que nous avons emporté chez nous, comme pour le manger. Nous avons détaché de ſa peau toutes ſes chairs, y conſervant néanmoins ſes griffes & ſa tête juſqu'à la jointure du cou. Nous avons bien raclé cette peau, & après l'avoir ſaupoudrée de cendre, nous l'avons expoſée au ſoleil ; pendant que la chaleur de ſes rayons la deſſéchoit & la préparoit, nous mangions de grand appétit de tems en tems des meilleurs endroits de la chair de cet animal, & nous convînmes alors, tous enſemble, qu'il falloit que celui d'entre nous qui auroit encore plus de courage que de force de corps, s'enveloppât de cette peau, en cas cependant qu'il le voulût bien ; qu'il contrefît l'ours,

& ſe laiſsât mener chez Democharés, pour nous ouvrir la porte de ſa maiſon pendant le ſilence de la nuit.

Il y en eut beaucoup de notre vaillante troupe, qui, trouvant la choſe bien imaginée, s'offrirent de l'entreprendre. Thraſiléon, entr'autres, à qui chacun a donné ſa voix, a bien voulu en courir le haſard. Avec un viſage ſerein il s'enferme dans cette peau qui étoit bien préparée & douce à manier. Nous la lui couſons fort juſte ſur le corps, & quoique la couture, que nous faiſions aux endroits que nous joignions enſemble, parût fort peu, nous ne laiſſions pas de rapprocher le poil qui étoit aux deux côtés, & de l'abattre deſſus pour la couvrir. Nous lui faiſons paſſer la tête dans le cou de l'ours juſqu'à la tête de la bête, & après avoir fait quelques petits trous vis-à-vis de ſes yeux & de ſon nez, pour lui laiſſer la vue & la reſpiration libres, nous faiſons entrer notre brave camarade ainſi traveſti, dans une cage, que nous avions eue pour peu de choſe, où de lui-même il ſe jette gaiement.

Ayant ainſi commencé notre fourberie, voici comme nous l'achevons. Nous nous ſervons du nom d'un certain Nicanor de Thrace, que nous avions appris être en grande liaiſon d'amitié avec Democharés, & nous faiſons une fauſſe lettre, par laquelle il paroiſſoit que cet ami lui envoyoit

les prémices de ſa chaſſe pour faire honneur aux jeux qu'il devoit donner au public. La nuit vient, elle étoit favorable à notre deſſein ; nous allons préſenter cette lettre à Democharés avec la cage où étoit Thraſiléon. Surpris de la grandeur de cette bête, & ravi du préſent que ſon ami lui faiſoit ſi à propos, il commande qu'on nous donne ſur le champ dix pièces d'or pour notre peine de lui avoir apporté une choſe qui lui faiſoit tant de plaiſir.

Comme les hommes courent naturellement après les nouveautés, beaucoup de gens s'amaſſoient auprès de cet animal & le conſidéroient avec étonnement. Notre Thraſiléon que tant de regards curieux inquiétoient, avoit l'adreſſe de les écarter de tems en tems, faiſant ſemblant de ſe jeter ſur eux en fureur. Ils diſoient tous que Democharés étoit fort heureux, après la perte qu'il avoit faite de tant d'animaux, d'en avoir recouvert un qui pouvoit, en quelque façon, réparer le dommage que la fortune lui avoit cauſé. Il commande qu'on porte, à l'heure même, cet ours à ſa maiſon de campagne ; mais prenant la parole : Monſeigneur, lui dis-je, gardez-vous bien de faire mettre cette bête haraſſée par la longeur du chemin, & par la chaleur du ſoleil avec les autres ; qui, à ce que j'entends dire, ne ſe portent pas trop bien : il ſeroit plus à propos de la mettre chez vous, en

quelque endroit ſpacieux, où elle eût bien de l'air, & même où elle pût trouver de l'eau pour ſe rafraîchir. Vous n'ignorez pas que ces ſortes d'animaux n'habitent que des cavernes humides, au fond des bois dans des pays froids ſur des montagnes, où ils ſe plaiſent à ſe baigner dans l'eau vive des fontaines.

Democharés faiſant réflexion à la quantité de bêtes qu'il avoit perdues, & craignant pour celle-ci ſur ce que je lui diſois, conſent aiſément que nous choiſiſſions chez lui l'endroit que nous jugerions le plus propre pour y placer la cage où notre ours étoit enfermé. Nous nous offrons de coucher auprès toutes les nuits, afin d'avoir ſoin, diſions-nous, de donner aux heures néceſſaires la nourriture qui convenoit à cet animal fatigué du voyage & de la chaleur. Il n'eſt pas beſoin que vous en preniez la peine, nous dit Democharés, il y a peu de mes gens qui ne ſachent la manière de nourrir des ours, par l'habitude qu'ils en ont. Après cela nous prenons congé de lui, & nous nous retirons.

Etant ſortis hors des portes de la ville, nous apercevons des tombeaux, loin du grand chemin, dans un endroit ſolitaire & écarté, & dans le deſſein d'y venir cacher le butin que nous eſpérions faire, nous en ouvrons quelques-uns, que la longueur des tems avoit à moitié détruits, où il n'y

avoit que des corps réduits en cendre & en pouſſière. Enſuite, ſelon notre coutume ordinaire, en de pareilles occaſions, à l'heure de la nuit la plus ſombre, que tout le monde eſt enſeveli dans le premier ſommeil, nous nous trouvons tous, & nous nous poſtons devant la porte de Democharés, bien armés, comme à un rendez-vous pour faire un pillage. De ſon côté Thraſiléon prend le moment favorable à notre deſſein pour ſortir de ſa cage, poignarde ſes gardes endormis, en fait autant au portier de la maiſon, lui prend ſes clefs, & nous ouvre la porte. Y étant tous entrés avec précipitation, il nous montre un cabinet où il avoit remarqué finement qu'on avoit ſerré beaucoup d'argent le ſoir même. La porte en eſt bientôt briſée par les efforts de tout ce que nous étions. J'ordonne à mes camarades de prendre chacun autant d'or & d'argent qu'ils en pourroient porter, & de l'aller promptement cacher dans les tombeaux de ces morts, ſur la fidélité deſquels nous pouvions compter, & je leur dis de revenir auſſitôt pour achever de piller tout ce que nous trouverions, & que pour la ſûreté commune j'allois reſter ſur la porte de la maiſon, d'où j'aurois l'œil à ce qui ſe paſſeroit juſqu'à leur retour.

Cependant, la figure de cet ours prétendu me ſembloit fort propre à épouvanter les domeſtiques, ſi, par haſard, il y en avoit quelques-uns qui ne

dormiſſent pas. En effet, qui ſeroit l'homme, quelque brave & intrépide qu'il pût être, qui, voyant venir à lui une grande bête effroyable comme celle-là, particulièrement la nuit, ne ſe ſauvât bien vîte, & tout effrayé, ne courût ſe renfermer dans ſa chambre.

Mais, après toutes les meſures que nous avions ſi bien priſes, il n'a pas laiſſé de nous arriver un cruel accident. Car pendant que j'attends, fort inquiet, le retour de mes camarades, un petit coquin de valet, ſurpris du bruit que faiſoit l'ours, ſe traîne tout doucement pour voir ce que c'étoit, & ayant aperçu cette bête qui alloit & venoit librement par toute la maiſon, il retourne ſur ſes pas, ſans faire le moindre bruit, & va avertir tout le monde de ce qu'il venoit de voir. Auſſitôt paroît un grand nombre de domeſtiques; la maiſon eſt éclairée dans un moment par quantité de lampes & de flambeaux qu'ils mettent de tous côtés; ils ſe poſtent les uns & les autres dans les paſſages, tous armés d'une épée, d'un bâton ou d'un épieu, & lâchent les chiens de chaſſe après la bête pour l'arrêter. Voyant que le bruit & le tumulte augmentoient, je ſors vîte, & vais me cacher derrière la porte de la maiſon, d'où je voyois Thraſiléon qui ſe défendoit merveilleuſement bien contre les chiens, & quoiqu'il touchât aux der-

niers momens de ſa vie, cependant, le ſoin de ſa gloire & de nos intérêts le faiſoit encore réſiſter à la mort qui l'environnoit de toutes parts, & ſoutenant toujours le perſonnage dont il s'étoit volontairement chargé, tantôt fuyant, tantôt tenant tête; enfin il fait tant par ſes tours d'adreſſe & par ſes mouvemens différens, qu'il s'échappe de la maiſon. Mais, quoiqu'il ſe fût mis en liberté, il ne put ſe garantir de la mort par la fuite; car un grand nombre de chiens du voiſinage ſe joignent à ceux qui le pourſuivoient, & tous s'acharnent contre lui. Ce fut alors un ſpectacle bien funeſte & bien pitoyable, de voir notre Thraſiléon en proie à cette quantité de chiens en fureur qui le dévoroient & le mettoient en pièces.

A la fin n'étant plus le maître de ma douleur, je me fourre au milieu du peuple qui s'étoit amaſſé, & pour donner à mon cher camarade le ſeul ſecours qui pouvoit dépendre de moi, je m'adreſſe à ceux qui animoient encore les chiens: ô quel grand dommage, leur diſois-je, que nous perdons-là un précieux animal! mais mon artifice, & tout ce que je pus dire, ne ſervit de rien à ce pauvre malheureux; car dans le moment un homme fort & vigoureux ſort de la maiſon de Democharés, & vient enfoncer un épieu dans le ventre de l'ours: un autre en fait autant, & plu-

ſieurs que cela avoit raſſurés, s'en approchent le plus près, & le percent de coups d'épée. Enfin Thraſiléon, l'honneur de notre troupe, avec un courage digne de l'immortalité, ne laiſſe point ébranler ſa conſtance, & ne fait pas le moindre cri, ni la moindre plainte qui puiſſe le trahir, & découvrir notre deſſein, mais tout déchiré, & percé de coups qu'il étoit, imitant toujours le mugiſſement d'un ours, & bravant la mort avec une vertu héroïque, il conſerve ſa gloire en perdant la vie.

Cependant la terreur qu'il avoit répandue parmi tous ces gens-là, étoit telle, que juſqu'à ce qu'il fût grand jour, pas un ſeul n'a oſé toucher ſeulement du bout du doigt ce prétendu animal étendu ſur le carreau, hors un boucher un peu plus hardi que les autres, qui s'en approchant doucement, & avec quelque crainte, lui fend le ventre, & expoſe aux yeux de tous cet illuſtre voleur. Voilà de quelle manière nous avons encore perdu Thraſiléon; mais ſa gloire ne périra jamais. Enſuite ayant pris à la hâte les paquets que ces morts nous avoient fidèlement gardés, nous nous ſommes éloignés le plus vîte qu'il nous a été poſſible de la ville de Platée, faiſant les uns & les autres pluſieurs fois cette réflexion, que certainement la bonne foi n'habitoit plus parmi les vivans, & qu'en

haine de leur perfidie, elle s'étoit retirée chez les morts. Enfin, fort fatigués de la peſanteur de nos paquets, & du chemin long & rude que nous avions fait, ayant perdu trois de nos camarades, nous ſommes arrivés ici avec le butin que vous voyez.

Quand ce diſcours fut fini, ils burent dans des coupes d'or du vin pur à la mémoire de leurs compagnons qui étoient morts, & en répandirent en ſacrifice, chantant quelques hymnes à l'honneur du dieu Mars; enſuite ils prirent un peu de repos. La vieille femme nous donna de l'orge en abondance, & ſans la meſurer; de manière que mon cheval, qui mangeoit ſa portion & la mienne, n'étoit pas moins aiſe que s'il eût fait auſſi bonne chère que les prêtres Saliens. Pour moi, quoique j'aie toujours aſſez aimé l'orge mondé comme les hommes le mangent, je ne balançai point à quitter celui-là qui étoit crud, pour aller dans un coin où j'avois aperçu ce qui étoit reſté de pain du repas qu'on venoit de faire, dont je mangeai avec une avidité, & un appétit extraordinaires.

La nuit étant aſſez avancée, les voleurs s'éveillèrent, & ſongèrent à décamper. Ils s'équipèrent différemment: les uns s'armèrent d'épées, & les autres ſe déguisèrent en fantômes. En cet état,

ils

ils ſortirent tous à la hâte. A mon égard, le ſommeil qui me preſſoit ne m'empêcha point de manger de la même force, & quoique je fuſſe content à chaque repas d'un pain, ou de deux tout au plus quand j'étois Lucius, alors contraint de m'accommoder à la capacité de mon eſtomac, j'achevois la troiſième corbeille pleine de pain, & je fus bien étonné que le jour me ſurprit en cette occupation. Je m'en retirai enfin, avec peine à la vérité, cependant comme un âne qui a de la pudeur, & j'allai appaiſer ma ſoif à un petit ruiſſeau qui n'étoit pas loin de là.

Peu de tems après, les voleurs arrivèrent en grande hâte, & fort émus, ne rapportant à la vérité aucun paquet, pas même un miſérable manteau; mais l'épée à la main, ils amenoient une jeune fille, belle & bien faite. Il étoit aiſé de juger que c'étoit quelque fille de la première qualité, & je vous jure qu'elle me plaiſoit bien, tout âne que j'étois. Elle ſe déſeſpéroit, elle déchiroit ſes habits, & s'arrachoit les cheveux d'une manière digne de pitié. Quand ils furent tous entrés dans la caverne, ils lui repréſentèrent qu'elle n'avoit pas raiſon d'être affligée au point qu'elle l'étoit. Ne craignez rien, lui diſoient-ils, votre vie & votre honneur ſont en ſûreté. Ayez patience pour un peu de tems, que votre enlèvement nous

vaille quelque choſe. C'eſt la néceſſité qui nous force à faire le métier que nous faiſons. Votre père & votre mère qui ont des biens immenſes, tireront bientôt de leurs coffres, malgré leur avarice, ce qu'il faut pour racheter leur chère fille. Ces diſcours, & quelques autres ſemblables qu'ils lui tenoient confuſément les uns & les autres, ne diminuèrent point ſa douleur; & tenant toujours ſa tête penchée ſur ſes genoux, elle continuoit à pleurer de toute ſa force.

Les voleurs appelèrent la vieille femme, lui ordonnèrent de s'aſſeoir auprès d'elle, & de l'entretenir de diſcours les plus obligeans, & les plus gracieux qu'elle pourroit, pour tâcher de calmer ſon affliction; enſuite ils s'en allèrent chercher, ſuivant leur coutume, à exercer leur métier. Tout ce que la vieille pût dire à cette jeune fille, n'arrêta point le cours de ſes larmes; au contraire, paroiſſant encore plus agitée qu'elle n'avoit été, par les ſanglots continuels qui ſortoient du fond de ſa poitrine; elle redoubla ſes gémiſſemens avec tant de force, & d'une manière ſi touchante, qu'elle me fit pleurer auſſi. Hélas! diſoit-elle, malheureuſe que je ſuis, puis-je ceſſer de répandre des pleurs, & comment pourrai-je vivre, arrachée d'une maiſon comme la mienne, loin de toute ma famille, d'un père & d'une mère ſi

reſpectables, & de mes chers domeſtiques ! eſclave & devenue la proie d'un malheureux brigandage, enfermée dans une caverne, privée de toutes les délices qui conviennent à une perſonne de ma naiſſance, dans leſquelles j'ai été élevée, & prête à tout moment d'être égorgée au milieu d'une troupe affreuſe de voleurs, de ſcélérats & d'aſſaſſins !

Après avoir ainſi déploré ſa triſte deſtinée, la gorge enflée à force de ſanglots, le corps abattu de laſſitude, & l'eſprit accablé de douleur, elle ſe laiſſa aller au ſommeil, & ſes yeux languiſſans ſe fermèrent. Peu de tems après qu'elle fut endormie, ſe réveillant tout d'un coup comme une forcenée, elle recommença à pleurer & à gémir, beaucoup plus violemment encore qu'elle n'avoit fait, ſe donnant des coups dans la poitrine, & meurtriſſant ſon beau viſage. Et comme la vieille la prioit avec inſtance de lui dire quel nouveau ſujet elle pouvoit avoir pour s'affliger à un tel excès : ah ! s'écria la jeune fille, en pouſſant de triſtes ſoupirs ; ah ! je ſuis perdue maintenant ! je ſuis perdue ſans reſſource, il ne me reſte plus aucune eſpérance ; je ne dois plus ſonger qu'à chercher une corde, un poignard, ou quelque précipice pour finir tout d'un coup mes malheurs.

Alors la vieille ſe mettant en colère, lui dit

d'un viſage plein d'aigreur & de dureté, qu'elle vouloit abſolument ſavoir ce qu'elle avoit à pleurer de la ſorte, & pourquoi immédiatement après avoir pris un peu de repos, elle recommençoit ſes lamentations avec tant de violence. Quoi ! lui diſoit-elle, avez-vous envie de frauder mes jeunes maîtres du profit qu'ils eſpèrent tirer de votre rançon ? Si vous prétendez paſſer outre, comptez que malgré vos larmes (ce qui touche ordinairement fort peu les voleurs) je vous ferai brûler toute vive. La jeune fille épouvantée de cette menace, lui prit la main, & la lui baiſant : pardonnez-moi, lui dit-elle, ma bonne mère, je vous en conjure, conſervez quelques ſentimens d'humanité, ayez un peu de pitié de l'état déplorable où je me trouve. Je ne puis croire qu'ayant atteint cette vénérable vieilleſſe, vous vous ſoyez dépouillée de toute compaſſion; au reſte, écoutez le récit de mes malheurs.

- Un jeune homme, beau, bien fait, & de la première qualité, ſi aimable, qu'il n'y a perſonne dans la ville qui ne l'aime comme ſon propre fils, mon proche parent, âgé ſeulement de trois ans plus que moi, avec qui j'ai été élevée & nourrie en même maiſon, dont la foi m'étoit engagée depuis long-tems, ſuivant l'intention de ſa famille & de la mienne, qui nous avoient deſtinés l'un

pour l'autre, & qui venoient de paſſer notre contrat de mariage : ce jeune homme, dis-je, accompagné d'un grand nombre de ſes parens & des miens, qui s'étoient raſſemblés pour nos noces, immoloit des victimes dans les temples des dieux ; toute notre maiſon ornée de branches de l'aurier, éclairée par les torches nuptiales, retentiſſoit des chants de notre hymenée ; ma mère me tenant dans ſes bras, me paroît de mes habits de noces, me donnant mille baiſers, & faiſant des vœux, dans l'eſpérance de voir bientôt des fruits de mon mariage, quand tout d'un coup paroît une troupe de brigands l'épée à la main, prête à livrer combat. Ils ne ſe mettent point en devoir de piller ni d'égorger ; mais tous enſemble ils ſe jettent en foule dans la chambre où j'étois, & m'arrachent plus morte que vive d'entre les bras tremblans de ma mère, ſans qu'aucun de nos domeſtiques faſſe la moindre réſiſtance. Ainſi, nos noces ſont troublées, comme celles de Pirithoüs & d'Hyppodamie.

Mais ce qu'il y a de plus cruel, ce qui augmente & met le comble à mon infortune, c'eſt le rêve que je viens de faire en dormant. Il m'a ſemblé qu'on me tiroit avec violence de ma chambre, & même de mon lit nuptial ; que l'on m'emportoit par des lieux écartés & déſerts, où j'appelois con-

tinuellement à mon ſecours mon époux infortuné, qui ſe voyant ſi-tôt privé de mes embraſſemens, couroit après ceux qui m'enlevoient, encore tout parfumé d'eſſences & couronné de fleurs ; & comme il crioit au ſecours, ſe plaignant qu'on lui raviſſoit ſon aimable & chère épouſe, un des voleurs irrité de ce qu'il nous ſuivoit avec tant d'opiniâtreté, a pris une groſſe pierre dont il a frappé ce pauvre jeune homme, & l'a étendu mort ſur la place. Une viſion ſi affreuſe ma réveillée en ſurſaut toute épouvantée.

La vieille alors répondant par quelques ſoupirs aux larmes que la jeune fille verſoit en abondance, lui parla ainſi. Prenez bon courage, ma chère enfant, & que les vaines fictions des ſonges ne vous alarment point ; car, outre qu'on tient que les images que le ſommeil produit pendant le jour, ſont fauſſes & trompeuſes ; on croit de plus que celles, qu'il nous offre pendant la nuit, ſignifient ſouvent le contraire de ce qu'elles repréſentent. Rêver qu'on pleure, qu'on eſt battu, & quelquefois même qu'on nous coupe la gorge, ſont des préſages de gain & de proſpérité ; au contraire, quand on ſonge qu'on rit, qu'on mange quelques mets délicats & friands, ou qu'on goûte les plaiſirs de l'amour, cela annonce de la triſteſſe, de la langueur, quelque perte ou quelque

ſujet d'affliction. Mais je veux tâcher tout préſentement de vous diſtraire de votre douleur par quelques jolis contes du tems paſſé.

Il y avoit dans une certaine ville un roi & une reine, qui avoient trois filles, toutes trois fort belles. Quelques charmes que puſſent avoir les deux aînées, il n'étoit pas impoſſible de leur donner des louanges proportionnées à leur mérite. Mais pour la cadette, ſa beauté étoit ſi rare & ſi merveilleuſe, que toute l'éloquence humaine n'avoit point de termes pour l'exprimer, & pour en parler aſſez dignement. Les peuples de ce pays-là, & quantité d'étrangers, que la réputation d'une ſi grande merveille y attiroit, reſtoient ſaiſis d'étonnement & d'admiration, quand ils voyoient cette beauté, dont jamais aucune autre n'avoit approché, & l'adoroient religieuſement, comme ſi c'eût été Vénus elle-même.

Le bruit couroit déjà par-tout chez les nations voiſines, que la déeſſe, à qui l'Océan a donné la naiſſance, & qui a été élevée dans ſes flots, étoit deſcendue des cieux, & ſe faiſoit voir ſur la terre ſous la figure d'une mortelle; ou du moins que la terre, après la mer, avoit produit par une nouvelle influence des aſtres, une autre Vénus qui avoit l'avantage d'être fille. Cette opinion ſe fortifioit chaque jour, & ſe répandoit dans les pro-

vinces & dans les îles voiſines, & de-là preſque dans tout l'univers. On voyoit arriver de toutes parts des hommes qui avoient traverſé des pays immenſes, & d'autres qui s'étoient expoſés aux dangers d'une longue navigation, pour voir ce qui faiſoit la gloire & l'ornement de leur ſiècle. Perſonne n'alloit plus à Cnide, ni à Paphos ; perſonne même ne s'embarquoit plus pour aller à Cithère rendre des honneurs à Vénus ; ſes ſacrifices ſont négligés, ſes temples dépériſſent, on en profane les ornemens, on n'y fait plus les cérémonies accoutumées ; les ſtatues de la déeſſe ne ſont plus couronnées de fleurs, & ſes autels couverts de cendres froides reſtent abandonnés. L'on n'adreſſe plus ſes prières qu'à la jeune princeſſe, & l'on n'honore plus Vénus que ſous la forme de cette jeune mortelle. Quand elle paroît le matin, on immole devant elle des victimes, & on prépare des feſtins ſacrés ; l'on croit ſe rendre ainſi la déeſſe favorable : & lorſque la princeſſe paſſe dans les rues, les peuples courent en foule après elle pour lui rendre leurs hommages, chacun lui préſente des guirlandes & des couronnes de fleurs, & l'on en sème par-tout où elle doit paſſer.

Ce culte & ces honneurs divins, qu'on rendoit à la nouvelle Vénus, piquèrent ſenſiblement la mère des amours. « Quoi ! dit-elle, toute in-

» digne & frémiſſant de colère, Vénus à qui la » nature & les élemens doivent leur origine, qui » maintient tout ce vaſte univers, partagera les » honneurs, qui lui ſont dûs, avec une ſimple » mortelle, & mon nom, qui eſt conſacré dans » le ciel, ſera profané ſur la terre? Une fille ſu- » jette à la mort, recevra les mêmes reſpects que » moi, & les hommes ſeront incertains, ſi c'eſt » elle ou Vénus qu'ils doivent adorer. C'eſt donc » en vain que ce ſage berger, dont Jupiter même » a reconnu l'équité, m'a préférée à deux déeſſes » qui me diſputoient le prix de la beauté? Mais » quelle que ſoit cette mortelle, elle n'aura pas » long-tems le plaiſir de jouir des honneurs qui » me ſont dûs. Je ferai bientôt en ſorte qu'elle » aura tout lieu de s'affliger d'avoir cette beauté » criminelle. »

Dans le moment Vénus appelle ſon fils, cet enfant aîlé, plein d'audace & de mauvaiſes inclinations, qui ſans aucun égard pour les loix, armé de flèches & de feux, court toutes les nuits de maiſon en maiſon pour ſéduire les femmes mariées, & mettre de la diviſion dans les ménages; en un mot, qui ne cherche qu'à mal faire, & qui commet impunément mille crimes tous les jours: & quoiqu'il ſoit porté aſſez naturellement à la méchanceté, Vénus n'oublia rien pour l'aigrir encore d'avantage. Elle le mena dans la ville, où

demeuroit Pſiché ; (c'étoit le nom de cette belle fille) elle la lui fit voir, & après lui avoir conté tout le ſujet de la jalouſie que lui cauſoit cette princeſſe par ſa beauté : « Mon fils, continua-» t-elle avec douleur & indignation, vengez » votre mère, je vous en prie, mais vengez-la » pleinement d'une mortelle, qu'on a l'inſo-» lence de lui comparer. Je vous en conjure par » la tendreſſe que j'ai pour vous, par les agréables » bleſſures que vos traits font dans les cœurs, & » par les plaiſirs infinis que goûtent ceux que vous » enflammez. Surtout, & c'eſt ce que je vous de-» mande avec plus d'empreſſement, faites en ſorte » que ma rivale devienne éperdument amoureuſe » du plus miſérable de tous les hommes, qui » ſoit ſans naiſſance, pauvre, & qui craigne à » tout moment pour ſa propre vie ; enfin, qui » ſoit ſi mépriſable & ſi accablé de toutes ſortes de » diſgraces, qu'il n'y ait perſonne dans le monde » ſi malheureux que lui. »

Vénus après avoir ainſi parlé, baiſa tendrement ſon fils, & s'en alla vers le rivage de la mer. Si-tôt qu'elle eut porté ſes pieds délicats ſur les flots, & qu'elle s'y fut aſſiſe, elle ne fit que ſouhaiter, & dans le moment parut un cortège avec le même appareil, que ſi elle l'eût ordonné long-tems auparavant. Les filles de Merée, s'approchent, faiſant éclater leurs voix par des chants d'ale-

greſſe. On y voit Portune avec ſa grande barbe bleue, Salacia avec ſa robe pleine de poiſſons, & le jeune Palémon monté ſur un dauphin. Les tritons nagent en foule autour de la déeſſe. L'un ſonne de la trompette avec une conque, un autre lui préſente un paraſol de ſoie pour la garantir de l'ardeur du ſoleil. On en voit un qui tient un miroir devant elle, & quelques autres aident à faire avancer ſon char. C'eſt avec cette pompe que Vénus paroît quand elle va rendre viſite à l'Océan.

Cependant Pſiché avec une beauté ſi renommée, ne retire aucun fruit de cet avantage. Chacun s'empreſſe pour la voir, tout le monde la comble de louanges; mais il ne ſe trouve perſonne, ſoit roi, ſoit prince, ſoit particulier, à qui il prenne envie de la demander en mariage. On admire cette beauté divine, mais on ne fait que l'admirer comme une belle ſtatue, ſans en être touché. Ses deux ſœurs, dont les appas n'avoient fait aucun bruit dans le monde, avoient été recherchées par deux rois, avec qui elles étoient avantageuſement mariées. Pſiché reſtoit ſeule dans la maiſon de ſon père, ſans amant, pleurant ſa ſolitude, malade & l'eſprit abattu, haïſſant ſa beauté, quoiqu'elle fît l'admiration de toute la terre.

Le père de cette infortunée princeſſe ſoupçonnant

que le malheur de ſa fille pouvoit être un effet de la haine des dieux, & redoutant leur colère, fut à l'ancien temple de Milet, conſulter l'oracle d'Apollon. Après y avoir fait des ſacrifices, il ſupplia cette divinité de donner un époux à Pſiché, qui n'étoit recherchée de perſonne. Voici ce que l'oracle répondit :

Qu'avec les ornemens d'un funeſte hymenée,
Pſiché, ſur un rocher, ſoit ſeule abandonnée ;
Ne crois pas, pour époux, qu'elle y trouve un mortel,
Mais un monſtre terrible, impérieux, cruel,
Qui, volant dans les airs, livre à toute la terre,
Par la flâme & le fer, une immortelle guerre,
Et dont les coups puiſſans craints du maître des Dieux,
Epouvante la mer, les enfers & les cieux.

Ce roi autrefois ſi heureux, après cette réponſe s'en retourne chez lui accablé de douleur & de triſteſſe ; & ayant fait part à la reine ſon épouſe, des ordres cruels du deſtin, on n'entend que des cris & des gémiſſemens de tous côtés. Quelques jours ſe paſſent dans les larmes, mais le tems approchoit qu'il falloit obéir à l'oracle. On fait déjà les apprêts des noces funeſtes de cette princeſſe ; on allume les flambeaux de l'hymenée, qui devoient éclairer ſes funérailles. Les flûtes deſtinées pour des airs de réjouiſſance, ne rendent que des ſons triſtes & lugubres ; & celle qu'on alloit marier, eſſuie ſes larmes à ſon voile

même. Toute la ville en général, & tout le pays pleure les malheurs de la maiſon royale, & on ordonne un deuil public.

Cependant la néceſſité d'obéir aux ordres des dieux, appeloit Pſiché au ſupplice qu'ils lui avoient deſtiné; & ſi-tôt que l'appareil de ces noces funeſtes fut achevé, on part. Toute la ville en pleurs accompagne la pompe funèbre d'une perſonne vivante, & Pſiché verſant des larmes, va à ſes noces, ou plutôt à ſes funérailles. Mais voyant que ſon père & ſa mère, ſaiſis d'horreur de ce qu'on alloit faire, ne pouvoient ſe réſoudre à conſentir qu'on exécutât un ordre ſi barbare, elle les y encourage elle-même. « Pourquoi, leur » dit-elle, conſumez-vous votre vieilleſſe en » regrets inutiles? Pourquoi abréger par des ſan- » glots continuels, une vie qui m'eſt mille fois » plus chère que la mienne? Que vous ſert de vous » arracher les cheveux, de vous déchirer le viſage » & la poitrine? C'eſt augmenter ma douleur. » Voilà ce que vous deviez attendre de ma » beauté. Accablés préſentement par ce coup » affreux, vous connoiſſez, mais trop tard, les » traits mortels de l'envie. Quand tout le peuple » & les nations étrangères me rendoient des hon- » neurs divins; quand on m'appeloit la nou- » velle Vénus par toute la terre, c'étoit alors que » vous deviez vous affliger, c'étoit alors que vous

» me deviez pleurer comme une perſonne prête » à périr. Je le connois préſentement, & je » l'éprouve enfin, que ce ſeul nom de Vénus eſt » cauſe de ma mort. Mais qu'on me conduiſe ſur » ce fatal rocher. Je ſouhaite avec empreſſement » cet heureux mariage; & que j'ai d'impatience » de voir cet illuſtre époux que les dieux me » deſtinent! A quoi bon héſiter? Dois-je différer » un moment de recevoir un mari né pour dé- » truire l'univers »?

En achevant ces mots, Pſiché ſe mêla avec empreſſement dans la foule du peuple qui accompagnoit la pompe. On arrive à la montagne deſtinée; on y monte, & l'on y laiſſe ſeule cette malheureuſe princeſſe. Ceux qui avoient porté les torches nuptiales, après les avoir éteintes avec leurs larmes, les y laiſsèrent, & chacun revint chez ſoi tout conſterné. Le roi & la reine s'enfermèrent dans leur palais, où ils s'abandonnèrent à une douleur continuelle. Cependant Pſiché ſaiſie d'effroi, pleuroit ſur le haut du rocher, lorſqu'un zéphir agitant ſes habits, & s'inſinuant dans les plis de ſa robe, l'enlève légèrement, la deſcend au pied de la montagne, & la poſe doucement ſur un gazon plein de fleurs.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIÈME.

PSICHÉ couchée ſur un tendre gazon, étant un peu remiſe de ſon trouble & de ſa frayeur, ſe laiſſa aller inſenſiblement à un doux ſommeil. Après avoir repoſé quelque tems, elle ſe réveille, l'eſprit beaucoup plus tranquille. D'abord elle aperçoit un bois planté de fort grands arbres ; elle voit au milieu une fontaine plus claire que du criſtal. Sur les bords que ſes eaux arroſent, elle voit un palais ſuperbe, élevé plutôt par la puiſſance d'un dieu, que par l'art & l'adreſſe des hommes. A n'en voir ſeulement que l'entrée, il étoit aiſé de juger que c'étoit le ſéjour de quelque divinité. Des colonnes d'or y ſoutiennent des lambris d'ivoire & de bois de citronnier, d'un ouvrage admirable. Les murs qu'on voit d'abord en entrant, ſont couverts de bas-reliefs d'argent, qui repréſentent toutes ſortes d'animaux ; & ce fut une induſtrie merveilleuſe à l'homme, au demi-dieu, ou plutôt, au dieu qui travailla ce métal d'une ſi grande perfection. Les planchers ſont de pierres précieuſes de différentes couleurs, taillées & jointes enſemble, de manière qu'il ſemble que ce ſont des ouvrages de peinture. O que ceux-là ſont heureux, qui marchent ſur l'or

& ſur les pierreries ! Le reſte de ce vaſte palais étoit d'un prix ineſtimable. Les murailles des appartemens revêtus d'or pur, brillent de toutes parts ; & quand le ſoleil auroit refuſé ſa lumière à ce palais, ſes portes, ſon veſtibule & ſes chambres en donneroient aſſez pour l'éclairer. Les meubles répondent ſi bien à la magnificence de cet édifice, qu'il ſemble que Jupiter, dans le deſſein d'habiter la terre, ait pris ſoin de le faire embellir.

Pſiché attirée par la vue de tant de merveilles, s'en approche ; devenue enſuite un peu plus hardie, elle entre dans cette brillante demeure ; elle admire l'une après l'autre tant de beautés différentes, qui de tous côtés s'offrent à ſes regards ; elle y voit des chambres d'une architecture parfaite, pleines de tout ce qui ſe pouvoit imaginer de plus précieux ; ce qui ne s'y trouve pas, ne peut ſe trouver dans le reſte du monde. Mais ce qui la ſurprend encore plus que la vue du plus beau tréſor de l'univers, l'accès n'en eſt point interdit, & il n'y a perſonne qui le garde.

Comme elle conſidère toutes ces richeſſes avec grand plaiſir, elle entend une voix qui lui dit : pourquoi vous étonnez-vous, Pſiché, de voir des choſes dont vous êtes la maîtreſſe ? tout ce qui eſt ici eſt à vous. Entrez donc dans un de ces appartemens ; ſur ces lits qui s'offrent pour le repos, cherchez à vous délaſſer. Ordonnez quel

bain

bain vous voulez qu'on vous prépare : celle dont vous entendez la voix, eſt deſtinée à vous ſervir auſſi bien que ſes compagnes. Nous ſommes prêtes à vous obéir ; & après avoir fait ce qu'il faut auprès de votre perſonne, on vous ſervira un repas digne d'une princeſſe comme vous.

Pſiché reconnut que les dieux prenoient ſoin d'elle, & ſuivant l'avis de ces perſonnes inviſibles, elle ſe coucha, & dormit quelque tems ; enſuite elle ſe baigna. Au ſortir du bain, elle vit un repas préparé ; elle jugea bien que c'étoit pour elle, & ſe mit à table. On lui préſenta des vins délicieux, & quantité de mets exquis furent ſervis devant elle par des mains inviſibles ; elle entendoit ſeulement les voix de ces perſonnes qu'elle ne voyoit point, qui étoient autour d'elle pour la ſervir. Quand elle fut ſortie de table, une belle voix chanta, accompagnée d'un luth : enſuite pluſieurs voix ſe joignirent enſemble ; & quoiqu'elle ne vît aucun des muſiciens, elle jugea qu'ils étoient en grand nombre, par les chœurs de muſique qu'elle entendoit.

Après avoir goûté tous ces plaiſirs, Pſiché alla ſur un lit chercher le ſommeil où le retour de la nuit l'invitoit. Quand la nuit fut un peu plus avancée, le ſon d'une douce voix vint frapper ſes oreilles. Alors ſe voyant ſeule, la peur la ſaiſit ; elle friſſonne, & craint plus que toutes choſes ce

qu'elle n'a point encore éprouvé ; cependant cet époux inconnu s'approche du lit de Pſiché, ſe couche auprès d'elle, en fait ſa femme, & la quitte avant le jour. Peu de tems après, ces perſonnes inviſibles qui la ſervoient, font entendre leurs voix dans ſa chambre, & préparent tout ce qu'il faut pour le lever de la nouvelle mariée. Pſiché paſſa quelque tems dans ce genre de vie, & s'y accoutumant, inſenſiblement, elle y prenoit plaiſir ; ces voix qui lui obéiſſoient & avec qui elle s'entretenoit, lui rendoient ſa ſolitude agréable.

Cependant ſon père & ſa mère conſumoient le reſte de leur vieilleſſe dans les gémiſſemens & dans une affliction continuelle. Le bruit du malheur de leur fille s'étoit répandu dans les pays éloignés. Ses deux ſœurs en étant informées, quittèrent leurs maris, & vinrent au plus vîte mêler leurs larmes à celles de leurs parens. Cette même nuit l'époux de Pſiché lui parla ainſi ; car quoiqu'elle ne le vît point, elle ne laiſſoit pas de le toucher & de l'entendre : ma chère épouſe, je vous avertis que la fortune cruelle vous menace d'un péril terrible ; il eſt à propos que vous vous teniez bien ſur vos gardes. Vos ſœurs troublées du bruit de votre mort, viendront bientôt ſur ce rocher pour ſavoir ce que vous êtes devenue. Si leurs plaintes & leurs cris ſont portés juſ-

qu'à vous, gardez-vous bien de leur répondre, ni même de les regarder; vous me cauſeriez un grand ſujet d'affliction, & vous vous attireriez le dernier des malheurs.

Pſiché promit à ſon mari de ne faire que ce qu'il lui preſcrivoit; mais elle s'abandonna aux larmes & aux plaintes, & paſſa tout le jour en cet état. Ah! diſoit-elle à tout moment, je vois bien préſentement que je ſuis perdue ſans reſſource, puiſqu'étant enfermée dans une belle priſon, ſeule & privée de tout commerce, il ne m'eſt pas permis de donner aucune conſolation à mes ſœurs affligées de ma perte, ni même de les voir. Elle ne voulut ni boire ni manger de tout le jour, ni ſe mettre dans le bain. Quand le ſoir fut venu, elle s'alla mettre au lit, les larmes aux yeux.

Dans le moment ſon mari vint ſe coucher auprès d'elle un peu plutôt qu'à l'ordinaire, & l'embraſſant ainſi baignée de larmes: eſt-ce-là, lui dit-il, ce que vous m'aviez promis ma chère Pſiché? Que puis-je déſormais attendre de vous? Qu'en dois-je eſpérer? puiſque jour & nuit vous ne ceſſez point de vous affliger, même dans les bras de votre époux. Faites donc tout ce qu'il vous plaira, & ſuivez un deſir qui vous entraîne à votre perte, mais ſouvenez-vous que je vous ai avertie très-ſérieuſement du malheur dont vous êtes me-

nacée, & que vous vous repentirez trop tard de n'avoir pas ſuivi mon conſeil.

Pſiché l'aſſure qu'elle mourra, s'il ne lui accorde ſa prière : elle le conjure de lui permettre de voir ſes ſœurs, de les entretenir, & de les conſoler. Enfin elle fit tant qu'il lui accorda ce qu'elle demandoit. Il conſentit même qu'elle leur donnât autant d'or & de pierreries qu'elle voudroit; mais il l'avertit en même-tems de n'écouter jamais les pernicieux conſeils qu'elles lui donneroient, de s'informer de la figure de ſon mari ; que cette curioſité ſacrilège la précipiteroit du faîte du bonheur, dans un abyme de ſouffrances, & ſeroit cauſe qu'elle le perdroit pour jamais.

Pſiché ayant l'eſprit content, remercia ſon mari de lui avoir accordé ce qu'elle lui demandoit. Je mourrois plutôt mille fois, lui dit-elle, que de rien faire qui pût me ſéparer de vous; car la tendreſſe que j'ai pour vous ne ſe peut exprimer, & qui que vous ſoyez, je vous aime cent fois plus que ma vie, & je vous préférerois au dieu de l'amour même. Mais je vous demande encore une grace : ordonnez, je vous prie à ce zéphir qui vous ſert, d'apporter ici mes ſœurs, de la même manière que j'y fus apportée. Enſuite elle l'embraſſa, & lui dit mille choſes tendres & paſſionnées : cher époux, ma chère ame, lui diſoit-

elle, ne me refuſez pas. Enfin elle fit ſi bien par ſes careſſes, qu'il lui accorda tout ce qu'elle vouloit : mais le jour étant prêt de paroître, il la quitta.

Cependant les ſœurs de Pſiché informées du lieu où elle avoit été abandonnée, s'y rendirent en diligence. Si-tôt qu'elles y furent, elles ſe mirent à pleurer, à ſe frapper la poitrine & à s'affliger ſi violemment, qu'elles faiſoient retentir les rochers de leurs cris & de leurs ſanglots. Elles appeloient ſans ceſſe leur ſœur par ſon nom, tant qu'enfin les échos portèrent leurs voix plaintives juſqu'à elle. Pſiché tremblante & toute hors d'elle-même, ſort vîte de ſon palais : « eh ! qu'avez-vous, leur cria-t-elle, à vous affliger de la ſorte? Voici celle que vous pleurez; ceſſez de pouſſer ces cris douloureux, & ſéchez vos pleurs, puiſque vous pouvez embraſſer celle qui en étoit la cauſe ». En même-tems elle appelle le zéphir, & lui ayant dit l'ordre de ſon mari, il part; & dans le moment enlevant ſes ſœurs, il les apporte proche d'elle ſans leur faire aucun mal.

Elles s'embraſſent mille fois, & leurs larmes qui s'étoient arrêtées recommencèrent à couler par l'excès de leur joie. Entrez chez moi, leur dit Pſiché, venez vous conſoler & vous réjouir avec votre chère ſœur. Avant que d'entrer, elle leur fit remarquer la magnificence de ſon palais & la beauté de ſa ſituation; elle leur fit voir les richeſſes

immenſes qu'il renfermoit; & après leur avoir fait entendre ce grand nombre de voix, qui avoient ordre de la ſervir, elle les mène ſe baigner dans des bains délicieux : enſuite elle leur donne un repas dont l'appareil étoit ſuperbe, & où l'abondance étoit jointe à la délicateſſe & à la propreté. La vue de tant d'opulence & de tant de merveilles, ne ſervit qu'à faire naître dans le cœur de ces princeſſes le noir poiſon de l'envie.

L'une des deux ne ceſſa point de lui demander qui étoit le maître de tant de choſes extraordinaires, & de l'interroger du nom & de la qualité de ſon mari. Pſiché ſe ſouvint toujours des conſeils qu'elle avoit reçus, & tint ſon ſecret renfermé dans ſon cœur; mais imaginant une réponſe dans le moment, elle leur dit que ſon mari étoit un homme dans la fleur de ſon âge, parfaitement beau & bien fait, qui faiſoit ſa principale occupation de la chaſſe dans les forêts & ſur les montagnes voiſines; & de peur qu'un plus long entretien ne leur fît découvrir quelque choſe de ce quelle vouloit cacher, elle leur fit préſent de quantité de bijoux d'or & de pierreries : enſuite elle appelle le zéphir, & lui ordonne de les reporter où il les avoit priſes; ce qui fut auſſitôt exécuté.

Pendant que ces deux princeſſes s'en retournoient chez elles, le cœur dévoré par l'envie, elles faiſoient éclater leur chagrin par leurs diſcours.

« Fortune aveugle & cruelle, dit l'une ! pourquoi faut-il qu'étant nées d'un même père & d'une même mère, nous ayons une deſtinée ſi différente ; que nous, qui ſommes les aînées, ſoyons livrées comme des eſclaves à des maris étrangers, & que nous paſſions notre vie exilées loin de notre patrie & de nos parens, pendant que Pſiché, qui n'eſt que notre cadette, & qui a bien moins de mérite que nous, a le bonheur d'avoir un Dieu pour époux, & jouit d'une fortune ſi éclatante, qu'elle ne ſait pas même en connoître le prix ? Avez-vous bien remarqué, ma ſœur, quelle profuſion de choſes précieuſes l'on voit dans ſon palais ? Quels meubles, quelle quantité d'habits magnifiques, quels prodigieux amas de pierreries, & combien d'or l'on y foule aux pieds ? Si ſon mari eſt auſſi beau qu'elle nous l'aſſure, il n'y a perſonne dans tout le monde ſi heureuſe qu'elle ; peut-être même que l'amour qu'il a pour elle venant à s'augmenter par l'habitude, ce dieu en fera une déeſſe, & je n'en doute point ; n'en a-t-elle pas déjà les airs & les manières ; elle n'aſpire pas à une moindre gloire ; & une femme qui a des voix à ſon ſervice, & qui commande aux vents, n'eſt pas fort éloignée d'un rang ſi glorieux. Et moi, malheureuſe, j'ai un mari plus vieux que mon père, qui n'a pas un cheveu, plus foible qu'un enfant, & ſi défiant qu'il tient tout enfermé ſous la clef dans la maiſon » !

« Le mien, reprit l'autre, eſt tout courbé & accablé de goutte, jugez quelle ſatisfaction je puis avoir avec lui ; il faut ſouvent que j'employe mes mains délicates à panſer les ſiennes, & à mettre des fomentations ſur ſes doigts endurcis comme des pierres ; je fais plutôt auprès de lui le perſonnage d'un médecin que d'une épouſe. Enfin, ma ſœur, à vous parler franchement, c'eſt à vous de voir ſi vous avez aſſez de patience & de foibleſſe pour ſupporter une telle différence de Pſiché à nous. Pour moi, je vous avoue que je ne puis ſouffrir, qu'indigne d'un ſi grand bonheur, elle en jouiſſe davantage. Souvenez-vous avec quelle fierté & quelle arrogance elle en a uſé avec nous, avec quelle oſtentation inſupportable elle nous a fait voir toutes ſes richeſſes, dont elle ne nous a donné qu'à regret une très-petite partie. Bientôt laſſe de nous voir, elle a commandé aux vents de nous remporter, & s'eſt défaite de nous d'une manière choquante : mais je veux n'être pas femme & ceſſer de vivre, ſi je ne la précipite de ſa haute fortune ; ſi l'affront qu'elle nous a fait, vous eſt auſſi ſenſible qu'à moi, prenons enſemble des meſures juſtes pour la perdre. Ne montrons à nos parens, ni à perſonne, les préſens qu'elle nous a faits ; faiſons même comme ſi nous n'avions pu apprendre aucune de ſes nouvelles ; il ſuffit de ce que nous avons vu qui nous cauſe aſſez de cha-

grin, ſans aller apprendre à nos parens & à tous leurs ſujets, la félicité dont elle jouit; car les hommes ne ſont point véritablement heureux, quand leur bonheur n'eſt connu de perſonne. Il faut faire ſentir à Pſiché que nous ſommes ſes ſœurs aînées, & non pas ſes eſclaves. Retournons chez nos maris, dans des maiſons bien modeſtes, auprès de celle que nous venons de quitter, & quand nous aurons pris nos meſures ſur ce que nous avons à faire, nous reviendrons à coup sûr punir ſon orgueil ».

S'étant fortifiées l'une & l'autre dans cette pernicieuſe réſolution, elles cachèrent les riches préſens que leur ſœur leur avoit faits, & arrivèrent dans la maiſon paternelle, contrefaiſant les affligées, s'arrachant les cheveux, & s'égratignant le viſage, qu'elles auroient bien mérité d'avoir déchiré tout-à-fait. Elles renouvelèrent, par ces larmes feintes la douleur, où leur père & leur mère s'étoient abandonnés; enſuite elles s'en allèrent chez elles toujours occupées de leurs mauvais deſſeins, & méditant les moyens d'exécuter leurs perfidies, ou plutôt leur parricide contre une ſœur innocente.

Cependant cet époux, que Pſiché ne connoiſſoit point, l'avertiſſoit toutes les nuits de prendre garde à elle. « Vous ne voyez pas, lui diſoit-il, le péril dont la fortune vous menace, il eſt encore

éloigné ; mais ſi vous ne vous précautionnez de bonne heure, certainement vous ſuccomberez. Vos perfides ſœurs mettent tout en uſage pour vous perdre, & ſurtout elles veulent vous perſuader de chercher à me voir ; mais comme je vous l'ai dit ſouvent, ſi vous me voyez une fois, vous ne me reverrez jamais. C'eſt pourquoi, ſi ces abominables femmes reviennent ici avec leurs noires intentions, (& je ſai qu'elles y viendront) ne leur parlez point ; & ſi vous ne pouvez vous en empêcher par la foibleſſe que vous avez pour elles, & par la bonté de votre naturel, au moins n'écoutez rien ſur ce qui regarde votre mari, & ne répondez pas un mot. Vous portez dans votre jeune ſein des fruits de notre hymenée : ſi vous tenez nos ſecrets cachés, je vous annonce que cet enfant ſera au nombre des dieux, mais ſi vous les révélez, ce ne ſera qu'un ſimple mortel ».

Pſiché charmée de ce qu'elle venoit d'entendre, en devient plus belle ; elle s'applaudit de ſa fécondité, & ſe réjouit, dans l'eſpérance qu'elle a d'être mere d'un dieu : elle compte avec ſoin les jours & les mois, dans l'impatience qu'elle a de mettre au monde cet enfant divin. Mais ſes ſœurs, ces deux furies, qui ne reſpirent que le crime, s'étoient embarquées pour venir exécuter leur déteſtable deſſein.

Cependant, le mari de Pſiché l'avertit encore

de ce qu'elle avoit à craindre : « Voici, lui dit-il, le dernier jour, le péril eſt proche ; vos ſœurs ingrates & dénaturées ont pris les armes, ont ſonné la charge, & vont fondre ſur vous. Je les vois déjà qui vous tiennent le couteau ſur la gorge : Ah ! ma chère Pſiché, que de malheurs vous environnent ; ayez pitié de moi, ayez pitié de vous-même ; gardez un ſecret inviolable, ſauvez votre mari, votre maiſon, ſauvez-vous vous-même avec ce cher gage que vous portez dans votre ſein ; ne voyez point ces femmes déloyales que vous ne devez plus regarder comme vos ſœurs, après la guerre mortelle qu'elles vous ont déclarée, malgré les liens du ſang ; n'écoutez point ces perfides ſirènes, lorſqu'elles viendront ſur ce rocher faire retentir les échos d'alentour de leurs funeſtes cris ».

« Je ne crois pas, lui dit Pſiché, d'une voix entrecoupée de ſanglots que, juſqu'ici, vous ayez eu lieu de vous plaindre de ma diſcrétion, & d'avoir manqué à ce que je vous ai promis ; vous connoîtrez mieux dans la ſuite ſi je ſuis capable de garder un ſecret. Commandez donc encore au zéphir de m'obéir, & puiſqu'il ne m'eſt pas permis de jouir de la vue de votre divine perſonne, au moins que je puiſſe voir mes ſœurs. Je vous le demande par ces cheveux parfumés qui tombent ſur vos épaules, par ce viſage qui ne peut être que parfaitement beau, qui me ſemble au toucher auſſi délicat &

auſſi uni que le mien ; je vous en conjure enfin ; par votre ſein qui brûle de je ne ſai quelle chaleur extraordinaire ne me refuſez pas le plaiſir de voir mes ſœurs ; ainſi, puiſſé-je vous voir un jour dans l'enfant qui naîtra de vous ! Accordez cette ſatisfaction à votre chère Pſiché, qui ne vit & ne reſpire que pour vous. Je ne demande plus à vous voir, l'obſcurité même de la nuit ne me fait nulle peine, puiſque je vous tiens dans mes bras, vous qui êtes ma lumière ». Cet époux attendri ſe rendit aux prières & aux careſſes de Pſiché ; il eſſuya avec ſes cheveux les larmes qu'elle verſoit ; & lui ayant promis ce qu'elle ſouhaitoit, il la quitta avant la pointe du jour.

Les deux ſœurs conjurées, ayant pris terre, deſcendent promptement de leurs vaiſſeaux, & ſans aller voir leurs parens, s'acheminent vers le rocher, y montent avec précipitation. Là, par une témérité inſolente, ſans attendre le ſecours du vent qui les devoit porter, elles ſe jettent dans l'air ; le Zéphir qui n'avoit pas oublié l'ordre qui lui avoit été donné, les ſoutient & les porte, quoiqu'à regret, proche du palais de Pſiché. Elles y entrent ſans s'arrêter un moment, & embraſſant leur proie, à qui elles donnoient le nom de ſœur, elles cachent, avec une joie & des careſſes feintes, la noirceur de leurs intentions. « Pſiché, lui diſoient-elles, vous n'êtes plus un enfant, vous

ſerez bientôt mère ; que cette groſſeſſe nous promet de grands avantages ; quelle joie pour toute notre famille, & que nous nous eſtimerons heureuſes de donner nos ſoins à élever un enfant ſi précieux. S'il tient de ſon père & de ſa mère pour la beauté, il ſera beau comme l'amour même». C'eſt ainſi que par ces fauſſes démonſtrations d'amitié elles s'emparent de ſon eſprit.

Après qu'elle les eut fait repoſer ; elle leur fait prendre le bain ; enſuite elle les conduit dans un appartement ſuperbe, où elle leur fait trouver un repas magnifique. Elle ordonne qu'on joue du luth, elle eſt obéie ; elle demande un concert de flûtes, leurs agréables ſons ſe font entendre ; enfin elle veut que des voix ſe joignent aux inſtrumens, & l'on entend un chœur de muſique admirable, ſans qu'on voye aucun de ceux qui le compoſent. Mais les charmes de cette divine harmonie n'étoient pas capables de calmer la fureur dont ces perfides étoient poſſédées, & comme elles ſuivoient toujours leur projet, avec une douceur feinte, elles s'informent de leur ſœur, qui étoit ſon mari, & quelle étoit ſa famille. Pſiché, trop ſimple & trop peu défiante, ne ſe ſouvenant plus de ce qu'elle leur avoit répondu ſur cela, inventa ſur le champ un nouveau menſonge, & leur dit que ſon mari étoit de la province voiſine ; que c'étoit un homme qui faiſoit un grand commerce, & qui étoit puiſ-

ſamment riche ; qu'il étoit entre deux âges, & commençoit à avoir des cheveux blancs : & coupant court ſur ce diſcours, elle les comble de riches préſens comme la première fois, & les renvoya par le même vent qui les avoit apportées.

A peine le Zéphir les eut-il rendu, où il les avoit priſes, que s'en allant chez leur père, elles eurent cette converſation. « Que dites-vous ma ſœur, diſoit l'une, du ridicule menſonge que cette innocente vient de nous faire ? Son mari, à ce qu'elle nous diſoit, étoit un jeune homme qui n'avoit point encore de barbe ; préſentement il eſt entre deux âges, & ſes cheveux commencent à blanchir. Quel eſt donc cet homme qui vieillit de la ſorte en ſi peu de tems ? Ma ſœur, reprit l'autre, de deux choſes l'une, ou Pſiché ne nous a pas dit la vérité, ou jamais elle n'a vu ſon mari. Que ce ſoit l'un ou l'autre, il faut faire en ſorte au plutôt de détruire le bonheur dont elle jouit. S'il eſt vrai qu'elle ne ſache point comme eſt fait ſon époux, ſans doute elle eſt mariée à un dieu, elle porte un enfant divin dans ſon ſein ; & certainement ſi elle vient à être mère de quelque demi-dieu, (le ciel nous en préſerve) mais ſi cela arrivoit, je m'étranglerois dans le moment. Cependant retournons chez notre père, & prenons des meſures juſtes pour venir à bout de nos deſſeins ».

Ainſi agitées par la violence de leur paſſion

criminelle, après avoir, par manière d'acquit, visité leur père & leur mère, elles se levent avant la fin de la nuit, troublent toute la maison, en sortent comme des furies, courent au rocher, & y arrivent avec le jour; & de-là, par le secours ordinaire du zéphir, volent au palais de leur sœur. Après s'être frotté les yeux pour en arracher quelques larmes, elles l'abordent avec ce discours plein d'artifice : «Vous vivez heureuse & tranquille dans l'ignorance de votre malheur, & du péril où vous êtes exposée; mais nous qui veillons pour vos intérêts, nous sommes dans une peine effroyable de vous voir à deux doigts de votre perte; & la part que nous prenons à ce qui vous regarde, fait que nous ne pouvons plus vous cacher ce que nous avons appris de votre sort. Nous savons très-certainement qu'un serpent d'une grandeur prodigieuse vient tous les soirs la gueule dégoutante de sang & de venin, passer la nuit secrètement auprès de vous. Souvenez-vous de l'oracle d'Apollon, qui répondit que vous étiez destinée à épouser un monstre cruel. Plusieurs paysans, & quelques chasseurs des environs, le virent hier au soir comme il venoit de se repaître, qui se baignoit sur le bord de la rivière qui est au pied de ce rocher; & tout le monde assure qne vous ne jouirez pas longtems des plaisirs que vous goûtez ici, & que, lorsqu'étant prête d'accoucher, vous serez encore

plus graſſe & plus pleine que vous n'êtes, ce dragon ne manquera pas de vous dévorer. C'eſt donc à vous de voir ſi vous voulez croire vos ſœurs, à qui votre vie eſt infiniment chère, & lequel vous aimez mieux, ou de vivre avec nous hors de danger, ou d'être enſevelie dans le ventre d'un monſtre. Que ſi, malgré ce que nous vous diſons, cette ſolitude, où vous n'entendez que des voix, a des charmes pour vous; ſi vous êtes touchée des careſſes infames & dangereuſes de ce dragon, de manière que vous ne vouliez pas ſuivre nos conſeils, au moins n'aurons-nous rien à nous reprocher, nous aurons fait notre devoir à votre égard».

La pauvre Pſiché, trop ſimple & trop crédule, fut ſi épouvantée de ce que ſes ſœurs lui diſoient, & en eut l'eſprit ſi troublé, que, ne ſe ſouvenant plus des avertiſſemens de ſon mari, ni de la promeſſe qu'elle lui avoit faite, elle courut elle-même au-devant de ſa perte. « Mes chères ſœurs, leur dit-elle, avec un viſage où la frayeur étoit peinte, & d'une voix entrecoupée de ſanglots, vous me donnez des marques bien ſenſibles de la tendreſſe que vous avez pour moi; j'ai même lieu de croire que ceux qui vous ont fait ce rapport ne vous ont rien dit qui ne ſoit véritable. Je n'ai jamais vu mon mari, & j'ignore abſolument de quel pays il eſt. Je paſſe les nuits avec cet époux, dont j'entends

tends ſeulement la voix que je ne connois point, & qui fuit la lumière. Je ne puis m'empêcher de convenir qu'il faut bien que ce ſoit quelque monſtre comme vous me l'avez dit ; car il m'a toujours défendu expreſſément, & avec grand ſoin, de ſouhaiter de le voir, m'aſſurant que cette curioſité m'attireroit le dernier des malheurs. Si vous ſavez donc quelques moyens de ſecourir votre ſœur dans cette extrémité, ne les lui refuſez pas, je vous en conjure. Quand on ſe repoſe trop ſur la providence des dieux, on en devient indigne ».

Ces méchantes femmes, voyant le cœur de Pſiché à découvert, crurent qu'il n'étoit plus beſoin de prendre aucun détour, & que s'étant entièrement emparées de ſon eſprit, elles n'avoient qu'à agir ouvertement. Ainſi, l'une d'elles prenant la parole : « Les liens du ſang, lui dit-elle, qui nous uniſſent à vous, nous engagent à ne conſidérer aucun danger, quand il s'agit de votre conſervation. Ainſi, nous vous dirons le ſeul moyen que nous avons trouvé, qui peut empêcher votre perte, muniſſez-vous d'un bon raſoir bien repaſſé & bien tranchant, & le ſerrez dans votre lit, du côté où vous avez accoutumé de coucher ; cachez auſſi, ſous quelque vaſe, une petite lampe pleine d'huile & bien allumée, faites tout cela ſecrètement ; & lorſque le monſtre ſe ſera traîné, en rampant à ſon ordinaire, juſqu'à votre lit, qu'il ſe ſera

couché auprès de vous, & que vous le verrez enſeveli dans un profond ſommeil, levez-vous doucement & ſans faire le moindre bruit, allez querir votre lampe, ſervez-vous de ſa lumière, & prenez bien votre tems pour exécuter une action courageuſe. Coupez hardiment la tête de ce dragon avec le raſoir que vous aurez préparé; nous ſerons toutes prêtes à vous ſecourir, & ſi-tôt que vous aurez mis votre vie en ſûreté par ſa mort, nous reviendrons vous trouver, pour emporter avec vous tous les tréſors qui ſont dans ce palais, enſuite nous vous donnerons un époux qui vous convienne ». Après que ces perfides eurent ainſi enflamé le cœur de Pſiché, elles prirent congé d'elle, craignant d'être enveloppées dans le péril, où elles l'expoſoient, & ſe firent rapporter par le zéphir, ſur le rocher où il avoit accoutumé de les aller prendre. Si-tôt qu'elles y furent, elles allèrent vîte regagner leurs vaiſſeaux pour retourner chez elles.

Pſiché abandonnée à elle-même, ou plutôt aux furies qui la déchirent, n'eſt pas moins agitée que la mer pendant l'orage. Quelque ferme réſolution qu'elle eût priſe, le tems venu d'exécuter ſon deſſein, elle chancelle, & ne ſait à quoi ſe réſoudre. Dans le triſte état où elle eſt réduite, ſon cœur eſt tourmenté de mille paſſions différentes; elle ſe hâte, elle diffère, elle oſe, elle craint, elle ſe défie, elle eſt tranſportée de colère; & ce qui

eſt de plus cruel pour elle, dans le même objet, elle hait un monſtre & aime un mari. Enfin, voyant le jour prêt à finir, elle ſe détermine & prépare, avec précipitation, tout ce qu'il faut pour exécuter ſon projet criminel.

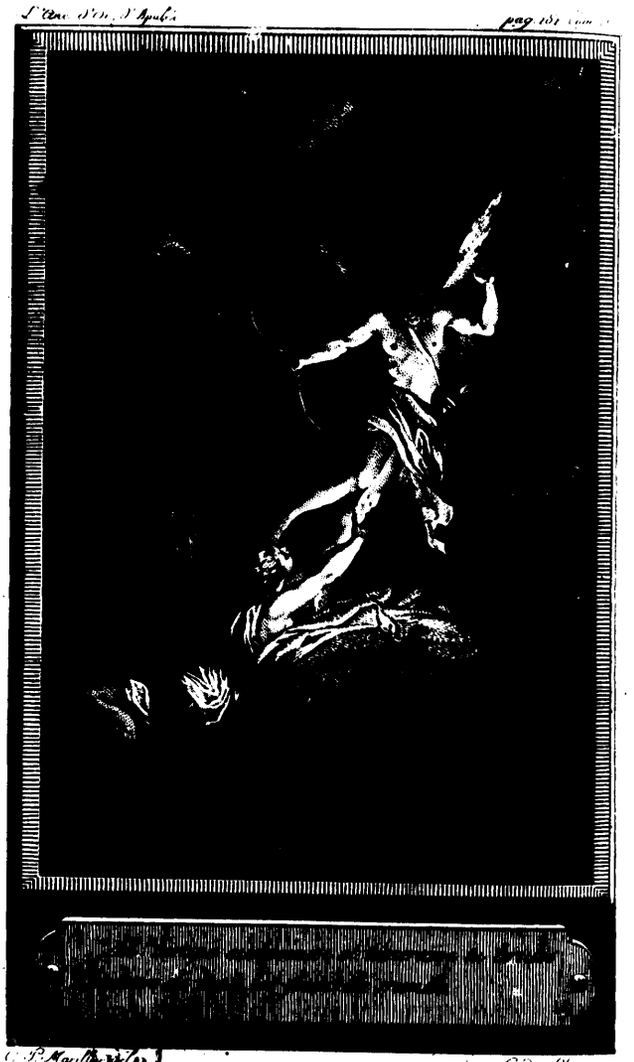
Quand il fut nuit, ſon mari vint ſe coucher auprès d'elle. Après qu'il lui eût fait de nouvelles proteſtations de tendreſſe, il s'endort profondément. Alors Pſiché, toute foible de corps & d'eſprit qu'elle étoit, pouſſée par ſon mauvais deſtin qui lui donnoit de nouvelles forces, ſort du lit, prend la lampe & le raſoir, & ſe ſent animée d'une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe. Mais ſi-tôt qu'elle eut approché la lumière, elle aperçoit le plus doux & le plus apprivoiſé de tous les monſtres; elle voit Cupidon, ce dieu charmant, qui repoſoit d'une manière aimable. Ce raſoir odieux, qu'elle tient dans ſa main, ſemble ſe vouloir émouſſer, & la lumière de la lampe en devient plus vive.

Pſiché ſurpriſe d'une vue à laquelle elle s'attendoit ſi peu, toute hors d'elle-même, pâle, tremblante, & n'ayant pas la force de ſe ſoutenir, ſe laiſſe aller ſur ſes genoux & veut cacher, mais dans ſon propre ſein, le fer qu'elle tenoit, ce qu'elle auroit fait ſans doute, ſi, pour ſe dérober à un ſi grand crime, il ne lui fût tombé des mains. Toute foible & toute abattue qu'elle étoit, la vue de cette beauté divine ranime ſon

corps & ſon eſprit. Elle voit une tête blonde toute parfumée, une peau blanche & délicate, des joues du plus bel incarnat du monde, de longs cheveux friſés, dont les boucles, qui ſembloient briller plus que la lumière de la lampe, tomboient négligemment ſur les épaules & ſur le ſein de ce charmant époux. Il avoit des aîles de couleur de roſe, dont les plumes les plus petites & les plus légères ſembloient ſe jouer au mouvement de l'air qui les agitoit; tout le reſte de ſon corps étoit d'un éclat & d'une beauté parfaite, & tel que Vénus pouvoit ſe glorifier de l'avoir mis au monde.

Pſiché aperçut aux pieds du lit, un arc, un carquois, & des flèches, qui ſont les armes de ce dieu puiſſant, qui font de ſi douces bleſſures: elle les examine avec une curioſité extraordinaire, & les admire. Elle prend une des flèches, & voulant eſſayer, du bout du doigt, ſi la pointe en étoit bien fine, elle ſe fit une légère piqûre, dont il ſortit quelques gouttes de ſang. C'eſt ainſi que, ſans y penſer, Pſiché devint amoureuſe de l'Amour même. Alors, ſe ſentant enflammer de plus en plus pour ſon cher époux, elle le baiſe tendrement, redouble ſes careſſes avides & empreſſées, & craint la fin de ſon ſommeil.

Mais pendant qu'elle goûte de ſi doux plaiſirs, cette perfide lampe, comme ſi elle eût été jalouſe, ou qu'elle eût ſouhaité de toucher & de baiſer



auſſi cet aimable dieu, laiſſe tomber une goutte d'huile enflammée ſur ſon épaule droite. Ah ! lampe audacieuſe & téméraire, tu brûles l'auteur de tous les feux du monde : eſt-ce ainſi qu'il faut ſervir les amans, toi qui as été inventée par eux pour jouir pendant la nuit de la vue de ce qu'ils aiment ? L'Amour ſe ſentant brûler, s'éveille tout d'un coup, & voyant qu'on lui avoit manqué de parole, ſe débarraſſe d'entre les bras de l'infortunée Pſiché, & s'envole ſans lui parler. Mais elle le ſaiſit avec ſes deux mains par la jambe droite, de manière qu'elle eſt enlevée en l'air, juſqu'à ce qu'étant laſſe & n'en pouvant plus, elle lâche priſe & tombe à terre. Ce dieu amant, ne voulant pas d'abord l'abandonner dans cet état, vole ſur un ciprès qui étoit proche, d'où il lui parla ainſi.

« Trop foible & trop ſimple Pſiché ! loin » d'obéir à Vénus ma mère, qui m'avoit ordonné » de vous rendre amoureuſe du plus mépriſable » de tous les hommes, & d'en faire votre époux, » moi-même j'ai voulu rendre hommage à vos » charmes. J'ai fait plus, & je vois bien que j'ai » eu tort ; je me ſuis bleſſé pour vous d'un de » mes traits, & je vous ai épouſée, & tout cela, » Pſiché, afin que vous cruſſiez que j'étois un » monſtre, & que vous coupaſſiez une tête, où » ſont ces yeux qui vous trouvoient ſi belle. Voilà » le malheur que je vous prédiſois toujours qui

» nous arriveroit, ſi vous négligiez les avertiſſe-
» mens que je vous donnois avec tant de ten-
» dreſſe. A l'égard de celles qui vous ont donné
» des conſeils ſi pernicieux, avant qu'il ſoit peu,
» je les en ferai repentir; pour vous je ne puis
» mieux vous punir qu'en vous abandonnant. »

En achevant ces mots, l'amour s'envole. Pſiché couchée par terre, pénétrée de la douleur la plus vive & la plus affreuſe, le ſuit des yeux tant qu'elle peut. Si-tôt qu'elle l'a perdu de vue, elle court ſe précipiter dans un fleuve qui étoit près de là; mais ce fleuve favorable, par reſpect pour le dieu qui porte ſes feux juſqu'au fond des flots, & redoutant ſon pouvoir, conduit Pſiché ſur le rivage ſans lui faire aucun mal, & la poſe ſur un gazon couvert de fleurs.

Par haſard le dieu Pan étoit aſſis ſur une petite éminence au bord du fleuve, & toujours amoureux de la nymphe Sirinx transformée en roſeau : il lui apprenoit à rendre toutes ſortes de ſons agréables, pendant que ſes chèvres bondiſſoient autour de lui, paiſſant de côté & d'autre ſur le rivage. Ce dieu champêtre qui n'ignoroit pas l'aventure de Pſiché, la voyant prête à mourir de douleur & de déſeſpoir, la prie de s'approcher de lui, & tâche de modérer ſon affliction, en lui parlant ainſi: « mon aimable enfant, quoique vous me voyiez occupé à garder des chèvres, je ne laiſſe pas

d'avoir appris bien des choſes par une longue expérience ; mais ſi je conjecture bien, ce que des gens prudens appellent deviner, à voir votre démarche, l'abattement, où vous êtes, vos pleurs & la manière dont vous ſoupirez, un violent amour vous tourmente ; c'eſt pourquoi, croyez mes conſeils, ne cherchez plus la mort en aucune façon, ſéchez vos larmes, & calmez votre douleur. Adreſſez vos vœux & vos prières à Cupidon, le plus grand des dieux ; & comme il eſt jeune & ſenſible, comptez que vos ſoins vous le rendront favorable. »

Pſiché ne répondit rien à ce dieu des bergers ; mais l'ayant adoré comme une divinité propice, elle continua ſon chemin. Après avoir marché quelque tems comme une perſonne égarée, elle ſuivit un chemin qu'elle ne connoiſſoit point, qui la conduiſit à une ville, où régnoit le mari d'une de ſes ſœurs. Pſiché en étant informée, ſe fit annoncer à ſa ſœur, & demanda à la voir. Elle fut auſſitôt conduite auprès d'elle. Après qu'elles ſe furent embraſſées l'une & l'autre, Pſiché, à qui ſa ſœur demanda le ſujet de ſon voyage, lui parla ainſi : « vous vous ſouvenez du conſeil que vous me donnâtes de couper avec un raſoir la tête à ce monſtre, qui, ſous le nom d'époux venoit paſſer les nuits avec moi, & de prévenir le deſſein qu'il avoit de me dévorer. Mais comme j'allois l'entre-

prendre, & que j'eus approché la lumière pour cet effet, je vis avec la dernière ſurpriſe le fils de Vénus, Cupidon lui-même, qui repoſoit tranquillement. Tranſportée de plaiſir & d'amour à cette vue, dans le moment que j'allois embraſſer ce charmant époux, par le plus grand malheur du monde, je répandis une goutte d'huile enflammée ſur ſon épaule. La douleur l'ayant éveillé, comme il me vit armé de fer & de feu : pour punition, dit-il, d'un ſi noir attentat, retirez-vous, je romps pour jamais les liens qui vous uniſſoient à moi. Je vais tout préſentement épouſer votre ſœur, continua-t-il, en vous nommant par votre nom ; en même tems il ordonna au zéphir de m'emporter loin de ſon palais. »

A peine avoit-elle achevé de parler, que ſa ſœur, pouſſée du deſir déréglé de ſatisfaire à un amour criminel, auſſi-bien que de la jalouſie qu'elle avoit eue du bonheur de Pſiché, prit pour prétexte auprès de ſon mari la mort d'un de ſes parens, qu'elle ſuppoſa avoir appriſe, & s'embarqua ſur le champ. Elle arrive à ce rocher, elle y monte, & ſans examiner ſi le vent, qui ſouffloit alors, étoit le zéphir ou non, aveuglée d'une folle eſpérance : « amour, dit-elle, reçois moi pour ta femme ; & toi, zéphir, porte celle qui te doit commander ». En même tems elle ſe jette en l'air, & tombe dans des précipices ; elle ne put même

arriver après ſa mort où elle ſouhaitoit ; car ſes membres briſés & diſperſés ſur les rochers, ainſi qu'elle l'avoit bien mérité, ſervirent de pâture aux oiſeaux & aux bêtes ſauvages. L'autre ſœur ne fut pas long-tems ſans être punie ; car Pſiché qui erroit par le monde, étant arrivée à la ville, où elle faiſoit ſon ſéjour, la trompa de la même manière. Celle-ci n'eut pas moins d'empreſſement que l'autre de ſupplanter ſa ſœur en épouſant le dieu de l'amour ; elle courut ſur le rocher, & tomba dans le même précipice.

Pendant que Pſiché occupée à chercher Cupidon, parcouroit le monde, ce dieu étoit couché dans le lit de ſa mère, malade de ſa bleſſure. Dans ce tems-là un de ces oiſeaux blancs qu'on voit ſouvent nager ſur les flots, plongea dans la mer, & fut trouver Vénus qui ſe baignoit au fond de l'Océan. Il lui apprit que ſon fils étoit au lit, pour une brûlure qu'il avoit à l'épaule, dont il ſouffroit beaucoup, qu'il étoit même en grand danger, & qu'il couroit d'étranges bruits par toute la terre, ſur la famille de Vénus ; que pendant que Cupidon s'étoit retiré ſur le haut d'une montagne avec une maîtreſſe, Vénus ſe divertiſſoit dans les bains de Thétis, au fond de la mer. Ainſi, continua-t-il, le monde eſt privé de plaiſirs, on n'y voit plus les graces ni les ris ; les hommes ſont devenus groſſiers & ſauvages ; on n'y connoît plus la

tendre amitié ni les engagemens ; il ne ſe fait plus de mariages, & le monde ne peut manquer de finir par le déſordre qui règne par-tout. C'eſt ainſi que cet oiſeau indiſcret & cauſeur, déchiroit la réputation de l'amour devant la déeſſe ſa mère.

« Comment, s'écria Vénus en colère, mon fils a déjà une maîtreſſe ? Je te prie, dit-elle à l'oiſeau, toi qui m'es ſeul reſté fidèle, apprends-moi le nom de celle qui a ſéduit cet enfant : eſt-ce une nymphe, une des heures, une des muſes, ou une des graces qui ſont à ma ſuite. Je ne ſais, lui répondit l'oiſeau qui ne pouvoit ſe taire, mais il me ſemble qu'on dit, que celle qu'il aime ſi éperdument ſe nomme Pſiché ? Quoi, s'écria Vénus avec tranſport, il aime Pſiché, qui a l'inſolence de me diſputer l'empire de la beauté, & d'uſurper mon nom ; & pour comble d'indignité, il ſemble que j'aye été la médiatrice de cet amour ; car c'eſt moi qui lui ai fait voir cette mortelle, il ne la connoît que par moi. » En achevant ces mots elle ſortit de la mer, & s'en alla droit à ſon palais. A peine fut-elle à la chambre, où l'amour étoit malade, qu'elle s'écria dès la porte : « ce que vous avez fait eſt beau & bien digne de vous & de votre naiſſance ! vous ne vous êtes pas contenté de mépriſer l'ordre que votre mère & votre ſouveraine vous avoit donné, loin d'enflammer mon ennemie pour quelqu'homme indigne d'elle,

vous l'avez aimée vous-même, & à votre âge vous avez la témérité de vous marier, & d'épouſer une femme que je déteſte. Sans doute, petit ſéducteur, petit brouillon que vous êtes, vous croyez être en droit de faire tout ce qu'il vous plaît, & que je ne ſuis plus en âge d'avoir un autre fils; mais je vous prie de croire que cela n'eſt pas vrai, & que j'eſpère avoir un fils qui vaudra beaucoup mieux que vous. Et quand cela ne ſeroit pas, afin que vous reſſentiez mieux le peu de cas que je fais de vous; j'adopterai quelqu'un des enfans de ma ſuite, & je lui donnerai les aîles, le flambeau, l'arc & les flèches, en un mot tout ce que je vous avois donné, & dont vous avez fait un ſi mauvais uſage: tout cela vient de moi, & non pas de votre père. Mais vous n'avez jamais eu que de mauvaiſes inclinations; vous étiez méchant dès votre enfance, vous n'avez aucun égard ni aucun reſpect pour vos parens, que vous avez maltraités tant de fois, & moi-même qui ſuis votre mère, combien de fois ne m'avez-vous pas bleſſée? Vous me traitez avec mépris, comme une veuve abandonnée, ſans craindre ce fameux guerrier qui eſt votre beau-père. Que dis-je, malgré le chagrin que cela me cauſe, ne le bleſſez-vous pas à tout moment pour cent beautés différentes; mais je vais faire en ſorte que vous aurez tout lieu de vous

repentir d'en uſer ainſi, & du beau mariage que vous avez fait.

« Mais que ferai-je préſentement, dit-elle en elle-même, lorſque ce fils ingrat me mépriſe ? A qui m'adreſſerai-je ? Comment pourrai je punir ce petit fourbe ? Irai-je demander du ſecours à la Sobriété qui eſt ma mortelle ennemie, & que j'ai tant de fois offenſée pour complaire à mon fils, & faudra-t-il même que j'entre ſeulement en converſation avec une femme ſi déſagréable & ſi groſſière ? Elle me fait horreur ; mais il faut me venger à quelque prix que ce puiſſe être. Il n'y a que la Sobriété qui puiſſe me bien ſervir en cette occaſion ; il faut qu'elle châtie rigoureuſement cet étourdi, qu'elle vide ſon carquois, ôte le fer de ſes flèches, détende ſon arc, éteigne ſon flambeau, & affoibliſſe ſon corps par l'abſtinence. Alors je me croirai bien vengée, & je ferai tout-à-fait contente ſi je puis couper ces beaux cheveux blonds que j'ai ſi ſouvent accommodés moi-même, & ſi je puis arracher les plumes de ces aîles que j'ai tant de fois parfumées. »

Après que Vénus eut ainſi parlé, elle ſortit de ſon palais toute en fureur. Cérès & Junon la rencontrèrent, & la voyant en cet état, elles lui demandèrent, pourquoi par un air ſi chagrin, elle terniſſoit l'éclat de ſes beaux yeux ? « Vous venez ici fort à propos, leur dit-elle, redoubler

l'excès de mes peines par vos railleries : vous devriez plutôt (& même je vous en prie) faire tout votre poſſible pour me découvrir cette Pſiché, qui eſt errante & fugitive par le monde ; car je ne doute pas que vous ne ſachiez une choſe auſſi publique que celle qui m'eſt arrivée, & à mon fils, que je ne dois plus regarder comme tel, après ce qu'il a fait. »

Ces divinités, qui ſavoient tout ce qui s'étoit paſſé, tâchèrent de calmer ſa colère en lui parlant ainſi : « quel mal vous a fait votre fils, déeſſe, pour vous oppoſer à ſes plaiſirs avec tant d'opiniâtreté, & pour vouloir perdre celle qu'il aime ? A-t-il commis un crime en ſe laiſſant toucher aux charmes d'une belle perſonne ? Avez-vous oublié ſon âge, ou parce qu'il eſt toujours beau & délicat, croyez-vous qu'il ſoit toujours un enfant ? Au reſte, vous êtes mère, & vous êtes prudente, de quel œil croyez-vous qu'on vous verra avec une attention continuelle ſur les galanteries de votre fils, condamner en lui des paſſions dont vous faites gloire, & lui interdire des plaiſirs que vous goûtez tous les jours ? Les hommes & les dieux pourront-ils ſouffrir, que vous, qui ne ceſſez point d'inſpirer la tendreſſe par tout l'univers, vous la banniſſiez ſi ſévèrement de votre famille ? & pourquoi voulez-vous empêcher les femmes de ſe prévaloir de l'avantage que leur beauté leur

donne ſur les cœurs » ? C'eſt ainſi que ces déeſſes redoutant les traits de Cupidon, prenoient ſon parti, quoiqu'il fût abſent; mais Vénus indignée de voir qu'elles regardoient comme une bagatelle une choſe qui lui tenoit ſi fort au cœur, les quitta & s'en alla fort vîte du côté de la mer.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIÈME.

Cependant Pſiché parcouroit cent contrées différentes, occupée nuit & jour du deſir de retrouver ſon époux. Elle ſe promettoit que ſi elle ne pouvoit appaiſer ſa colère par des careſſes, comme ſa femme, elle pourroit du moins le fléchir par des ſoumiſſions, comme ſon eſclave. Elle aperçut un temple ſur le haut d'une montagne : peut-être, dit-elle, que le dieu mon maître habite en ce lieu-là : auſſitôt elle y tourne ſes pas & y monte fort vîte ; malgré ſa laſſitude, l'eſpérance & l'amour lui donnant de nouvelles forces. Elle n'eſt pas plutôt au haut de la montagne, qu'elle entre dans le temple ; elle y trouve des épis de froment en un monceau, d'autres dont on avoit fait des couronnes ; elle voit auſſi des épis d'orge, des faux & tous les inſtrumens dont on ſe ſert pour faire la moiſſon, épars de côté & d'autre confuſément, comme les moiſſonneurs les jettent ordinairement quant ils reviennent las & fatigués du travail. Pſiché ſe met à ranger toutes ces choſes avec grand ſoin, croyant qu'elle ne devoit négliger le culte d'aucun dieu, & qu'il falloit qu'elle cherchât les moyens de ſe les rendre tous favorables.

Pendant qu'elle étoit dans cette occupation ;

Cérès l'aperçut & lui cria de loin : « ah! malheureuſe Pſiché, ne ſais-tu pas que Vénus en fureur te cherche par tout le monde, & qu'elle a réſolu d'employer tout ſon pouvoir pour te faire périr & ſe venger; cependant tu t'occupes ici du ſoin de mon temple, & tu ſonges à toute autre choſe qu'à mettre ta vie en ſûreté ». Alors Pſiché ſe proſterne par terre, baigne les pieds de la déeſſe, de ſes larmes, & les eſſuyant avec ſes cheveux, implore ſon aſſiſtance par les prières les plus touchantes. « Ayez pitié d'une malheureuſe, lui dit-elle, je » vous en conjure par cette main libérale, qui » répand l'abondance des blés ſur la terre, par » les fêtes & les réjouiſſances que les moiſſonneurs » font en votre honneur, par les ſacrifices myſté- » rieux qu'on célèbre pour vous, par la fertilité de » la Sicile, par votre char attelé de dragons aîlés, » par celui qui ſervit à l'enlèvement de Proſerpine » votre fille, par la terre qui s'ouvrit pour la » cacher, par les ténèbres où ſon mariage fut » célébré, par ſa demeure dans les enfers & ſes » retours ſur la terre. Je vous conjure enfin par » tout ce que le temple d'Eleuſis qui vous eſt » conſacré, dérobe aux yeux des profanes, laiſ- » ſez-vous toucher de compaſſion pour la mal- » heureuſe Pſiché qui eſt à vos pieds. Souffez que » je puiſſe reſter cachée pour quelques jours ſous » ces épis de blé, juſqu'à ce que la colère d'une

» déeſſe

» déeſſe auſſi puiſſante que Vénus, ſoit calmée; » ou du moins pendant ce tems-là je reprendrai » un peu de forces, après tant de peines & de » fatigues que j'ai eſſuyées ».

« Vos larmes & vos prières me touchent, lui » dit Cérès, je voudrois vous ſecourir; mais il » il n'y a pas moyen que je me brouille avec Vé- » nus, qui eſt ma parente, avec qui je ſuis liée » d'amitié depuis long-tems, & qui d'ailleurs eſt » une déeſſe aimable & bienfaiſante. Ainſi ſortez » d'ici, & croyez que je vous fais grace de vous » laiſſer aller & de ne vous pas faire arrêter ».

Pſiché voyant ſes vœux rejetés contre ſon eſpérance, ſortit le cœur pénétré d'un ſurcroît de douleur, & retournant ſur ſes pas, elle aperçut au bas de la montagne, dans le milieu d'un bois épais, un temple d'une ſtructure merveilleuſe. Comme elle ne vouloit négliger aucun moyen, quelqu'incertain qu'il pût être, de ſe tirer de l'état malheureux où elle étoit, & qu'elle avoit deſſein d'implorer le ſecours de toutes les divinités, elle s'approcha de ce temple; elle vit de tous côtés de riches préſens & des robes brodées d'or qui pendoient aux branches des arbres & à la porte du temple, où le nom de la déeſſe étoit écrit, & les bienfaits qu'en avoient reçu ceux de qui venoient ces offrandes. Pſiché ſe mit à genoux; & ayant embraſſé l'autel, où il paroiſſoit qu'on avoit ſacrifié depuis

peu, elle eſſuya ſes larmes, & fit cette prière :

« Sœur & femme du grand Jupiter, ſoit que » vous vous teniez dans les anciens temples de » Samos, qui fait gloire de vous avoir vu naître » & de vous avoir élevée ; ſoit que vous habi- » tiez l'heureux ſéjour de Carthage, où l'on vous » adore ſous la figure d'une fille qui monte au » ciel ſur un lion ; ſoit enfin, que vous vous » trouviez dans la fameuſe ville d'Argos, qu'ar- » roſe le fleuve Inachus, où l'on vous appelle » la femme du dieu qui lance le tonnerre, & la » reine des déeſſes, vous qu'on honore dans tout » l'Orient, ſous le nom de Zygia, & ſous celui » de Lucine dans l'Occident, Junon ſecourable, » ne m'abandonnez pas, je vous en conjure dans » l'état déplorable où je ſuis réduite ; délivrez- » moi du péril affreux dont je ſuis menacée, » après avoir ſouffert tant de peines ; je l'eſpère » d'autant plus, que je ſais que vous avez cou- » tume d'être favorable aux femmes enceintes » qui ont beſoin de votre ſecours ».

A cette humble prière Junon parut avec tout l'éclat & la majeſté qui l'environne. « Je ſouhai- » terois, dit-elle à Pſiché, pouvoir vous exaucer ; » mais la bienſéance ne me permet pas de vous » protéger contre Vénus, qui eſt ma bru (belle- » fille) & que j'ai toujours aimée comme ma » propre fille. D'ailleurs la loi qui défend de

» recevoir les eſclaves fugitifs, malgré leurs maî-
» tres, ſuffit pour m'en empêcher ».

Pſiché accablée de ce dernier coup, perd toute eſpérance de pouvoir mettre ſes jours en ſûreté ; elle ne voit aucun moyen de retrouver ſon époux ; & réfléchiſſant ſur la cruauté de ſa deſtinée : « quel remède, diſoit-elle, puis-je trouver à mes malheurs, puiſque la bonne volonté que les déeſſes mêmes ont pour moi, m'eſt abſolument inutile ? Où pourrai-je aller pour éviter les pièges qui me ſont tendus de tous les côtés ? Dans quelle maiſon ſerai-je en ſûreté ? Quelles ténèbres pourront me dérober aux yeux d'une déeſſe auſſi puiſſante que Vénus ? Infortunée Pſiché, que ne t'armes-tu d'une bonne réſolution, que ne renonces-tu au frivole eſpoir de pouvoir te cacher, & que ne vas-tu te remettre entre les mains de ta maîtreſſe, & tâcher d'appaiſer ſa colère par ta ſoumiſſion & tes reſpects ? Que ſais-tu, ſi celui que tu cherches depuis ſi long-tems, n'eſt pas chez ſa mère » ? Ainſi Pſiché déterminée à ſe préſenter à Vénus, quoiqu'il pût lui en arriver de funeſte, commença à ſonger en elle-même de quelle manière elle lui parleroit pour tâcher de la fléchir.

Cependant Vénus laſſe de la recherche inutile qu'elle faiſoit de Pſiché ſur la terre, réſolut de chercher du ſecours dans le ciel : elle ordonne qu'on lui prépare un chariot d'or, dont Vulcain

lui avoit fait préſent avant que d'être ſon époux. Ce dieu l'avoit travaillé avec tout l'art dont il étoit capable, & la perte de l'or que la lime en avoit ôté, ne l'avoit rendu que plus précieux par l'excellence & la beauté de l'ouvrage. Parmi un grand nombre de colombes, qui étoient autour de l'appartement de la déeſſe, on en choiſit quatre blanches, dont le cou paroiſſoit de différentes couleurs, & on les attele à ce char, en paſſant leurs têtes dans un joug tout brillant de pierreries. Vénus n'y fut pas plutôt montée, que ces courſiers aîlés partent & percent les airs. Quantité de moineaux & d'autres petits oiſeaux volent autour du char, & annoncent par-tout l'arrivée de la déeſſe par leurs ramages & leurs chants mélodieux, ſans rien craindre des aigles, ni des autres oiſeaux de proie. Les nuages s'écartent, le ciel s'ouvre, & reçoit ſa fille avec joie.

Vénus va trouver Jupiter dans ſon palais, & d'un air impérieux lui demande Mercure, dont elle avoit beſoin pour publier ce qu'elle vouloit faire ſavoir. Jupiter le lui accorde; & cette déeſſe fort contente, deſcend du ciel avec lui, & lui parle ainſi. « Vous ſavez, mon frère, que je n'ai » jamais rien fait ſans vous le communiquer, & » vous n'ignorez pas auſſi, je crois, qu'il y a » fort long-tems que je cherche une de mes eſcla- » ves, ſans la pouvoir trouver. Je n'ai point d'autre

» reſſource pour en venir à bout, que de faire » publier par-tout, que je donnerai une récom- » penſe à celui qui m'en apprendra des nou- » velles. Je vous prie de vous charger de ce ſoin, » ſans y perdre un moment, & de la déſigner de » manière qu'elle ſoit aiſée à reconnoître, afin » que ceux qui ſe trouveront coupables de l'avoir » recelée, ne puiſſent s'excuſer ſur leur igno- » rance. » En diſant cela elle donne à Mercure un écrit qui contenoit le nom de Pſiché & les ſignes qui pouvoient la faire connoître, & s'en retourne dans ſon palais.

Mercure exécute auſſitôt ſa commiſſion; il va chez toutes les nations de la terre, & publie cet avis en tous lieux: « ſi quelqu'un ſait des nou- » velles de la fille d'un roi, nommée Pſiché, à » préſent eſclave de Vénus & fugitive, qu'il » puiſſe l'arrêter, ou découvrir le lieu où elle eſt » cachée, il n'a qu'à venir trouver Mercure, » chargé de la publication de cet avis, derrière » les pyramides murtiennes; & pour ſes peines » il recevra ſept baiſers de Vénus, & un autre » aſſaiſonné de tout ce qu'un baiſer peut avoir » de plus doux ». Mercure n'eut pas plutôt fait cette proclamation, que tous les hommes, animés par l'eſpoir d'une récompenſe ſi agréable, ſe mi- rent à chercher les moyens de la mériter, & c'eſt ce qui acheva de déterminer Pſiché à ne pas

perdre un moment à s'aller livrer elle-même.

Comme elle approchoit du palais de Vénus, une des ſuivantes de cette déeſſe, nommée l'Habitude, vint au-devant d'elle, & lui cria de toute ſa force : « enfin, eſclave perfide, vous commencez à connoître que vous avez une maîtreſſe, » n'aurez-vous pas encore l'impudence de faire » ſemblant d'ignorer toutes les peines que nous » nous ſommes données à vous chercher ; mais » vous ne pouviez mieux tomber qu'entre mes » mains, & vous n'échapperez pas au châtiment » que vous méritez ». En achevant ces mots elle la prend aux cheveux & la traîne cruellement, quoique Pſiché ne fît aucune réſiſtance.

Si-tôt que Vénus la vit, elle ſecoua la tête, & avec un ris moqueur, à la manière de ceux qui ſont tranſportés d'une violente colère : « enfin, » dit-elle, vous daignez venir ſaluer votre belle-» mère, ou peut-être êtes-vous venue rendre » viſite à votre mari qui eſt dangereuſement » malade de la bleſſure que vous lui avez faite ; » mais ne vous embarraſſez de rien, je vais vous » traiter en vraie belle-mère. Où ſont, continua-t-elle, deux de mes ſuivantes ; l'Inquiétude & la Triſteſſe » ? Elles parurent dans le-moment, & Vénus leur livra Pſiché pour la tourmenter. Elles exécutèrent ſes ordres ; & après l'avoir chargée de coups, & lui avoir fait ſouffrir

tout ce qu'elles purent imaginer de plus cruel, elles la lui ramenèrent. Vénus ſe mit à rire une ſeconde fois en la voyant: « elle penſe, dit-elle, » que ſa groſſeſſe excitera ma compaſſion, & que » je l'épargnerai en faveur du digne fruit dont » je dois être la grand'mère. Ne ſerai-je pas fort » heureuſe d'être aïeule, à la fleur de mon âge, » & que l'enfant d'une vile eſclave ſoit appelé » le petit-fils de Vénus? Mais que dis-je, cet » enfant ne me ſera rien, les conditions ſont trop » inégales: de plus, un mariage fait dans une » maiſon de campagne, ſans témoins & ſans le » conſentement des parens, ne peut jamais rien » valoir; ainſi ce ne pourroit être qu'un enfant » illégitime, quand même juſqu'à ſa naiſſance » je laiſſerois vivre la mère ».

En achevant ces mots, elle ſe jette ſur elle, lui déchire ſa robe, en pluſieurs endroits, lui arrache les cheveux, & lui meurtrit le viſage de pluſieurs coups. Prenant enſuite du bled, de l'orge, du millet, de la graine de pavot, des pois, des lentilles & des féves, & les ayant bien mêlés enſemble & mis en un monceau: « Tu me » parois ſi déplaiſante & ſi laide, dit-elle à Pſiché, » que tu ne peux jamais te faire aimer que par » des ſervices, & des ſoins empreſſés. Je veux » donc éprouver ce que tu ſais faire; ſépare-moi » tous ces grains qui ſont enſemble, & mets-en

» chaque eſpèce à part; mais que je voie cela » fait avant la nuit ». Après avoir donné cet ordre, elle s'en alla à un feſtin de noces, où elle avoit été invitée

La pauvre Pſiché toute conſternée d'un commandement ſi cruel, reſte immobile devant cet affreux tas de grains différens, & croit qu'il eſt inutile de mettre la main à un ouvrage qui lui paroît impoſſible. Heureuſement une fourmi ſe trouva là, qui ayant pitié de l'état où étoit réduite la femme d'un grand dieu, & déteſtant la cruauté de Vénus, alla vîte appeler toutes les fourmis des environs. « Laborieuſes filles de la terre, leur dit-elle, ayez compaſſion d'une belle perſonne qui eſt l'épouſe du dieu de l'amour; hâtez-vous & venez la ſecourir, elle eſt dans un preſſant danger ». Auſſitôt les fourmis accourent de toutes parts, & l'on en voit une quantité prodigieuſe qui travaillent à ſéparer tous ces grains différens, & après avoir mis chaque eſpèce en un monceau à part, elles ſe retirent promptement. Au commencement de la nuit, Vénus revient du feſtin, abreuvée de nectar, parfumée d'eſſences précieuſes, & parée de quantité de roſes. Ayant vu avec quelle diligence on étoit venu à bout d'un travail auſſi ſurprenant qu'étoit celui-là; « maudite créature, dit-elle à Pſiché, ce n'eſt pas-là l'ouvrage de tes mains, mais bien plutôt de celui à

qui, pour ton malheur & pour le ſien, tu n'as que trop ſu plaire » ; & lui ayant fait jeter un morceau de gros pain, elle alla ſe coucher.

Cependant Cupidon étoit étroitement gardé dans une chambre, au milieu du palais de ſa mère, de peur que s'il venoit à ſortir, il ne vînt retrouver ſa chère Pſiché, & n'aigrît ſon mal par quelque excès. Ces deux amans ainſi ſéparés ſous un même toit, paſsèrent une cruelle nuit ; mais ſi-tôt que l'aurore parut, Vénus fit appeler Pſiché, & lui donna cet ordre : « vois-tu, lui dit-elle, ce bois qui s'étend le long des bords de cette rivière, & cette fontaine qui ſort du pied de ce rocher ; tu trouveras-là des moutons qui ne ſont gardés de perſonne, leur laine eſt brillante & de couleur d'or, & je veux, à quelque prix que ce ſoit, que tu m'en apportes tout préſentement ».

Pſiché s'y en alla ſans répugnance, moins pour exécuter les ordres de la déeſſe, que dans le deſſein de finir ſes malheurs en ſe précipitant dans le fleuve ; mais elle entendit un agréable murmure que formoit un roſeau du rivage, agité par l'haleine d'un doux zéphir, qui lui parla ainſi. « Quelques malheurs, dont vous ſoyez accablée, Pſiché, gardez-vous bien de ſouiller la pureté de mes eaux par votre mort, & encore plus d'approcher de ces redoutables moutons pendant la grande ardeur du ſoleil, alors ils ſont furieux &

très-dangereux par leurs cornes & leurs dents envénimées, dont les bleſſures ſont mortelles; mais vous pouvez vous cacher ſous ce grand arbre, que ce fleuve arroſe auſſi bien que moi, & quand la grande chaleur du jour ſera paſſée, & que ces bêtes moins irritées ſe repoſeront au frais le long de ces eaux, alors vous entrerez dans ce prochain bocage, où vous trouverez beaucoup de cette laine précieuſe que vous cherchez, que ces animaux y ont laiſſée en paſſant contre les buiſſons ». Pſiché profita de l'avis du roſeau, qui s'intéreſſoit à ſa conſervation, & s'en trouva fort bien; car ayant fait exactement ce qu'il lui avoit preſcrit, elle prit facilement & ſans danger beaucoup de cette laine dorée, & la porta à Vénus.

Quelque périlleuſe qu'eût été cette ſeconde commiſſion, dont elle venoit de s'acquitter, Vénus n'en fut pas plus appaiſée qu'elle l'avoit été de la première, & fronçant le ſourcil avec un ſouris qui marquoit ſon dépit: « je n'ignore pas, lui dit-elle, qui eſt le perfide qui t'a donné les moyens de venir à bout de ce que je t'avois ordonné; mais je veux encore éprouver ton courage & ta prudence. Vois-tu bien, continua-t-elle, ce rocher eſcarpé qui eſt au haut de cette montagne, c'eſt-là qu'eſt la ſource des fleuves infernaux; de-là ſortent ces eaux noirâtres qui, ſe

précipitant avec un bruit terrible dans la vallée voiſine, arroſent les marais du Stix, & groſſiſſent le fleuve de Cocyte. Va tout préſentement puiſer de ces eaux dans leur ſource, & m'en rapporte dans ce vaiſſeau ». En même-tems elle lui donna un vaſe de criſtal fort bien travaillé, & la menace des plus cruels ſupplices, ſi elle ne s'acquitte bien de ſa commiſſion.

Pſiché y va avec empreſſement, & monte ſur le haut de la montagne, dans l'eſpérance d'y trouver au moins la fin de ſa déplorable vie. Si-tôt qu'elle y fut, elle vit l'impoſſibilité d'exécuter les ordres de la déeſſe. Un rocher prodigieux par ſa grandeur & inacceſſible par ſes précipices, vomit ces affreuſes eaux, qui tombant dans un vaſte gouffre, & ſuivant enſuite le penchant de la montagne, ſe perdent dans le ſentier profond d'un canal reſſerré, & ſans être vues, ſont conduites dans la vallée prochaine. De deux cavernes qui ſont à droite & à gauche de cette ſource, deux effroyables dragons s'avancent & alongent la tête; le ſommeil n'a jamais fermé leurs yeux, & ils font en ce lieu une garde perpétuelle; de plus, ces eaux ſemblent ſe défendre elles-mêmes, & par leur mouvement rapide articuler ces mots: « retire-toi, que fais-tu? Prends garde à toi, fuis, tu va périr ».

Tant de difficultés inſurmontables abattirent

tellement l'eſprit de Pſiché, qu'elle reſta immobile, comme ſi elle eût été changée en pierre. Elle étoit ſaiſie d'une ſi grande douleur, qu'elle n'avoit pas même la force de verſer des larmes pour ſe ſoulager; mais la providence jeta les yeux ſur cette infortunée, qui ſouffroit injuſtement. L'aigle, cet oiſeau du ſouverain des dieux, ſe reſſouvenant du ſervice que l'amour avoit rendu à Jupiter, dans l'enlèvement de Ganimède, & reſpectant ce jeune dieu dans Pſiché ſon épouſe, deſcendit du haut des cieux, & vint auprès d'elle. « Vous êtes, lui dit-il, bien crédule, & vous avez bien peu d'expérience des choſes du monde, ſi vous eſpérez dérober une ſeule goutte de l'eau de cette fontaine, non moins terrible que reſpectable, & ſi vous croyez même en approcher. N'avez-vous jamais ouï dire, combien ces eaux ſont redoutables, & que les dieux jurent par le Stix, comme les mortels jurent par les dieux? Mais donnez-moi ce vaſe ». Et en même tems cet oiſeau le prenant des mains de Pſiché, volé vers cette fontaine, & voltigeant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, entre les têtes des dragons, il puiſe de ces eaux malgré la répugnance qu'elles témoignent, & les avertiſſemens qu'elles lui donnent de ſe retirer; mais l'aigle ſuppoſa qu'il en venoit chercher par l'ordre exprès de Vénus, & que c'étoit pour elle; ce qui lui en rendit l'abord

un peu plus aiſé. Il revint & rendit le vaſe plein à Pſiché, qui s'en alla bien joyeuſe le préſenter vîte à Vénus.

Cela ne fut point capable de déſarmer la colère de cette déeſſe. Avec un ſouris plein d'aigreur, elle menaça Pſiché de l'expoſer à des peines nouvelles & plus cruelles. « Il faut, lui dit-elle, que tu ſois quelqu'habile magicienne, pour avoir ainſi exécuté les ordres que je t'ai donnés. Mais ce n'eſt pas tout ; il faut, ma belle enfant, que vous me rendiez encore quelques petits ſervices : prenez cette boîte, & vous en allez dans les enfers la préſenter à Proſerpine. Dites-lui : Vénus vous prie de lui envoyer un peu de votre beauté, ſeulement autant qu'il lui en faut pour un jour, parce qu'elle a uſé toute la ſienne pendant la maladie de ſon fils ; mais ſurtout revenez vîte, ajouta-t-elle, j'en ai beſoin pour me trouver à une aſſemblée des dieux ».

Pſiché connut alors tout ce que ſa deſtinée avoit d'affreux. Elle vit bien qu'on en vouloit ouvertement à ſa vie. Que pouvoit elle penſer autre choſe, puiſqu'on l'envoyoit dans le ſéjour des morts ? Sans différer davantage, elle s'achemine vers une tour fort élevée ; elle y monte dans le deſſein de ſe précipiter du haut en bas. Elle croyoit que c'étoit là le moyen le plus sûr & le plus aiſé pour deſcendre dans les enfers. Mais la tour commença à parler :

« pourquoi, malheureuſe Pſiché, lui dit-elle, voulez-vous finir vos jours de cette manière ? Pourquoi ſuccombez-vous ſi facilement ſous le dernier péril, où Vénus doit vous expoſer? Si votre ame eſt une fois ſéparée de votre corps, certainement vous irez aux enfers, mais vous n'en reviendrez jamais ; ainſi écoutez mes avis. Aſſez proche de la fameuſe ville de Lacédémone, qui n'eſt pas loin d'ici, cherchez dans des lieux détournés & à l'écart, vous y trouverez le Ténare ; c'eſt un ſoupirail des enfers, & une de leurs portes, où vous verrez un chemin impratiqué, qui vous conduira droit au palais de Pluton ; mais gardez-vous bien d'aller les mains vides dans ces lieux ténébreux, il faut que vous ayez dans chaque main un gâteau de farine d'orge pétri avec du miel, & deux pièces de monnoie dans votre bouche.

» Quand vous ſerez environ à moitié chemin, vous trouverez un âne boiteux, chargé de bois, conduit par un ânier qui ſera boiteux auſſi ; il vous priera de lui ramaſſer quelques petits bâtons, qui ſeront tombés de la charge de ſon âne, paſſez ſans lui répondre un ſeul mot. Vous arriverez enſuite au fleuve des morts, où vous verrez Caron qui attend qu'on le paye, pour embarquer les paſſagers dans ſon méchant petit bateau, & les rendre à l'autre rive. Faut-il donc que l'avarice règne auſſi parmi les morts ? Que Pluton lui-

même, quelque grand dieu qu'il ſoit, ne faſſe rien pour rien, & que ſi un pauvre mourant n'a pas de quoi payer ſon paſſage, il ne lui ſoit pas permis de mourir? Donnez donc à cet avare nautonnier une des pièces de monnoie que vous aurez apportées, de manière cependant qu'il la prenne lui-même de votre bouche. Traverſant enſuite ces triſtes eaux, vous y verrez nager le ſpectre hideux d'un vieillard, qui vous tendant les mains, vous priera de l'aider à monter dans le bateau; n'en faites rien, & ne vous laiſſez pas toucher d'une pitié qui vous ſeroit funeſte.

» Lorſque vous ſerez arrivée à l'autre bord du fleuve, vous n'aurez pas beaucoup marché, que vous trouverez de vieilles femmes occupées à faire de la toile, qui vous prieront de les aider un moment, il ne faut pas ſeulement que vous touchiez à leur ouvrage. Ce ſont autant de piéges que Vénus vous tendra pour vous faire tomber des mains au moins un des gâteaux que vous devez porter avec vous, & ne croyez pas que ce fût une perte légère; car ſi vous en laiſſez échapper un, vous ne reverrez jamais la lumière. Vous trouverez devant le palais de Proſerpine un chien d'une grandeur énorme, qui a trois têtes, dont il aboye d'une manière effrayante, & qui ne pouvant faire de mal aux morts, tâche de les épouvanter par ſes hurlemens. Il garde continuellement l'entrée de ce

palais ; ſi vous lui jetez un de vos gâteaux, vous paſſerez devant lui ſans peine, & vous arriverez à l'appartement de Proſerpine, qui vous recevra avec bonté, & vous invitera de vous aſſeoir & de vous mettre avec elle à une table magnifiquement ſervie ; mais gardez-vous bien d'en rien faire ; aſſeyez-vous à terre, & demandez du pain noir que vous mangerez. Enſuite ayant dit à Proſerpine le ſujet qui vous amène, recevez ce qu'elle vous donnera, & retournant ſur vos pas, ſauvez-vous de la fureur du chien, en lui jetant le gâteau qui vous reſtera ; donnez enſuite à Caron votre autre pièce de monnoie, & ayant repaſſé le fleuve, reprenez le même chemin par où vous aurez été, & vous reverrez la lumière des cieux. Mais ſur toutes choſes, je vous avertis de vous bien garder d'ouvrir cette boîte que vous rapporterez, de ne pas ſuccomber à la curioſité de voir ce tréſor de beauté divine qu'elle renferme ». C'eſt ainſi que cette tour s'acquitta de la commiſſion qu'elle avoit d'apprendre à Pſiché ce qu'elle devoit faire.

Auſſitôt Pſiché s'en alla vers le Tenare, & ayant fait proviſion de deux gâteaux & de deux pièces d'argent, elle prend la route des enfers, elle paſſe devant l'ânier boîteux ſans lui dire un mot, elle paye Caron d'une de ſes pièces pour ſon paſſage, elle mépriſe l'inſtance que lui fait le vieillard qui nageoit ſur le fleuve, elle réſiſte aux prières trompeuſes

peuſes des vieilles qui faiſoient de la toile, & après avoir appaiſé la rage de Cerbère, en lui jetant un de ſes gâteaux, elle entre dans le palais de Proſerpine, où, après avoir refuſé conſtamment de s'aſſeoir & de ſe mettre à table avec cette Déeſſe, elle s'aſſied humblement à ſes pieds, & ſe contente de gros pain. Elle lui apprend enſuite pour quel ſujet Vénus l'avoit envoyée. Proſerpine remplit la boîte, la referme & la lui remet entre les mains; & Pſiché ayant donné ſon autre gâteau à Cerbère, & ſa dernière pièce de monnoie à Caron, revient au monde avec joie. Si-tôt qu'elle eut revu la lumière de ce monde, par une curioſité indiſcrète, elle ſentit rallentir ſon empreſſement d'aller chez Vénus. « Ne ſerois-je pas bien ſimple, dit-elle en elle-même, ſi ayant entre mes mains la beauté des Déeſſes, je n'en prenois pas un peu pour moi-même, afin de regagner par-là le cœur de mon cher amant ». En même-tems elle ouvre la boîte; mais au lieu de la beauté qu'elle y croyoit trouver, il en ſort une vapeur noire, une exhalaiſon infernale qui l'environne, & dans l'inſtant un ſi profond ſommeil s'empare de tous ſes ſens, qu'elle tombe ſans mouvement, & comme un corps privé de vie.

Mais l'amour, dont la bleſſure étoit aſſez bien guérie, ne pouvant ſupporter plus long-tems l'abſence de ſa Pſiché, s'envole par une fenêtre de la

chambre, où l'on le gardoit; & comme un aſſez long repos avoit fortifié ſes aîles, il va d'un ſeul vol à l'endroit où elle étoit. Il ramaſſe toute cette vapeur aſſoupiſſante dont elle étoit entourée, & la renferme dans la boîte; enſuite il l'éveille, en la piquant doucement d'une de ſes flèches. « Eh bien! lui dit-il, infortunée Pſiché, votre curioſité ne vous a-t-elle pas miſe encore à deux doigts de votre perte; mais ne perdez point de tems, allez, exécutez l'ordre que ma mère vous a donné, je prendrai ſoin du reſte ». Il s'envole en achevant ces mots, & Pſiché ſe hâte d'aller porter à Vénus le préſent de Proſerpine.

Cependant Cupidon brûlant d'amour, & craignant que ſa mère ne le livrât bientôt à la Sobriété, dont elle l'avoit menacé, eut recours à ſes ruſes ordinaires. Il élève ſon vole juſques dans les cieux, va ſe jeter aux pieds de Jupiter, & lui fait entendre ſes raiſons. Ce maître des dieux, après l'avoir baiſé, lui dit: « mon fils, dont j'éprouve moi-même le pouvoir, quoique tu ne m'aies jamais rendu les honneurs que je reçois des autres dieux; quoique tu m'aies ſouvent bleſſé, moi qui règle les élémens & le cours des aſtres, & que m'ayant enflamé tant de fois pour des beautés mortelles, tu m'aies diffamé parmi les hommes, en me faiſant commettre, contre les bonnes mœurs & contre les loix, un grand nombre d'adultères, & m'obligeant de cou-

vrir ma divinité ſous je ne ſai combien de formes ridicules, de ſerpent, de feu, de bêtes farouches, d'oiſeaux & d'autres animaux; cependant je n'écouterai que ma bonté ordinaire, d'autant plus que tu as été élevé dans mes bras. Tu peux donc t'aſſurer que je t'accorderai tout ce que tu demandes, à condition néanmoins que tu auras des égards pour ceux qui aiment comme toi, & que ſi tu vois ſur la terre quelque fille d'une excellente beauté, tu la rendras ſenſible pour moi, en reconnoiſſance du ſervice que je vais te rendre ».

Jupiter ayant ainſi parlé, donne ordre à Mercure de convoquer promptement une aſſemblée de tous les dieux, & de déclarer que ceux qui ne s'y trouveroient pas, ſeroient mis à une groſſe amende. La crainte de la payer les fait venir de toutes parts; ils prennent tous leurs places; & Jupiter aſſis ſur ſon trône leur parle ainſi. « Dieux, dont le nom eſt écrit » dans le livre des muſes, vous connoiſſez tous cet » enfant, leur dit-il, en montrant l'amour, il a été » élevé dans mes bras; j'ai formé le deſſein de mettre » un frein à l'impétuoſité de ſes premiers feux; il » eſt aſſez perdu de réputation, par tous les mau- » vais diſcours qu'on tient de ſes débauches; il » faut lui ôter l'occaſion de les continuer, & mo- » dérer par le mariage l'ardeur de ſa jeuneſſe : il » a fait choix d'une fille, il l'a ſéduite, je ſuis » d'avis qu'il l'épouſe, & qu'il ſoit heureux & con-

» tent avec Pſiché, dont il eſt amoureux. S'adreſ-
» ſant enſuite à Vénus : & vous ma fille, lui dit-
» il, ne vous affligez point, & ne craignez point
» que votre fils déroge à ſa naiſſance en épouſant
» cette mortelle; je vais rendre les conditions
» égales, & faire un mariage dans toutes les
» formes ». Et ſur le champ ayant donné ordre à Mercure d'amener Pſiché dans le ciel, il lui préſente un vaſe plein d'ambroiſie : « Prenez Pſiché,
» lui dit-il, & ſoyez immortelle, jamais l'amour
» ne ſe ſéparera de vous, je l'unis a vous pour
» toujours par les liens du mariage ».

Auſſitôt on dreſſa le ſomptueux appareil du feſtin de la noce; l'amour & ſa Pſiché occupoient les premières places, Jupiter & Junon étoient enſuite, & après eux toutes les autres Divinités ſelon leur rang. Ganimède, ce jeune berger, l'échanſon de Jupiter, lui ſervoit à boire du nectar. Bacchus en ſervoit aux autres dieux, Vulcain faiſoit la cuiſine, les Heures ſemoient des fleurs de tous côtés, les Graces répandoient des parfums, & les Muſes chantoient. Apollon joua de la lyre, Vénus danſa de fort bonne grace; & pendant que les neuf Muſes formoient un chœur de muſique, un Satyre jouoit de la flûte, & Pan du flageolet. C'eſt ainſi que Pſiché fut mariée en forme à ſon cher Cupidon. Au bout de quelque tems ils eurent une fille que nous appelons la Volupté.

Voilà le conte que cette vieille à moitié ivre, faiſoit à la jeune fille que les voleurs tenoient priſonnière, & moi qui l'avois écouté d'un bout à l'autre, j'étois véritablement fâché de n'avoir point de tablettes pour écrire une auſſi jolie fable que celle-là. Dans le moment, nos voleurs arrivèrent tous chargés de butin; il falloit qu'ils euſſent eſſuyé quelque rude combat, car il y en avoit pluſieurs de bleſſés qui reſtèrent dans la caverne pour panſer leurs plaies pendant que ceux qui étoient les plus alertes ſe diſpoſoient à aller querir le reſte de leur vol qu'ils avoient caché, à ce qu'ils diſoient, dans une grotte. Après qu'ils eurent mangé un morceau à la hâte, ils nous emmenèrent, mon cheval & moi, & nous firent marcher à coups de bâtons par des valons, & des lieux détournés, juſqu'au ſoir que nous arrivâmes, fort fatigués, proche d'une caverne d'où ils tirèrent beaucoup de hardes, & nous en ayant chargés, ſans nous laiſſer prendre haleine, ils nous firent repartir dans le moment. Ils nous faiſoient marcher avec tant de précipitation, craignant qu'on ne courût après eux, qu'à force de coups dont ils m'aſſommoient, ils me firent tomber ſur une pierre qui étoit proche du chemin, d'où, tout bleſſé que j'étois au pied gauche & à la jambe droite, ils me firent relever en me maltraitant encore plus qu'auparavant. « Juſqu'à quand, dit

l'un d'eux, nourrirons-nous cet âne éreinté, dont nous tirons ſi peu de ſervice, & que voilà préſentement encore boiteux. Il nous a apporté le malheur avec lui, dit un autre; depuis que nous l'avons, nous n'avons pas fait une ſeule affaire un peu conſidérable; nous n'avons preſque gagné que des coups, & les plus braves de notre troupe ont été tués. Je vous jure, dit un troiſième, que nous ne ſerons pas plutôt arrivés avec ces hardes, qu'il ſemble ſi fâché de porter, que je le jetterai dans quelque précipice pour en régaler les vautours ».

Pendant que ces honnêtes gens raiſonnoient ainſi entr'eux ſur la manière dont ils me feroient mourir, nous arrivâmes en peu de tems à leur habitation; car la peur m'avoit, pour ainſi dire, donné des aîles. Ils déchargèrent à la hâte ce que nous apportions, & ſans ſonger à nous donner à manger, ni à me tuer, comme ils avoient dit, ils ſe remirent tous en chemin avec précipitation, emmenèrent avec eux leurs camarades, qui étoient reſtés d'abord à cauſe de leurs bleſſures. Ils alloient, diſoient-ils, querir le reſte du butin qu'ils avoient fait, dont ils n'avoient pu nous charger.

Je n'étois pas cependant dans une petite inquiétude, ſur la menace qu'on m'avoit faite de me faire mourir. « Que fais-tu ici, Lucius, diſois-je en moi-même? qu'attends-tu? une mort cruelle

que les voleurs te deſtinent? Ils n'auront pas grand peine à en venir à bout, tu vois bien ces pointes de rocher dans ces précipices; en quelque endroit que tu tombes, ton corps ſera briſé & tes membres diſperſés. Que ne t'armes-tu d'une bonne réſolution? Que ne te ſauves-tu pendant que tu le peux faire? Tu as la plus belle occaſion du monde de t'enfuir, préſentement que les voleurs ſont abſens. Crains-tu cette miſérable vieille qui te garde, qui ne vit plus qu'à demi, que tu peux même achever de faire mourir tout-à-fait d'un ſeul coup de pied, quand ce ne ſeroit que de ton pied boiteux? Mais où iras-tu? qui voudra te donner retraite? Voilà certainement, continuois-je en moi-même, une inquiétude bien ridicule & bien digne d'un âne; car peut-il y avoir quelqu'un dans les chemins qui ne ſoit fort aiſe de trouver une monture, & qui ne l'emmène avec lui ».

Dans le moment, faiſant un vigoureux effort, je romps le licou qui me tenoit attaché, & je m'enfuis à toutes jambes. Je ne pus cependant éviter que cette fine vieille ne m'aperçût. Si-tôt qu'elle me vit détaché, elle accourut à moi avec une force & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe & de ſon âge, me prit par le bout de mon licou, & fit tous ſes efforts pour me ramener; mais comme j'avois toujours dans l'eſprit la cruelle réſolution que les voleurs avoient priſe contre moi,

je fus impitoyable pour elle, & lui lançant quelques ruades, je l'étendis tout de ſon long par terre. Quoiqu'elle fût en cet état, elle tint bon & ne lâcha point mon licou, de manière qu'en fuyant je la traînai quelques pas après moi. Elle ſe mit à crier de toute ſa force, & à appeler du ſecours; mais elle avoit beau crier & ſe lamenter, il n'y avoit perſonne pour lui aider que cette jeune fille que les voleurs avoient priſe, qui accourant au bruit vit un fort beau ſpectacle. Elle trouva une vieille Dircé traînée, non par un taureau, mais par un âne. Cette fille prenant une courageuſe réſolution, s'enhardit à faire une action merveilleuſe; car ayant arraché la longe de mon licou des mains de la vieille femme, & m'ayant flatté pour m'arrêter, elle monte tout d'un coup ſur moi, & m'excite à courir de toute ma force.

L'envie que j'avois de m'enfuir & de délivrer cette jeune fille, jointe aux coups qu'elle me donnoit pour me faire aller plus vîte, me faiſoit galoper, comme auroit pu faire un bon cheval. Je tâchois de répondre aux paroles flatteuſes qu'elle me diſoit par mes henniſſemens, & quelquefois détournant la tête pour faire ſemblant de me gratter les épaules, je lui baiſois les pieds. Cette fille alors pouſſant un profond ſoupir, & levant ſes triſtes yeux au ciel: « grands dieux, » dit-elle, ne m'abandonnez-pas, dans l'ex-

» trême péril où je me trouve; & toi, fortune trop
» cruelle, ceſſe d'exercer tes rigueurs contre moi;
» tu dois être contente de tous les maux que tu
» m'as fait ſouffrir. Mais toi, cher animal, qui
» me procures la liberté, & me ſauves la vie,
» ſi tu me portes heureuſement chez moi, & que
» tu me rendes à ma famille & à mon cher amant,
» quelles obligations ne t'aurai-je point! quels
» honneurs ne recevras-tu point de moi! &
» comment ne ſeras-tu pas ſoigné & nourri!
» Premièrement, je peignerai bien le crin de ton
» encollure, & je l'ornerai de mes joyaux, je
» ſéparerai le poil que tu as ſur la tête & le fri-
» ſerai; je démêlerai auſſi ta queue qui eſt affreuſe
» à force d'être négligée; j'enrichirai tout ton
» harnois de bijoux d'or, qui brilleront ſur toi
» comme des étoiles, & quand tu paroîtras ainſi
» pompeux dans les rues, le peuple te ſuivra avec
» empreſſement & avec joie. Je te porterai tous
» les jours à manger dans mon tablier de ſoie,
» tout ce que je pourrai imaginer de plus délicat
» & de plus friand pour toi, comme à l'auteur
» de ma liberté; & même avec la bonne chère
» que tu feras, avec le repos & la vie heureuſe
» dont tu jouiras, tu ne laiſſeras pas d'avoir beau-
» coup de gloire; car je laiſſerai un monument
» éternel de cet évenement & de la bonté des
» dieux; je ferai faire un tableau qui repréſen-

» tera cette fuite, que j'attacherai dans la grande » ſalle de ma maiſon. On le viendra voir, on en » contera l'hiſtoire en tous lieux, & la poſtérité » la verra écrite par les fameux auteurs, ſous ce » titre: l'illuſtre fille ſe ſauvant de captivité ſur » un âne. Cette aventure ſera au nombre des » merveilles de l'antiquité; & comme on ſaura » qu'elle eſt véritable, on ne doutera plus que » Phryxus n'ait traverſé la mer ſur un bélier, » qu'Arion ne ſe ſoit ſauvé ſur le dos d'un dau- » phin, & qu'Europe n'ait été enlevée par un » taureau, il n'eſt pas impoſſible que ſous la » figure de cet âne quelqu'homme ou quelque » dieu ne ſoit caché ».

Pendant que cette fille raiſonnoit ainſi; & qu'elle faiſoit des vœux au ciel, en ſoupirant continuellement, nous arrivâmes à un carrefour. Auſſitôt elle me tourna la tête avec mon licou, pour me faire aller à main droite, parce que c'étoit le chemin qui conduiſoit chez ſon père; mais moi qui ſavois que les voleurs avoient pris cette route pour aller chercher le reſte du vol qu'ils avoient fait, j'y réſiſtois de toute ma force. « A quoi penſes-tu? diſois-je en moi-même, fille infortunée? que fais-tu? quel eſt ton empreſſement de chercher la mort? pourquoi me veux-tu faire aller par un chemin qui ſera celui de notre perte à l'un & à l'autre »? Pendant que nous étions dans

cette conteſtation, la fille me voulant faire aller à droite, & moi voulant aller à gauche, comme ſi nous euſſions diſputé pour les limites d'un héritage, pour la propriété d'un terrein, ou pour la ſéparation d'un chemin; les voleurs, qui revenoient chargés du reſte de leur butin, nous rencontrent, & nous ayant reconnus de loin au clair de la lune, ils nous ſaluent avec un ris moqueur. « Pourquoi, nous dit l'un de la troupe, courez-vous ainſi à l'heure qu'il eſt? N'avez-vous point de peur des eſprits & des fantômes qui rodent pendant la nuit? Etoit-ce pour aller voir vos parens en cachette, la bonne enfant, que vous faiſiez tant de diligence? Mais nous vous donnerons de la compagnie dans votre ſolitude, & nous vous montrerons un chemin plus court que celui-ci, pour aller chez vous ». En achevant ces mots, il étend le bras, me prend par mon licou, & me fait retourner ſur mes pas en me frappant rudement avec un bâton plein de nœuds qu'il tenoit en ſa main.

Alors voyant qu'on me faiſoit aller par force trouver la mort qui m'étoit deſtinée, je me ſouvins de la bleſſure que j'avois au pied, & commençai à boiter tout bas, & à marcher la tête entre les jambes. Oh! oh! dit celui qui m'avoit détourné de notre chemin, tu chancelles & tu boites plus que jamais; tes mauvais pieds ſont excellens pour fuir, mais pour retourner ils n'en

ont pas la force : il n'y a qu'un moment que tu ſurpaſſois en vîteſſe Pégaſe même avec ſes aîles. Pendant que ce bon compagnon plaiſantoit ainſi agréablement avec moi, me donnant de tems en tems quelques coups de bâton, nous avancions toujours chemin; nous arrivâmes enfin à la première enceinte du lieu de leur retraite. Nous trouvâmes la vieille femme pendue à une branche d'un grand Cyprès. Les voleurs commencèrent par la détacher & la jetèrent dans un précipice, avec la corde qui l'avoit étranglée, qu'elle avoit encore au cou. Ayant enſuite lié & garotté la jeune fille, ils ſe jettent comme des loups affamés ſur des viandes que la malheureuſe vieille leur avoit apprêtées; & pendant qu'ils les mangent, ou plutôt qu'ils les dévorent, ils commencent à délibérer entr'eux quelle vengeance ils prendroient de nous, & de quel ſupplice ils nous feroient mourir.

Les opinions furent différentes, comme il arrive ordinairement dans une aſſemblée tumultueuſe; l'un diſant qu'il falloit brûler la fille toute vive; un autre étoit d'avis qu'elle fût expoſée aux bêtes féroces; le troiſième la condamnoit à être pendue; le quatrième vouloit qu'on la fît mourir au milieu des ſupplices; enfin, ſoit d'une manière ou d'une autre, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne la condamnât à la mort. Un d'entr'eux ayant fait faire ſilence, commença à parler ainſi :

« Il ne convient point aux regles de notre ſociété, à la clémence de chacun de vous en particulier, ni à ma modération, qu'on puniſſe cette fille avec tant de rigueur, & plus que ſa faute ne le mérite. Il n'eſt pas juſte de l'expoſer aux bêtes, de l'attacher au gibet, de la brûler, de lui faire ſouffrir des tourmens, ni même de hâter ſa mort. Suivez plutôt mon conſeil, accordez-lui la vie, mais telle qu'elle le mérite. Vous n'avez pas oublié, je crois, la réſolution que vous avez priſe, il y a long-tems, touchant cet âne, qui travaille fort peu, & qui mange beaucoup; qui faiſoit ſemblant d'être boiteux il n'y a qu'un moment, & qui ſervoit à la fuite de cette fille. Je vous conſeille donc d'égorger demain cet animal, de vider toutes ſes entrailles, & que cette fille qu'il a préférée à nous, ſoit enfermée toute nue dans ſon ventre; de manière qu'elle n'ait que la tête dehors, & que le reſte de ſon corps ſoit caché dans celui de l'âne, qu'on aura recouſu; & de les expoſer l'un & l'autre, en cet état, ſur un rocher à l'ardeur du ſoleil. Ils ſeront ainſi punis tous deux de la manière que vous l'avez réſolu, avec beaucoup de juſtice. L'âne ſouffrira la mort qu'il a méritée depuis long-tems, & la fille ſera la pâture des bêtes, puiſque les vers la mangeront. Elle ſouffrira le ſupplice du feu, quand les rayons brûlans du ſoleil auront échauffé le corps de l'âne; elle éprouvera les tourmens de ceux

qu'on laiſſe mourir attachés au gibet, quand les chiens & les vautours viendront dévorer ſes entrailles. Imaginez-vous encore tous les autres ſupplices où elle ſera livrée; elle ſera enfermée vivante dans le ventre d'une bête morte; elle ſentira continuellement une puanteur inſupportable; la faim l'accablera d'une langueur mortelle, & n'ayant pas la liberté de ſes mains, elle ne pourra ſe procurer la mort ». Après que ce voleur eut ceſſé de parler, tous les autres approuvèrent ſon avis; ce qu'ayant entendu de mes longues oreilles, que pouvois-je faire autre choſe que de déplorer ma triſte deſtinée, mon corps ne devant plus être le lendemain qu'un cadavre?

Fin du ſixième Livre.

LIVRE SEPTIÈME.

SI-TÔT que le retour du ſoleil eut diſſipé les ténèbres de la nuit, on vit arriver un homme qui étoit ſans doute un des camarades de nos voleurs: à l'accueil réciproque qu'ils ſe firent, il étoit aiſé de le connoître; s'étant aſſis à l'entrée de la caverne, & après avoir un moment repris ſon haleine, il leur parla ainſi:

« A l'égard de la maiſon de Milon, que nous pillâmes dernièrement à Hippate, nous n'avons rien à craindre, & nous ſommes en toute ſûreté; car, après que vous en fûtes partis pour revenir ici, chargés de butin, je me fourrai parmi le peuple, & faiſant ſemblant d'être touché, & même indigné de ce qui venoit d'arriver, j'écoutois ce qui ſe diſoit, quelle réſolution l'on prenoit pour découvrir les auteurs de ce vol, & quelle recherche on en feroit, pour venir vous en rendre compte, comme vous me l'aviez ordonné. Tout le monde, d'une commune voix, en accuſoit un certain Lucius, non ſur de foibles conjectures, mais ſur des indices très-forts & très-vraiſemblables: on diſoit qu'il étoit venu quelques jours auparavant avec de fauſſes lettres de recommandation pour Milon, & que contrefaiſant l'honnête homme, il avoit ſi

bien gagné ſes bonnes graces, que ce vieillard l'avoit logé chez lui; que ce Lucius étoit regardé comme un de ſes meilleurs amis, & que pendant ce tems-là il avoit ſéduit la ſervante de ſon hôte, faiſant ſemblant d'être amoureux d'elle, & avoit examiné avec beaucoup de ſoin, toutes les ſerrures, & les verroux des portes de la maiſon, & remarqué l'endroit où Milon ſerroit ſon argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. L'on alléguoit même une preuve bien forte de ſon crime; on diſoit qu'il s'étoit enfui la nuit, pendant qu'on pilloit la maiſon, & qu'il n'avoit point paru depuis ce tems-là: on ajoutoit, que pour ſe garantir de ceux qui le pourſuivoient, & aller plus vîte ſe mettre en ſûreté en quelqu'endroit fort éloigné, il s'étoit ſauvé ſur un cheval blanc qui étoit à lui. Qu'au reſte, on avoit trouvé ſon valet dans le logis; que la juſtice l'avoit fait mettre en priſon, pour lui faire déclarer les crimes, & les complices de ſon maître; que dès le lendemain ce valet avoit été appliqué à la queſtion, & qu'enfin on la lui avoit donnée de toutes les manières les plus rigoureuſes & les plus cruelles, ſans qu'il ait jamais rien voulu avouer ſur toute cette affaire; qu'on avoit envoyé cependant pluſieurs gens dans le pays de ce Lucius, pour tâcher de le découvrir, afin de le faire punir comme ſon crime le mérite ».

Pendant que ce voleur faiſoit un tel rapport,

je

je gémiſſois du fond de mon cœur, en comparant l'état miſérable où je me voyois réduit ſous la forme d'un âne, à la vie heureuſe dont je jouiſſois pendant que j'étois Lucius; & je penſois en moi-même que ce n'étoit pas ſans raiſon que nos ſages anciens ont nommé la fortune aveugle, & l'ont repréſentée même ſans yeux, puiſqu'elle répand ſes faveurs ſur des ſcélérats & des gens indignes, & ne choiſit jamais perſonne avec diſcernement. Que dis-je? Elle s'attache à ſuivre ceux qu'elle fuiroit continuellement, ſi elle voyoit clair; & ce qui eſt plus cruel, elle nous donne ordinairement une réputation que nous ne devons point avoir, & qui eſt même toute contraire à celle que nous méritons: de manière qu'un méchant homme paſſe ſouvent pour homme de bien, & que le plus juſte & le plus innocent eſt quelquefois condamné & puni, comme s'il étoit coupable. Enfin, moi, qui par une diſgrace affreuſe de cette même fortune, me voyois ſous la forme du plus vil & du plus miſérable de tous les animaux; moi, dis-je, dont l'état déplorable auroit excité la pitié de l'homme le plus dur, & le plus méchant, je me voyois encore accuſé d'avoir volé mon hôte, pour qui j'avois beaucoup d'amitié; ce qu'on devoit regarder, avec raiſon, moins comme un vol, que comme un parricide; & il m'étoit impoſſible de défendre mon innocence, ni même

de proférer une ſeule parole, poúr nier le fait. Cependant ma patience étant à bout, de peur qu'il ne parût que le reproche de ma mauvaiſe conſcience, me faiſoit avouer tacitement un crime ſi odieux, je voulus m'écrier : non, je ne l'ai pas fait ; je dis bien le premier mot, avec ma voix forte & rude, & je le dis pluſieurs fois ; mais je ne pus jamais prononcer le reſte, de quelque manière que je tournaſſe mes grandes lèvres. Ainſi, je m'en tins à cette parole : non, non ; & je la répétai pluſieurs fois : mais qu'ai-je encore à me plaindre des cruautés de la fortune, après qu'elle n'a pas eu honte de me ſoumettre au même joug & au même eſclavage que mon cheval.

Pendant que je repaſſois tout cela dans mon eſprit, il me vint une inquiétude bien plus vive, & bien plus preſſante, par le ſouvenir de la réſolution que les voleurs avoient priſe de m'immoler aux manes de la jeune fille ; & regardant ſouvent mon ventre, il me ſembloit déjà que j'étois prêt d'accoucher de cette pauvre malheureuſe. Cependant celui qui venoit de rapporter cette fauſſe accuſation qu'on faiſoit contre moi, tira mille écus d'or, qu'il avoit cachés & couſus dans ſon habit. Il les avoit pris, à ce qu'il diſoit, à pluſieurs paſſans, & les apportoit à la bourſe commune, comme un homme de probité qu'il étoit. Enſuite il s'informa ſoigneuſement de l'état & de

la ſanté de tous ſes camarades ; & quand ils lui eurent appris que pluſieurs de ceux qui avoient le plus de mérite & de valeur, étoient morts en diverſes occaſions, où ils s'étoient ſignalés, il leur conſeilla de laiſſer pour quelque tems les chemins libres, & de ne faire aucune entrepriſe, mais de ſonger plutôt à remplacer ceux qui avoient péri, & à remettre leur vaillante troupe au même nombre qu'elle étoit ; qu'à l'égard de ceux qui ne voudroient pas ſe joindre à eux, ils pourroient les y forcer par des menaces, & y engager par des récompenſes ceux qui avoient bonne volonté ; qu'il y en avoit beaucoup, qui, las d'une condition baſſe & ſervile, aimoient bien mieux embraſſer un genre de vie qui tenoit de la puiſſance & de l'indépendance des rois. Que pour lui, il avoit déjà traité, il y avoit quelque tems, avec un jeune homme, grand, fort & vigoureux, qui lui avoit conſeillé, & l'avoit enfin perſuadé d'employer ſes mains engourdies par une longue oiſiveté, à de meilleurs uſages qu'il ne faiſoit, de profiter de la ſanté dont il jouiſſoit, pendant qu'il le pouvoit, & plutôt que d'étendre le bras pour demander l'aumône, de s'en ſervir pour avoir de l'or.

Ils approuvèrent tous ce conſeil, & réſolurent de recevoir dans leur troupe l'homme dont il venoit de leur parler, comme un digne ſujet, & d'en chercher encore d'autres pour remplacer ceux

qui manquoient. Ce voleur part auſſitôt, & après avoir été quelque tems dehors, il ramène avec lui, comme il l'avoit promis, un jeune homme d'une taille extraordinaire, & à qui pas un de la troupe ne pouvoit être comparé; car, outre qu'il paroiſſoit extrêmement fort & robuſte, il étoit plus grand de toute la tête que tous tant qu'ils étoient; à peine commençoit-il à avoir de la barbe; il étoit à moitié couvert d'un habit fait de vieux haillons d'étoffes différentes, mal couſus enſemble, qui, trop étroit, & ſe joignant à peine, laiſſoit voir ſon ventre & ſa poitrine tout couverts de craſſe. Si-tôt qu'il fut entré; « je vous ſalue, leur dit-il, braves favoris du dieu Mars, vous que je regarde déjà comme mes fidèles compagnons. Recevez avec bonté un homme plein de courage, qui vient avec vous de bon cœur, qui reçoit plus volontiers des coups & des bleſſures ſur ſon corps, que de l'argent dans ſa main, & que le péril de la mort que les autres craignent, ne rend que plus intrépide. Au reſte, ne croyez pas que je ſois quelque pauvre malheureux, & ne jugez pas de mon mérite par ces méchans haillons dont je ſuis couvert; car j'ai été capitaine d'une bonne troupe de gens courageux & déterminés, & j'ai ravagé toute la Macédoine. Je ſuis ce fameux voleur Hemus de Thrace, dont le ſeul nom fait trembler toutes ces provinces, fils de Théron, cet

inſigne brigand, qui m'a élevé au milieu de ſa troupe, qui m'a nourri dans le ſang & le carnage, & m'a rendu le digne héritier de ſa valeur. Mais j'ai perdu en peu de tems tous mes braves compagnons, & les richeſſes immenſes que j'avois amaſſées, pour avoir attaqué témérairement un homme qui avoit été receveur des finances de Céſar, pendant qu'il paſſoit pour ſe rendre au lieu de ſon exil, où, par un revers de fortune, il avoit été condamné; & pour vous mieux inſtruire du fait, je vais vous le compter d'un bout à l'autre:

« Il y avoit à la cour un homme de grande diſtinction, illuſtre par les emplois qu'il avoit poſſédés, & fort bien dans l'eſprit de l'empereur; mais par les calomnies de quelques envieux de ſa fortune, il fut diſgracié & envoyé en exil. Son épouſe, qui ſe nomme Plotine, femme uniquement attachée à ſes devoirs, & d'une vertu ſingulière, dont il avoit eu dix enfans, ſe réſolut de l'accompagner; & ſans ſe ſoucier des délices & du luxe des villes, elle voulut partager ſon malheur. Elle coupa ſes cheveux comme ceux d'un homme, en prit l'habit, & mit pluſieurs ceintures autour d'elle, pleines d'or monnoyé & de joyaux d'un grand prix. En cet état, elle ſuivit ſon mari, au milieu des ſoldats armés qui le gardoient; elle eut part à tous les périls qu'il courut,

& veillant continuellement à ſa ſûreté, elle ſupportoit toutes ſortes de travaux, avec un courage fort au-deſſus de ſon ſexe.

» Après qu'ils eurent ſouffert beaucoup de fatigues par les chemins, & eſſuyé les dangers de la navigation, pour aller à Zacynte, où cet homme étoit malheureuſement rélégué pour un tems, ils arrivèrent au rivage d'Actium, où nous exercions le brigandage depuis que nous étions ſortis de Macédoine. Pour mieux repoſer, ils furent paſſer la nuit à terre, proche de leur vaiſſeau, dans un petit cabaret, qui étoit ſur le bord de la mer. Nous forçâmes la maiſon, & nous prîmes tout ce qu'ils avoient. Ce ne fut pas ſans beaucoup de dangers, à la vérité, que nous nous tirâmes de cette affaire; car d'abord que Plotine entendit du bruit à la porte, elle ſe mit à courir par toute la maiſon, la rempliſſant de ſes cris, appelant au ſecours les ſoldats, les voiſins & ſes domeſtiques, qu'elle nommoit tous par leur nom; mais heureuſement ils ne ſongèrent qu'à ſe cacher les uns & les autres, chacun craignant pour ſa propre vie. Ainſi, nous nous retirâmes ſans accident.

» Cependant cette courageuſe femme, qui, par ſon rare mérite, (car il faut lui rendre juſtice) s'étoit acquis l'eſtime & la conſidération de tout le monde, intercéda ſi bien auprès de l'empereur, qu'elle obtint en peu de tems le retour de ſon

mari, & l'entière punition du vol que nous leur avions fait. Enfin, Céſar voulut que ma troupe fût exterminée, & cela fut fait en moins de rien, tant la ſimple volonté d'un grand prince a de pouvoir. Ainſi, tous mes camarades ayant été à la fin taillés en pièces, j'eus beaucoup de peine à me ſauver, & ſeul je me tirai des bras de la mort, de la manière que vous allez entendre : je me mis ſur le corps un habit de femme aſſez propre & fort ample ; je me couvris la tête d'une de leurs coiffures, & je me chauſſai avec des ſouliers blancs & légers, comme elles les portent d'ordinaire. Ainſi déguiſé & transformé en un autre ſexe que le mien, je me ſauvai au travers des troupes ennemies, ſur un âne qui portoit quelques gerbes d'orge.

» Les ſoldats croyant que je fuſſe une payſanne, me laiſsèrent paſſer librement, d'autant plus qu'en ce tems-là j'étois fort jeune, & n'avois point encore de barbe. Je n'ai cependant pas dégénéré pour cela de la gloire que mon père s'eſt acquiſe, ni de ma première valeur ; car quoique je ne fuſſe pas ſans crainte, étant ſi près des troupes de l'empereur, je n'ai pas laiſſé, à la faveur de mon déguiſement, d'attaquer ſeul quelques maiſons de campagne & quelques châteaux, & d'en arracher cette petite ſubſiſtance. En même tems il tira de ces méchans haillons dont il étoit vêtu, deux mille

écus d'or, qu'il jeta au milieu de la place : & voilà, continua-t-il, un préſent que je vous fais à tous, ou plutôt, ma dot que je vous apporte, & je m'offre d'être votre capitaine, ſi vous m'en jugez digne, vous aſſurant qu'avant qu'il ſoit peu, je convertirai en or cette maiſon qui n'eſt que de pierre ».

Dans l'inſtant même, tous les voleurs, d'un commun conſentement, l'élurent pour leur chef, & lui préſentèrent un habit un peu plus propre que les leurs, afin qu'il s'en revêtît, & qu'il quittât ſes vieux haillons. Dès que cela fut fait, il les embraſſa tous l'un après l'autre ; enſuite on le mit à table, à la place la plus honorable, & tous enſemble célébrèrent ſa réception par un grand repas, où chacun but beaucoup. En cauſant tous de choſes & d'autres, ils lui apprirent la manière dont la jeune fille s'étoit voulu ſauver par mon moyen, & la mort affreuſe qu'ils nous avoient deſtinée à l'un & à l'autre. Il leur demanda où étoit la fille ; ils l'y conduiſirent, & l'ayant vue chargée de chaînes, il s'en revint avec un viſage refroigné. « Je ne ſuis pas, leur dit-il, aſſez mal aviſé, ni aſſez téméraire pour m'oppoſer à ce que vous avez réſolu ; mais je me croirois coupable, ſi je ne vous diſois pas mon ſentiment ſur ce qui regarde vos intérêts. Permettez-moi donc, puiſque c'eſt pour votre bien, de vous dire librement ce que je penſe, d'autant plus que vous êtes toujours

les maîtres de retourner à votre premier avis, ſi le mien ne vous plaît pas. Cependant, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de voleurs de bon ſens qui doivent rien préférer à leur profit, ni même la vengeance qui leur a ſouvent attiré de grands malheurs, ainſi qu'aux autres hommes qui l'ont pratiquée. Si vous enfermez donc cette jeune fille dans le corps de l'âne, il ne vous en reviendra rien autre choſe que d'avoir ſatisfait votre colère ſans aucune utilité. Je vous conſeille bien plutôt de la mener à quelque ville pour la vendre. Une fille auſſi jeune que celle-là ſe vendra fort cher, & je connois depuis long-tems quelques hommes qui font ce trafic, dont il y en a un, entr'autres, qui pourra, je crois, l'acheter beaucoup d'argent, pour la produire à tous venans; ce qui eſt plus convenable à une fille de ſa qualité, que de courir les champs, & de s'enfuir comme elle faiſoit. Votre vengeance même ſera ſatisfaite en quelque façon, par l'état infame où elle ſera réduite. Voilà quel eſt mon ſentiment, que je vous ai déclaré avec franchiſe; après cela, vous êtes les maîtres de ſuivre le vôtre, & de diſpoſer comme il vous plaira de ce qui vous appartient ». C'eſt ainſi que cet excellent avocat plaida pour le profit de toute la troupe, en nous voulant faire conſerver la vie à la fille & à moi.

Cependant, j'avois une inquiétude mortelle,

voyant les longues conſultations que faiſoient ſur cela les voleurs, & la peine qu'ils avoient à ſe déterminer. A la fin ils reviennent tous à l'avis de leur nouveau capitaine, & dans le même tems ils délient la jeune fille. J'avois remarqué que ſi-tôt qu'elle eut jeté les yeux ſur ce jeune homme, & qu'elle l'eut entendu parler d'un lieu de débauche, & de ces ſortes de gens qui font un commerce honteux, elle s'étoit miſe à rire de tout ſon cœur; de manière qu'avec juſte raiſon toutes les femmes me parurent dignes d'un grand mépris, voyant qu'une fille, après avoir feint d'aimer & de regretter un jeune amant qu'elle étoit prête d'épouſer, ſe réjouiſſoit tout d'un coup de la ſeule idée d'une infame proſtitution. Ainſi les mœurs & la conduite des femmes étoient ſoumiſes en ce moment-là à la cenſure d'un âne.

Ce nouveau chef de la troupe reprenant la parole : « pourquoi, leur dit-il, ne célébrons-nous pas une fête en l'honneur du dieu Mars, notre protecteur, pour aller vendre enſuite cette fille, & chercher les hommes que nous devons aſſocier avec nous ? Mais, à ce que je peux voir, nous n'avons pas une ſeule bête pour immoler, ni aſſez de vin pour boire. Envoyez donc dix de nos camarades avec moi, ce nombre me ſuffit pour aller à un château qui n'eſt pas loin d'ici, d'où je vous rapporterai de quoi faire bonne chère ». Si-tôt

qu'il fut parti avec ceux qui devoient l'accompagner, les autres, qui reſtoient, allumèrent un grand feu, & dreſsèrent un autel au dieu Mars avec du gazon. Peu de tems après, les autres reviennent, apportant trois outres pleines de vin, & conduiſant devant eux un troupeau de bêtes, dont ils choiſiſſent un vieux bouc fort grand, & bien chargé de poil, & qu'ils ſacrifient au dieu des combats.

Auſſitôt ils travaillent aux apprêts d'un fort grand repas. Le nouveau venu prenant la parole : « il faut, leur dit-il, que vous connoiſſiez que je ne ſuis pas ſeulement digne d'être votre chef dans vos expéditions militaires, & dans vos brigandages, mais que je mérite encore de l'être dans ce qui regarde vos plaiſirs ». En même tems mettant la main à l'ouvrage, il s'acquitte de tout ce qu'il entreprend avec une facilité merveilleuſe ; il balaye la place, dreſſe les lits pour ſe mettre à table, fait cuire les viandes, apprête les ſauces, & ſert le repas fort proprement ; mais ſurtout il prend ſoin d'exciter ſes camarades à boire de grands coups & ſouvent, pour les enivrer. Cependant, faiſant quelquefois ſemblant d'aller chercher des choſes dont il avoit beſoin, il s'approchoit ſouvent de la jeune fille, & d'un air riant, il lui donnoit quelques morceaux de viande, qu'il avoit pris en cachette, & lui préſentoit des verres de vin, dont il avoit goûté

auparavant. Elle prenoit avec plaiſir tout ce qu'il lui apportoit, & de tems en tems il lui donnoit quelques baiſers, auxquels elle répondoit de tout ſon cœur, ce qui me déplaiſoit extrêmement. « Quoi ! diſois-je en moi-même, fille indigne, as-tu déjà oublié ton amant, & les ſacrés liens qui devoient t'unir à lui, & préfères-tu cet inconnu, ce cruel meurtrier, à ce jeune amant, dont je t'ai entendu parler, que tes parens t'avoient deſtiné pour époux ? Ta conſcience ne te reproche-t-elle rien ? Une vie infame & débordée, au milieu de ces coupe-jarrets, te peut-elle faire oublier un amour honnête & légitime ? Mais ſi les autres voleurs viennent à s'apercevoir par haſard de ce que tu fais, ne crains-tu point qu'ils ne reviennent à leur premier deſſein ? & ne feras-tu point cauſe une ſeconde fois qu'on réſoudra ma mort ? En vérité le mal d'autrui ne te touche guère ».

Pendant que je raiſonnois ainſi en moi-même, plein d'indignation contre cette fille, que j'accuſois injuſtement, je découvris par quelques-uns de leurs diſcours, obſcurs à la vérité, mais qui cependant ne l'étoient pas trop pour un âne d'eſprit, que ce n'étoit point Hemus, ce fameux voleur, qui cauſoit avec elle, mais Tlépolême ſon époux ; & même, comme il continuoit à lui parler, ne ſe défiant pas de ma préſence, il lui dit

en termes plus clairs : prenez bon courage, ma chère Carite ; car, avant qu'il ſoit peu, je vous livrerai enchaînés tous ces ennemis que vous avez ici. Comme il s'étoit ménagé ſur le vin, & qu'il étoit de ſang froid, il recommença à ranimer la débauche des voleurs, qui étoient déjà bien ivres, & ne ceſſa point de les exciter encore plus, qu'il n'avoit fait, à boire beaucoup de vin pur, qu'on avoit tant ſoit peu fait tiédir. A la vérité, je le ſoupçonnai d'avoir mis quelque drogue aſſoupiſſante dans le vin ; car enfin, ils reſtèrent tous tant qu'ils étoient ſans connoiſſance, & comme des gens morts, étendus de côté & d'autre.

Alors Tlépolême les lie tous avec de bonnes cordes comme il veut, & ſans nul obſtacle, met la fille ſur mon dos, & s'achemine pour retourner chez lui. D'abord que nous entrâmes dans la ville, tout le peuple qui avoit tant ſouhaité leur retour, accourt autour de nous, ravi de les revoir. Parens, amis, vaſſaux, domeſtiques, eſclaves, tous s'empreſſent auſſi de venir au-devant d'eux, la joie peinte ſur le viſage. C'étoit un ſpectacle bien nouveau & bien extraordinaire, de voir cette quantité de monde de tous âges & de tous ſexes, qui accompagnoit une fille qu'on menoit en triomphe ſur un âne. Moi-même enfin, qui avois lieu d'être plus content, pour marquer, autant qu'il dépendoit de moi, la part que je prenois à

la joie publique, ouvrant les nazeaux, & dreſſant les oreilles, je me mis à braire de toute ma force, & fis entendre une voix de tonnerre.

Carite étant remiſe entre les mains de ſes parens, pendant qu'ils prenoient ſoin d'elle dans ſa chambre, Tlépolême, ſans tarder davantage, me fit retourner d'où nous venions, avec pluſieurs chevaux, & grand nombre de gens de la ville. J'y allois de fort bon gré; car outre que j'étois curieux naturellement, j'étois bien aiſe de voir prendre les voleurs, que nous trouvâmes encore plus enchaînés par le vin, pour ainſi dire, que par les cordes dont ils avoient été liés. On tira hors de la caverne l'or, l'argent, & toutes les hardes qui y étoient, qu'on nous chargea ſur le corps; enſuite on jeta une partie des voleurs, liés comme ils étoient, dans des précipices, & l'on coupa la tête aux autres avec leurs propres épées. Après cette vengeance, nous revînmes à la ville, joyeux & contens. Toutes ces richeſſes que nous apportions furent dépoſées dans le tréſor public. La fille fut à bon droit donnée en mariage à Tlépolême, qui venoit de la retirer des mains des voleurs. Dès ce moment-là elle eut toujours beaucoup de ſoin de moi, ne m'appelant jamais autrement que ſon libérateur, & le jour de ſes noces elle ordonna qu'on mît de l'orge tout plein dans ma mangeoire, & qu'on me don-

nât tant de foin, qu'un chameau en auroit eu ſuffiſamment.

Cependant quelles malédictions aſſez grandes pouvois-je donner à Fotis de m'avoir changé en âne plutôt qu'en chien, voyant quantité de ces animaux qui étoient bien ſouls, & qui avoient fait bonne chère, tant des viandes qu'ils avoient dérobées, que des reſtes d'un repas magnifique. Le lendemain de la noce, la nouvelle mariée ne ceſſa point de parler à ſon époux, & à ſes parens des obligations qu'elle prétendoit m'avoir, tant qu'enfin ils lui promirent de me combler d'honneurs; & les amis particuliers de la famille aſſemblés, on délibéra de quelle manière l'on pourroit me récompenſer dignement. Il y en eut un qui étoit d'avis qu'on me gardât à la maiſon ſans me faire travailler, en m'engraiſſant avec de l'orge broyée, des féves & de la veſce; mais l'avis d'un autre prévalut: il conſeilla qu'on me mît plutôt en liberté à la campagne, avec des jumens, pour produire des mulets.

On fit donc venir celui qui avoit le ſoin des haras, à qui l'on ordonna de m'emmener, après qu'on m'eut bien recommandé à lui. J'allois, à la vérité, avec une fort grande joie où l'on me menoit, ſongeant que je ne ſerois plus obligé de porter aucun fardeau, & qu'étant en liberté je pourrois trouver quelques roſes au retour du prin-

tems, quand l'herbe des prés commence à pouſſer. Il me venoit même ſouvent en penſée que, puiſqu'on me traitoit ſi bien ſous ma figure d'âne, ce ſeroit encore toute autre choſe quand j'aurois repris ma forme humaine.

Mais d'abord que cet homme m'eut mené à la campagne, je n'y trouvai ni les plaiſirs, ni la liberté que j'eſpérois; car ſa femme, qui étoit avare & méchante, me mit auſſitôt ſous le joug, pour me faire tourner la meule du moulin, & me frappant ſouvent avec un bâton, elle préparoit de quoi faire du pain pour ſa famille, aux dépens de ma peau. Non contente de me faire travailler pour elle, elle me faiſoit moudre le bled de ſes voiſins, dont elle retiroit de l'argent, & malgré toutes mes peines, infortuné que j'étois, encore ne me donnoit-elle pas l'orge qu'on avoit ordonné pour ma nourriture; elle me le faiſoit moudre, & le vendoit aux payſans des environs, & après que j'avois tourné tout le jour cette pénible machine, elle ne me donnoit le ſoir que du ſon malpropre, non criblé, & tout plein de gravier.

Au milieu de tant de malheurs, dont j'étois accablé, la fortune cruelle m'en ſuſcita de nouveaux, afin que, ſelon le proverbe, je puſſe me vanter de mes hauts faits, tant en paix qu'en guerre; car ce brave intendant des haras, exécutant l'ordre de ſon maître, un peu tard à la vérité,

vérité, me mit enfin avec les jumens. Etant donc en liberté, plein de joie, ſautant & gambadant, je choiſiſſois déjà les cavalles qui me paroiſſoient être les plus propres à mes plaiſirs; mais dans cette occaſion, comme dans pluſieurs autres, l'eſpérance agréable dont je m'étois flatté, ſe vit bientôt détruite; car les chevaux qu'on engraiſſoit depuis long-tems pour ſervir d'étalons, qui d'ailleurs étoient fiers, vigoureux, & beaucoup plus forts que quelque âne que ce pût être, ſe défiant de moi, & craignant de voir dégénérer leur race, ſi j'approchois des jumens, me pourſuivirent en fureur comme leur rival, ſans aucun égard pour les droits ſacrés de l'hoſpitalité. L'un ſe cabrant me préſente ſon large poitrail, & m'aſſomme avec ſes pieds de devant, l'autre me tournant la croupe, me lance des ruades; un troiſième me menaçant avec un henniſſement qui marquoit ſa colère, accourt à moi l'oreille baſſe, en me montrant ſes dents aiguës, dont il me mord de tous côtés. C'étoit à peu près la même choſe que ce que j'avois lu dans l'hiſtoire d'un roi de Thrace, qui faiſoit dévorer ſes hôtes infortunés par des chevaux ſauvages qu'il avoit, ce redoutable tyran aimant mieux les nourrir de corps humains, que d'orge, tant il étoit avare! Ainſi me voyant tout meurtri, & la peau toute déchirée, par le mauvais traite-

ment que je venois d'eſſuyer, je regrettois encore le tems que je tournois la meule du moulin.

Mais la fortune qui ne ſe laſſoit point de me perſécuter, me prépara de nouveaux tourmens. On me deſtina à aller querir du bois à la montagne, ſous la conduite d'un jeune garçon, le plus méchant qu'il y eût au monde. Je ne ſouffrois pas ſeulement beaucoup de la fatigue de grimper au haut de cette montagne, qui étoit fort élevée, & de m'uſer la corne des pieds ſur des pierres aiguës, mais encore de la quantité de coups de bâton que je recevois continuellement, qui me cauſoient une ſi grande douleur, que je la reſſentois juſques dans la moëlle des os, & ce maudit valet, à force de donner ſur ma cuiſſe droite, & à la même place, m'emporta la peau, & me fit une très-grande plaie, ſur laquelle cependant il ne laiſſa pas toujours de frapper. Outre cela, il me donnoit une ſi grande charge de bois, qu'à la voir, vous l'auriez crue plutôt deſtinée pour un éléphant que pour un âne.

Quand il arrivoit que mon fardeau penchoit, au lieu de me ſoulager tant ſoit peu en me déchargeant de quelques morceaux de bois du côté qui peſoit trop, ou du moins en les tranſportant de l'autre côté pour rendre le poids égal, il y ajoutoit au contraire des pierres, & remédioit

ainſi à l'inégalité du fardeau ; cependant, malgré toutes les peines que j'endurois, il n'étoit pas content de l'énorme charge que je portois, & ſi nous trouvions par haſard quelque ruiſſeau à traverſer, pour ne ſe pas mouiller les pieds, il ſe jetoit ſur moi, & s'aſſeyoit ſur mon dos, comme une légère augmentation au poids qu'il m'avoit mis ſur le corps. S'il arrivoit quelquefois que le bord du chemin fût gliſſant, de manière que chargé comme j'étois, je ne puſſe me ſoutenir, & que je tombaſſe par terre, mon brave conducteur, au lieu de m'aider à me relever en me ſoulevant avec mon licou, ou par la queue, ou d'ôter une partie de mon fardeau, juſqu'à ce que je fuſſe au moins debout, ne ceſſoit point de me frapper depuis la tête juſqu'aux pieds, avec un grand bâton, & c'étoit tout le ſecours qu'il me donnoit, juſqu'à ce que je fuſſe relevé.

Il s'aviſa d'une nouvelle méchanceté : il fit un petit paquet d'épines, dont la piqûre étoit vénimeuſe ; il me l'attacha à la queue afin que par le mouvement que je leur donnerois en marchant, leurs pointes dangereuſes m'entraſſent dans la peau. Je ſouffrois donc une double peine, ſi j'allois bon train, pour éviter d'être battu, les épines me piquoient cruellement, & ſi je m'arrêtois un moment pour faire ceſſer la douleur

qu'elles me cauſoient, on me donnoit des coups de bâton pour me faire marcher. Enfin, il ſembloit que ce maudit valet n'eût autre choſe en tête que de me faire périr de quelque manière que ce pût être; il m'en menaçoit même quelquefois, en jurant qu'il en paſſeroit ſon envie, & il arriva une choſe qui anima encore ſa déteſtable malice contre moi.

Un jour ma patience étant abſolument à bout, par ſes mauvais traitemens, je lui lançai une ruade de toute ma force, & voici ce qu'il imagina pour s'en venger. Il me chargea d'étoupes, qu'il attacha comme il faut avec des cordes; enſuite il me met en chemin, & prenant un charbon ardent au premier hameau par où nous paſsâmes; il le fourre au milieu de ma charge. Le feu s'étant conſervé & nourri quelque tems dans ces étoupes, la flamme commença à paroître, & bientôt je fus tout en feu, ſans que je puſſe imaginer aucun moyen de m'en garantir, ni d'éviter la mort, un embraſement de cette nature ayant plutôt fait ſon effet qu'on n'a ſeulement eu le tems de ſonger à y remédier. Mais dans cette cruelle extrémité, la fortune vint à mon ſecours, & me garantit du trépas qui m'avoit été préparé, pour me réſerver peut-être à de nouvelles peines. Ayant aperçu proche de moi une mare bour-

beuſe, que la pluie du jour précédent avoit remplie, je me jetai dedans tout d'un coup, & la flamme qui m'alloit brûler étant éteinte, j'en ſortis ſoulagé de mon fardeau, & délivré de la mort; mais ce méchant petit coquin avec une effronterie ſans pareille, rejetta ſur moi la faute de l'inſigne méchanceté qu'il venoit de me faire, & aſſura à tous les pâtres de la maiſon, que paſſant proche d'un feu que faiſoient les voiſins, je m'étois laiſſé tomber dedans, exprès pour brûler ce que je portois, & me regardant avec un ris moqueur: « juſqu'à quand, continua-t-il, nourrirons-nous ce boute-feu, qui ne nous rend aucun ſervice».

Au bout de quelques jours, il imagina de plus grandes cruautés pour me tourmenter. Après avoir vendu le bois que j'apportois, à la première cabane que nous recontrâmes, il me ramena à vide, criant de toute ſa force qu'il lui étoit impoſſible de s'aider de moi, tant j'étois méchant; qu'il renonçoit au pénible emploi de me conduire. « Voyez-vous, diſoit-il, cet animal tardif & peſant, plus âne encore par ſon incontinence que par ſa pareſſe, outre toutes les peines qu'il me donne ordinairement, il m'en cauſe encore de nouvelles, par le danger où il m'expoſe à tout moment. D'abord qu'il voit quelques perſonnes

dans les chemins, ſoit un jeune garçon, ſoit une femme, jeune ou vieille, il n'importe, il jette ſa charge à terre, & quelquefois même ſon bât, & court à elles, comme un furieux, avec des intentions abominables, & les ayant renverſées par terre, avec ſa grande vilaine bouche il leur mord le viſage, ce qui eſt capable de nous attirer des querelles & des procès, & peut-être même quelque affaire criminelle. La dernière fois, ce dépravé voyant une honnête jeune femme, jeta de côté & d'autre le bois dont il étoit chargé, fut à elle avec impétuoſité, & la renverſa dans la boue. Heureuſement quelques paſſans accoururent aux cris qu'elle faiſoit, & la retirèrent toute tremblante du danger où elle étoit expoſée; cependant, ſans leur ſecours, nous aurions eu une affaire terrible ſur les bras, & qui nous auroit perdus».

Ce malheureux ajoutant pluſieurs autres menſonges à ceux-là, me cauſoit d'autant plus de peine que je ne pouvois le démentir. Enfin, par ces ſortes de diſcours, il anima ſi cruellement tous les pâtres contre moi, que l'un d'eux prenant la parole: «pourquoi donc ſouffrons-nous, dit-il, ce mari bannal, cet adultère public? Que ne l'immolons-nous comme il le mérite, pour expier ſes crimes? Coupons lui la tête tout à l'heure, continua-t-il, donnons ſes entrailles à manger à nos

chiens, & gardons le reſte de ſa chair pour le ſouper de nos ouvriers, nous rapporterons à notre maître ſa peau ſaupoudrée de cendre & ſéchée, & nous lui ferons croire facilement que les loups l'ont étranglé ».

Auſſitôt ce ſcélérat qui m'avoit accuſé fauſſement, & qui même ſe chargeoit avec joie d'exécuter la ſentence que les bergers avoient prononcée contre moi, ſe met à repaſſer ſon coûteau ſur une pierre à aiguiſer, inſultant à mon malheur, & ſe ſouvenant des coups de pieds que je lui avois lâchés, & qui n'avoient point eu leur effet, dont j'étois certainement bien fâché. Mais un de ces payſans prenant la parole : « c'eſt grand dommage, dit-il, de tuer une ſi belle bête, & de ſe priver du ſervice ſi utile qu'on en peut tirer, parce qu'il eſt accuſé d'être vicieux, puiſque d'ailleurs, en le châtrant, nous pouvons le rendre ſage, & nous mettre à couvert par-là des dangers, où il nous expoſe, outre qu'il en deviendra plus gras, & prendra plus de corps. J'ai vu pluſieurs chevaux très-fougueux, que leur ardeur pour les jumens rendoit furieux & indomptables, & que cette opération a rendu doux, traitables, propres à porter des fardeaux, & à faire tout ce qu'on vouloit. Enfin, à moins que vous ne ſoyez d'un autre ſentiment que le mien, pendant le peu de tems que

je mettrai à aller au marché, qui n'eſt pas loin d'ici, où j'ai réſolu de faire un tour, je puis prendre chez moi les inſtrumens néceſſaires pour faire ce que je viens de vous dire, & revenir auſſitôt couper ce vilain animal qui eſt ſi furieux, & le rendre plus doux qu'un mouton ».

Me voyant délivré de la mort, par l'avis de ce berger, pour me réſerver à un ſupplice très-cruel, j'étois bien affligé, & je pleurois comme ſi j'euſſe dû périr entièrement, en perdant une partie de mon corps. Enfin, il me vint en penſée de me faire mourir moi-même, en m'abſtenant de manger, ou en me jetant dans quelque précipice; c'étoit mourir, à la vérité, mais au moins c'étoit mourir entier. Pendant que je rêvois quel genre de mort je choiſirois, l'heure du matin venue, ce jeune garçon qui étoit mon bourreau, me ramène à la montagne comme à l'ordinaire. Après qu'il m'eut attaché à la branche d'un grand chêne vert, il s'écarte un peu du chemin, & ſe met à abattre du bois avec ſa coignée, pour me charger. Alors un ours terrible ſort tout d'un coup de ſa caverne, qui étoit près delà; dans le moment que je l'aperçus, tout tremblant & tout effrayé, je me laiſſe aller ſur mes jarrets, & hauſſant la tête, je romps le licou qui me tenoit attaché, & je prends la fuite. Je deſcends la montagne bien vîte, non-

ſeulement avec les pieds, mais même avec tout le corps en roulant ; je me jette à travers champs, & me mets à courir de toute ma force, pour me ſauver de cet ours effroyable, & de ce valet encore plus méchant que l'ours même.

Un homme qui paſſoit, me voyant ſeul errer à l'aventure, me prend, ſaute ſur moi, & me frappant d'un bâton qu'il tenoit, me fait marcher par des endroits détournés & ſolitaires. C'étoit de bon cœur que je courois, évitant ainſi la cruelle opération qu'on avoit réſolu de me faire. Au reſte, je me mettois fort peu en peine des coups de bâton qu'on me donnoit, parce que j'étois accoutumé à en recevoir ; mais la fortune, toujours attachée à me perſécuter, s'oppoſa bientôt à l'envie que j'avois, avec tant de raiſon, de fuir & de me cacher, pour me livrer à de nouvelles peines. Car les pâtres, dont j'ai parlé, ayant parcouru différens endroits, pour retrouver une geniſſe qu'ils avoient perdue, nous rencontrèrent par haſard, & me prenant auſſitôt par mon licou, qui avoit ſervi à me faire reconnoître, ils ſe mirent en devoir de m'emmener ; mais l'homme, qui étoit ſur moi, leur réſiſtant avec beaucoup de hardieſſe, atteſtoit les hommes & les dieux. « Pourquoi, leur diſoit-il, uſez-vous de violence avec moi ? Pourquoi m'arrêtez-vous ? « Te traitons-

nous injuſtement, lui répondirent les pâtres? Toi, qui emmène notre âne, dis-nous plutôt où tu as caché le jeune homme qui le conduiſoit, que tu as tué ſans doute ». En diſant cela, ils le jettent à terre, & le maltraitent à coups de poing & de pied. Pendant qu'il leur juroit qu'il n'avoit vu perſonne avec l'âne; qu'il l'avoit trouvé ſeul qui s'enfuyoit, & qu'il l'avoit pris, dans le deſſein de le rendre à ſon maître, pour avoir quelque choſe pour ſa peine : « & plût au ciel, continua-t-il, que cet animal, que je voudrois n'avoir jamais vu, pût parler, & rendre témoignage de mon innocence ! certainement vous ſeriez fâchés de la manière indigne dont vous me traitez ».

Tout ce que cet homme put dire fut inutile; car ces maudits payſans l'attachèrent avec une corde par le cou, & le menèrent dans la forêt ſur la montagne, vers l'endroit, où le jeune homme avoit coutume de prendre du bois; ils le cherchèrent en vain pendant quelque tems; enfin, ils trouvèrent ſon corps déchiré en pluſieurs morceaux, & ſes membres diſperſés de côté & d'autre. Je connus bien que c'étoit l'ours qui l'avoit ainſi mis en pièces, & j'aurois aſſurément dit ce que j'en ſavois, ſi j'avois eu l'uſage de la parole; tout ce que je pouvois faire étoit de me

réjouir en moi-même, de voir que j'étois vengé, quoique ce ne fût pas si-tôt que je l'avois souhaité.

Quand ils eurent trouvé toutes les parties de ce cadavre, & qu'ils les eurent assemblées avec assez de peines, ils l'enterrèrent sur le lieu même, & menèrent chez eux l'homme qu'ils avoient trouvé qui m'emmenoit, après l'avoir bien lié & garotté comme un voleur pris sur le fait, & comme un homicide, pour le mettre le lendemain, à ce qu'ils disoient, entre les mains de la justice, & lui faire faire son procès. Cependant dans le tems que les parens du jeune homme déploroient sa mort par leurs cris & leurs larmes, arriva ce payſan, qui s'offrit de me faire l'opération, qui avoit été résolue. « Ce n'est pas là, lui dit un de ceux qui étoient présens, ce qui cause notre peine à l'heure qu'il est; mais demain vous pourrez couper à cette méchante bête tout ce que vous voudrez, même la tête, si vous le voulez, & tous mes camarades vous aideront ».

C'est ainsi que mon malheur fut remis au lendemain, & je rendois grace en moi-même à ce bon garçon, qui, du moins par sa mort, retardoit ma perte d'un jour; mais je ne pus, même pendant ce peu de tems, lui avoir l'obligation de jouir de quelque repos; car la mère de ce jeune

homme, pleurant ſa mort prématurée, accourt vêtue d'une robe noire, faiſant des cris lamentables, & s'arrachant ſes cheveux blancs, tous couverts de cendre. Elle ſe jette dans mon étable, en ſe donnant pluſieurs grands coups ſur la poitrine, & criant dès la porte : « quoi ! ce maudit âne eſt là tranquillement la tête dans ſon auge, à ſatisfaire ſa gourmandiſe, & à ſe remplir continuellement le ventre, ſans ſe mettre en peine de mes déplaiſirs, & ſans ſe ſouvenir de la cruelle deſtinée de celui qui avoit le ſoin de le conduire. Il ſemble au contraire qu'il me mépriſe, à cauſe de mon peu de force, & de mon grand âge ; il s'imagine peut-être qu'un crime auſſi énorme que le ſien, demeurera impuni : peut-être même a-t-il l'audace de vouloir paſſer pour innocent ; car, c'eſt l'ordinaire des ſcélérats, d'eſpérer l'impunité de leurs mauvaiſes actions, malgré les reproches que leur fait leur conſcience. De par tous les dieux ! animal le plus méchant qu'il y ait au monde, quand même l'uſage de la parole te ſeroit accordé pour quelque tems, quel eſt l'homme aſſez ſimple à qui tu pourrois perſuader qu'il n'y a point de ta faute dans le malheur qui vient d'arriver ? Ne pouvois-tu pas t'oppoſer au meurtrier de mon malheureux fils, & le chaſſer avec les pieds & avec les dents, puiſque tu as bien

pu le frapper ſouvent lui-même ? Pourquoi n'as-tu pas eu la même vigueur pour le défendre, quand on en vouloit à ſa vie ? Tu devois bien au moins l'emporter avec vîteſſe, & le tirer des cruelles mains du voleur qui l'attaquoit ; enfin, tu ne devois pas t'enfuir ſeul, comme tu as fait, après avoir jeté par terre ton protecteur, ton conducteur, ton camarade, & celui qui avoit ſoin de toi. Ignore-tu qu'on punit auſſi ceux qui refuſent leur ſecours aux malheureux qui ſont en danger de périr, parce qu'ils péchent contre la juſtice & les bonnes mœurs ? Mais, homicide que tu es, tu ne te réjouiras pas plus long-tems de mon infortune ; je vais faire en ſorte que tu connoîtras, que les grandes afflictions donnent des forces ».

En achevant ces mots, elle détache ſa ceinture, & me lie les pieds enſemble, tant qu'elle peut, afin de m'ôter les moyens de me venger ; & prenant une grande perche qui ſervoit à fermer la porte de l'écurie en-dedans, elle ſe met à me battre, & ne ceſſe point, juſqu'à ce qu'étant laſſe, & ne pouvant plus ſoutenir ce grand bâton, il lui tomba des mains. Ainſi ſe plaignant de la foibleſſe de ſes bras, elle court chercher du feu ; & apportant un tiſon ardent, elle me le met entre les cuiſſes, juſqu'au moment que me

ſervant du ſeul moyen qui me reſtoit pour me défendre, je lui emplis les yeux & tout le viſage d'ordure, & fis ceſſer par-là le mal qu'elle me faiſoit. Sans cela, malheureux âne ! j'étois ſur le point de périr, comme un autre Méléagre, par le tiſon ardent de cette Althée en fureur.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIÈME.

A la pointe du jour, on vit arriver de la ville prochaine un jeune homme qui me parut être un des domeſtiques de Carite, cette fille qui avoit ſouffert les mêmes déplaiſirs & les mêmes peines que moi, pendant que nous étions entre les mains des voleurs. Cet homme s'étant aſſis auprès du feu, au milieu de ſes camarades, leur racontoit des choſes affreuſes & ſurprenantes ſur la manière dont elle étoit morte, & ſur les malheurs de ſa maiſon :

Vous qui êtes chargés du ſoin des chevaux, leur dit-il, vous qui gardez les moutons & vous qui menez les bœufs au pâturage, apprenez que nous avons perdu l'infortunée Carite, & par un accident effroyable ; mais au moins n'eſt-elle pas deſcendue ſeule aux enfers. Et pour vous inſtruire de tout, je vais vous conter la choſe, comme elle s'eſt paſſée dès le commencement, ce qui certainement méritoit bien, pour ſervir d'exemple à la poſtérité, d'être rédigé en forme d'hiſtoire par les habiles gens, à qui la nature a donné le talent de bien écrire :

Il y avoit dans cette ville, qui eſt proche d'ici, un jeune homme nommé Thraſile, d'une naiſ-

ſance illuſtre; il tenoit rang entre les chevaliers; & d'ailleurs étoit extrêmement riche, mais d'une débauche outrée, paſſant ſa vie dans les cabarets & dans les mauvais lieux, ce qui l'avoit mis en commerce avec des ſcélérats & des voleurs; même le bruit couroit qu'il avoit commis pluſieurs meurtres, & cela étoit vrai. Si-tôt que Carite fut en âge d'être mariée, entre les principaux qui la recherchèrent, il fut un des plus empreſſés, & il avoit fait tous ſes efforts pour l'obtenir. Mais quoiqu'il fût d'une naiſſance au-deſſus de ſes rivaux, & qu'il eût tâché de gagner les parens de la fille par de grands préſens, ſes mauvaiſes mœurs lui firent donner l'excluſion, & il eut la honte d'en voir un autre préféré. Cependant quand Carite fut unie au vertueux Tlépolème, Thraſile nourriſſant toujours ſon amour, à qui l'on avoit ôté toute eſpérance, & joignant à ſa paſſion la rage qu'il avoit conçue du refus qu'on avoit fait de lui, chercha les moyens d'exécuter un crime affreux.

Enfin trouvant l'occaſion favorable, il commence à prendre des meſures pour venir à bout du deſſein qu'il méditoit depuis long-tems, & le jour que Carite fut délivrée des cruelles mains des voleurs, par l'adreſſe & la valeur de ſon époux, il ſe mêle parmi ceux qui les venoient féliciter, marquant une joie extraordinaire de ce qu'ils étoient hors de danger, & de l'eſpérance qu'on avoit de

voir

voir dans la ſuite des fruits de cet heureux mariage. Il eut entrée dans la maiſon & y fut reçu entre les plus conſidérables qui la fréquentoient, à cauſe de ſa naiſſance, & diſſimulant ſes pernicieux deſſeins, il y jouoit le perſonnage d'un ami très-fidèle.

Se rendant agréable, & ſe faiſant aimer de plus en plus chez nous par l'aſſiduité qu'il avoit à y venir converſer tous les jours, y mangeant même quelquefois, l'amour, ſans qu'il s'en aperçût, le précipita peu-à-peu dans un abîme de malheurs, & cela n'eſt pas ſurprenant, car les feux de ce dieu cruel étant peu de choſe dans les commencemens, échauffent agréablement, mais ſe nourriſſant dans la ſuite par l'habitude de voir l'objet qui les a fait naître, ils deviennent violens & terribles, & conſument ceux qui les reſſentent.

Thraſile cependant rêvoit depuis long-tems en lui-même comment il pourroit trouver quelqu'occaſion favorable pour parler du moins à Carite en particulier. Il voyoit par la quantité de monde qui étoit toujours autour d'elle, que les moyens de conduire ſa paſſion criminelle lui devenoient difficiles de plus en plus. Il conſidéroit encore qu'il n'étoit pas poſſible de rompre les liens d'un amour naiſſant, & qui ſe fortifioit tous les jours dans le cœur de ces deux époux, & que quand bien même Carite répondroit à ſes

deſirs, ce qu'elle étoit bien éloignée de faire, ſon manque d'expérience à tromper ſon mari, l'empêcheroit d'en trouver l'occaſion. Cependant, malgré tous ces obſtacles, ſa malheureuſe opiniâtreté le pouſſoit à vouloir venir à bout d'une choſe abſolument impoſſible, comme ſi elle ne l'eût pas été. Les choſes qui paroiſſent difficiles à faire, quand l'amour commence à naître, ſemblent aiſées, lorſque le tems lui a donné de nouvelles forces. Mais voyez, je vous prie, & conſidérez avec attention juſqu'où la violence d'un amour inſenſé l'a conduit.

Un jour Tlépolême, accompagné de Thraſile, alloit à la quête de quelquelque bête ſauvage, ſi toutefois le chevreuil ſe peut nommer ainſi, Carite ne voulant point que ſon mari s'exposât à la chaſſe des animaux dangereux par leurs dents ou par leurs cornes. Les toiles étoient déjà tendues autour d'une colline couverte d'un bois très-épais, & les véneurs avoient lâché les chiens deſtinés à aller à la quête & à relancer les bêtes juſques dans leur fort. Ces chiens, ſuivant qu'ils étoient dreſſés, ſe ſéparent & ſuivent des routes différentes. D'abord tout étoit dans le ſilence; mais ſi-tôt qu'on eut donné le ſignal, l'air eſt rempli de cris différens & redoublés de toute la meute. Cependant aucun chevreuil, aucun daim, ni aucune biche ne ſort du bois, nul de ces animaux doux & timides ne

paroît, mais on voit un ſanglier terrible & d'une grandeur extraordinaire, gros, charnu, couvert de longues ſoies affreuſes & toutes hériſſées. De ſa gueule écumante, il faiſoit entendre le bruit de ſes dents qu'il frappoit les unes contre les autres. Le feu ſemble ſortir de ſes yeux menaçans, & de même que la foudre, il renverſe tout ce qu'il rencontre. Avec ſes défenſes qu'il préſentoit de tous côtés, il met d'abord en pièces les chiens les plus ardens à l'attaquer; enſuite au premier effort qu'il fait pour forcer les toiles, il les renverſe & gagne la plaine : & nous, ſaiſis de frayeur, n'étant accoutumés qu'aux chaſſes où l'on ne court aucun dangers, d'ailleurs ſans armes & ſans défenſe, nous nous cachons le mieux que nous pouvons ſous d'épais feuillages ou derrière des arbres.

Thraſile voyant l'occaſion favorable pour exécuter la perfidie qu'il méditoit, dit artificieuſement à Tlépolême : « pourquoi donc laiſſons-nous échapper une ſi bonne proie d'entre nos mains, troublés & ſurpris, ou plutôt effrayés comme ces miſérables valets, & tremblans de peur comme de ſimples femmes? Que ne montons-nous à cheval, & que ne pourſuivons-nous vivement cette bête? Prenez cet épieu, continua-t-il, pour moi je prends cette lance ». Dans le moment ils montent tous deux à cheval, & vont après le ſanglier avec beaucoup d'ardeur; mais cet animal ſe confiant à ſa

force naturelle, ſe retourne, leur fait tête, & marquant ſa férocité par le bruit qu'il faiſoit avec ſes dents, il les regarde tous deux, incertain ſur lequel il ſe jettera le premier. Tlépolême lui lance le javelot qu'il tenoit en ſa main, & lui perce le dos. Cependant Thraſile épargnant la bête, frappe avec ſa lance le cheval de Tlépolême, & lui coupe les jarrets. Ce cheval perdant ſon ſang, & ne pouvant plus ſe ſoutenir, tombe & jette, malgré lui, ſon maître par terre. En même-tems le ſanglier en fureur vient à la charge ſur lui; & dans cet état, lui ayant déchiré ſes habits, il le déchire lui-même en pluſieurs endroits avec ſes défenſes, pendant qu'il faiſoit ſes efforts pour ſe relever.

Thraſile, cet ami généreux, n'eut aucun remords de l'action déteſtable qu'il avoit commencée, & quoique ſa cruauté dût être raſſaſiée, il ne fut point encore ſatisfait; car dans le tems que Tlépolême, tout troublé, tâchoit de couvrir ſes bleſſures, & qu'il imploroit tendrement ſon ſecours, il lui perce la cuiſſe droite avec ſa lance; ce qu'il fit avec d'autant plus de hardieſſe, qu'il jugea que cette plaie reſſembleroit à un coup de défenſes de la bête; il ne laiſſa pas enſuite de percer d'outre en outre le ſanglier avec aſſez de facilité.

Après que ce jeune homme eut ainſi été tué, tous tant que nous étions de ſes domeſtiques,

nous ſortîmes des lieux où nous étions cachés, & nous accourûmes à lui fort affligés. Quoique Thraſile fût venu à bout de ſon deſſein, & qu'il fût fort aiſe de s'être défait de celui qu'il regardoit comme ſon ennemi, il cachoit néanmoins ſa joie ſous un viſage triſte; il ride ſon front, contrefait l'affligé, & embraſſant avec tranſport ce corps qu'il avoit lui-même privé de la vie, il fait toutes les démonſtrations d'une violente douleur, à ſes larmes près, qu'il ne put jamais faire couler. Se conformant ainſi à l'affliction véritable que nous reſſentions, il rejetoit fauſſement ſur le ſanglier le crime qu'il avoit commis lui-même.

A peine cette action venoit-elle d'être exécutée, que le bruit d'un ſi grand malheur ſe répand de tous côtés, & parvient auſſi-tôt dans la maiſon de Tlépolême, & juſqu'aux oreilles de ſa malheureuſe épouſe. Elle ne fait pas plutôt cette nouvelle, qui étoit la plus cruelle qu'elle pût jamais apprendre, que l'eſprit tout égaré, & comme une bacchante en fureur, elle ſe met à courir par la ville au milieu du peuple, & delà dans les champs, faiſant des cris terribles & pitoyables ſur la malheureuſe deſtinée de ſon mari. Les bourgeois affligés accourent par troupes, & tous ceux qui la rencontrent la ſuivent, mêlant leur douleur à la ſienne; enfin, tout le peuple ſort de la ville pour voir ce funeſte

ſpectacle. Carite arrive au lieu, où étoit le corps de ſon époux ; le cœur & les forces lui manquent ; elle ſe laiſſe tomber ſur lui, & il ne s'en fallut guères qu'elle n'expirât en cet état, & qu'elle ne lui ſacrifiât une vie qu'elle lui avoit conſacrée ; mais ſes parens, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'arrachèrent de deſſus ce corps privé de vie, & l'empêchèrent, malgré elle, de mourir.

Cependant on porte le corps de Thlépolême au tombeau, tout le peuple accompagnant cette pompe funèbre. Alors Thraſile commença à faire des cris extraordinaires, à ſe battre la poitrine, & ſa joie s'augmentant dans le fond de ſon cœur, il répandit des larmes, qu'il n'avoit pu verſer au commencement de ſa feinte douleur, & cachoit la vérité de ſes ſentimens par pluſieurs noms de tendreſſe qu'il donnoit à Thlépolême ; il l'appeloit d'une voix triſte & lugubre, ſon ami, ſon camarade & ſon frère. Pendant ce tems-là, il ne laiſſoit pas d'avoir ſoin de retenir les mains de Carite, quand elle vouloit ſe donner des coups ſur la poitrine, & de faire ſes efforts pour arrêter les tranſports de ſa douleur, & pour modérer ſes cris & ſes ſanglots, il tâchoit même d'adoucir l'excès de ſon affliction par des diſcours affectueux, qu'il entremêloit de pluſieurs exemples des revers de la fortune inconſtante. Au milieu de toutes ces fauſſes démonſtrations d'une amitié généreuſe, il

avoit cependant attention à prendre de tems en tems les bras & les mains de Carite, qu'il touchoit avec un plaiſir qui nourriſſoit encore ſon déteſtable amour.

Les funérailles achevées, cette jeune femme ne ſonge qu'à aller au plutôt rejoindre ſon mari, elle en recherche avec ſoin les moyens, & entr'autres, elle en choiſit un doux, tranquille, où l'on n'avoit beſoin d'aucunes armes, & qui reſſemble à un paiſible ſommeil. Pour cet effet, elle ſe renferme dans un lieu ténébreux, avec une forte réſolution de ſe laiſſer mourir, en ſe négligeant abſolument, & s'abſtenant de toute nourriture. Mais Thraſile fait tant d'inſtances auprès d'elle, & lui en fait faire de ſi preſſantes, tant par tous les amis qu'elle avoit, & par ſes domeſtiques, que par toute ſa famille, qu'il obtient enfin qu'elle prenne quelque ſoin de ſa perſonne négligée, pâle, & défigurée, en ſe mettant dans le bain, & en prenant un peu de nourriture.

Carite, qui d'ailleurs avoit une grande vénération pour ſes parens, faiſoit malgré elle, avec un viſage un peu plus ſerein, ce qui étoit néceſſaire pour conſerver ſa vie, vaincue par le reſpectueux devoir qui la forçoit de leur obéir. Cependant languiſſante & pénétrée juſqu'au fond du cœur, d'une affliction & d'une triſteſſe pro-

fondes, elle paſſoit les jours & les nuits dans les regrets & dans les pleurs, & rendant des honneurs divins à l'image de ſon époux, qu'elle avoit fait faire ſous la figure du dieu Bacchus, elle nourriſſoit encore ſa douleur, par cette eſpèce de conſolation.

Cependant Thraſile voulant aller trop vîte, comme un homme inconſidéré qu'il étoit, ſans attendre que les larmes qu'elle répandoit euſſent ſatisfait à ſon affliction, ni que le trouble de ſon ame fût un peu calmé, & qu'un tems conſidérable en eût diminué la violence, n'héſita point à lui parler de mariage, pendant qu'elle pleuroit encore ſon époux, qu'elle déchiroit ſes habits, & qu'elle s'arrachoit les cheveux; & à lui laiſſer entrevoir par ſon imprudente pourſuite le ſecret de ſon cœur & ſes noirs artifices.

A ce diſcours Carite indignée & ſaiſie d'horreur, tombe ſans connoiſſance, comme ſi elle eût été frappée de l'impreſſion mortelle de quelque funeſte conſtellation, ou d'un coup de foudre lancé par Jupiter même. Au bout de quelque tems elle reprend peu à peu ſes eſprits, & recommence ſes cris affreux & ſes regrets; & démêlant la conduite criminelle de cet homme abominable, elle remet la réponſe qu'elle a à lui faire, juſqu'à ce qu'elle en ait mûrement délibéré.

Pendant ce délai, l'ombre de Tlépolême qui

avoit été ſi cruellement maſſacré, interrompt ſon ſommeil, & lui apparoît avec un viſage pâle, ſanglant & défiguré « Ma chère épouſe, lui dit-il, » ſi mon ſouvenir vous eſt cher encore, ne ſouf- » frez jamais que perſonne ſoit en droit de vous » nommer ainſi. Mais ſi le funeſte accident qui » m'a ôté la vie, rompt les liens de notre amour, » contractez un hymen plus heureux avec qui » vous voudrez, pourvu que ce ne ſoit point » avec le ſacrilège Thraſile. Rompez tout com- » merce avec lui ; ne ſouffrez plus qu'il mange » avec vous, & gardez-vous bien de le recevoir » dans votre lit. Fuyez la main de mon meur- » trier, encore teinte de mon ſang, & ne com- » mencez point vos noces par un parricide. Ces » plaies que vous voyez, que vous avez lavées de » vos larmes, n'ont pas toutes été faites par les » dents du ſanglier ; c'eſt la lance du perfide Thra- » ſile qui m'a ſéparé de vous ». Enſuite il lui révéla toutes les circonſtances & la manière dont ce crime avoit été exécuté.

Carite avoit l'eſprit ſi accablé de triſteſſe, lorſqu'elle s'étoit miſe au lit & qu'elle s'étoit endormie, que ſes larmes ne laiſſoient pas de couler & de mouiller ſes belles joues pendant ſon ſommeil. Cette viſion l'ayant éveillée comme un coup de foudre, elle s'abandonne à la violence de ſon affliction, pouſſe des cris douloureux, déchire ſes

vêtemens, & avec ſes cruelles mains, ſe meurtrit entièrement les bras, qu'elle avoit ſi beaux. Néanmoins, ſans communiquer à perſonne l'apparition de ſon époux, ſans faire ſemblant d'avoir aucune connoiſſance des circonſtances de ſa mort; elle prend la réſolution de punir ſon cruel meurtrier, & de ſe délivrer enſuite d'une vie qui lui étoit inſupportable.

Cependant cet odieux & téméraire amant vient derechef la fatiguer par les propoſitions d'un mariage dont elle étoit bien éloignée; mais Carite le refuſant avec honnêteté, & diſſimulant ſon deſſein avec une adreſſe merveilleuſe, répond ainſi à ſes prières & à ſes empreſſemens : « L'agréable » image de mon cher époux, que vous regardiez » comme votre frère, eſt encore préſente à mes » yeux; l'aimable Tlépolême vit encore dans mon » cœur. Ne refuſez donc pas d'accorder à ſa veuve » infortunée, le tems qu'il faut pour porter le » deuil de ſa mort, & ſouffrez que le reſte de » l'année deſtinée à ce devoir légitime, ſoit » écoulé; ce que je vous demande ne regarde pas » ſeulement la bienſéance par rapport à moi, cela » regarde auſſi votre ſûreté, par la crainte que j'ai » qu'en précipitant trop notre hymenée, nous » n'irritions, avec raiſon, l'ombre terrible de mon » époux, & qu'elle n'attente ſur vos jours ».

L'empreſſement de Thraſile ne put être modéré

par cette conſidération, ni même par la joie qu'il devoit avoir de la promeſſe qu'elle lui faiſoit de l'épouſer au bout de quelque tems. Au contraire, il ne ceſſa point de la perſécuter très-ſouvent par une infinité de diſcours preſſans, tant qu'enfin Carite feignant de ſe rendre : « il faut du moins, lui dit-elle, Thraſile, que vous m'accordiez une prière que je vous fais avec la dernière inſtance, qui eſt que nous vivions ſecrètement enſemble, comme ſi nous étions mariés, & ſans qu'aucun de nos domeſtiques s'en aperçoive, juſqu'à ce que le tems qui reſte pour finir l'année de mon deuil ſoit expiré ». Thraſile vaincu par cette trompeuſe promeſſe, ſe rendit & conſentit avec joie au commerce ſecret qu'elle lui propoſoit. Il ſouhaitoit avec paſſion que la nuit fût bientôt de retour, préférant la poſſeſſion de Carite à toutes les choſes du monde. « Mais au moins, lui dit-elle, venez bien enveloppé d'un manteau, ſans aucune ſuite, & dans le commencement de la nuit, approchez-vous de ma maiſon ſans faire le moindre bruit. Donnez ſeulement un coup de ſifflet, & attendez ma nourrice, qui ſera au guet derrière la porte, elle vous ouvrira & vous conduira, ſans lumière, dans ma chambre ».

Thraſile ne ſe défiant de rien, approuva l'appareil de ces funeſtes noces ; il étoit ſeulement fâché d'être obligé d'attendre le retour de la nuit, & ſe

plaignoit que le jour duroit trop long-tems. Enfin ſi-tôt que la lumière eut fait place aux ténèbres, cet homme ſéduit par une douce eſpérance, s'enveloppa dans un manteau, comme l'avoit exigé Carite, & fut conduit dans la chambre où elle couchoit, par l'artificieuſe nourrice qui l'avoit attendu à la porte de la rue. Alors cette vieille lui faiſant beaucoup d'amitiés, ſuivant l'ordre qu'elle en avoit reçu de ſa maîtreſſe, apporta, ſans faire de bruit, des verres, avec un grand vaſe plein de vin, où l'on avoit mêlé une drogue aſſoupiſſante, & lui faiſant croire que Carite étoit auprès de ſon père qui étoit malade, & que c'étoit ce qui l'empêchoit de le venir trouver ſi-tôt, à force de verres de vin qu'elle lui préſenta, qu'il buvoit avec plaiſir & ſans aucune défiance, elle l'enſevelit dans un profond ſommeil.

Si-tôt que Thraſile fut en cet état, étendu de ſon long & expoſé à tous les outrages qu'on voudroit lui faire, Carite, que la nourrice avoit été avertir, entre dans la chambre, animée d'un courage au-deſſus de ſon ſexe, & s'approche avec empreſſement du meurtrier de ſon mari, en frémiſſant de fureur. « Voilà, dit-elle, ce fidèle compagnon » de mon époux; voilà cet illuſtre chaſſeur; voilà » ce cher mari : c'eſt cette main qui a verſé mon » ſang; c'eſt dans ce cœur que ſe ſont formé tant » de pernicieux deſſeins : ce ſont-là les yeux à qui

» j'ai plu pour mon malheur, qui ſont obſcurcis
» de ténèbres par avance, comme s'ils avoient
» prévu qu'ils vont être pour jamais privés de la
» lumière, & qu'ils euſſent prévenu leur ſupplice.
» Dors tranquillement, perfide, & jouis des rêves
» agréables dont tu es flatté préſentement : je ne
» te frapperai point avec une épée, ni avec aucune
» autre arme; aux dieux ne plaiſe que je veuille
» t'égaler à mon mari par un genre de mort pareil
» au ſien. Tes yeux mourront pendant ta vie, &
» tu ne verras plus jamais rien qu'en ſonge. Je
» vais faire en ſorte que la mort de ton ennemi te
» ſemblera préférable à ta vie; tu ne verras plus
» la lumière; il te faudra un guide pour te con-
» duire; tu ne poſſéderas point Carite; tu n'auras
» point le plaiſir d'être ſon époux; tu ne jouiras
» point du repos que la mort procure, & tu ſeras
» privé des plaiſirs qu'on goûte pendant la vie.
» Mais comme un fantôme, qui n'eſt ni mort ni
» vivant, tu ſeras errant ſur la terre entre les té-
» nèbres de l'enfer & la lumière du ſoleil; tu
» chercheras long-tems la main qui t'aura plongé
» dans les ténèbres, & ce qu'il y aura de plus
» cruel pour toi dans ton malheur, tu ne ſauras
» de qui tu auras le plus à te plaindre de toi ou de
» moi. J'arroſerai le tombeau de mon cher Tlé-
» polême du ſang qui ſortira de tes yeux, que je

» ſacrifierai à ſes manes ſacrés. Mais pourquoi » faut-il que ton juſte ſupplice ſoit différé de » quelques momens par mon retardement? Peut-» être même que tu rêves préſentement que tu » me tiens dans tes bras, lorſque les miens te » vont être ſi funeſtes. Quitte des ténèbres que » cauſe le ſommeil, éveille-toi pour entrer dans » une autre nuit affreuſe & cruelle, élève ton » viſage privé de la lumière, reconnois ma ven-» geance, conçois ton infortune, & repaſſe dans » ton eſprit tous les malheurs où tu es livré. C'eſt » en cet état ſeul que tes yeux ont pu plaire à une » femme vertueuſe; c'eſt ainſi que les torches nup-» tiales éclaireront ton hymenée; les Furies ven-» gereſſes en conduiront l'appareil, l'aveuglement » t'accompagnera, & les remords de ta conſcience » ne te laiſſeront jamais en repos ».

Après que Carite lui eut ainſi prédit ce qui lui alloit arriver, elle prend ſon aiguille de tête, qu'elle lui enfonce pluſieurs fois dans les yeux; & le laiſſant ainſi aveuglé, pendant que la douleur qu'il reſſent, & dont il ignore la cauſe, diſſipe ſon ſommeil, & les vapeurs du vin qu'il avoit bu, elle ſe ſaiſit de l'épée que Tlépolême avoit coutume de porter, quelle tire du fourreau, paſſe au travers de la ville, & va droit au tombeau de ſon époux, comme une perſonne en fureur, qui

médite quelque choſe de terrible. Tous, tant que nous étions de ſes domeſtiques, nous courons après elle, ainſi que tout le peuple de la ville, nous exhortons les uns & les autres à lui arracher ce fer d'entre les mains; mais ſi-tôt quelle fut proche du cercueil de Tlépolême, elle écarte tout le monde avec la pointe de ſon épée; & voyant que chacun verſoit des larmes & faiſoit des cris douloureux : « Ceſſez, dit-elle, ces pleurs qui » redoublent ma peine; banniſſez cette dou- » leur, qui ne convient point à mon courage. Je » ſuis vengée du cruel meurtrier de mon époux, » j'ai puni le ſcélérat qui a rompu les liens de » mon mariage : il eſt tems que ce fer m'ouvre le » chemin des enfers pour aller rejoindre mon » cher Tlépolême ». Enſuite ayant conté par ordre tout ce que ſon mari lui avoit révélé en ſonge, & l'artifice dont elle s'étoit ſervie pour venir à bout de Thraſile, elle ſe plonge ſon épée dans le ſein, & tombe baignée dans ſon ſang, & après s'être agitée quelques inſtans, en proférant des mots interrompus, & qu'on ne pouvoit entendre, elle rend ſon ame généreuſe. Auſſitôt les amis de l'infortunée Carite ont pris ſon corps, & après l'avoir lavé avec beaucoup de ſoin, ils l'ont enfermé dans le même tombeau avec Tlépolême, & l'ont réunie pour jamais à ſon cher époux.

Thraſile ayant appris tout ce qui venoit de ſe paſſer, n'a pas cru qu'il ſe pût donner une mort digne des malheurs qu'il avoit cauſés, & ſachant qu'une épée ne ſuffiſoit pas pour expier des crimes auſſi grands que les ſiens, il s'eſt fait conduire au tombeau des deux époux, où après avoir répété pluſieurs fois : « Ombres que j'ai perſécutées, voici » votre victime qui vient d'elle-même s'offrir à » vous ; » il a fermé ſoigneuſement la porte du ſépulcre ſur lui, réſolu de ſe laiſſer mourir de faim, ſuivant l'arrêt qu'il en avoit déjà prononcé contre lui-même.

Voilà ce que ce domeſtique de Carite racontoit avec beaucoup de larmes & de ſoupirs à ces pâtres qui en étoient extrêmement touchés. Alors ces valets craignant la domination d'un nouveau maître, & déplorant les malheurs de celui qu'ils venoient de perdre, & de toute ſa maiſon, réſolurent de s'enfuir. Le maître des haras, ce même homme qu'on avoit chargé d'avoir ſoin de moi, & à qui l'on m'avoit tant recommandé, pilla ce qu'il y avoit de plus précieux dans cette petite maiſon, qu'il gardoit dans un lieu bien fermé, dont il me chargea, ainſi que les autres bêtes de voiture ; & nous faiſant partir, il quitta ſon ancienne habitation. Nous portions des enfans, des femmes, des poulets, des oies, des chevreaux &

des

des petits chiens ; enfin, tout ce qui, ne pouvant nous ſuivre aſſez vîte, auroit pu retarder notre fuite ; & quoique mon fardeau fût extrêmement peſant, je n'avois aucune peine à le porter, par la joie que je reſſentois de fuir l'abominable payſan, qui vouloit me faire cette fâcheuſe opération.

Après que nous fûmes montés au haut d'une montagne fort élevée, couverte d'une forêt, & que nous fûmes deſcendus de l'autre côté dans la plaine, le jour commençant extrêmement à baiſſer, nous arrivâmes à un bourg fort riche & bien peuplé, dont les habitans nous avertirent de ne point marcher pendant la nuit, ni même le matin, à cauſe, diſoient-ils, d'une quantité de loups furieux, & d'une grandeur extraordinaire, qui déſoloient tout le pays, qui aſſiégeoient même les chemins, & qui attaquoient les paſſans, comme auroient pu faire des voleurs. Bien plus, que pouſſés quelquefois par une faim enragée, ils ſe jetoient juſques dans les métairies du voiſinage, & que les hommes même n'étoient plus en ſûreté contre la fureur de ces bêtes, qui n'attaquoient auparavant que les animaux les plus timides. Ils ajoutoient encore que nous trouverions dans le chemin, par où nous étions obligés de paſſer, des cadavres d'hommes à moitié dévorés, & quantité

d'oſſemens dépouillés de leur chair ; qu'ainſi ; nous ne devions nous mettre en chemin qu'avec beaucoup de précaution, & que pour nous garantir des périls qui nous menaçoient de tous côtés, il ne falloit pas marcher dans ces lieux dangereux, écartés les uns des autres, mais tous raſſemblés en un peloton, & ſeulement quand il fait grand jour, & que le ſoleil brille beaucoup, parce que la lumière ralentit la fureur de ces cruels animaux.

Mais ces maudits fugitifs qui nous emmenoient mépriſant cet avertiſſement ſalutaire, & ſans attendre même qu'il fût jour, nous firent partir, chargés comme nous étions, environ à minuit, par un empreſſement téméraire, & par l'inquiétude qu'ils avoient qu'on ne les pourſuivît. Comme j'étois bien informé du danger auquel nous étions expoſés, pour me mettre en ſûreté contre les attaques de ces loups, je me fourrai le mieux que je pu au milieu des autres bêtes de charge qu'on faiſoit marcher ferrées, & nos conducteurs étoient fort ſurpris de me voir aller plus vîte que les chevaux. Mais la diligence que je faiſois, étoit moins un effet de ma vigueur, que de la peur dont j'étois ſaiſi, & je penſois en moi-même que ce n'étoit autre choſe que la peur qui avoit donné tant de vîteſſe au fameux cheval Pégaſe, & que

ce qui avoit fait dire qu'il avoit des aîles, ce fut le ſaut que la crainte d'être mordu par la Chimère qui vomiſſoit du feu, lui fit faire juſqu'au ciel.

Cependant ces pâtres qui nous emmenoient, s'étoient préparés comme pour un combat. Ils étoient armés de lances, d'épieux, de javelots, ou de bâtons. Il y en avoit même quelques-uns, qui avoient fait proviſion de pierres qu'ils trouvoient abondamment dans le chemin, & d'autres qui tenoient des perches pointues par le bout. Avec cela, ils portoient la plupart des torches allumées, pour épouvanter les bêtes féroces, & rien ne manquoit à cette troupe qu'une trompette, pour reſſembler à un petit corps d'armée prêt à donner combat.

Mais après avoir eu une terreur inutile, nous tombâmes dans un péril beaucoup plus grand que celui que nous avions craint; car aucun loup ne vint nous attaquer, ſoit qu'ils euſſent été épouvantés par le bruit que faiſoit ce grand nombre de jeunes gens qui marchoient enſemble, ou par les flambeaux allumés qu'ils portoient, ſoit qu'ils fuſſent allés d'un autre côté chercher leur proie, enfin l'on n'en vit pas un ſeul. Mais les payſans d'un village, par où nous vînmes à paſſer, prenant notre troupe pour des voleurs, furent ſaiſis d'une grande frayeur, &

ſongeant à leur propre ſûreté, ils excitèrent contre nous par toutes ſortes de cris, des chiens d'une grandeur terrible, qu'ils nourriſſoient exprès pour leur défenſe, & qui étoient plus furieux & plus cruels que quelques loups, & quelques ours que ce pût être. Ces dogues, outre leur férocité naturelle, étant animés par la voix & les clameurs de leurs maîtres, accourent ſur nous de tous côtés, ſe jettent ſur les hommes & ſur les chevaux indifféremment; & après s'être acharnés long-tems ſur les uns & ſur les autres, ils en renverſèrent pluſieurs par terre. Certainement c'étoit un ſpectacle bien ſurprenant, mais encore plus pitoyable de voir ce grand nombre de chiens en fureur, les uns ſe jeter ſur ceux qui s'enfuyoient, les autres s'acharner contre ceux qui tenoient pied ferme, d'autres paſſer par-deſſus le corps de ceux qui étoient par terre, & courir à travers notre troupe, mordant tout ce qu'ils rencontroient.

A ce grand péril qui nous preſſoit, il s'en joignoit un autre encore plus terrible; car ces payſans, du haut des toits de leurs maiſons, & d'une petite colline qui étoit proche du village, firent voler ſur nous une grêle de pierres, de manière que nous ne ſavions duquel des deux nous devions plutôt ſonger à nous garantir, ou des chiens qui nous attaquoient de près, ou des pierres dont

nous étions assaillis de loin. Il y en eut une qui blessa à la tête une femme que je portois. La douleur de ce coup lui fit faire aussitôt des cris & des lamentations pitoyables, appelant à son secours son mari, qui étoit le chef de notre troupe. Cet homme essuyant le sang qui sortoit de la blessure, que sa femme venoit de recevoir, crioit de toute sa force aux payſans, en attestant les dieux : « Pourquoi, leur disoit-il, attaquez-vous avec tant » de fureur de pauvres passans fatigués du voyage, » & pourquoi nous accablez-vous ainsi ? Avez-» vous peur que nous ne vous volions ? Quel est le » tort que nous vous avons fait, dont vous vous » vengez si cruellement ? Encore n'habitez-vous » pas dans des cavernes comme des bêtes féroces, » ou dans des rochers comme des sauvages, pour » vous faire un plaisir de répandre ainsi le sang » humain. »

A peine eut-il achevé de parler, que cette grêle de cailloux cessa, & que les chiens rappelés par leurs maîtres s'appaisèrent. Enfin, un des payſans qui étoit monté sur le haut d'un ciprès, prit la parole : « Pour nous, dit-il, ce que nous » en faisons n'est point dans l'envie de vous » voler, ni de profiter de vos dépouilles ; mais » nous nous sommes mis en devoir de nous ga-» rantir d'un pareil accident que nous craignions.

» de votre part. Au reſte, vous pouvez préſente-
» ment paſſer votre chemin en paix & en toute
» ſûreté. » A ces mots, nous continuâmes notre route, fort maltraités & bleſſés en différens endroits, les uns par les coups de pierre, les autres par les chiens, ſans qu'aucun en eût été exempt.

Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes dans un bois agréable, couvert d'arbres fort élevés. Nos conducteurs jugèrent à propos de s'y arrêter pour manger & pour panſer, le mieux qu'ils pourroient, les plaies qu'ils avoient en pluſieurs endroits de leur corps. S'étant donc tous mis par terre de côté & d'autre, ils travaillèrent d'abord à reprendre des forces par la nourriture; enſuite ils ſe hâtèrent de faire quelques remèdes à leurs bleſſures; les uns les lavoient au bord d'un ruiſſeau qui couloit près de là; les autres appliquoient des éponges mouillées ſur leurs contuſions, & d'autres bandoient leurs plaies avec du linge. Ainſi, chacun faiſoit de ſon mieux pour ſe raccommoder.

Pendant ce tems-là, un vieillard les regardoit faire du haut d'une colline qui étoit proche; des chèvres qui paiſſoient autour de lui, faiſoient aſſez connoître que c'étoit un berger. Un des nôtres lui demanda s'il n'avoit point de lait à vendre, ou

du fromage mou ; mais ce vieillard branlant plusieurs fois la tête : « Eh quoi, lui répondit-il, » vous ſongez à boire & à manger ! ignorez-vous en » quel lieu vous êtes ». Après ces mots, il fit marcher ſon troupeau, & ſe retira fort loin. Le diſcours de ce berger & ſa fuite alarmèrent extrêmement nos gens, & pendant que tous effrayés ils cherchoient à apprendre en quel endroit ils étoient, ſans trouver perſonne qui pût les en inſtruire, ils aperçurent du côté du chemin un autre grand vieillard, accablé ſous le poids des années, & ne marchant qu'avec peine, tout courbé ſur un bâton. Il s'approcha d'eux en pleurant à chaudes larmes. Après qu'il les eut regardés, il ſe jeta à leurs pieds ; & leur embraſſant les genoux aux uns & aux autres : « Puiſſiez-vous, leur dit-il, » toujours en joie & en ſanté, parvenir à un âge » auſſi avancé que le mien ; mais je vous conjure » par ce que vous avez de plus cher au monde, » & par vous-même de ſecourir un vieillard qui » perd l'eſpoir de ſa famille : retirez des bras de » la mort un jeune enfant qui m'appartient, & » le rendez à ma vieilleſſe ; c'eſt mon petit-fils, » & le cher compagnon de mon voyage. Il s'eſt » par haſard détourné pour tâcher de prendre un » moineau qui chantoit dans ce buiſſon, & il eſt » tombé dans une foſſe ici près, qui étoit cachée

» par des feuillages & de petits arbres. Il eſt près » de mourir, j'entens bien, aux cris & aux plaintes » qu'il fait, en m'appelant à ſon ſecours, qu'il » eſt encore en vie ; mais n'ayant plus aucune » force, comme vous le voyez, il m'eſt impoſ- » ſible de le ſecourir, & il vous ſera facile, à vous » qui êtes jeunes & vigoureux, d'aſſiſter un vieil- » lard malheureux, & de lui conſerver cet en- » fant qui eſt ſon unique ſucceſſeur & le ſeul » de ſa famille ».

Les prières & les larmes de ce vieillard qui s'arrachoit ſes cheveux blancs, nous touchèrent tous de compaſſion. Un de nos bergers plus hardi, plus jeune & plus fort que les autres, & le ſeul qui n'avoit point été bleſſé dans la malheureuſe aventure qui venoit de leur arriver, ſe lève délibérément, & s'étant informé du lieu où l'enfant étoit tombé, il accompagna gaiement le vieillard qui lui montroit du doigt d'horribles buiſſons d'épines qui n'étoient pas fort loin. Cependant, après qu'on nous eut fait repaître, & que nos bergers eurent achevé de manger, & de panſer leurs bleſſures, chacun d'eux plia bagage, & l'on ſe remit en chemin, après avoir appelé pluſieurs fois par ſon nom celui qui étoit allé avec ce vieillard. Enfin, inquiets de ce qu'il tardoit ſi longtems, ils l'envoyèrent chercher par un autre, pour

l'avertir qu'il étoit tems de partir, & le ramener avec lui. Ce dernier revint au bout de fort peu de tems, & tout tremblant & pâle comme la mort, il leur conta des choſes étonnantes touchant leur camarade. Il leur dit, qu'il l'avoit vu renverſé ſur le dos, à moitié mangé, proche d'un dragon d'une grandeur prodigieuſe, qui achevoit de le dévorer, & que pour le malheureux vieillard, il ne paroiſſoit en aucun endroit.

Nos gens ſe hâtèrent de quitter ces lieux dangereux, cette nouvelle ayant du rapport avec le diſcours que leur avoit tenu le berger qu'ils avoient vu ſur le haut de la colline, qui, ſans doute, leur avoit voulu faire entendre, qu'il n'y avoit que ce dragon qui habitât le canton où ils étoient. Ils s'en éloignèrent donc fort vîte, en nous faiſant doubler le pas à coups de bâton. Après avoir marché long-tems, & d'une grande diligence, nous arrivâmes dans un bourg, où nous paſsâmes la nuit à nous repoſer, & où j'appris une aventure bien extraordinaire, qu'il faut que je vous conte :

Il y avoit un eſclave, à qui ſon maître avoit donné la conduite de toutes ſes affaires, & qui faiſoit valoir une grande métairie, où nous étions logés. Il avoit épouſé une des eſclaves qui ſervoient avec lui ; cependant il étoit devenu paſ-

ſionnément amoureux d'une femme de condition libre, qui n'étoit pas de la maiſon. Sa femme au déſeſpoir de ce commerce, brûla tous les papiers & les regiſtres de ſon mari, & même tout ce qui étoit ſerré dans ſon magaſin. Non contente de s'être ainſi vengée du mépris qu'il avoit fait d'elle, s'armant contre elle-même & contre ſon propre ſang, elle attache une corde autour d'elle, à laquelle elle lie un enfant qu'elle avoit eu de ſon mariage, & ſe précipite avec lui dans un puits très-profond. Le maître extrêmement fâché de leur mort, prit l'eſclave qui par ſes débauches avoit été la cauſe d'une action ſi terrible, & l'ayant fait dépouiller tout nu, & frotter avec du miel, depuis les pieds juſqu'à la tête, il l'attacha avec de bonnes cordes à un figuier, dont le tronc pourri étoit plein d'une quantité prodigieuſe de fourmis qu'on voyoit aller & venir continuellement. Si-tôt qu'elles eurent ſenti l'odeur du miel dont le corps de ce malheureux étoit frotté, elles s'attachèrent contre ſa peau, & par un nombre infini de petites morſures, mais fréquentes & continuelles, elles lui rongèrent peu à peu la chair & les entrailles, & après qu'il eut long-tems ſouffert un ſupplice ſi cruel, ſes os furent enfin dépouillés entièrement, de manière qu'on les voyoit encore fort ſecs & fort blancs, attachés à cet arbre funeſte.

Nous quittâmes cette maudite maiſon, & nous nous remîmes en chemin, laiſſant les habitans de ce bourg encore très-affligés de ces malheurs. Après que nous eûmes marché tout le jour dans un pays plat, nous arrivâmes bien fatigués dans une ville fort belle & fort peuplée. Nos bergers réſolurent de s'y arrêter, & de s'y établir pour toujours, tant à cauſe que ce lieu paroiſſoit fort propre pour ſe cacher de ceux qui viendroient de loin, exprès pour les rechercher, que parce que les vivres y étoient en abondance. On nous mena au marché tout ce que nous étions de chevaux & d'ânes, après nous avoir laiſſés trois jours à l'écurie pour nous refaire, & pour être mieux vendus.

Quand le crieur public eut déclaré à haute voix le prix de chacun de nous, tout fut acheté par de riches marchands, hors moi qui reſtai, la plupart de ceux qui venoient me regarder, ne s'y arrêtant point, & me laiſſant là avec mépris. Ennuyé de toutes les perquiſitions qu'on faiſoit de mon âge, en me touchant les dents, je pris la main ſale & mal propre d'un homme qui venoit ſouvent la fourrer dans ma bouche, & me gratter les gencives avec ſes vilains doigts, & je la lui écraſai entre mes dents, ce qui fit que perſonne n'eut plus envie de m'acheter, comme étant un animal trop farouche.

Alors le crieur public ſe rompant la tête à force de clabauder, faiſoit cent mauvaiſes plaiſanteries ſur moi, avec ſa voix enrouée. « Juſqu'à quand, » diſoit-il, expoſerons nous inutilement en vente » cette vieille & miſérable roſſe dont les jambes » ſont ruinées, qui eſt d'un vilain poil, outre cela, » qui eſt furieux au milieu de ſa pareſſe & de ſa » ſtupidité, & dont la peau n'eſt plus bonne qu'à » faire un crible? Que n'en faiſons-nous un pré- » ſent, s'il ſe trouve quelqu'un qui en veuille, & » qui ne ſe ſoucie pas de perdre ſon foin ». Par ces ſortes de diſcours, ce crieur faiſoit rire le peuple qui étoit autour de lui.

Ma mauvaiſe fortune, qu'il m'avoit été impoſſible d'éviter, en quelqu'endroit que j'euſſe été, ni de fléchir par tout ce que j'avois ſouffert, vint encore me regarder de travers, en me trouvant, par un haſard extraordinaire, un acheteur tel qu'il le falloit pour faire durer mes malheurs. C'étoit un vieux Eunuque chauve, à qui il pendoit encore quelques cheveux gris & crépus, l'un de ces miſérables qui font demander l'aumône à la déeſſe de Syrie, la portant par les chemins & dans les villes, au ſon de quelques inſtrumens. Cet homme ayant fort grande envie de m'acheter, s'informe au crieur de quel pays j'étois. Celui-ci lui répond, « que j'étois de Cappadoce, & d'une

» aſſez bonne force ». L'autre lui demanda enſuite quel âge j'avois : « certain aſtrologue qui a fait ſon » horoſcope, répond le crieur en raillant, nous a » aſſurés qu'il avoit cinq ans ; mais cet animal le » peut ſavoir lui-même mieux que perſonne, par » la déclaration de ſa naiſſance, que ſes parens » ont faite au greffe public. Et quoique je me » rende coupable des peines portées par la loi » Cornélia, ſi de deſſein prémédité je vous vends » un citoyen Romain pour un eſclave, ne laiſſez » pas d'acheter ſur ma parole ce bon ſerviteur, il » vous rendra beaucoup de ſervices utiles, tant » aux champs qu'à la maiſon ».

Ce vilain homme qui me marchandoit, continua de lui faire un grand nombre de queſtions tout de ſuite, & lui demanda pour concluſion ſi j'étois bien doux : « ce n'eſt pas un âne que vous » voyez-là, lui répond le crieur, c'eſt un mouton » prêt à faire tout ce qu'on veut, qui jamais ne » mord, ni ne rue, & tel enfin qu'il ſemble qu'un » homme modeſte & paiſible ſoit caché ſous ſa » peau ; ce qui n'eſt pas difficile à connoître, & » vous en ferez l'expérience aiſément : vous n'avez » qu'à mettre votre tête entre ſes cuiſſes, & vous » verrez quelle grande patience il vous montrera ».

Ainſi le crieur ſe moquoit de ce vieux débauché ; mais lui s'apercevant de la raillerie : « Que

» la toute-puiſſante déeſſe Syrienne, mère de la » nature, s'écria-t-il en colère, que le dieu Bac- » chus, que Bellone, que Cibelle & Vénus avec » ſon Adonis, te puiſſent rendre aveugle, ſourd » & muet, maudit crieur, qui te moques de moi » depuis ſi longtems ! Crois-tu, extravagant que » tu es, continua-t-il, que j'aille expoſer la déeſſe » ſur un âne vicieux & féroce, qui ne manque- » roit pas de la jeter d'abord par terre & de la » briſer; & moi, malheureux, je ſerois obligé » de courir de tous côtés les cheveux épars, & de » chercher quelqu'un pour la raccommoder ».

Quand je l'entendis parler de la ſorte, il me vint en penſée de me mettre à ſauter tout d'un coup comme un furieux, afin de lui faire perdre l'envie de m'acheter. Mais cet homme empreſſé de m'avoir, prévint mon deſſein, ayant compté dans le moment dix-ſept deniers (1) à mon maître, qui les reçut avec plaiſir, dont j'étois bien fâché. En même tems, attaché comme j'étois d'un licou de jonc, il me livre à Philèbe, c'étoit le nom de mon nouveau maître, qui me prend & m'emmène auſſi-tôt à ſon logis. En entrant dans la maiſon : « Jeunes filles, s'écria-t-il, je vous ai acheté un beau ſerviteur que je vous amène ». Au reſte, ce

(1) Environ ſix livres ſeize ſols de notre monnoie.

qu'il appeloit des filles, n'étoit autre choſe qu'une troupe d'eunuques, qui firent tout d'un coup éclater une joie extraordinaire en élevant leurs voix caſſées, rauques & efféminées, s'imaginant, ſans doute, que c'étoit quelque eſclave propre à leur rendre de bons ſervices. Mais d'abord qu'ils virent la ſuppoſition, non d'une biche à la place d'une fille, mais d'un âne au lieu d'un homme, ils ſe renfrognèrent le viſage, & firent cent railleries à leur maître, enſuite ils m'attachèrent au râtelier.

Il y avoit parmi eux un jeune homme robuſte & bien taillé qui jouoit parfaitement du hautbois, qu'ils avoient acheté au lieu où l'on expoſe les eſclaves en vente, de l'argent qu'ils avoient amaſſé de côté & d'autre; ils le faiſoient marcher jouant de ſon inſtrument, & ils s'en ſervoient dans la maiſon pour d'autres uſages. D'abord qu'il m'eut aperçu, il m'apporta abondamment de quoi manger: « Enfin, diſoit-il avec un tranſport de joie, » te voilà venu pour me ſeconder dans mes péni- » bles travaux; puiſſes-tu vivre long-tems! plaire » à tes maîtres, & me donner le moyen de réparer » mes forces ». L'entendant parler de la ſorte, je rêvois en moi-même aux nouvelles fatigues où j'allois être expoſé.

Le lendemain ils ſortirent tous habillés de cou-

leurs différentes, ajuſtés d'une manière hideuſe & ridicule, ayant le viſage barbouillé avec de la boue, les paupières peintes, des eſpèces de mitres ſur la tête, & des robes, les unes de lin, les autres de ſoie, & d'autres couleur de ſafran; quelques-uns en avoient de blanches avec de petites raies couleur de pourpre; tous avec des ceintures autour du corps & des ſouliers jaunes. Ils me donnèrent la déeſſe à porter, couverte d'un voile de ſoie, & tenant dans leurs mains de grands couteaux & des haches; après s'être dépouillés les bras juſqu'aux épaules, ils ſe mettent aux champs en danſant, & ſautant au ſon de la flûte, comme font les bacchantes dans leurs plus grands tranſports.

Après avoir paſſé devant quelques méchantes cabanes, ils arrivèrent à la maiſon de campagne d'un homme fort riche; faiſant des cris & des hurlemens dès le pas de la porte, ils y entrèrent comme des furieux : ſi-tôt qu'ils y furent, ils ſe mirent à pencher la tête de tous côtés, tourniant le cou de différentes manières, faiſant auſſi voler leurs cheveux épars en rond, & ſe mordant les bras de tems en tems, que chacun d'eux ſe taillada enſuite avec ſon couteau à deux tranchans. Il y en eut un qui parut encore plus tranſporté que les autres; il faiſoit ſemblant d'avoir l'eſprit abſolument égaré, & par de grands ſoupirs qu'il tiroit du fond de ſon

eſtomac,

eſtomac, il vouloit perſuader qu'il étoit plein de quelque divinité; comme ſi la préſence des dieux n'étoit pas ordinairement avantageuſe aux hommes, & qu'elle leur fût funeſte, en les rendant plus foibles ou malades.

Mais vous allez voir de quelle manière la providence les récompenſa. Il commença par déclarer fauſſement qu'il étoit coupable, & à s'accuſer à haute voix d'un ton de prophète, qu'il avoit commis quelque faute contre les loix de la ſainte religion. Enſuite il demanda à ſes mains, qu'elles euſſent à le punir, & à lui faire ſouffrir le ſupplice que ſon crime méritoit. En même tems il prit un de ces fouets que ces hommes efféminés portent ordinairement, qui eſt compoſé de pluſieurs longues cordes de laine, où ſont enfilés quantité de petits os de mouton de figure carrée, dont il ſe donna mille coups, & ſe déchira toute la peau, ſupportant ſa douleur avec une fermeté admirable. Vous auriez vu la terre toute teinte du ſang que ces infames s'étoient tiré en ſe tailladant avec leurs couteaux, & ſe frappant avec leurs fouets, ce qui me cauſoit une inquiétude qui n'étoit pas médiocre. Voyant ce ſang qui ſortoit de tant de plaies & en ſi grande abondance, je craignois que l'eſtomac de cette déeſſe étrangère n'eût envie du ſang d'un âne, comme l'eſtomac de certains hommes demande du lait d'âneſſe.

Quand ils furent las, ou du moins qu'ils crurent s'être aſſez déchiquetés les membres, ils mirent fin à cette boucherie. Alors quantité de gens, à l'envi les uns des autres, leur offrant des pièces de monnoie de cuivre & même d'argent, ils tendirent leurs robes pour les recevoir. On leur donna, outre cela, un baril de vin, du lait, des fromages & quelque farine d'orge & de froment; quelques-uns donnèrent auſſi de l'orge pour l'âne qui portoit la déeſſe. Ils ramaſsèrent toutes ces choſes dans des ſacs faits exprès pour ces ſortes de quêtes, & me les chargèrent ſur le corps; de manière que portant tout-à-la-fois leurs proviſions & l'image de la déeſſe, je leur ſervois en même-tems de temple & de magaſin. C'eſt ainſi qu'allant de côté & d'autre ils faiſoient contribuer tout le pays.

Un jour qu'ils étoient de bonne humeur, parce qu'ils avoient fait une quête plus abondante qu'à l'ordinaire, ils ſe diſposèrent à ſe bien régaler & à ſe réjouir dans un certain château. Ils demandent d'abord un mouton gras au fermier d'une métairie, après lui avoir dit ſa bonne aventure, pour immoler, diſoient-ils, à la déeſſe Syrienne, qui avoit une fort grande faim, & ayant fait tous les apprêts du repas, ils vont aux bains. Au retour ils amènent ſouper avec eux un payſan d'une taille & d'une force extraordinaires. A peine eurent-ils mangé de quelques légumes, qu'ils commencent à exercer leurs abominations.

Je ne pus ſupporter la vue de ces crimes affreux, & je voulus m'écrier : O citoyens ! mais il me fut impoſſible de prononcer autre choſe que la premiere ſyllabe O, d'une voix, à la vérité, claire, forte & convenable à un âne, mais fort mal-à-propos dans ce moment-là ; car pluſieurs jeunes gens du bourg prochain, qui cherchoient un âne qu'on leur avoit volé la nuit, & qui alloient avec ſoin dans toutes les hôtelleries, voir s'ils ne le trouveroient point, m'ayant entendu braire dans cette maiſon, & croyant que ce fût leur âne qu'on y avoit caché, y entrèrent avec précipitation, à l'heure qu'on y penſoit le moins, dans le deſſein de reprendre leur bien, & ſurprirent ces infames au milieu de leurs débordemens. Ces jeunes gens appellent auſſitôt tous les voiſins, & leur font part de cet horrible ſpectacle, donnant des louanges, en raillant, à la ſainte chaſteté de ces prêtres. Eux, conſternés & fort affligés d'une ſi cruelle aventure, dont le bruit ſe répandoit déjà parmi le peuple, & qui les rendoit odieux & exécrables à tout le monde, ramaſſent tout ce qu'ils avoient, & ſortent ſecrétement du château, environ à minuit.

Après avoir fait un chemin aſſez conſidérable, avant le lever du ſoleil, & s'étant trouvés au grand jour en des lieux écartés & déſerts, ils raiſonnent beaucoup entr'eux, & ſe diſpoſent à me faire mourir. Ils ôtent la déeſſe de deſſus mon dos, & l'ayant

poſée à terre, ils me dépouillent de mon harnois; m'attachent à un chêne, & me donnent tant de coups de ce fouet armé d'os de mouton, qu'ils me mettent à deux doigts de la mort. Il y en avoit un qui vouloit à toute force me couper les jarrets avec ſa hache, parce que j'avois ſcandaliſé ſi honteuſement une chaſteté auſſi pure que la ſienne. Mais les autres furent d'avis qu'on me laiſſât la vie, non par aucune conſidération pour moi, mais à cauſe de la déeſſe qui étoit par terre.

Ils me remettent donc ma charge ſur le corps, & me faiſant marcher à coups de plat d'épée, ils arrivent dans une grande ville. Un de ſes plus conſidérables habitans, qui entendit le ſon des cymbales, le bruit des tambours, & les doux accens de de la muſique phrygienne, vint auſſitôt au-devant de nous. C'étoit un homme fort religieux, & qui révéroit extrêmement les dieux. Il reçut la deeſſe dans ſa maiſon, & nous logea tous dans des appartemens fort grands & fort ſpacieux. Il faiſoit tous ſes efforts pour ſe rendre cette divinité favorable par ſes profonds reſpects & par des ſacrifices.

Il me ſouvient que je fus en ce lieu-là dans un grand danger de perdre la vie. Certain homme de la campagne avoit fait préſent à notre hôte, qui étoit ſon ſeigneur, de la cuiſſe d'un cerf fort gras & fort grand qu'il avoit tué à la chaſſe : on l'avoit pendue négligemment aſſez bas derrière la porte de

la cuiſine; un chien de chaſſe s'étoit jeté deſſus, & s'étoit ſauvé avec ſa proie. Quand le cuiſinier ſe fut aperçu du malheur qui venoit de lui arriver, après s'être blâmé lui-même de ſa négligence, s'être fort affligé, & avoir longtems verſé des larmes inutiles par la crainte que ſon maître, qui devoit bientôt demander à ſouper, ne le châtiât rigoureuſement, il prend une corde pour s'étrangler, ayant auparavant tendrement embraſſé un petit enfant qu'il avoit, pour lui dire adieu.

Mais ſa femme qui l'aimoit beaucoup, apprit bientôt l'accident qui venoit de lui arriver. Elle accourut à lui, & ſaiſiſſant de toute ſa force avec ſes deux mains la funeſte corde qu'il tenoit: « Quoi, » lui dit-elle, faut-il que la frayeur que ce mal- » heur vous cauſe, vous faſſe perdre l'eſprit, & » que vous n'y voyez pas un remède que vous offre » heureuſement la providence des dieux »!

» S'il vous reſte donc encore quelque raiſon dans » cette extrémité, écoutez-moi avec attention. » Conduiſez l'âne qu'on a amené ici, dans quel- » qu'endroit éloigné, & l'égorgez; enſuite cou- » pez-lui une cuiſſe qui reſſemblera aſſez à celle » du cerf que vous avez perdue; mettez-la en ha- » chis avec une bonne ſauſſe, & ſervez-la à notre » maître à la place de l'autre ». Ce maraut jugea à propos de conſerver ſa vie aux dépens de la

mienne ; & après avoir extrêmement loué l'eſprit de ſa femme, il ſe mit à aiguiſer ſes couteaux pour exécuter le conſeil qu'elle venoit de lui donner.

Fin du huitième Livre.

LIVRE NEUVIÈME.

C'EST ainſi que ce déteſtable bourreau armoit ſes mains ſcélérates contre ma vie. Il n'y avoit pas de tems à perdre dans un danger ſi preſſant; il falloit prendre ſon parti ſur le champ. Je réſolus de me garantir par la fuite, de la mort qu'on me préparoit; & dans le moment, rompant le licou qui me tenoit attaché, je m'enfuis de toute ma force, en ruant ſouvent, de peur qu'on ne m'arrêtât. Ayant bientôt traverſé le premier portique, je me jette ſans balancer dans la ſalle à manger où le maître de la maiſon régaloit les prêtres de la déeſſe, avec la viande des victimes qu'il avoit immolées. Je briſe & renverſe une bonne partie des viandes qui étoient apprêtées, les tables même & d'autres meubles. Le maître du logis, fort fâché d'un ſi grand déſordre, me fit mettre entre les mains d'un de ſes gens, & lui ordonna de m'enfermer avec grand ſoin, en quelqu'endroit bien fûr, comme un animal fougueux & emporté, afin que je ne revinſſe pas une autre fois avec une pareille inſolence, renverſer ſon feſtin. M'étant donc ſauvé par cette adreſſe, des mains de ce maudit cuiſinier, j'étois fort aiſe de me voir dans une priſon qui me ſervoit d'aſyle.

Mais certainement les hommes ont beau faire, pour être heureux ; quand il ne plaît pas à la fortune, ils ne ſauroient le devenir, & toute l'adreſſe & la prudence humaine ne peuvent s'oppoſer à l'ordre de la providence, ni même y rien changer. Ce que je venois d'imaginer pour me mettre en ſûreté, du moins pendant quelque tems, fut ce qui me jeta dans un autre péril terrible, qui penſa me coûter la vie dans le moment ; car un des valets, comme je l'appris depuis, à quelques diſcours que les domeſtiques tenoient entr'eux, accourt tout troublé dans la ſalle du banquet ; & avec un viſage effrayé, il rapporte à ſon maître qu'un chien enragé étoit entré tout d'un coup dans la maiſon par une porte de derrière, qui répondoit dans une petite rue ; qu'il s'étoit d'abord jeté en fureur ſur les chiens de chaſſe ; qu'enſuite il avoit paſſé dans les écuries où il avoit fait le même ravage ſur les chevaux, & qu'enfin il n'avoit pas même épargné les hommes ; qu'il avoit mordu en pluſieurs endroits le muletier Mirtil, Hepheſtion le cuiſinier, Hypathius le valet de chambre, Apollonius le médecin, & pluſieurs autres domeſtiques, comme ils vouloient le chaſſer ; il ajoutoit que quelques-uns des chevaux qui avoient été mordus, reſſentoient déjà les effets de la rage.

Cette nouvelle donna l'alarme à tous ceux qui étoient dans la ſalle, qui, s'imaginant par ce qu'on m'avoit vu faire, que j'étois attaqué du même mal,

s'armèrent de tout ce qu'ils purent rencontrer, s'exhortant les uns & les autres à ſe garantir du péril qui les menaçoit, & ſe mirent après moi comme des enragés qu'ils étoient bien plutôt que moi. Ils m'alloient mettre en pièces avec les lances, les épieux & les haches que les valets leur fourniſſoient, ſi pour me mettre à couvert de cet orage, je ne me fuſſe ſauvé dans une des chambres où l'on avoit logé mes maîtres. Alors, ceux qui me pourſuivoient ayant fermé la porte ſur moi, me tinrent aſſiégé là-dedans, en attendant que le poiſon de cette rage prétendue m'eût fait mourir, ſans qu'ils s'expoſaſſent au danger de m'attaquer. Me trouvant donc ſeul en liberté, je profitai de l'occaſion que la fortune m'offroit; je me couchai ſur un lit comme un homme, & je m'endormis; cette manière de repoſer m'ayant été interdite depuis longtems.

M'étant bien remis de ma laſſitude ſur ce bon lit, je me levai gai & diſpos. Il étoit déjà grand jour, & j'entendois ceux qui avoient paſſé la nuit à me garder, qui diſoient entr'eux : « Mais pouvons-nous croire que ce malheureux âne ſoit continuellement dans les tranſports de la rage? Il eſt plutôt à préſumer que ſa fureur eſt calmée, & que ſon accès eſt paſſé ». Comme chacun diſoit ſur cela ſon avis, ils convinrent tous, qu'il falloit éprouver ce qui en étoit, & regardant par une fente au travers de la porte, ils me voient ſur mes jambes,

tranquille comme un animal qui ſe porte bien & qui eſt doux & paiſible; ils ouvrent la porte & examinent avec plus d'attention ſi j'étois appaiſé.

Un d'entr'eux, comme s'il eût été envoyé du ciel pour me ſauver la vie, apprit aux autres un moyen pour connoître ſi j'étois malade, qui étoit de mettre un vaiſſeau plein d'eau fraîche devant moi, diſant que ſi j'en approchois ſans répugnance, & comme j'avois accoutumé de faire c'étoit une marque que je n'avois aucun mal, & que je me portois fort bien; au contraire, que ſi je la fuyois, & que j'euſſe de l'horreur de la voir & d'y toucher, c'étoit une preuve certaine que la rage continuoit de m'agiter, ajoutant que c'étoit l'expérience qu'on avoit coutume de faire en ces ſortes d'occaſions, & qu'on la trouvoit écrite même dans les anciens livres.

Ils approuvèrent tous ce conſeil, & dans le moment ils apportent un grand vaiſſeau plein d'une eau très-claire, priſe d'une fontaine qui étoit près de la maiſon, & me le préſentent, en ſe tenant encore ſur leurs gardes. Je vais d'abord au-devant d'eux, d'autant plus que j'avois une fort grande ſoif; & baiſſant la tête, je la plongeai juſqu'au fond du vaiſſeau, & me mis à boire de cette eau, qui m'étoit certainement bien ſalutaire. Alors je ſouffris avec tranquillité qu'ils me flattaſſent en me paſſant la main ſur le corps

& ſur les oreilles, & qu'ils me ramenaſſent par mon licou; enfin, je leur laiſſai faire tout ce qu'ils voulurent pour m'éprouver, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entièrement raſſurés par ma douceur, ſur la mauvaiſe opinion qu'ils avoient conçue de moi.

M'étant ainſi ſauvé de deux grands dangers, le lendemain on me remit ſur le corps l'image de la déeſſe, avec les choſes qui ſervoient à ſon culte, & nous partîmes au ſon des caſtagnettes, des cymbales & des tambours, pour aller demander l'aumône dans les villages. Après que nous eûmes parcouru un aſſez grand nombre de maiſons de payſans, & quelques châteaux, nous arrivâmes dans un bourg bâti ſur les ruines d'une ville qui avoit été fort opulente autrefois, à ce que diſoient les habitans. Nous entrâmes dans la première hôtellerie qui ſe rencontra, où l'on nous conta une hiſtoire aſſez plaiſante, de la manière dont la femme d'un pauvre homme lui avoit fait une infidélité; je ſuis bien aiſe que vous la ſachiez auſſi.

Cet homme réduit dans une grande néceſſité, n'avoit autre choſe pour vivre que le peu qu'il pouvoit gagner par ſon travail journalier. Il avoit une femme qui étoit auſſi fort pauvre, mais très-fameuſe par l'exceſſive débauche où elle s'aban-

donnoit. Un jour ſon mari étant ſorti de chez lui dès le matin, pour aller travailler, un homme hardi & effronté y entra ſecrétement l'inſtant d'après. Pendant que la femme & lui étoient enſemble, comme des gens qui ſe croient en sûreté, le mari qui ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit, & qui n'en avoit même aucun ſoupçon, revint chez lui, bien plutôt qu'on ne l'attendoit, & louant en lui-même la bonne conduite de ſa femme, parce qu'il trouvoit la porte de ſa maiſon déjà fermée aux verroux, il frappe & ſiffle, pour marquer que c'étoit lui qui vouloit entrer. Sa femme, qui étoit adroite, & fort ſtilée en ces ſortes d'occaſions, fait retirer l'homme d'auprès d'elle, & le cache promptement dans un vieux tonneau vide qui étoit au coin de la chambre, à moitié enfoncé dans la terre; enſuite ayant ouvert la porte à ſon mari, elle le reçoit en le querellant: « c'eſt donc ainſi, lui dit-elle, que tu reviens les mains vides, pour demeurer les bras croiſés à ne rien faire, & que tu ne continueras pas ton travail ordinaire, pour gagner de quoi avoir quelque choſe à manger? Et moi, malheureuſe que je ſuis, je me romps les doigts jour & nuit, à force de filer de la laine, afin d'avoir au moins de quoi entretenir une lampe pour nous éclairer le ſoir dans notre pauvre maiſon. Hélas! que Daphné,

notre voiſine, eſt bien plus heureuſe que moi! elle qui, dès le matin, ſe met à table, & boit tout le jour avec ſes amans ».

Le mari ſe voyant ſi mal reçu, « que veux-tu, lui dit-il, quoique le maître de notre attelier, occupé à la ſuite d'un procès qui le regarde, ait fait ceſſer le travail, cela n'a pas empêché que je n'aie trouvé le moyen d'avoir de quoi manger aujourd'hui. Vois-tu, continua-t-il, ce tonneau inutile, qui occupe tant de place, & qui ne ſert à autre choſe qu'à nous embarraſſer dans notre chambre, je l'ai vendu cinq deniers (1) à un homme, qui va venir dans le moment le payer & l'emporter : prépare-toi donc à m'aider un peu à le tirer de là, pour le livrer tout préſentement. « En vérité, dit auſſitôt cette artificieuſe femme, en faiſant un grand éclat de rire, mon mari eſt un brave homme, & un marchand fort habile, d'avoir laiſſé pour ce prix-là une choſe que j'ai vendue il y a longtems ſept deniers, moi qui ne ſuis qu'une femme toujours renfermée dans la maiſon ».

Le mari bien-aiſe de ce qu'il entendoit ; « qui eſt donc celui qui l'a acheté ſi cher, lui dit-il. « Pauvre innocent que tu ès, lui répondit-elle, il y a déjà je ne ſai combien de tems qu'il eſt

(1) Environ quarante ſols de notre monnoie.

dans le tonneau, à l'examiner de tous côtés ». Le galant entra à merveille dans la fourberie, & ſortant tout d'un coup de ſa niche : « ma bonne femme, dit-il, voulez-vous que je vous diſe la vérité, votre tonneau eſt trop vieux, & fendu en je ne ſai combien d'endroits ». Se tournant enſuite du côté du mari : « & toi, bon-homme, continua-t-il, ſans faire ſemblant de le connoître, que ne m'apportes-tu tout préſentement de la lumière, afin que je puiſſe être sûr, en grattant les ordures qui ſont dedans, s'il pourra me ſervir ; car tu t'imagines bien que je ne me ſoucie point de perdre mon argent, comme ſi je l'avois gagné par de mauvaiſes voies ». Ce brave & ſubtil mari, ſans tarder & ſans avoir le moindre ſoupçon, allume la lampe, & lui dit : « rangez-vous de-là & me laiſſez faire, juſqu'à ce que je vous l'aie rendu bien net ». En même-tems il ôte ſon habit, prend la lumière, ſe fourre dans le tonneau, & commence à racler toute la vieille lie qui y étoit attachée. Le galant mit l'occaſion à profit, & pendant ce tems, la femme qui ſe faiſoit un plaiſir de jouer ſon mari, baiſſant la tête dans le tonneau, lui montroit avec le doigt, tantôt un endroit à nettoyer, tantôt un autre, & puis encore un autre, & puis encore un autre, juſqu'à ce qu'enfin tout fût achevé ; & ce miſérable manœu-

vre fut encore obligé, après avoir reçu ſept deniers, de porter le tonneau juſques dans la maiſon du galant de ſa femme (1).

Après que les ſaints prêtres de la déeſſe eurent demeuré quelques jours dans ce bourg, où ils faiſoient bonne chère, aux dépens du public, & qu'ils eurent amaſſé quantité de toutes ſortes de choſes, qu'ils gagnoient à dire la bonne aventure, ils inventèrent une nouvelle manière de faire venir de l'argent. Par une ſeule réponſe qu'ils imaginèrent, qui pouvoit ſe rapporter à des évènemens différens, ils trompoient ceux qui venoient les conſulter ſur toutes ſortes de ſujets. Voici ce que contenoit l'oracle :

Les bœufs, qu'au même joug on lie,
De la terre entr'ouvrent le ſein,
Afin qu'avec uſure elle rende le grain,
Que le laboureur lui confie.

Ainſi, ſi quelques-uns venoient les conſulter pour ſavoir les ordres du deſtin ſur un mariage qu'ils vouloient faire, ils leur diſoient que l'oracle répondoit juſte à leur demande; qu'il falloit qu'ils ſe miſſent ſous le joug de l'hymenée, & qu'ils produiroient bientôt de beaux enfans. Si un autre venoit les interroger ſur l'envie qu'il avoit d'acheter des terres, ils lui faiſoient voir que c'étoit avec raiſon que l'oracle parloit de bœufs, de labourage

(1) Cet épiſode a fourni le ſujet du *Cuvier*, conte de la Fontaine & du *Tonnelier*, opéra comique.

& de riches moiſſons. Si quelqu'autre venoit conſulter le ſort ſur un voyage qu'il devoit entreprendre, ils lui expliquoient que les plus doux de tous les animaux étoient déjà attelés enſemble, & prêts à partir, & que la fécondité de la terre ſignifioit que ſon voyage lui rapporteroit un gain conſidérable. Si quelqu'un avoit un combat à donner ou à pourſuivre une troupe de voleurs, & qu'il voulût ſavoir ſi l'évènement en ſeroit heureux ou malheureux, ils ſoutenoient que l'oracle, par ſa réponſe, lui promettoit la victoire, que ſes ennemis ſeroient ſubjugués, & qu'il profiteroit d'un grand butin.

Ces prêtres ne gagnèrent pas peu d'argent à cette manière captieuſe de prédire l'avenir; mais fatigués des queſtions continuelles qu'on venoit faire, auxquelles leur oracle ne donnoit jamais que la même réponſe, ils continuèrent leur route par un chemin bien plus mauvais que celui que nous avions fait la nuit précédente; il étoit plein de grands trous & rompu en pluſieurs endroits par des rigoles qu'on y avoit faites pour donner de l'écoulement aux eaux, dont elles étoient encore à moitié pleines, & le reſte étoit couvert de boue & fort gliſſant. Après que je me fus bien fatigué & meurtri les jambes par pluſieurs gliſſades & pluſieurs chûtes que je faiſois à tout moment dans ce maudit chemin, je gagnai enfin, avec beaucoup de

de peines, un ſentier uni qui étoit dans la campagne, quand tout d'un coup une troupe de cavaliers armés vient fondre ſur nous; & après avoir eu aſſez de peine à retenir leurs chevaux, ils ſe jettent bruſquement ſur Philèbe & ſur ſes camarades, & les ſaiſiſſant au colet; ils les frappent à coups de poing, les appelant ſacrilèges & impudiques; enſuite ils les attachent avec des menottes; en leur répétant ſans ceſſe « qu'ils euſſent à tirer » de leurs ſacs la coupe d'or; qu'ils miſſent au » jour ce vaſe dont la valeur les avoit éblouis juſ- » qu'à leur faire commettre un ſacrilège; cette » coupe qu'ils venoient de dérober juſques ſur » les autels de la mère des dieux, lorſqu'enfermés » dans ſon temple, ils faiſoient ſemblant de célé- » brer ſes ſecrets myſtères; ajoutant qu'ils étoient » enſuite ſortis de la ville dès la pointe du jour » ſans parler à perſonne, comme s'ils euſſent » pu fuir le châtiment que méritoit un ſi grand » crime ». En même-tems un de ces gens-là fourrant ſa main dans le ſein de la déeſſe que je portois, trouva la coupe d'or & la fit voir à tout le monde.

Ces infames hommes ne parurent ni conſternés, ni même effrayés de ſe voir convaincus d'un tel ſacrilège, & tournant la choſe en raillerie: « Voilà, diſoient-ils, un grand malheur, & une » choſe bien épouvantable? Oh combien d'in-

» nocens, continuoient-ils, courent riſque ſou-
» vent d'être punis, comme s'ils étoient cou-
» pables, puiſque des prêtres qui n'ont commis
» aucune faute, ſe trouvent en danger de perdre
» la vie pour un petit gobelet dont la mère des
» dieux a fait préſent à la déeſſe de Syrie ſa ſœur,
» qui étoit venue lui rendre viſite ». Malgré ces mauvais diſcours & pluſieurs autres ſemblables, ces hommes les ramènent & les jettent en priſon. L'on remit la coupe dans le temple, avec l'image de la déeſſe que je portois, pour y reſter toujours. Le lendemain on me conduiſit au marché, où l'on me fit mettre en vente pour la ſeconde fois par le crieur public.

Un meûnier d'un château des environs m'acheta ſept deniers plus cher que n'avoit fait Philébe; & m'ayant auſſitôt mis ſur le corps une bonne charge de bled qu'il venoit d'acheter auſſi, il me mena à ſon moulin, par un chemin fort rude, plein de pierres & de racines d'arbres. J'y trouvai quantité de chevaux ou mulets qui faiſoient aller pluſieurs meules différentes. Ce n'étoit pas ſeulement le long du jour qu'on faiſoit de la farine, ces ſortes de machines tournoient même pendant toute la nuit, à la lumière de la lampe. De peur que l'apprentiſſage d'un tel exercice ne me rebutât d'abord, mon nouveau maître me reçut fort honnêtement chez lui, & me traita

parfaitement bien ; car il me laiſſa tout ce jour-là dans l'écurie, & me donna abondamment de quoi manger : mais cette félicité de ne rien faire & d'être bien nourri, n'alla pas plus loin. Dès le lendemain on m'attacha pour faire aller une meule, qui me paroiſſoit la plus grande de toutes, & après qu'on m'eut couvert la tête, on me mit dans un petit ſentier creux qui formoit un cercle, pour y marcher, & en faire continuellement le tour.

N'ayant pas oublié mes ruſes ordinaires, je me montrai fort novice en cet exercice ; & quoique j'euſſe vu ſouvent, pendant que j'étois homme, la manière dont on faiſoit agir ces ſortes de machines, cependant je reſtois là ſans branler, avec une feinte ſtupidité, comme ſi ce travail m'eût été abſolument inconnu, & que je n'euſſe ſu comment m'y prendre. Je penſois que lorſqu'on verroit que je n'y étois point propre, on me feroit faire quelqu'autre choſe qui me fatigueroit moins, ou qu'on me nourriroit peut-être ſans me faire travailler ; mais ma fineſſe ne me ſervit de rien, & me coûta bien cher ; car pluſieurs hommes armés de bâtons m'entourèrent, & comme je ne me défiois de rien, ayant la tête couverte, & ne voyant goutte, ils ſe donnèrent le ſignal, par un cri qu'ils firent tous à la fois, & me déchargèrent en même tems un grand nombre

de coups. Ils m'épouvantèrent tellement par leur bruit, que mettant bas tout artifice, & m'abandonnant ſur les longes qui me tenoient attaché à la meule, je me mis à courir de toute ma force. Par un changement de conduite ſi ſubite, j'excitai une grande riſée dans toute la troupe.

Quand le jour fut près de finir, outre que j'étois fort fatigué, on m'ôta les cordes de jonc qui me tenoient attaché à la machine, & l'on me mit à l'écurie. Quoique je fuſſe accablé de faim & de laſſitude, & que j'euſſe un grand beſoin de réparer mes forces, cependant excité par ma curioſité ordinaire, négligeant la mangeaille qui étoit devant moi en abondance, j'examinois ſoigneuſement, avec une eſpèce de plaiſir, la manière dont on gouvernoit cet affreux moulin. O Dieu! quelle eſpèce d'hommes travailloient là-dedans, leur peau étoit toute meurtrie de coups de fouet; ils avoient ſur leur dos plein de cicatrices quelques méchans haillons déchirés, qui les couvroient un peu ſans les habiller; quelques-uns n'avoient qu'un petit tablier devant eux, enfin les mieux vêtus l'étoient de manière, qu'on leur voyoit la chair de tous côtés; ils avoient des marques imprimées ſur le front, les cheveux à moitié raſés, & les fers aux pieds; outre cela ils étoient affreux par la pâleur de leur viſage, & la vapeur du feu, jointe à l'épaiſſe fumée des fours où l'on cuiſoit

le pain, leur avoit mangé les paupières, & gâté entièrement la vue ; ils étoient avec cela, tout couverts & tout blancs de farine, comme les athlètes le ſont de pouſſière, lorſqu'ils combattent.

Mais que vous dirai-je de mes camarades, les animaux qu'on faiſoit travailler dans ce moulin, & comment pourai-je vous les bien dépeindre ? Quels vieux mulets, & quels chétifs & miſérables chevaux hongres ! Ils étoient là autour de la mangeoire, la tête baſſe, qui dévoroient des bottes de paille. Ils avoient le cou tout couvert de plaies ; une toux continuelle leur faiſoit ouvrir les nazeaux ; les cordes de jonc, avec leſquelles on les attachoit pour tourner la meule, leur avoient entièrement écorché le poitrail ; leurs côtes étoient tellement dépouillées par la quantité de coups de bâton qu'on leur donnoit continuellement, que l'os en étoit découvert ; la corne de leurs pieds étoit devenue d'une largeur extraordinaire, à force de marcher, & par-deſſus tout cela ils avoient la peau toute couverte d'une gale invétérée.

La peur que j'eus de tomber dans l'état miſérable où je voyois ces pauvres bêtes, jointe au ſouvenir du bonheur dont je jouiſſois pendant que j'étois Lucius, que je comparois à l'extrémité où j'étois réduit, m'accabloit de triſteſſe, & la ſeule choſe qui pouvoit m'être de quelque conſolation dans la vie malheureuſe que je menois,

étoit le plaiſir que j'avois de contenter ma curioſité naturelle, par tout ce que j'entendois dire, & tout ce que je voyois faire, perſonne ne ſe contraignant devant moi. Certainement c'étoit avec beaucoup de raiſon que le divin auteur de l'ancienne poéſie grecque, voulant dépeindre un homme d'une ſageſſe & d'une prudence conſommées, a dit : que ce même homme s'étoit acquis les plus grandes vertus, par ſes voyages dans pluſieurs villes, & par le commerce qu'il avoit eu avec quantité de nations différentes ; car j'avoue que je ne laiſſe pas d'être redevable à ma figure d'âne, de ce qu'étant caché ſous cette forme, j'ai éprouvé un grand nombre d'aventures qui m'ont inſtruit de bien des choſes, ſi du moins elles ne m'ont pas rendu plus ſage, & je vais vous conter une hiſtoire qui m'a paru des plus plaiſantes ; la voici :

Ce meûnier qui m'avoit acheté, bon homme d'ailleurs, & fort doux, étoit marié à la plus méchante, & la plus ſcélérate de toutes les femmes, qui le rendoit ſi malheureux de toutes façons, qu'en vérité j'étois ſouvent touché moi-même de ſon état ; car il ne manquoit aucun vice à cette maudite femme. Elle les poſſédoit tous généralement, ſans en excepter aucun ; elle étoit pleine de malignité, cruelle, impudique, adonnée au vin, obſtinée, acariâtre, d'une avarice ſordide, & d'une avidité terrible à prendre le bien d'au-

trui ; prodigue pour ce qui regardoit ſes infames débauches, & l'ennemie déclarée de la bonne foi & de la pudeur : à tout cela, elle joignoit l'impiété, elle mépriſoit les dieux immortels, & la vraie religion, & d'un eſprit ſacrilége, feignant de révérer par de vaines cérémonies, un dieu qu'elle diſoit être ſeul & unique, elle trompoit tout le monde & ſon mari auſſi, & dès le matin elle s'enivroit, & le reſte du jour elle ſe proſtituoit.

Cette abominable femme avoit conçu une averſion terrible contre moi ; car avant qu'il fût jour, elle ordonnoit, étant encore dans ſon lit, qu'on fit travailler au moulin l'âne qu'on avoit acheté depuis peu, & ſi-tôt qu'elle étoit levée, elle me faiſoit donner cent coups de bâton en ſa préſence. Lorſqu'on faiſoit ceſſer le travail aux chevaux & aux mulets, pour les faire dîner ; elle m'y faiſoit encore reſter long-tems après eux. Ces cruautés qu'elle exerçoit contre moi, avoient extrêmement augmenté ma curioſité ſur ce qui regardoit ſes mœurs & ſa conduite. Je m'apercevois qu'un certain jeune homme venoit tous les jours la trouver juſques dans ſa chambre, & j'aurois bien voulu le voir au viſage, ſi ce qu'on me mettoit ſur la tête pour me couvrir les yeux ne m'en eût empêché ; car je n'euſſe pas manqué d'induſtrie pour découvrir, de manière ou d'autre, les débauches de cette méchante créature.

Certaine vieille femme, qui étoit ſa confidente, & qui conduiſoit toutes ſes intrigues, étoit continuellement avec elle, du matin juſqu'au ſoir. Elles commençoient par déjeûner enſemble, & en buvant l'une & l'autre, à qui mieux mieux, quantité de vin pur, la vieille imaginoit des fourberies pour tromper le malheureux meûnier. Alors, quoique je fuſſe fort fâché de la mépriſe de Fotis, qui, penſant me changer en oiſeau, m'avoit changé en âne, j'avois du moins la conſolation, dans ma triſte difformité, de ce qu'avec mes grandes oreilles, j'entendois facilement ce qui ſe diſoit aſſez loin de moi, & voici le diſcours qu'un jour cette vieille tenoit à la meûnière :

« Ma maîtreſſe, voyez donc ce que vous voulez faire de cet ami indolent & timide, que vous avez pris ſans mon conſeil, qui tremble à n'en pouvoir plus, quand il voit ſeulement froncer le ſourcil à votre déſagréable & odieux mari, & qui par conſéquent vous cauſe tant de chagrin, par la langueur & la foibleſſe de ſon amour, qui répond ſi mal à la paſſion que vous avez pour lui. Oh ! que Philéſitère eſt bien un autre homme, continua-t-elle ! il eſt jeune, beau, libéral, vaillant, & tel que la vigilance inutile des maris ne fait que l'animer encore davantage. C'eſt, je vous jûre, le ſeul homme qui mérite d'avoir les bonnes graces de toutes les femmes, & le ſeul qui

ſoit digne de porter une couronne d'or ſur ſa tête, quand ce ne ſeroit que pour ce qu'il imagina dernièrement, avec tant d'eſprit, contre un mari jaloux. Au reſte, écoutez-moi, & remarquez la différence qu'il y a d'un tel homme à votre amant. Vous connoiſſez un nommé Barbarus, l'un des ſénateurs de notre ville, que le peuple nomme communément le Scorpion, à cauſe de ſon humeur aigre & piquante. Il a une femme, qui eſt de bonne famille, & d'une très-grande beauté, qu'il tient renfermée chez lui, avec toutes les précautions imaginables. « Vraiment, dit la meûnière, je la connois parfaitement bien; vous voulez parler d'Arète, qui a été autrefois ma compagne d'école. « Vous ſavez donc, reprit la vieille, l'hiſtoire de Philéſitère ? « Nullement, répondit-elle; mais je meurs d'envie de la ſavoir, & je vous prie, ma bonne mère, de me la conter d'un bout à l'autre ».

La vieille femme, qui étoit naturellement grande cauſeuſe, prit auſſitôt la parole: ce Barbarus, dit-elle, étant prêt de partir pour un voyage dont il ne pouvoit ſe diſpenſer, & voulant apporter tous ſes ſoins pour ſe conſerver la fidélité de ſa femme, qu'il aimoit beaucoup, en donna avis ſecrètement à Myrmex, l'un de ſes valets, en qui il ſe confioit plus qu'à pas un autre, & lui ordonna de veiller à la conduite de ſa maîtreſſe, le menaçant qu'il le mettroit en priſon, chargé de fers; qu'il lui feroit

ſouffrir la faim, & qu'enſuite il le feroit expirer au milieu des tourmens, ſi aucun homme la touchoit ſeulement du bout du doigt, même en paſſant dans la rue; ce qu'il lui proteſta avec les ſermens les plus ſacrés. Ayant donc laiſſé Mirmex fort effrayé, & chargé d'accompagner continuellement ſa femme, il part ſans aucune inquiétude.

Le valet étant bien réſolu à ſe donner tous les ſoins que demandoit ſa commiſſion, ne vouloit jamais permettre à ſa maîtreſſe de ſortir. Elle paſſoit tout le jour renfermée chez elle à filer de la laine, ſans qu'il la perdît de vue un ſeul moment, & ne pouvant ſe diſpenſer de la laiſſer aller quelquefois le ſoir aux bains publics il la ſuivoit pas à pas, comme l'ombre fait le corps, & tenoit même toujours d'une main le bord de ſa robe. Voilà de quelle manière cet infatigable ſurveillant s'acquittoit de ſon emploi.

Mais Philéſitère étoit trop alerte ſur les aventures de galanterie, pour n'être pas inſtruit de tous les charmes que cette femme poſſédoit. Cette haute réputation de vertu qu'elle avoit, & tous les ſoins qu'on prenoit pour la garder, ne ſervirent qu'à l'animer davantage. Il ſe mit en tête de ne rien négliger, & de s'expoſer à tout pour en venir à bout; & connoiſſant bien la fragilité humaine, & que l'or avoit la vertu d'abattre les portes les plus fortes, & d'applanir toutes les difficultés, il

s'adreſſe à Myrmex qu'il rencontra ſeul heureuſement ; il lui déclare la paſſion qu'il a pour ſa maîtreſſe, & le conjure d'apporter quelque remède à ſon tourment, l'aſſurant qu'il étoit abſolument réſolu de mourir, ſi ſon amour n'étoit bientôt heureux. « Au reſte, lui diſoit-il, dans une choſe auſſi facile que celle que je vous demande, vous n'avez rien à craindre, puiſqu'il ne s'agit que de me faire entrer, à la faveur de la nuit, dans votre maiſon, où je ne reſterai qu'un moment ». Outre tout ce que Philéſitère put lui dire pour le perſuader, il ſe ſervit d'une puiſſante machine pour ébranler ſa fidélité, il lui fit briller aux yeux ſa main pleine de pièces d'or nouvellement fabriquées, lui diſant qu'il lui en donneroit dix de tout ſon cœur, & qu'il en deſtinoit vingt pour ſa maîtreſſe.

Myrmex fut épouvanté de la propoſition d'un crime, qui lui paroiſſoit ſi affreux, & s'enfuit ſans vouloir rien entendre davantage. Cependant l'éclat brillant de ces pièces d'or étoit toujours préſent à ſes yeux ; quoiqu'il en fût fort éloigné, & qu'il eût regagné ſa maiſon au plus vîte, il croyoit toujours les voir, & il jouiſſoit en idée du gain conſidérable qu'on lui offroit. Ce malheureux étoit en proie à des ſentimens oppoſés qui le tourmentoient cruellement : d'un côté il conſidéroit la fidélité qu'il devoit à ſon maître, d'un autre côté le profit qu'il pouvoit faire : les ſupplices où il

s'expoſoit, lui revenoient dans l'eſprit; mais auſſi quel plaiſir auroit-ce été pour lui de poſſéder cet argent. A la fin l'or l'emporta ſur la crainte de la mort, & le tems ne diminuoit en rien l'extréme paſſion qu'il avoit de poſſéder cette belle monnoie. Sa maudite avarice ne lui donnoit pas même un moment de repos pendant la nuit, & malgré les menaces de ſon maître, elle lui fit oublier ſon devoir.

Ayant donc mis bas toute honte, il va trouver ſa maîtreſſe, ſans différer plus long-tems, & lui conte ce que Philéſitère lui avoit dit. Elle ne démentit point la légéreté qui eſt ſi naturelle à ſon ſexe, & dans le moment elle engage ſon honneur pour ce métal abominable. Ainſi Myrmex tranſporté de joie, & ſouhaitant, aux dépens de ſa fidélité, recevoir & tenir en ſes mains l'or qu'il avoit vu pour ſon malheur, va trouver Philéſitère, & lui conte qu'enfin, après bien des peines, il étoit venu à bout de ce qu'il ſouhaitoit. Il lui demande en même tems la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, & il ſe voit tout d'un coup des piéces d'or dans la main, lui qui n'en avoit jamais ſeulement touché de cuivre.

Quand la nuit fut venue, il conduiſit ce brave champion ſeul, & bien enveloppé d'un manteau juſques dans la chambre de ſa maîtreſſe. A peine ces deux nouveaux amans avoient-ils ſacrifié à

l'amour, que le mari ayant choiſi le tems de la nuit, arrive tout d'un coup, dans le moment que perſonne ne l'attendoit. Il frappe, il appelle, il touche contre la porte avec une pierre, & le retardement qu'on met à lui ouvrir, augmentant ſes ſoupçons de plus en plus, il menace Myrmex de le châtier d'une cruelle manière. Tout ce que put faire ce valet, qu'un malheur ſi imprévu avoit tellement épouvanté, qu'il ne ſavoit quel parti prendre, fut de s'excuſer ſur l'obſcurité de la nuit, qui l'empêchoit de trouver la clé de la porte, qu'il avoit cachée avec beaucoup de ſoin. Pendant ce tems-là Philéſitère qui avoit entendu tout ce bruit, ſe r'habille promptement & ſort de la chambre d'Arète, mais avec tant de trouble & de précipitation, qu'il oublia de mettre ſes ſouliers.

Alors Myrmex met la clé dans la ſerrure, & ouvre la porte à ſon maître, qui juroit & tempêtoit de toute ſa force. Pendant qu'il monte avec précipitation à la chambre de ſa femme, ce valet fait ſecrètement évader Philéſitère. L'ayant mis en liberté hors de la maiſon, & ne craignant plus rien, il ferme la porte, & retourne ſe coucher. Mais ſi-tôt qu'il fut jour, Barbarus ſe levant d'auprès de ſa femme, aperçut ſous le lit des ſouliers qu'il ne connoiſſoit point, qui étoient ceux de Philéſitère. Cela lui fit d'abord ſoupçonner ce qui étoit arrivé, & ſans rien témoigner de ſa douleur

à perſonne, il les prend ſecrètement & les met ſous ſon manteau, fait lier & garotter Myrmex par ſes autres valets, & leur ordonne de le traîner après lui vers la place du marché, dont en gémiſſant il prend le chemin à grands pas, perſuadé que ces ſouliers lui ſerviroient à découvrir l'auteur de ſa diſgrace.

Dans le tems qu'il paſſoit ainſi dans la rue, la douleur & la rage peintes ſur le viſage, ſuivi de Myrmex chargé de chaînes, qui n'avoit pas été pris ſur le fait à la vérité, mais qui ſe ſentant coupable, pleuroit & ſe lamentoit, de manière qu'il excitoit, mais inutilement, la compaſſion de tout le monde; Philéſitère le rencontre fort à propos, & quoique ce jeune homme eût une affaire qui l'appeloit ailleurs, cependant touché d'un tel ſpectacle, ſans en être troublé, il fait réflexion à la faute que ſa précipitation lui avoit fait faire en ſortant de la chambre d'Arète, & jugeant bien que ce qu'il voyoit en étoit une ſuite, auſſitôt uſant d'adreſſe, & s'armant de réſolution, il écarte de côté & d'autre les valets qui conduiſoient Myrmex, ſe jette ſur lui, en criant de toute ſa force & lui donnant quelques coups dans le viſage, ſans lui faire beaucoup de mal : « que ton maître, lui diſoit-il, & tous les dieux que tu prends fauſſement à témoin de ton innocence, te puiſſent punir comme tu le mérites, ſcélérat & parjure que tu

ès! qui volas hier mes ſouliers aux bains publics; certainement tu mérites d'uſer tous ces liens, & d'être mis dans un cachot ».

Barbarus fut la dupe de l'artifice de ce hardi jeune homme, & ne doutant point de la vérité de ce qu'il diſoit, retourne à ſa maiſon, fait venir Mirmex, lui pardonne, & lui remettant les ſouliers entre les mains, il lui ordonne de les rendre à celui à qui il les avoit dérobés.

A peine la vieille avoit-elle achevé ſon hiſtoire, que la meûnière s'écria : « ô que la femme, qui poſsède un tel ami, eſt heureuſe! & moi, infortunée que je ſuis, j'ai un amant qui tremble au ſeul bruit que font ces meules, & qui craint juſqu'à ce miſérable âne qui a la tête couverte. « Je ferai en ſorte, lui dit la vieille, de déterminer ce brave garçon à s'attacher à vous, & de vous l'amener ». Enſuite elle la quitta, lui promettant qu'elle reviendroit le ſoir.

Auſſitôt cette honnête femme ordonne, que pour faire bonne chère, on apprête d'excellens ragoûts; elle-même prépare du vin délicieux, & diſpoſe un fort grand repas : en un mot, elle attend cet amant comme ſi c'eût été un dieu. Heureuſement pour elle, ſon mari étoit ſorti & devoit ſouper chez un foulon de ſes voiſins. L'heure de midi approchant, l'on me détacha du moulin pour me faire dîner; mais ce qui me faiſoit le plus de plai-

ſir, ce n'étoit pas de ne point travailler, c'étoit de ce qu'ayant la tête découverte, & les yeux libres, je pouvois voir tout le manège de cette méchante femme. Enfin quand la nuit fut venue, la vieille arriva, ayant à côté d'elle cet amant tant vanté. Il étoit extrêmement jeune & fort beau garçon. La meûnière le reçut avec toutes les careſſes imaginables, & le ſouper étant prêt, elle le fit mettre à table.

Mais à peine eût-il touché du bout des lèvres la liqueur dont on boit avant le repas, qu'ils entendent le mari qui arrivoit bien plutôt qu'on ne l'attendoit. Cette brave femme lui donnant toutes ſortes de malédictions, & ſouhaitant qu'il ſe fût rompu les jambes, cache le jeune homme, pâle & tremblant, ſous un van dont on ſe ſervoit à ſéparer les autres grains d'avec le froment, qui ſe trouva là par haſard, & diſſimulant ſon crime avec ſon artifice ordinaire, elle demande à ſon mari, d'un air tranquille & comme une perſonne qui ne craint rien, pourquoi il étoit revenu ſi-tôt de chez ſon ami avec qui il devoit ſouper.

Le meûnier qui paroiſſoit fort affligé, lui répond en pouſſant de triſtes ſoupirs : « ne pouvant, dit-il, ſupporter le crime & l'infamie de ſa malheureuſe femme, je m'en ſuis revenu au plus vîte. O dieux! continua-t-il, de quelle ſageſſe & de quelle retenue nous avons vu cette femme, qui

vient cependant de ſe perdre d'honneur & de réputation. Je jure par Cérès que j'ai encore peine à croire ce que je viens de voir de mes propres yeux. « L'effrontée meûnière, ſur ce qu'elle entendoit dire à ſon mari, curieuſe d'en ſavoir toute l'hiſtoire, le conjure de lui raconter tout ce qui s'étoit paſſé, & ne ceſſa point de l'en prier juſqu'à ce qu'il eût pris la parole, pour lui faire part des malheurs de ſon voiſin, pendant qu'il ignoroit ceux de ſa propre maiſon. La femme du foulon, mon ancien ami, dit-il, & mon camarade, qui avoit toujours paru honnête femme, qui pouvoit ſe glorifier d'avoir une très-bonne réputation & qui gouvernoit ſagement la maiſon de ſon mari, eſt devenue amoureuſe d'un certain homme, & comme ils ſe voyoient fort ſouvent en cachette, il eſt arrivé que dans le tems juſte que nous venions des bains, le foulon & moi, pour ſouper, il étoit avec elle.

Notre arrivée l'ayant extrêmement ſurpriſe & troublée, elle a pris le parti ſur le champ de faire mettre cet homme ſous une grande cage d'oſier fort élevée, entourée de draps qu'on blanchiſſoit à la vapeur du ſoufre qu'on faiſoit brûler par deſſous. L'ayant ainſi bien caché, à ce qu'elle penſoit, elle eſt venue ſe mettre à table avec nous ſans marquer aucune inquiétude. Pendant ce tems-là le jeune homme qui reſpiroit l'odeur âcre & déſa-

gréable du ſoufre, dont la fumée l'enveloppoit comme un nuage & le ſuffoquoit, étoit prêt de rendre l'ame, & ce pénétrant minéral, ſuivant ſa vertu ordinaire, le faiſoit éternuer de tems en tems. Le mari qui étoit à table vis-à-vis de ſa femme, entendant le bruit qui partoit de deſſous la cage qui étoit derrière elle, & penſant que ce fût elle qui éternuoit, la ſalue la première fois en diſant ce qui ſe dit ordinairement en pareille occaſion, ainſi que la ſeconde, la troiſième fois & pluſieurs autres de ſuite, juſqu'à ce qu'enfin, ſurpris de voir que ces éternumens ne finiſſoient point, il entre en ſoupçon de la vérité du fait, & pouſſant bruſquement la table, il va lever la cage & découvre cet homme qui avoit preſque perdu la reſpiration.

Tranſporté de colère d'un tel outrage, il demandoit ſon épée avec empreſſement, & vouloit égorger ce malheureux qui étoit mourant, ſi je ne l'en euſſe empêché, quoiqu'avec beaucoup de peine, dans la crainte que j'avois que cela ne nous fît une affaire fâcheuſe, & l'aſſurant que ſon ennemi alloit expirer dans un moment, par la violence du ſoufre qui l'avoit ſuffoqué, ſans qu'il fût beſoin de nous rendre coupables de ſa mort. L'état où il le voyoit effectivement, plutôt que tout ce que je lui pouvois dire, a ſuſpendu ſa fureur; en ſorte qu'il a pris ce jeune homme, qui étoit preſque ſans vie, &

l'a porté dans une petite rue proche de chez lui. Pendant ce moment-là, j'ai conſeillé à ſa femme, & même je lui ai perſuadé de ſortir de la maiſon, & de ſe retirer chez quelqu'une de ſes amies, juſqu'à ce que le tems eût un peu calmé la colere de ſon mari; parce que je ne doutois point, que dans l'emportement & la rage où il étoit, il ne ſe portât à quelqu'extrémité qui leur ſeroit funeſte à l'un & à l'autre; & cet accident m'ayant ôté l'envie de manger chez lui, je m'en ſuis revenu chez moi. Pendant le diſcours du meûnier, ſa femme, avec une hardieſſe & une impudence ſans pareilles, chargeoit de tems en tems la femme du foulon de malédictions: O la perfide! diſoit-elle, ô l'impudique! ajoutant à la fin, qu'une telle créature étoit l'opprobre & la honte de tout le ſexe, de s'être ainſi abandonnée, & d'avoir ſouillé la maiſon de ſon mari par une infame proſtitution, ſans aucun égard pour les ſacrés liens du mariage; que s'étant ainſi déshonorée, on ne pouvoit plus la regarder que comme une malheureuſe; elle alloit même juſqu'à dire, qu'il faudroit brûler vives toutes ces femmes-là.

Cependant, comme elle ſe ſentoit coupable elle-même, elle exhortoit ſon mari à s'aller coucher, afin de tirer plutôt ſon amant de la poſture contrainte où il étoit ſous ce van; mais le meûnier dont le repas avoit été interrompu chez le foulon, &

qui s'en étoit revenu ſans manger, la prioit de lui donner à ſouper. Auſſitôt elle lui ſervit, bien à contre-cœur, ce qu'elle avoit deſtiné pour un autre. Je ſouffrois alors une peine effroyable, en faiſant réflexion à ce que cette méchante femme venoit de faire, quand elle avoit entendu le retour de ſon mari, & à l'effronterie qu'elle montroit malgré cela; & je conſultois ſérieuſement en moi-même, ſi je ne trouverois point quelque moyen de rendre ſervice au meûnier, en lui découvrant les fourberies de ſa femme, & ſi je ne pouvois point manifeſter le jeune homme aux yeux de tous les gens de la maiſon, en jetant le van qui le couvroit, & ſous lequel il étoit couché comme une tortue.

Pendant que j'étois ainſi affligé de l'outrage qu'on faiſoit à mon maître, la providence des dieux vint à mon ſecours; car un vieillard boiteux qui étoit chargé du ſoin des chevaux, voyant qu'il étoit l'heure de les abreuver, nous conduiſit tous enſemble à un étang qui étoit près de-là; ce qui me fournit une occaſion favorable pour me venger. J'aperçus, en paſſant, le bout des doigts du jeune homme, qui débordoient de deſſous le van, & paſſant la pointe du pied deſſus, j'appuyai de manière que je les lui écraſai tout-à-fait. La douleur inſupportable qu'il reſſentit, lui fit faire un grand cri, & jetant en même tems le van qui étoit ſur lui, il parut aux yeux de tout le monde, & l'in-

famie de cette impudente femme fut découverte.

Le meûnier ne parut pas fort troublé de voir la débauche de ſa femme, & prenant un viſage radouci, il commence à raſſurer le jeune homme, qui étoit tout tremblant, & pâle comme la mort. « Ne craignez rien, mon enfant, lui dit-il, je ne ſuis point un barbare, mon humeur n'a rien de ſauvage, je n'imiterai point la cruauté du foulon mon voiſin, en vous faiſant mourir par la fumée du ſoufre, & je ne mettrai point un ſi aimable & ſi beau garçon que vous entre les mains de la juſtice, pour le faire punir ſuivant la rigueur de la loi qui eſt contre les adultères. Comme nous avons toujours vécu ma femme & moi dans une fort grande union, il eſt juſte, ſuivant la doctrine des philoſophes, que ce qui lui plaît me plaiſe auſſi; mais il n'eſt pas juſte que la femme ait plus d'autorité que le mari, ainſi vous paſſerez ici la nuit, ſi vous le trouvez bon».

Le meûnier, en plaiſantant ainſi, emmène le jeune homme dans ſa chambre, qui n'y alloit que malgré lui, & après avoir enfermé ſa femme dans un autre endroit, il tira une douce vengeance de l'affront qu'il venoit de recevoir. Mais le lendemain ſi-tôt que le ſoleil parut, il fit venir deux de ſes valets les plus robuſtes, qui prirent le jeune garçon, & le tenoient en l'air, pendant qu'il le fouettoit de toute ſa force: « Quoi donc, lui diſoit-il alors,

vous qui êtes ſi jeune, ſi délicat, & qui n'êtes encore qu'un enfant, vous convoitez, & vous débauchez déjà les femmes mariées & de condition libre, & vous voulez de ſi bonne heure acquérir le nom d'adultère ». Après qu'il l'eut reprimandé par ces ſortes de diſcours, & quelques autres ſemblables, & qu'il l'eut bien fouetté, il le mit dehors. C'eſt ainſi que ce jeune homme, le plus hardi de tous ceux qui cherchent des aventures amoureuſes, ſortit de ce mauvais pas, contre ſon eſpérance, fort triſte cependant de ce qui lui venoit d'arriver.

Le meunier ne laiſſa pas de répudier ſa femme, & de la chaſſer de ſa maiſon. Cette femme, avec ſa méchanceté naturelle, étant encore outrée de cet affront, quoiqu'elle l'eût bien mérité, eut recours à ſon eſprit fourbe & déloyal, & ne ſongea plus qu'à mettre en œuvre tous les artifices dont ſon ſexe eſt capable. Elle chercha avec ſoin une certaine femme, qui étoit une ſcélérate, & qui avoit la réputation de faire tout ce qu'elle vouloit par ſes enchantemens & ſes poiſons. Elle lui fit quantité de préſens, & la conjura avec la dernière inſtance de faire pour elle, de deux choſes l'une, ou d'appaiſer la colère de ſon mari, de manière qu'elle pût ſe raccommoder avec lui, ou, ſi cela étoit impoſſible, de lui envoyer quelque ſpectre ou quelque furie qui le tourmentât & lui ôtât la vie.

Cette magicienne dont le pouvoir s'étendoit

juſques ſur les Dieux même, n'employa d'abord que les moindres efforts de ſon art déteſtable, pour calmer la fureur du mari, & rappeler ſa tendreſſe pour ſa femme. Mais voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout, indignée de ce que ſes enchantemens n'avoient rien produit, & ne voulant pas perdre la récompenſe qui lui étoit promiſe, elle commença à attaquer les jours du malheureux meûnier, & à ſuſciter contre lui l'ombre d'une certaine femme qui avoit péri de mort violente.

Mais peut être, lecteur ſcrupuleux, contrôlant ce que je viens de dire, me ferez-vous cette objection. Comment ſe peut-il faire, âne extravagant, qu'étant continuellement dans ton moulin, tu aies pu ſavoir des choſes que tu nous dis toi-même que ces deux femmes firent ſecrétement? Apprenez donc comment, curieux comme je ſuis, & caché ſous la forme d'un âne, j'ai pu être inſtruit de tout ce qui ſe fit pour faire périr le meûnier mon maître.

Environ à l'heure de midi, parut tout d'un coup dans le moulin une femme affreuſe, triſte & abattue, comme une perſonne coupable de quelque crime, à moitié vêtue de vieux haillons, les pieds nus, pâle, maigre & défigurée, ayant ſes vilains cheveux gris épars, couverts de cendre, & qui lui cachoient preſque tout le viſage.

Cette femme ainſi bâtie prit le meûnier par la main, avec un air honnête, & le mena dans la

chambre où il couchoit, en marquant qu'elle avoit quelque choſe à lui dire en particulier, & après en avoir fermé la porte, ils y reſtèrent longtems. Mais comme les ouvriers avoient moulu tout le blé qu'ils avoient, & qu'il falloit néceſſairement en avoir d'autre, pour continuer le travail, ils furent proche la chambre de leur maître, & lui demandèrent de quoi moudre. Après qu'ils l'eurent appelé pluſieurs fois, & de toute leur force, voyant qu'il ne répondoit point, ils frappèrent à la porte encore plus fort qu'ils n'avoient fait, & ſoupçonnant quelque choſe de funeſte, d'autant plus qu'elle étoit bien barricadée en dedans, ils joignent leurs efforts pour en arracher les gonds, ou les briſer, & enfin ils ouvrent la chambre. Ils n'y trouvent la femme en aucun endroit, mais ils voyent leur maître pendu à une pièce de bois, & déjà ſans vie. Ils le détachent en gémiſſant & faiſant des cris pitoyables, & ôtent la corde qu'il avoit autour du cou; enſuite, après avoir lavé ſon corps, & fait ſes funérailles, ils le portèrent en terre, accompagnés d'un grand nombre de perſonnes.

Le lendemain, la fille du meûnier qu'il avoit eue d'un premier lit, arrive d'un château du voiſinage où elle étoit mariée depuis longtems, & parut dans une affliction terrible, s'arrachant les cheveux, & ſe frappant continuellement la poitrine avec ſes deux mains. Elle ſavoit tous les malheurs

de ſa famille, quoique perſonne n'eût été l'en inſtruire. Car l'ombre de ſon père triſte & défigurée, ayant encore la corde au cou, lui étoit apparue la nuit en ſonge, & lui avoit révélé le crime de ſa belle-mère, ſes débauches, les enchantemens dont elle s'étoit ſervie, & la manière dont il étoit deſcendu aux enfers, étranglé par un ſpectre. Après qu'elle eut bien verſé des pleurs, & pouſſé des gémiſſemens, ſes amis qui venoient de tous côtés pour la voir, firent tant auprès d'elle, qu'enfin elle modéra les tranſports de ſa douleur.

Le neuvième jour de la mort de ſon père, elle fit, ſuivant la coutume, les dernières cérémonies de ſes funérailles ſur ſon tombeau. Enſuite elle mit en vente les eſclaves, les meubles, & les bêtes de travail dont elle héritoit; & tout le bien d'une ſeule maiſon fut diſperſé de côté & d'autre au haſard. Pour moi je fus vendu à un pauvre Jardinier, qui m'acheta cinquante deniers (1); il diſoit que c'étoit bien cher, mais qu'il le faiſoit pour tâcher de gagner ſa vie par mon travail & par le ſien.

Il me ſemble qu'il eſt à propos que je vous rende compte de la manière dont je vivois ſous ce nouveau maître. Il avoit tous les matins coutume de me mener, chargé d'herbes potagères, dans une

(1) Environ vingt livres de notre monnoie.

ville qui n'étoit pas loin de là, & après avoir livré ſa marchandiſe aux revendeurs, il montoit ſur mon dos & s'en revenoit à ſon jardin. Pour lors pendant qu'il bêchoit, qu'il arroſoit ou qu'il faiſoit quelqu'autre choſe, j'avois le plaiſir d'être en repos ſans rien faire. Mais après l'agréable ſaiſon des vendanges, quand l'hiver & ſes frimats furent de retour, je patiſſois extrêmement, étant expoſé aux pluies froides & à toutes les injures de la ſaiſon dans une étable découverte. Mon maître étoit ſi pauvre, qu'il n'avoit pas le moyen d'avoir ſeulement de la paille, ni quelque miſérable couverture ni pour lui ni pour moi. Il paſſoit l'hiver ſous une méchante petite cabane couverte de branches d'arbres & de feuillages. Je ſouffrois encore beaucoup le matin en marchant les pieds nus dans de la boue froide & pleine de glaçons, & par deſſus tout cela, je n'avois point ma nourriture ordinaire: nous vivions de la même choſe mon maître & moi, mais bien miſérablement; car nous ne mangions que de vieilles laitues amères, montées en graines & à moitié pourries.

Une certaine nuit qu'il n'y avoit point de lune, & qu'il faiſoit extrêmement noir, un bon père de famille qui étoit d'un bourg du voiſinage, s'étant égaré de ſon chemin, vint à notre jardin, fort fatigué, auſſi bien que le cheval qui le portoit, & tout

percé de la pluie qui tomboit en abondance. Ayant été fort content de la manière honnête dont mon maître l'avoit reçu, & lui avoit donné un asile, qui n'étoit à la vérité ni commode ni agréable, mais qui étoit fort utile pour le tems qu'il faisoit, il voulut lui en marquer sa reconnoissance, & lui promit de lui faire présent de quelques mesures de blé & d'huile de ses terres, & de deux outres de vin. Le jardinier ne fut pas longtems sans l'aller trouver; il partit monté à cru sur mon dos, & fit soixante stades de chemin (1), portant un sac avec lui & des outres vides. Etant arrivés à la métairie de ce bon homme, il reçut mon maître parfaitement bien, le fit mettre à table avec lui, & lui fit faire fort bonne chère.

Pendant qu'ils s'excitoient à boire l'un & l'autre, il arriva un prodige bien surprenant. Une des poules, qui étoit dans la cour, se mit à courir en caquetant, comme si elle avoit voulu pondre. Le maître de la maison la regardant: « O la bonne servante, dit-il, & féconde par-dessus toutes les autres, qui nous nourris depuis si longtems des œufs que tu produis chaque jour, & qui même, à ce que je vois, songes encore à nous donner dequoi déjeûner; hola! garçon, continua-t-il, en

(1) Soixante stades font près de quatre lieues de France.

s'adreſſant à un de ſes gens, mettez dans ce coin le panier où les poules ont accoutumé de pondre». Pendant que le valet faiſoit ce que ſon maître lui avoit commandé, la poule au lieu d'aller à ce nid ordinaire, vint pondre aux pieds du bon homme ſon fruit prématuré, ce qui devoit lui donner bien de l'inquiétude; car ce n'étoit point un œuf, mais un poulet formé avec ſes plumes, ſes ergots, ſes yeux & ſon cri ordinaire, qui ſe mit auſſitôt à ſuivre ſa mère.

On vit un autre prodige beaucoup plus grand & bien plus terrible; car la terre s'ouvrit ſous la table où ils mangeoient, & il ſortit une fontaine de ſang, dont une partie réjailliſſoit juſques ſur les plats; & pendant que ceux qui y étoient préſens demeuroient ſaiſis d'étonnement & de frayeur, arrive à grand hâte un valet qui venoit de la cave, qui annonce que tout le vin qu'on y avoit ſerré depuis longtems, bouilloit dans les tonneaux, comme s'il y avoit un fort grand feu deſſous. Dans le même tems on vit pluſieurs bélettes qui traînoient un ſerpent mort; & de la gueule du chien du berger ſortit une petite grenouille verte; enſuite un mouton qui étoit proche de ce chien, ſauta ſur lui & l'étrangla tout d'un coup.

Des prodiges ſi affreux, & en ſi grand nom-

bre, mirent le maître, & tous les domeſtiques dans un tel étonnement, qu'ils ne ſavoient par où commencer, ni ce qu'il étoit plus à propos de faire pour appaiſer la colère des dieux, & quelles ſortes de victimes & en quelle quantité on devoit leur immoler. Pendant qu'ils étoient ainſi tous ſaiſis d'une frayeur mortelle, on vit arriver un valet, qui vint apprendre à ſon maître la perte & la déſolation de toute ſa famille.

Ce bon homme avoit le plaiſir de ſe voir trois fils déjà grands, qu'il avoit pris ſoin de faire bien inſtruire, & qui avoient une fort bonne éducation. Ces jeunes gens étoient en liaiſon d'amitié de tout tems avec un homme qui vivoit doucement dans un fort petit héritage qu'il poſſédoit. Cet homme avoit un voiſin, jeune, riche, puiſſant, & qui abuſoit de la grandeur de ſa naiſſance, dont les terres fertiles & de grande étendue étoient contigues à ſon petit domaine. Ce ſeigneur ayant quantité de gens attachés à lui, & étant le maître de faire tout ce qu'il vouloit dans la ville, perſécutoit ſon pauvre voiſin en ennemi déclaré, lui faiſant tuer ſes beſtiaux, emmener ſes bœufs, & gâter tous ſes bleds avant qu'ils fuſſent en maturité. Après qu'il l'eut ainſi privé de toute eſpérance de

récolte, il eut encore envie de le mettre hors de ſa terre, & lui ayant fait un procès ſans fondement, pour les limites de ſon petit héritage, il s'en empara comme d'un bien qui lui appartenoit.

Ce pauvre malheureux, qui d'ailleurs étoit un bon & honnête homme, ſe voyant dépouillé de ſon bien, par l'avidité de ſon puiſſant voiſin, aſſembla, en tremblant de peur, pluſieurs de ſes amis, afin qu'ils rendiſſent témoignage des limites de ſon champ, & qu'il pût au moins, lui reſter de quoi ſe faire enterrer dans l'héritage de ſes pères. Les trois frères dont nous avons parlé, s'y trouvèrent, entr'autres, pour ſecourir leur ami dans ſon infortune, en ce qui pouvoit dépendre d'eux; mais ce jeune furieux, ſans être étonné ni confus de la préſence de tant d'honnêtes gens, ne voulut rien rabattre de ſon injuſtice, ni même de ſes inſolens diſcours; car, pendant qu'ils ſe plaignoient avec douceur de ſon procédé, & qu'ils tâchoient d'adoucir ſon emportement, à force d'honnêtetés & de ſoumiſſion, il ſe mit tout d'un coup à jurer par lui-même, & par ce qu'il avoit de plus cher, qu'il ne ſe mettoit nullement en peine de la préſence de tant de médiateurs, & qu'il feroit prendre par les oreilles l'homme pour qui ils s'intéreſſoient, &

le feroit jeter ſur l'heure même par ſes valets, bien loin hors de ſa petite maiſon.

Ce diſcours offenſa extrêmement toute la compagnie, & l'un des trois frères lui répondit avec aſſez de liberté. « Que c'étoit en vain que ſe confiant en ſes richeſſes, il faiſoit de pareilles menaces, avec un orgueil de tyran, puiſqu'il y avoit des loix qui mettoient les pauvres à couvert de l'inſolence des riches ». Ainſi, que l'huile nourrit la flamme, que le ſoufre allume le feu, & qu'un fouet entre les mains d'une furie ne fait qu'irriter ſa rage, de même ces paroles ne ſervirent qu'à enflammer davantage la férocité de cet homme : « Allez tous vous faire pendre, leur dit-il en fureur, vous & vos loix ». En même tems il commanda qu'on détachât, & qu'on lâchât ſur eux ſes chiens de cour, & ceux de ſes bergers, qui étoient de grands animaux cruels, accoutumés à manger les bêtes mortes qu'on jette dans les champs, & qu'on avoit inſtruits à courir après les paſſans, & à les mordre. Auſſitôt ces chiens animés & furieux, au premier ſignal de leur maître, ſe jettent ſur ces hommes, en aboyant confuſément, & d'une manière affreuſe, les mordent, & les déchirent de tous côtés ; ils n'épargnent pas ceux qui s'enfuyent plus que les autres ; au contraire, il les pourſuivent, & s'acharnent ſur eux avec encore plus de rage.

Au milieu de ce carnage, où chacun, tout effrayé, tâchoit de ſe ſauver de côté & d'autre, le plus jeune des trois frères ayant rencontré une pierre en ſon chemin, & s'étant bleſſé au pied, tomba par terre, & ſervit de proie à la cruauté de ces animaux qui ſe jetèrent ſur lui, & le mirent en pièces. D'abord que ſes deux frères entendirent les cris, qu'il faiſoit en mourant, ils accoururent à ſon ſecours, & s'enveloppant la main gauche de leurs manteaux, ils firent tous leurs efforts pour écarter les chiens, & pour les chaſſer à coups de pierre; mais ils ne purent jamais les épouvanter, ni vaincre leur acharnement ſur leur malheureux frère, qui expira à leurs yeux, déchiré en morceaux, en leur diſant pour dernières paroles, qu'ils euſſent à venger ſa mort, ſur ce riche couvert de crimes.

Alors ces deux frères ne ſe ſouciant plus de leur vie, s'en vont droit à lui, & tranſportés de colère, l'attaquent à coups de pierres. Mais cet impitoyable meurtrier, accoutumé à de ſemblables crimes, perce la poitrine de l'un d'un javelot qu'il lui lance, & quoique ce coup lui eût ôté la vie, il n'en fut point renverſé; car le javelot fut pouſſé avec tant de violence, que l'ayant traverſé de part en part, il étoit entré dans la terre, & ſoutenoit le corps de ce jeune homme en l'air. En même tems

un

un des valets de cet aſſaſſin, d'une taille & d'une force extraordinaires, voulant ſeconder ſon maître, avoit jeté une pierre au troiſième de ſes frères, pour lui caſſer le bras droit; mais la pierre ne faiſant que lui effleurer le bout des doigts, étoit tombée ſans lui faire de mal, contre la penſée de tous ceux qui étoient là. Ce coup favorable ne laiſſa pas de donner à ce jeune homme, qui avoit de l'eſprit, quelque petite eſpérance de trouver moyen de ſe venger. Feignant donc adroitement qu'il avoit la main eſtropiée de ce coup, il adreſſe la parole à cet homme riche, que la fureur tranſportoit: « Jouis du plaiſir, lui dit-il, d'avoir » fait périr notre famille entière, repais ton inſa- » tiable cruauté du ſang de trois frères, & » triomphe fièrement du meurtre de tes voiſins. » Sache cependant que tu auras beau étendre les » limites de tes terres, en dépouillant le pauvre » de ſon héritage, il faudra toujours que tu aies » quelques voiſins. Tout mon regret eſt d'être » eſtropié malheureuſement de cette main; car, » certainement je t'en aurois coupé la tête ».

Ce diſcours ayant mis le comble à la fureur de ce ſcélérat, il tire ſon épée, & ſe jette ſur le jeune homme pour le tuer de ſa propre main; mais celui-ci n'étant pas moins vigoureux que lui, lui réſiſte, ce que l'autre ne croyoit pas qu'il

pût faire, & l'ayant fortement saisi au corps, il lui arrache son épée, le perce de plusieurs coups, & le tue. En même tems, pour ne pas tomber entre les mains des valets qui accouroient au secours de leur maître, il se coupe la gorge avec la même épée, teinte encore du sang de son ennemi. Voilà ce qu'avoient annoncé ces prodiges qui venoient d'arriver, & ce qu'on étoit venu apprendre à ce père infortuné.

Ce bon vieillard accablé du récit de tant de malheurs, ne put proférer une seule parole, ni verser une seule larme; mais prenant un couteau, dont il venoit de couper du fromage, & quelques autres mets à ceux qui mangeoient avec lui, il s'en donna plusieurs coups dans la gorge, à l'exemple de son malheureux fils, & tomba sur la table, lavant avec les flots de son sang, les taches de cet autre sang qui y avoit jailli par un prodige. Mon jardinier déplorant la malheureuse destinée de cette maison, qui étoit détruite en si peu de tems, & très-affligé de la perte d'un homme qui vouloit lui faire du bien, après avoir payé par quantité de larmes le dîner qu'il venoit de faire, & frappé bien des fois ses deux mains l'une contre l'autre, qu'il remportoit vides, monta sur mon dos & reprit le chemin par où nous étions venus.

Mais il ne put regagner ſon jardin ſans accident, car un grand homme que nous rencontrâmes, qui par ſa mine & ſon habit paroiſſoit être un ſoldat d'une légion romaine, vint lui demander arrogamment où il menoit cet âne à vide. Mon maître qui étoit accablé de triſteſſe, & qui d'ailleurs n'entendoit point la langue latine, continuoit toujours ſon chemin ſans rien répondre. Le ſoldat offenſé de ſon ſilence comme d'un mépris, & ſuivant les mouvemens de ſon inſolence ordinaire, le jette par terre en lui donnant pluſieurs coups d'un ſarment qu'il tenoit en ſa main. Le jardinier lui diſoit humblement qu'il ne pouvoit ſavoir ce qu'il vouloit dire, parce qu'il n'entendoit pas ſa langue. Alors le ſoldat lui parlant grec : Où mènes-tu cet âne, lui dit-il? Je vais, lui répondit mon maître, à la ville qui eſt ici proche. J'en ai beſoin, lui dit le ſoldat, pour lui faire apporter, avec d'autres bêtes de charge, le bagage de notre capitaine, qui eſt dans un château du voiſinage. Il me prit en même-tems pour m'emmener. Le jardinier eſſuyant le ſang qui couloit de la plaie que le ſoldat lui avoit faite à la tête, lui dit, en le conjurant par tout ce qu'il pouvoit eſpérer de plus heureux : « Camarade, » uſez-en avec plus d'humanité & de douceur » avec moi. De plus, cet âne pareſſeux & qui, » outre cela, tombe du haut-mal, a bien de la

» peine à porter de mon jardin, qui eſt ici près;
» quelques bottes d'herbes au marché; après quoi
» il eſt ſi las & ſi eſſoufflé qu'il n'en peut plus:
» ainſi il s'en faut bien qu'il ſoit capable de porter
» des fardeaux un peu péſans ».

Enfin, voyant qu'il ne pouvoit fléchir le ſoldat par ſes prières; qu'au contraire il ne faiſoit que l'irriter encore davantage, & qu'il ſe mettoit en devoir de lui caſſer la tête avec le gros bout du ſarment qu'il tenoit en ſa main, il eut recours à un dernier expédient. Il ſe jeta à ſes pieds, feignant de vouloir embraſſer ſes genoux pour exciter ſa compaſſion, & le prenant par les deux jambes, il fait un effort & le renverſe rudement par terre; en même-tems il ſaute ſur lui & ſe met à le mordre & à lui frapper le viſage, les mains & le corps à coups de poing & de coudes, & même avec une pierre qu'il prit dans le chemin. Du moment que le ſoldat fut étendu par terre, il lui fut impoſſible de ſe défendre ni de parer les coups; mais il menaçoit continuellement le jardinier que s'il ſe pouvoit relever, il le hacheroit en morceaux avec ſon épée. Mon maître, crainte d'accident, la lui prit & la jeta le plus loin qu'il put, & continua à le frapper encore plus violemment qu'il n'avoit fait.

Le ſoldat étendu de ſon long, tout couvert de

plaies & de contuſions, ne vit d'autre moyen, pour ſauver ſa vie, que de contrefaire le mort. Le jardinier ſe ſaiſit de ſon épée, monte ſur mon dos, & ſans ſonger à voir au moins ſon petit jardin, il s'en va fort vîte droit à la ville, & ſe retire chez un de ſes amis à qui il conte tout ce qui venoit d'arriver, le priant en même-tems de le ſecourir dans le péril où il étoit & de le cacher, lui & ſon âne, pendant deux ou trois jours, juſqu'à ce qu'il fût hors de danger d'être recherché criminellement. Cet homme n'ayant pas oublié leur ancienne amitié, le reçut parfaitement bien. On me plia les jambes, & l'on me traîna le long du degré dans une chambre au haut de la maiſon; le jardinier ſe mit en bas dans un coffre, dont il baiſſa la couverture ſur lui.

Cependant le ſoldat, à ce que j'ai appris depuis, étant revenu à lui comme un homme ivre qui ſe réveille, ſe lève tout chancelant & tout briſé des coups qu'il avoit reçus, & s'en revient à la ville ſe ſoutenant ſur un bâton avec beaucoup de peine. Il n'oſa parler à aucun bourgeois, de la violence qu'il avoit exercée, & de ſa foibleſſe en même-tems. Il tint l'injure qu'il avoit reçue ſecrète; mais ayant rencontré quelques-uns de ſes camarades, il leur conta ſa diſgrace. Ils jugèrent à propos qu'il ſe tînt caché pendant quelque-tems dans l'endroit où ils

étoient logés ; car, outre la honte d'avoir eſſuyé un tel affront, il craignoit encore d'être châtié pour avoir perdu ſon épée. Ils lui dirent cependant qu'ils s'informeroient ſoigneuſement de ce que nous étions devenus, & que ſuivant les enſeignes qu'il leur avoit donnés de nous, ils feroient leur poſſible pour nous découvrir & le venger.

Un perfide voiſin de la maiſon où nous étions retirés, ne manqua pas de nous déceler. Auſſitôt les ſoldats ayant appelé la juſtice, dirent qu'ils avoient perdu en chemin un vaſe d'argent d'un grand prix, qui étoit à leur commandant ; qu'un certain jardinier l'avoit trouvé & ne vouloit pas le rendre, & qu'il s'étoit caché chez un de ſes amis. Les magiſtrats inſtruits de ce crime prétendu & du nom de l'officier, viennent à la porte de la maiſon où nous étions, & déclarent à haute voix à notre hôte qu'il eût à nous livrer, plutôt que de ſe mettre en danger de perdre la vie, & qu'on ſavoit certainement que nous étions chez lui. Notre hôte, ſans s'étonner en aucune manière, & voulant ſauver cet homme à qui il avoit donné un aſile, répond : qu'il ne ſait ce qu'on lui demande, & aſſure qu'il y a déjà quelque tems qu'il n'a vu ce jardinier. Les ſoldats aſſuroient au contraire, en jurant par le génie de l'empereur, qu'il étoit chez lui & qu'il n'étoit point ailleurs.

A la fin les magiſtrats voulurent qu'on fît une perquiſition dans la maiſon, pour découvrir la vérité du fait. Ils y font donc entrer leurs licteurs & leurs huiſſiers, & leur ordonnent de faire une recherche exacte dans tous les coins de la maiſon. Leur rapport fut qu'ils n'avoient trouvé perſonne, pas même l'âne du jardinier. La diſpute recommença avec plus de violence de part & d'autre; les ſoldats aſſuroient toujours, en implorant ſouvent le ſecours de Céſar, que très-certainement nous y étions; notre hôte aſſuroit le contraire, en atteſtant continuellement les dieux; & moi, ſous ma figure d'âne, inquiet & curieux à mon ordinaire, ayant entendu ce grand bruit, je paſſai ma tête par une petite fenêtre pour regarder ce que c'étoit. Mais un des ſoldats ayant par haſard aperçu mon ombre, lève les yeux en haut, & me fait remarquer à tout le monde.

Ils s'élève auſſitôt un grand cri, & dans le moment quelques-uns montent l'eſcalier fort vîte, me prennent & m'entraînent comme un priſonnier; & ne doutant plus de la vérité, ils fouillent par toute la maiſon avec beaucoup plus de ſoin qu'auparavant, & ayant ouvert le coffre, ils y trouvent le malheureux jardinier. Ils le tirent de là, le preſentent aux magiſtrats & le mènent dans la priſon publique, avec bon deſſein de lui faire expier ſon

action par la perte de ſa vie, riant de tout leur cœur, & goguenardant de la ſotte curioſité qui m'avoit fait mettre la tête à la fenêtre; & c'eſt de là qu'eſt venu ce proverbe ſi commun : « C'eſt le » regard & l'ombre de l'âne », en parlant d'une affaire qui a été découverte par quelqu'indice groſſier & ridicule à quoi on ne s'attendoit point.

Fin du neuvième Livre.

LIVRE DIXIÈME.

LE lendemain je ne ſai ce qui arriva du jardinier mon maître; mais ce ſoldat qui, par ſon injuſte violence, s'étoit attiré un ſi mauvais traitement, me détacha & m'emmena de l'écurie où l'on m'avoit mis, ſans que perſonne s'y oppoſât, & ayant pris, de l'endroit où il logeoit, des hardes qui me paroiſſoient être les ſiennes, il me les chargea ſur le corps, & m'ajuſta dans un équipage de guerre; car il me mit par deſſus cela un caſque fort brillant, un bouclier qui l'étoit encore davantage, avec une lance extrêmement longue, le tout en manière de trophée, comme on a coutume de faire à l'armée; ce qu'il avoit accommodé ainſi, non pour obſerver la diſcipline militaire, mais pour épouvanter les pauvres paſſans. Après que nous eûmes marché quelque tems dans une plaine par un chemin aiſé, nous arrivâmes dans une petite ville; nous ne fûmes point loger à l'hôtellerie, nous allâmes à la maiſon d'un certain décurion. Après que le ſoldat m'eut donné en garde à un valet, il s'en alla dans le moment trouver ſon colonel qui avoit mille hommes ſous ſon commandement. Je me ſouviens qu'au bout de quelques jours il ſe commit en ce lieu-là un crime, bien

horrible & bien extraordinaire. J'en vais mettre l'hiſtoire dans mon livre, afin que vous la ſachiez auſſi.

Le maître de la maiſon où nous étions avoit un fils fort bien inſtruit dans les belles-lettres & qui, par une ſuite aſſez naturelle étoit très-vertueux, très-modeſte, & tel enfin qu'il n'y a perſonne qui ne ſouhaitât d'avoir un fils auſſi bien né qu'étoit celui-là. Sa mère étoit morte il y avoit long-tems; ſon père s'étoit remarié & avoit eu de ce ſecond lit un autre fils qui n'avoit guères plus de douze ans. La mère de ce dernier, qui s'étoit acquis une grande autorité dans la maiſon de ſon mari, plutôt par ſa beauté que par ſes mœurs, jeta les yeux ſur ſon beau-fils, ſoit qu'elle fût d'un tempérament amoureux, ſoit que ſon mauvais deſtin la portât à commettre un ſi grand crime. Sachez donc, mon cher lecteur, que ce n'eſt point ici un conte, mais une hiſtoire tragique, & que du brodequin je monte au cothurne.

Dans le tems que l'amour ne faiſoit que de naître dans le cœur de cette femme & qu'il étoit encore foible, elle lui réſiſtoit en ſe contraignant au ſilence, & en cachant aux yeux de ce jeune homme une petite rougeur que ſa vue lui faiſoit naître; mais dans la ſuite quand cet amour déréglé ſe fut abſolument rendu maître de ſon ame, elle fut forcée de ſuccomber ſous ſa violence, & pour mieux diſſimuler les peines qu'elle ſouffroit, elle

cachoit la bleſſure de ſon cœur ſous une feinte maladie.

Perſonne n'ignore que l'abattement du corps & du viſage, ne convient pas moins à ceux que l'amour tourmente, qu'à ceux qui ſont malades. Elle avoit le teint pâle, les yeux mourans, à peine pouvoit-elle ſe ſoutenir; ſon ſommeil étoit inquiet & troublé, & ſes fréquens ſoupirs exprimoient ſa langueur. Si vous n'euſſiez vu que les larmes qu'elle répandoit à tous momens, vous auriez cru qu'elle étoit tourmentée d'une fièvre très-ardente. O médecins ignorans! que ſignifioit ce poux élevé, cette ardeur immodérée, cette difficulté de reſpirer & ces fréquentes palpitations de cœur? Grands dieux! ſans être medecin, quand on voit une perſonne qu'un feu interne conſume, ſans qu'il paroiſſe violemment au-dehors, qu'il eſt aiſé de connoître, pour peu qu'on ait d'expérience ſur cette matière, que c'eſt un effet de l'amour.

Cette femme tourmentée de plus en plus par la violence de ſa paſſion, ſe réſout enfin à rompre le ſilence. Elle ordonne qu'on lui faſſe venir ſon beau-fils, nom qu'elle auroit bien voulu qu'il n'eût jamais eu, pour ne pas rougir en le prononçant. Le jeune homme ſe rend auſſitôt aux ordres de ſa belle-mère qui étoit malade, & regardant ſon obéiſſance comme un devoir, va la trouver dans ſa chambre avec un air fort affligé de l'état où il la

voyoit. Elle, qu'un pénible ſilence avoit tant fait ſouffrir, ſe trouve interdite à ſa vue : elle eſt dans une agitation terrible, & ſa pudeur combattant encore un peu, elle rejette tout ce qu'elle avoit réſolu de lui dire, & cherche par où elle commencera la converſation.

Le jeune homme, qui ne ſoupçonnoit rien, lui demande d'une manière honnête, quelle eſt la cauſe de ſa maladie. Cette femme, le voyant ſeul avec elle, profite de cette malheureuſe occaſion; elle s'enhardit, & lui parle ainſi en peu de mots, d'une voix tremblante, verſant un torrent de larmes & ſe cachant le viſage avec le bord de ſa robe : « C'eſt vous, dit-elle, qui êtes la cauſe de » mon mal; c'eſt vous qui en êtes le remède, & » qui ſeul pouvez me ſauver la vie, car vos yeux » ont pénétré, par les miens, juſqu'au fond de » mon cœur, & y ont allumé un feu qui le dévore. » Ayez donc pitié de moi, puiſque c'eſt à cauſe » de vous que je meurs; que le reſpect que vous » avez pour votre père ne vous retienne point, » vous lui conſerverez une épouſe qu'il eſt ſur le » point de perdre; c'eſt la parfaite reſſemblance » que vous avez avec lui, qui me force à vous » aimer, & qui ſervira d'excuſe à ma paſſion. Au » reſte nous ſommes ſeuls, vous n'avez rien à » craindre, il dépend de vous de me conſerver la » vie, le tems & l'occaſion ſont favorables, & ce

» qui n'eſt ſu de perſonne, eſt comme s'il n'étoit » pas arrivé ».

Le jeune homme tout troublé d'une déclaration ſi peu attendue; quoiqu'il fût ſaiſi d'horreur à la ſeule penſée d'un tel crime, crut néanmoins qu'il ne devoit pas irriter ſa belle-mère par un refus trop précipité; mais qu'il devoit plutôt l'adoucir par la promeſſe trompeuſe de répondre une autre fois à ſes deſirs. Il lui promet donc tout ce qu'elle lui demande, & l'exhorte en même-tems de prendre courage, de ſe bien nourrir & d'avoir ſoin de ſa vie juſqu'à ce que ſon père faſſe quelque voyage, & qu'il leur donne occaſion, par ſon abſence, d'être heureux l'un & l'autre. Enſuite il ſe retire de la préſence de cette pernicieuſe femme, & jugeant que dans le malheur affreux qui menaçoit ſa famille, il avoit beſoin d'un bon conſeil, il va dans le moment trouver un vieillard d'une ſageſſe & d'une prudence reconnues, qui avoit eu ſoin de ſon éducation, à qui il fait confidence de ce qui venoit d'arriver. Après une longue délibération, ils jugèrent qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de ſe dérober, par une prompte fuite, à l'orage que la fortune cruelle lui préparoit.

Cependant ſa belle-mère impatiente & ne pouvant ſouffrir le moindre retardement à ſes deſirs, imagina quelques raiſons, & perſuada adroitement à ſon mari d'aller au plutôt à une de ſes terres qui

étoit fort éloignée. D'abord qu'il fut parti, cette femme impatiente de remplir ſon eſpérance, ſollicite ſon beau-fils de tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite. Mais ce jeune homme alléguant tantôt une excuſe tantôt une autre, fait ſi bien qu'il évite de la voir, tant qu'enfin elle connut, à n'en pouvoir douter, par la contrariété des réponſes qu'on lui faiſoit de ſa part, qu'elle ne devoit plus compter ſur la parole qu'il lui avoit donnée; ce qui changea tout d'un coup l'amour inceſtueux qu'elle avoit pour lui, en une haine encore plus déteſtable, & ayant appelé un ancien valet qu'elle avoit, homme capable de toutes ſortes de crimes, elle lui communiqua ſes pernicieux deſſeins, & ils conclurent enſemble que le meilleur parti qu'ils euſſent à prendre, étoit de faire mourir ce malheureux jeune homme.

Ce ſcélérat va donc auſſitôt, par l'ordre de ſa maîtreſſe, acheter du poiſon d'un effet très-prompt, & le prépare pour la mort du fils aîné de la maiſon, en le délayant avec ſoin dans du vin. Mais pendant qu'ils délibèrent entr'eux du tems qu'ils prendront pour lui donner cette boiſſon, le plus jeune des deux frères, le propre fils de cette abominable femme, étant de retour de ſes études du matin, & ayant ſoif après avoir mangé ſon déjeûné, trouve par haſard le vaſe plein de ce vin empoiſonné, & le vide d'un ſeul trait. A peine eut-il bu cette

liqueur mortelle, qu'on avoit deſtinée pour ſon frère, qu'il expire ſur le champ.

Son précepteur épouvanté d'une mort ſi ſubite, donne l'alarme à la mère de l'enfant & à toute la maiſon, par ſes cris douloureux; & chacun jugeant que ce malheur étoit l'effet du poiſon, les uns & les autres accuſent diverſes perſonnes d'un crime ſi noir. Mais cette maudite femme, l'exemple le plus grand de la méchanceté des marâtres, ſans être touchée de la mort prématurée de ſon enfant, ni des reproches que ſa conſcience devoit lui faire, ni de la deſtruction de ſa famille, ni de l'affliction que cauſeroit à ſon mari la perte de ſon fils, ſe ſervit de ce funeſte accident pour hâter ſa vengeance; & dans le moment elle envoya un courrier après ſon mari, pour lui apprendre la déſolation de ſa maiſon. Le bon homme revint ſur ſes pas en diligence. Si-tôt qu'il fut arrivé, ſa femme s'armant d'une effronterie ſans pareille, lui aſſure que ſon enfant a été empoiſonné par ſon beau-fils. Il eſt vrai qu'elle ne mentoit pas tout-à-fait, puiſque ce jeune enfant avoit prévenu par ſa mort, celle qui étoit préparé pour ſon frère, qui par conſéquent en étoit la cauſe innocente. Elle dit encore à ſon mari, que l'aîné s'étoit porté à commettre ce crime, parce qu'elle avoit réſiſté à tous les efforts qu'il avoit faits pour la ſéduire & la corrompre. Non contente de ces horribles menſonges, elle ajoute

qu'il l'avoit menacée de la tuer avec ſon épée; parce qu'elle n'avoit pas gardé le ſilence ſur ſes infames pourſuites.

Ce père malheureux ſe trouve pénétré d'une vive douleur de la perte de ſes deux enfans. On enſeveliſſoit le plus jeune à ſes yeux, & il ſavoit certainement que l'inceſte & le parricide de l'aîné le feroient condamner à la mort; outre que les feintes lamentations de ſa femme, pour qui il avoit trop de foibleſſe, l'engagoient à une haine implacable contre ce fils malheureux.

A peine avoit-on achevé la cérémonie des funérailles du jeune enfant, que ſon père, cet infortuné vieillard, part du bûcher qui étoit préparé, & va à grands pas au ſénat, les yeux baignés de nouvelles larmes, & s'arrachant ſes cheveux blancs tout couverts de cendres. Il ſe préſente devant les juges, & par ſes pleurs & par ſes prières, embraſſant même les genoux des ſénateurs, il leur demande avec inſtance la mort du fils qui lui reſtoit, trompé par les artifices de ſa déteſtable femme. C'eſt un inceſtueux, leur diſoit-il, qui a voulu ſouiller le lit de ſon père, c'eſt un parricide qui a empoiſonné ſon frère & un meurtrier qui a menacé ſa belle-mère de la tuer.

Enfin ce bon homme, par ſes cris & ſes lamentations, fit tant de pitié, & excita une telle indignation dans l'eſprit des juges & même de tout le

le peuple, que ſans égard aux délais qui étoient néceſſaires pour rendre un jugement dans les formes, & ſans attendre qu'une telle accuſation fût bien prouvée, & que l'accuſé eût donné ſes défenſes, tout le monde s'écria qu'il falloit venger le mal public, en lapidant publiquement le criminel. Mais les magiſtrats par la crainte de leur propre danger, & de peur que de ce commencement d'émotion qu'on voyoit parmi le peuple, il n'en arrivât quelque déſordre, au préjudice des loix & de la tranquillité publique, ſe mirent à réprimer le peuple & à ſupplier les ſénateurs que la ſentence fût prononcée dans toutes les regles ſuivant la coutume de leurs ancêtres, & après l'examen des raiſons alléguées de part & d'autre; leur remontrant qu'on ne devoit point condamner un homme ſans l'entendre, comme feroient des peuples barbares ou des tyrans, & qu'au milieu de la paix dont on jouiſſoit, il ne falloit pas laiſſer un exemple ſi affreux à la poſtérité.

Ce conſeil ſalutaire fut univerſellement approuvé. Auſſitôt le crieur public eut ordre de déclarer à haute voix que tous les ſénateurs euſſent à ſe raſſembler au ſénat. Lorſqu'ils y furent tous aſſis, ſuivant le rang de leurs dignités, l'huiſſier appela d'abord l'accuſateur qui s'avança, puis il cita le criminel qu'on préſenta devant les Juges; enſuite il déclara aux avocats des parties, ſuivant

qu'il ſe pratique dans l'Aréopage à Athènes, qu'ils euſſent à ne point faire d'exorde à leurs diſcours, & qu'ils expliquaſſent le fait ſimplement, ſans chercher à exciter la compaſſion.

Voilà de quelle manière j'ai appris que tout cela ſe paſſa, par ce que j'en ai entendu dire aux uns & aux autres, mais pour le plaidoyer de l'avocat de l'accuſateur, & les raiſons dont l'accuſé ſe ſervit pour ſe défendre auſſi bien que leurs interrogatoires & leurs réponſes, comme je n'y étois pas & que je ne ſortis point de mon écurie, je n'en ai pu rien ſavoir & ne puis vous raconter des choſes que j'ignore; mais je vais écrire ce que je ſai.

D'abord que les avocats eurent fini leurs conteſtations, l'avis des ſénateurs fut que les crimes, dont on chargeoit le jeune homme, devoient être prouvés plus clairement, & qu'on ne devoit pas prononcer dans une affaire de ſi grande importance ſur de ſimples ſoupçons, & ſurtout ils ordonnèrent que l'eſclave qui ſavoit (à ce qu'on diſoit) comme la choſe s'étoit paſſée, fût amené devant eux pour être entendu. Ce ſcélérat, ſans être troublé en aucune façon, ni par l'incertitude de l'évènement d'un jugement de cette importance, ni par la vue de tant de ſénateurs aſſemblés, ni même par les reproches de ſa mauvaiſe conſcience, commença à dire & à affirmer comme des vérités une ſuite de menſonges qu'il avoit inventés. Il aſſuroit que

le jeune homme indigné de voir que ſes infames pourſuites auprès de ſa belle-mère étoient inutiles, l'avoit appelé, & que, pour ſe venger d'elle, il lui avoit donné la commiſſion de faire mourir ſon fils, qu'il lui avoit promis une grande récompenſe pour l'obliger au ſecret : que lui ayant refuſé de commettre un tel crime, l'autre l'avoit menacé de le tuer, & lui avoit donné du poiſon délayé de ſa propre main dans du vin, afin qu'il le fît prendre à ſon frère, & que ce méchant homme ayant ſoupçonné qu'il négligeoit de le donner & qu'il le vouloit garder pour ſervir de preuve contre lui, l'avoit préſenté lui-même à ce jeune enfant.

Après que ce malheureux, digne des plus grands châtimens, eut, avec une frayeur affectée, achevé ſa dépoſition qui paroiſſoit vraiſemblable, l'affaire ne ſouffrit plus aucune difficulté, & il n'y eut pas un des ſénateurs aſſez favorable au jeune homme, pour ne le pas condamner à être couſu dans un ſac & jeté dans l'eau, comme convaincu des crimes dont on l'accuſoit. Tous les juges étant de même avis, ils étoient prêts de mettre chacun leur billet de condamnation dans l'urne d'airain, ſuivant la coutume qu'on obſerve de tous tems; ces billets y étant mis une fois, décidoient du ſort du criminel, ſans qu'il fût permis, après cela, d'y rien changer, & dans le moment on le livroit au ſupplice. Alors un vénérable vieillard, médecin de profeſſion,

qui étoit un des juges & qui s'étoit acquis une grande autorité dans le ſénat par ſa prudence & ſon intégrité, couvrit l'urne avec ſa main, de peur que quelqu'un n'y jetât ſon billet avec trop de précipitation, & parla au ſénat en cette ſorte :

« Je me réjouis, meſſieurs, d'avoir vécu ſi » longtems, puiſque dans tout le cours de ma » vie j'ai été aſſez heureux pour mériter votre » approbation, & je ne ſouffrirai point qu'on » commette un homicide manifeſte, en faiſant » mourir ce jeune homme ſur de fauſſes accuſa- » tions, ni qu'abuſés & ſurpris par les menſon- » ges d'un vil eſclave, vous rompiez le ſerment » que vous avez fait de rendre la juſtice. Je ne » puis, au mépris des dieux & contre ma propre » conſcience, ſouſcrire à cette injuſte ſentence » que vous êtes prêts de prononcer. Je vais donc » vous apprendre, meſſieurs, comme la choſe » s'eſt paſſée. Il y a déjà du tems que ce ſcélé- » rat que vous voyez, me vint trouver & m'of- » frit cent écus d'or pour avoir de moi un poiſon » fort prompt dont un homme, diſoit-il, acca- » blé d'une maladie de langueur, & qui étoit » incurable, avoit beſoin pour ſe délivrer des » tourmens & des misères de cette vie.

» Voyant bien par les menſonges & les mau- » vaiſes raiſons que ce maraut me donnoit, qu'il » méditoit quelque crime, je lui donnai une dro-

» gue; mais voulant prendre mes précautions en
» cas qu'on fît quelques recherches ſur cette
» affaire, je ne voulus pas d'abord prendre l'ar-
» gent qu'il m'offroit, & je lui dis : Mon ami,
» de peur que parmi ces pièces d'or que tu me
» préſentes, il n'y en ait quelqu'une de fauſſe
» ou d'altérée, remets-les dans ce même ſac &
» les cachettes avec ton anneau juſqu'à demain
» que nous les ferons examiner par un changeur.
» Il me crut, il cacheta l'argent, & ſi-tôt que j'ai
» vu ce malheureux paroître devant vous, j'ai
» donné ordre à un de mes gens d'aller au plus
» vîte prendre cet argent chez moi & de me
» l'apporter. Le voici que je vous préſente, qu'il
» le regarde & qu'il reconnoiſſe ſon cachet. Or
» comment peut-on accuſer ce jeune homme-ci
» d'avoir donné à ſon frère un poiſon que cet
» eſclave a acheté lui-même ». Dans le moment
ce ſcélérat fut atteint d'une frayeur terrible; un
friſſon le ſaiſit & il devint pâle comme la mort.
Il commença à remuer tantôt un pied, tantôt
l'autre, & à ſe gratter la tête, proférant entre ſes
dents quelques mauvais diſcours, de manière
qu'il n'y avoit perſonne, à le voir ainſi, qui ne
jugeât bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait innocent.
Mais après qu'il ſe fut un peu remis, il ne ceſſa
point de nier avec opiniâtreté tout ce que le mé-
decin avoit dit, & de l'accuſer de menſonge.

Le vieillard voyant ſa probité attaquée devant tout le monde, outre qu'il étoit engagé par ſerment à rendre la juſtice, redouble ſes efforts pour convaincre ce méchant homme, juſqu'à ce que les archers ayant pris les mains de ce malheureux par l'ordre des magiſtrats, y trouvèrent l'anneau de fer, dont il s'étoit ſervi, qu'ils confrontèrent avec le cachet qui étoit ſur le ſac. La conformité de l'un & de l'autre acheva de confirmer les premiers ſoupçons qu'on avoit déjà conçus contre lui. On lui préſenta dans le moment la roue & le chevalet, à la manière des Grecs, pour lui donner la queſtion; mais ce ſcélérat, avec une fermeté étonnante, s'opiniâtrant à ne rien avouer, ne put être ébranlé par aucun ſupplice, ni même par le feu.

« Je ne ſouffrirai point, dit alors le médecin; » non certainement je ne ſouffrirai point que » vous condamniez au ſupplice ce jeune homme » qui eſt innocent, ni que cet eſclave évite la » punition que ſon crime mérite & ſe moque de » notre jugement, & je vais vous donner une » preuve évidente du fait dont il s'agit. Lorſque » ce méchant homme vint me trouver, dans le » deſſein d'acheter du poiſon, comme je ne » croyois pas qu'il convînt à une perſonne de ma » profeſſion de rien donner qui pût cauſer la » mort, & que je ſavois qu'on avoit appris &

» cultivé l'art de la médecine pour conſerver la
» vie aux hommes & non pour la détruire, j'eus
» peur, ſi je le refuſois inconſidérément, d'être
» cauſe qu'il n'exécutât le crime qu'il avoit mé-
» dité en achetant du poiſon d'une autre per-
» ſonne, ou enfin en ſe ſervant d'une épée ou de
» quelqu'autre arme; ainſi je lui donnai non du
» poiſon, mais du ſuc de mandragore, qui eſt,
» comme tout le monde ſait une drogue aſſou-
» piſſante, & qui cauſe un ſommeil ſi profond
» à ceux qui en prennent, qu'il ſemble qu'ils
» ſoient morts. Vous ne devez pas être ſurpris ſi
» ce déſeſpéré, ſachant bien qu'il mérite le der-
» nier ſupplice ſuivant nos loix, ſupporte ces
» tourmens comme de légères peines. Cependant
» s'il eſt vrai que le jeune enfant ait pris la potion
» que j'ai préparée moi-même, il vit, il repoſe,
» il dort, & ſi-tôt que ce grand aſſoupiſſement
» ſera diſſipé, il reverra la lumière; mais s'il a
» perdu la vie effectivement, vous pouvez re-
» chercher d'autres cauſes de ſa mort qui me ſont
» inconnues ».

Chacun approuva ce que ce vieillard venoit de dire, & dans le moment on court au ſépulcre où l'on avoit dépoſé le corps de l'enfant. Il n'y eut pas un de tout le ſénat, ni des principaux de la ville, ni même du peuple qui n'y courût par curioſité. Alors le père de l'enfant levant lui-même

la couverture du cercueil, trouve ſon fils, qu'il avoit cru mort, reſſuſcité, ſon ſommeil venant de ſe diſſiper ; & l'embraſſant tendrement, ſans pouvoir trouver de termes pour exprimer ſa joie, il le tire du ſépulcre, le montre au peuple & le fait porter au ſénat, encore lié & enveloppé comme il étoit des linceuls de ſes funérailles. Ainſi les crimes de ce méchant eſclave & de cette femme, encore plus méchante que lui, étant entièrement découverts, la vérité parut dans toute ſa force aux yeux du public. La marâtre fut condamnée à un exil perpétuel; l'eſclave fut pendu, & les écus d'or furent laiſſés, du conſentement de tout le monde, à ce bon médecin, pour le prix du ſomnifère qu'il avoit donné ſi à propos. C'eſt ainſi que d'une manière digne de la providence des dieux, ſe termina la fameuſe & tragique aventure de ce bon père de famille, qui, en peu de tems, ou plutôt dans un ſeul inſtant, retrouva ſes deux fils, après avoir été ſur le point de les perdre l'un & l'autre.

Pour ce qui eſt de moi, vous allez voir de quelle manière la fortune me ballottoit dans ce tems-là. Ce ſoldat qui m'avoit acheté, ſans que perſonne m'eût vendu à lui, & qui m'avoit acquis ſans bourſe délier, étant obligé d'obéir à ſon colonel qui l'envoyoit à Rome porter des lettres à l'empereur, me vendit onze deniers à deux frères qui

ſervoient un grand ſeigneur du voiſinage. L'un étoit fort bon pâtiſſier, & l'autre excellent cuiſinier. Comme ils étoient logés enſemble, ils vivoient en commun & m'avoient acheté pour porter quantité de vaiſſeaux & d'uſtenſiles qui leur ſervoient à pluſieurs uſages lorſqu'ils voyageoient. Je fus donc pris par ces deux frères pour troiſième camarade. Je n'avois point encore éprouvé une plus favorable deſtinée; car le ſoir après le ſoupé, qui étoit toujours magnifique & d'un fort grand appareil, ils avoient coutume de rapporter dans leur office quantité de bons morceaux de ce qu'on deſſervoit. L'un y ſerroit des reſtes de porc, de volailles, de poiſſons & de toutes ſortes de ragoûts, & l'autre des pains, des gâteaux, des tourtes, des biſcuits, & quantité de friandiſes & de confitures; ſi bien que, lorſqu'après avoir fermé la porte de leur appartement, ils alloient aux bains pour ſe délaſſer, je me raſſaſiois de ces mets que m'offroit la fortune, car je n'étois point aſſez fou ni aſſez âne pour manger du foin, pendant que je pouvois faire bonne chère.

L'adreſſe avec laquelle je faiſois ce larcin me réuſſit quelque tems, parce que j'étois encore timide dans les commencemens, & que je ne prenois qu'un peu de chaque choſe, outre que mes maîtres n'avoient garde de ſe défier d'un animal

tel que moi. Mais lorſque je fus devenu un peu plus hardi, je commençai à choiſir mes morceaux & à ne manger que ce qu'il y avoit de meilleur en viande & en pâtiſſerie; ce qui les mit dans une fort grande inquiétude, & ſans ſe douter que je fuſſe capable d'une pareille choſe, ils mirent tous leurs ſoins à rechercher qui ce pouvoit être qui leur cauſoit un tel dommage. Enfin ne ſachant à qui s'en prendre, ils en vinrent à ſe ſoupçonner l'un & l'autre de ce honteux larcin, ils y prirent garde de plus près, & comptoient tout ce qu'ils ſerroient.

A la fin l'un d'eux perdant toute retenue, dit à l'autre : « il n'eſt ni juſte, ni honnête que vous preniez tous les jours les meilleurs morceaux qui ſont ici pour en profiter, en les vendant en cachette, & que vous vouliez cependant que nous partagions le reſte également. Si notre ſociété ne vous convient plus, il eſt fort aiſé de la rompre, nous n'en reſterons pas moins frères & bons amis, car je vois bien que les ſujets de plainte que j'ai contre vous venant à s'augmenter par le tort que vous me faites tous les jours, produiront à la fin une grande diſcorde entre nous ».

« Certainement, lui répondit l'autre, je loue votre hardieſſe de m'attribuer une choſe que vous avez faite, & d'avoir prévenu, par vos plaintes,

celles que je devrois vous faire & que je renferme en moi-même avec douleur depuis long-tems, pour ne pas paroître accuſer d'un larcin ſi honteux un homme qui eſt mon frère & qui me doit être cher. Mais je ſuis bien aiſe de ce qu'en nous éclairciſſant enſemble, nous allons chercher à mettre ordre aux pertes que nous faiſons, de peur que notre inimitié croiſſant par notre ſilence, ne faſſe naître entre nous une haine auſſi terrible que celle qui étoit entre Etéocle & Polinice ».

Après s'être fait l'un à l'autre ces reproches & quelques autres de même nature, ils firent ſerment tous deux qu'ils étoient innocens de ces larcins, & convinrent enſemble d'apporter tous leurs ſoins pour en découvrir l'auteur; car, diſoient-ils, ces ſortes de mets ne conviennent point à cet animal qui reſte ſeul ici; cependant les meilleurs morceaux de ce que nous y ſerrons diſparoiſſent chaque jour, & il eſt bien certain qu'il n'y vient point de mouches auſſi grandes que l'étoient autrefois les Harpies qui emportoient les viandes de la table de Phinée.

Cependant à force de me bien traiter & de manger abondamment des mêmes choſes dont les hommes ſe nourriſſent, ma peau s'étoit étendue, j'étois devenu gras & d'un embonpoint extraordinaire, & mon poil s'étoit fait propre & luiſant.

Mais cette beauté que j'avois acquiſe, fut cauſe que ma modeſtie reçut un grand affront; car mes deux maîtres ſurpris de me voir en ſi bon état, contre mon ordinaire, & remarquant que le foin qu'on me donnoit chaque jour reſtoit ſans être diminué en aucune façon, tournèrent toute leur attention ſur moi, & après qu'ils eurent fermé la porte de leur appartement à l'heure accoutumée, comme s'ils fuſſent ſortis pour aller aux bains, ils ſe mirent à me regarder par un petit trou, & me virent appliqué à manger de toutes ces viandes qui étoient là de côté & d'autre. Alors ſans ſonger au dommage que je leur cauſois, & très-ſurpris du goût extraordinaire d'un âne, ils ſe prirent à rire de toute leur force, & ayant appelé pluſieurs des domeſtiques de la maiſon, ils leur firent voir la gourmandiſe ſurprenante d'un animal tel que moi. Tous ces valets firent de ſi grands éclats de rire, que leur maître, qui paſſoit près de-là, les entendit, & demanda quel étoit le ſujet qui faiſoit ainſi rire ſes gens. Quand il ſut ce que c'étoit, il vint lui-même me regarder par le trou de la porte, & prit tant de plaiſir à me voir faire, qu'il ſe mit à rire auſſi à n'en pouvoir plus. Il fit ouvrir l'office afin de me conſidérer de plus près; car, ſans me troubler en aucune manière, je continuois toujours de manger, voyant que la fortune commençoit à

m'être favorable par quelqu'endroit, & la joie que je remarquois ſur le viſage de tout le monde me donnant de la hardieſſe.

Enfin, le maître de la maiſon, fort réjoui d'un ſpectacle ſi nouveau, ordonna qu'on me menât dans la ſalle à manger, ou plutôt il m'y mena lui-même, & fit ſervir devant moi quantité de toutes ſortes de mets, où l'on n'avoit pas touché. Quoique je fuſſe honnêtement raſſaſié, cependant pour me mettre encore mieux dans ſes bonnes graces, je ne laiſſai pas de manger avec avidité de tout ce qui étoit ſur la table. Les domeſtiques me préſentoient, pour m'éprouver, tout ce qu'ils croyoient de plus contraire au goût d'un âne, comme des viandes apprêtées avec du benjoin, de la volaille ſaupoudrée de poivre, & du poiſſon accommodé avec une ſauſſe extraordinaire. Pendant ce tems-là, la ſalle retentiſſoit des éclats de rire que chacun faiſoit, de voir que je trouvois tout cela fort bon.

Un plaiſant, qui ſe trouva là, s'écria, qu'il falloit donner un peu de vin à ce convive. « Cependart ne dit pas mal, répondit le maître du logis, il ſe peut fort bien faire que notre camarade boira avec plaiſir un coup de vin. Hola ! garçon, continua-t-il, lave bien ce vaſe d'or, remplis-le de vin, & va le préſenter à mon paraſite, en l'avertiſſant

en même tems que j'ai bu à ſa ſanté ». Chacun reſta attentif à ce que j'allois faire ; & moi, ſans m'étonner, allongeant le bout des lèvres, je vide avec plaiſir, ſans me preſſer, & d'un ſeul trait, cette grande coupe qui étoit pleine. Dans le moment tous les ſpectateurs, d'une voix unanime, firent des vœux pour ma conſervation ; & le maître de la maiſon plein d'une joie extraordinaire, fit venir ſes deux domeſtiques qui m'avoient acheté, & ordonna qu'on leur rendît quatre fois la ſomme que je leur avois coûté. En même tems il me donna en garde à un de ſes affranchis, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit fort riche, & lui ordonna d'avoir un très-grand ſoin de moi.

Cet homme me traitoit avec aſſez de douceur & de bonté, & pour ſe rendre plus agréable à ſon maître, & lui donner du plaiſir, il s'étudioit à m'enſeigner des tours de gentilleſſe. Premièrement, il m'apprit à me mettre à table, pour manger couché ſur un lit, & appuyé ſur le coude, comme font les hommes ; enſuite à lutter & à danſer, en me tenant debout ſur les pieds de derrière ; & ce qui ſurprenoit davantage, il m'apprit à me faire entendre par ſignes au défaut de la voix ; de manière qu'en hauſſant la tête, je marquois ce que je voulois, & en la baiſſant ce

qui me déplaiſoit ; & lorſque j'avois ſoif, je regardois le ſommelier, & lui demandois à boire en clignotant les yeux. Je me rendois fort docile ſur toutes ces choſes, que j'aurois bien pu faire de moi-même, quand on ne me les auroit pas enſeignées ; mais je craignois que, ſi je venois à faire ces gentilleſſes auſſi-bien qu'un homme, ſans avoir été inſtruit, beaucoup de gens ne cruſſent que cela préſageoit quelque évènement funeſte, & que me regardant comme une eſpèce de monſtre, ils ne me coupaſſent la tête, & ne régalaſſent les vautours à mes dépens.

Le bruit qui ſe répandoit de tous côtés des tours d'adreſſe ſurprenans, que je ſavois faire, avoit rendu le maître, à qui j'appartenois, fort conſidérable & fort fameux : voilà, diſoit-on, celui qui a un âne qui eſt ſon convive & ſon camarade, qui fait lutter & danſer, qui badine, qui entend tout ce qu'on lui dit, & qui ſe fait entendre par ſignes. Mais il faut du moins que je vous diſe préſentement, puiſque j'aurois dû le faire d'abord, qui étoit mon maître, & d'où il étoit. Il ſe nommoit Thyaſus ; il étoit de Corinthe, ville capitale de la province d'Achaïe, où, après avoir paſſé par toutes les dignités, comme il convenoit à un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite, il avoit été nommé à la première charge

de magiſtrature, dont l'exercice duroit cinq ans.

Pour répondre à l'éclat de l'emploi, qui lui étoit deſtiné, il avoit promis de donner au peuple un ſpectacle de gladiateurs pendant trois jours; mais ſa magnificence n'en demeura pas là; & comme il aimoit la gloire & la réputation, il étoit venu exprès en Theſſalie, pour y acheter les bêtes féroces les plus rares, & les gladiateurs les plus fameux. Quand il eut trouvé ce qui lui convenoit, & qu'il eut donné ſes ordres ſur toutes choſes, il ſe diſpoſa à retourner chez lui à Corinthe. Il ne voulut point ſe ſervir dans ſon voyage de ſes chars magnifiques, ni de ſes chaiſes roulantes ſuſpendues, dont les unes étoient fermées, & les autres découvertes. Tout ce brillant équipage le ſuivoit à vide; il ne monta point aucun de ſes beaux chevaux de Theſſalie ou des Gaules, qui ſont ſi eſtimés, il ſe ſervit de moi pour le porter, m'ayant fait orner d'un harnois couvert d'or, & plein de ſonnettes qui rendoient un ſon fort agréable, d'une bride d'argent, d'une ſelle ſuperbe, dont les ſangles étoient de diverſes couleurs, avec une houſſe de pourpre, & pendant le chemin il me parloit de tems en tems avec amitié; il diſoit, entr'autres choſes, qu'il étoit ravi d'avoir en moi un convive & un porteur tout à la fois.

Ayant

Ayant achevé notre voyage, une partie par mer, & l'autre par terre, nous arrivâmes à Corinthe. D'abord tout le peuple accourut autour de nous, moins pour honorer Thyaſus, à ce qui me ſembloit, que par la curioſité qu'ils avoient de me voir; & ma réputation étoit ſi grande en ce pays-là, que je ne valus pas une médiocre ſomme à l'affranchi qui étoit chargé d'avoir ſoin de moi. Lorſqu'il voyoit pluſieurs perſonnes qui ſouhaitoient paſſionnément voir tous les tours que je ſavois faire, il tenoit la porte du lieu, où j'étois enfermé, & les faiſoit entrer l'une après l'autre pour de l'argent, ce qui lui valoit beaucoup chaque jour.

Entre tous ceux que la curioſité y attiroit, il y eut une femme de qualité, de grande conſidération, & fort riche, qui vit avec tant de plaiſir & d'admiration toutes les galanteries que je faiſois, qu'elle fut touchée de mon mérite, à l'exemple de Paſiphaé, qui avoit bien aimé un taureau; de manière qu'elle acheta de l'affranchi une de mes nuits pour une ſomme conſidérable; & ce méchant homme ne ſongeant qu'à ſon intérêt, me livra, ſans ſe mettre en peine de ce qui en pourroit arriver. Au retour du ſoupé, nous trouvâmes cette dame qui m'attendoit dans le lieu où j'avois accoutumé de coucher. Grands dieux! quel

appareil magnifique ! Quatre eunuques dreſſoient un lit par terre, avec des couvertures de pourpre brodées d'or, & quantité de ces carreaux dont les femmes ſe ſervent pour être plus mollement & plus délicieuſement ; enſuite ils ſe retirèrent, & fermèrent la porte ſur nous. Au milieu de la chambre étoit une lampe fort brillante. Cette femme, après s'être déshabillée, s'en approcha pour ſe frotter, & moi auſſi, d'une huile très-précieuſe ; enſuite elle me fit des careſſes, & me tint des diſcours paſſionnés, comme ſi j'euſſe été ſon amant. Cependant j'avois une peur extraordinaire de la tuer, & qu'on ne me punît enſuite comme un homicide ; mais je vis que c'étoit à tort que j'avois eu cette frayeur.

Après avoir ainſi paſſé la nuit ſans dormir, cette femme, pour éviter qu'on ne la vît, ſe retira avant la pointe du jour, ayant fait le même marché pour la nuit ſuivante avec l'affranchi, qui ne demandoit pas mieux, tant à cauſe du grand profit qui lui en revenoit, que par l'envie qu'il avoit de faire voir une choſe ſi extraordinaire à ſon maître, à qui il fut auſſitôt en faire le conte. Thyaſus lui fit un préſent conſidérable, & réſolut de donner ce ſpectacle au public. Mais comme on ne pouvoit pas avoir cette brave perſonne, qui avoit tant de bonté pour moi, parce que c'étoit une femme de qua-

lité, & qu'on n'en trouvoit point d'autre, il fallut à force d'argent obtenir une malheureuſe qui avoit été condamnée par le gouverneur de la province à être expoſée aux bêtes. Voici ſon hiſtoire à peu près telle que je l'entendis conter dans ce tems-là :

Le père d'un jeune homme qu'elle avoit épouſé, étant prêt de partir pour un grand voyage, ordonna à ſa femme qui étoit groſſe, de faire périr ſon enfant ſi-tôt qu'il ſeroit né, en cas que ce ne fût pas un garçon. Cette femme, pendant l'abſence de ſon mari, mit une fille au monde. La tendreſſe naturelle de la mère s'oppoſant à l'exécution de l'ordre qu'elle avoit reçu, elle la fit élever dans ſon voiſinage. Quand ſon époux fut de retour, elle lui dit qu'elle étoit accouchée d'une fille, & qu'elle l'avoit fait mourir. Cependant au bout de quelques années que cette fille fut venue en âge d'être mariée, ſa mère voyant bien qu'elle ne pouvoit pas lui donner un établiſſement convenable à ſa condition, ſans que ſon mari le ſût, tout ce qu'elle put faire, fut de découvrir ſon ſecret à ſon fils, d'autant plus qu'elle craignoit extrêmement, qu'emporté par le feu de ſa jeuneſſe, il ne ſéduisît cette jeune fille, ne ſachant point qu'elle fût ſa ſœur, comme elle ignoroit auſſi qu'il fût ſon frère.

Ce jeune homme qui étoit fort bien né, s'acquitta religieuſement de ſon devoir envers ſa mère, en lui gardant un ſecret inviolable, & envers ſa ſœur, en prenant d'elle tous les ſoins imaginables, quoiqu'il ne lui fît voir en public qu'une amitié ordinaire. Il commença par lui faire un bien qui lui étoit néceſſaire. Il la retira chez lui, comme une fille de ſon voiſinage, qui étoit dans le beſoin, & qui ne recevoit aucun ſecours de ſes parens; ayant en même tems formé le deſſein de la marier dans peu avec un de ſes intimes amis, & de lui donner une dot conſidérable.

Mais ce deſſein, qui étoit fort bon & fort innocent, ne put éviter les traits de la fortune ennemie. Elle fit naître une cruelle jalouſie dans la maiſon de ce jeune homme, & ſa femme ſe porta à commettre les crimes, pour leſquels elle venoit d'être condamnée à être livrée aux bêtes féroces, comme je l'ai dit d'abord.

Elle commença par avoir de grands ſoupçons ſur la conduite de cette jeune fille, qu'elle regardoit comme ſa rivale, & la maîtreſſe de ſon mari; enſuite elle conçut une haine effroyable contr'elle, & enfin elle ſe réſolut à la faire mourir cruellement. Voici de quelle manière elle s'y prit. Elle déroba l'anneau de ſon mari, s'en alla à la campagne, & de-là elle envoya un valet, en qui elle

ſe confioit, qui étoit un ſcélérat, dire à la fille, que le jeune homme étoit à ſa terre, & qu'elle ne tardât pas à venir l'y trouver ſeule, & ſans aucune ſuite; & de peur qu'elle n'en fît quelque difficulté, cette méchante femme donna à ce valet l'anneau qu'elle avoit pris à ſon mari, afin qu'en le montrant à la jeune fille, elle ajoutât foi à ce qu'il lui diroit. En effet, elle obéit auſſitôt aux ordres de ſon frère, d'autant plus qu'on lui faiſoit voir ſon cachet, & ſuivant ce qu'il lui mandoit, elle ſe mit en chemin toute ſeule pour l'aller trouver.

D'abord qu'elle fut arrivée & que, ſéduite par ces maudits artifices, elle ſe fût livrée elle-même dans le piége qu'on lui tendoit, cette déteſtable femme, tranſportée d'une jalouſie effroyable, la fit dépouiller toute nue, & la fit fouetter juſqu'à ce qu'elle fût prête d'expirer. Cette pauvre malheureuſe avoit beau crier qu'elle ne méritoit point un traitement ſi barbare, que ſa conduite avoit toujours été irréprochable (comme c'étoit la vérité): c'étoit en vain, pour prouver ſon innocence, qu'elle déclaroit & qu'elle répétoit que le jeune homme étoit ſon frère. Sa belle-ſœur eut l'inhumanité de lui mettre un tiſon ardent entre les cuiſſes, & la fit ainſi mourir cruellement, comme ſi tout ce qu'elle lui entendoit dire pour ſa juſtification, eût

été faux & imaginé ſur le champ. Le frère de cette fille & celui qui devoit l'épouſer, ayant appris ſa mort, vinrent ſur le lieu en diligence, & lui rendirent les derniers devoirs de la ſépulture, fondant en larmes & touchés d'une affliction extraordinaire.

Mais le jeune homme ne put ſupporter le déplaiſir que lui cauſoit la mort de ſa ſœur, qui avoit perdu la vie d'une ſi cruelle manière, par la méchanceté de la perſonne de qui elle devoit le moins attendre un pareil traitement; & plein de douleur, de rage & de déſeſpoir, il tomba malade d'une fièvre très-violente, de manière qu'il ſe trouva lui-même en fort grand danger. Sa femme qui, depuis long-tems, n'avoit plus pour lui les ſentimens d'une épouſe & qui n'en méritoit plus le nom, fut trouver un médecin qui avoit la réputation d'être un grand ſcélérat & très-fameux par la quantité de perſonnes qu'il avoit expédiées de ſa propre main. Elle lui offrit cinquante mille ſeſterces (1), s'il lui vouloit vendre un poiſon fort ſubtil pour faire mourir ſon mari. Après qu'ils eurent fait leur convention enſemble, ils dirent que le malade avoit beſoin de prendre cette merveilleuſe médecine que les ſavans nomment par

(1) Environ cinq mille livres de notre monnoie.

excellence la potion ſacrée, pour lui adoucir les entrailles & en chaſſer les mauvaiſes humeurs ; mais au lieu de cette potion ſalutaire, ils lui en préparèrent une pour lui ôter la vie.

Le médecin étant donc venu apporter ce breuvage bien préparé, & voulant le faire prendre lui-même au malade, en préſence de ſes domeſtiques & de quelques-uns de ſes parens & de ſes amis, cette femme, avec une effronterie ſans pareille, dans le deſſein de profiter de l'argent qu'elle avoit promis à ce ſcélérat & pour ſe défaire du complice de ſon crime, porte la main ſur le vaſe dans le tems qu'il le préſentoit à ſon mari : « non, non, dit-elle, monſieur le médecin, vous ne donnerez point cette potion à mon très-cher époux, que vous n'en ayez bu une bonne partie auparavant. Que ſai-je, s'il n'y a point quelque poiſon caché dedans ; & vous ne devez pas trouver étrange, vous qui êtes un homme ſi ſage & ſi ſavant, que j'aie du ſcrupule & de l'inquiétude ſur ce qui regarde la ſanté de mon mari, & que j'apporte ſur cela toutes les précautions que demande la tendreſſe que j'ai pour lui ». Le médecin frappé comme d'un coup de foudre par l'etrange hardieſſe de cette abominable femme, ſe trouble entiérement, & n'ayant pas le tems de délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre, il boit une bonne partie de la

potion, crainte de donner lieu de ſoupçonner ſon crime, en héſitant, & en laiſſant remarquer ſa frayeur & ſon embarras. Le jeune homme, à ſon exemple, prend le vaſe, qu'il lui préſente enſuite, & boit le reſte.

D'abord que cela fut fait, le médecin ſe lève pour s'en retourner promptement chez lui, afin de ſe garantir de l'effet mortel du poiſon, en prenant de l'antidote. Mais cette cruelle femme continuant la méchanceté qu'elle avoit commencée, ne voulut jamais le laiſſer ſortir: « Je ne vous perdrai point de vue, lui dit-elle, juſqu'à ce qu'on ait vu l'effet de la médecine que vous venez de donner ». Cependant après qu'il l'eut long-tems importunée par ſes prières & ſes inſtances redoublées, elle conſentit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine qu'il s'en allât. Mais le breuvage qu'il avoit pris, avoit porté ſa malignité du fond de ſes entrailles dans toutes ſes veines; en ſorte qu'il n'arriva chez lui qu'avec bien de la difficulté, fort malade, & avec un aſſoupiſſement & un mal de tête effroyables: & après avoir conté à ſa femme avec aſſez de peine ce qui s'étoit paſſé, & lui avoir donné ordre d'aller demander au moins le prix de la mort qu'il avoit procurée & de la ſienne, ce brave médecin rendit l'ame.

Le jeune homme n'avoit pas vécu plus long-tems que lui; il avoit péri du même genre de mort, au

milieu dès fauſſes larmes de ſa femme. Après qu'il eut été mis dans le tombeau, au bout de quelques jours, qui avoient été employés à faire les cérémonies de ſes funérailles, la femme du médecin vint demander le prix de ſa mort, & de celle de ſon mari. Mais la veuve du malheureux jeune homme, conſervant toujours ſon caractère de méchanceté, affecta de lui montrer une bonne foi, dont elle étoit bien éloignée, & lui répondant honnêtement, elle lui promit d'en uſer parfaitement bien, & de lui payer ſans retardement ce qu'elle lui devoit, pourvu qu'elle voulût bien lui donner encore un peu de poiſon, dont elle avoit beſoin, dit-elle, pour achever ce qu'elle avoit commencé; ce que la veuve du médecin lui promit, ſéduite par ſes diſcours artificieux, & pour ſe faire encore un plus grand mérite auprès de cette femme, qui étoit fort riche, elle part dans le moment, & va chez elle en diligence, querir la boîte où étoit le poiſon, qu'elle lui donne toute entière.

Cette ſcélérate ayant entre ſes mains des armes pour faire bien des maux, ne ſongea plus qu'à multiplier ſes crimes; elle avoit une petite fille du mari qu'elle venoit de faire mourir; elle ne put ſupporter de la voir héritière, ſuivant les loix, du bien qu'avoit ſon père, & voulant s'emparer de tout ſon patrimoine, elle réſolut de s'en défaire.

Sachant donc bien que les mères héritent de leurs enfans par leur mort, elle ſe montra auſſi indigne mère qu'elle avoit été indigne épouſe, & prenant l'occaſion d'un dîné où elle invita ſur le champ la femme du médecin, elle l'empoiſonna & ſa fille en même tems. Le poiſon eut bientôt dévoré les entrailles délicates de la jeune enfant; elle mourut peu de tems après. A l'égard de la femme du médecin, quand elle ſentit le ravage que cette déteſtable drogue faiſoit dans ſon corps, elle ſoupçonna d'abord ce que c'étoit; voyant enſuite la peine qu'elle avoit à reſpirer, qui s'augmentoit de plus en plus, elle ne fut que trop certaine qu'elle étoit empoiſonnée. Auſſitôt elle va chez le gouverneur de la province, criant de toute ſa force, qu'elle venoit lui demander juſtice, & qu'elle avoit des crimes affreux à lui révéler. Quantité de peuple s'amaſſe autour d'elle, & bientôt elle eſt admiſe à l'audience du gouverneur. Après qu'elle lui eut bien expliqué toute l'hiſtoire des méchancetés abominables de cette cruelle femme qu'elle venoit de quitter, il lui prend tout d'un coup un étourdiſſement, ſa bouche qui étoit encore à moitié ouverte, pour continuer de parler, ſe ferme, & après avoir fait entendre quelque tems le bruit de ſes dents qu'elle frottoit avec violence les unes contre les autres, elle tombe morte.

Le gouverneur, homme fort ſenſé & de grande expérience, ne voulut pas différer la punition que méritoit une ſi grande empoiſonneuſe. Dans le moment, il ordonna qu'on lui amenât les femmes de chambre de cette déteſtable créature, dont il arracha la vérité à force de tourmens. Sur leur dépoſition, il condamna leur maîtreſſe à être livrée aux bêtes féroces. Supplice, à la vérité, moindre encore qu'elle ne méritoit, mais on n'avoit pu en imaginer un plus terrible & plus digne d'une ſi méchante femme.

Cependant j'étois accablé d'une grande triſteſſe, de me voir deſtiné à paroître devant tout le peuple, avec une femme comme celle-là, & j'avois ſouvent envie de me tuer, plutôt que d'approcher d'une créature ſi odieuſe, & de me déshonorer par une telle infamie dans un ſpectacle public; mais n'ayant point de mains, il m'étoit impoſſible avec mes mauvais pieds, dont la corne étoit ronde, de tirer une épée de ſon fourreau pour me la paſſer au travers du corps. La ſeule choſe qui me conſoloit un peu dans mes malheurs, c'étoit de voir que le printems commençoit à ramener les fleurs & la verdure, que les prés s'émailloient déjà de diverſes couleurs, & que les roſes alloient bientôt parfumer l'air en s'épanouiſſant, & me rendroient ma première forme de Lucius.

Enfin le jour deſtiné à la fête publique étant arrivé, l'on me conduiſit dans l'arène, le peuple me ſuivant avec de grandes démonſtrations de joie. Les jeux commencèrent par d'agréables danſes. Pendant ce tems-là, j'étois devant la porte de l'amphithéâtre, qui étoit ouverte, où je paiſſois de fort belle herbe, & de tems en tems je jetois la vue ſur le ſpectacle qui me faiſoit fort grand plaiſir. Il étoit compoſé d'une troupe charmante de jeunes garçons & de jeunes filles, habillés magnifiquement, qui par leurs geſtes, & les figures différentes de leurs pas concertés, exécutoient parfaitement bien la danſe pyrrique. Tantôt ils formoient un cercle tous enſemble, tantôt ils alloient obliquement d'un coin du théâtre à l'autre, ſe tenant tous par la main; quelquefois ils formoient un bataillon carré, enſuite ils ſe ſéparoient en deux troupes. Après qu'ils eurent fait une infinité de figures différentes, la trompette donna le ſignal pour faire finir ce divertiſſement. En même tems on leva une toile, & il parut une décoration propre à la repréſentation du jugement de Pâris.

On voyoit une montagne faite de charpente fort élevée, telle qu'Homère dans ſes vers dépeint le mont Ida; elle étoit couverte d'arbres verts & de quantité d'arbuſtes. Le machiniſte avoit eu l'adreſſe de faire ſortir de ſon ſommet une fontaine qui formoit un

ruiſſeau ; quelques chèvres paiſſoient ſur ſes bords. Le berger de ce troupeau étoit un jeune homme, vêtu magnifiquement à la phrygienne, telle qu'on repréſente Pâris, avec une grande mante, brodée de couleurs différentes, & ſur ſa tête un bonnet d'étoffe d'or. Enſuite parut un jeune garçon fort gracieux, qui n'avoit pour tout habillement qu'un petit manteau ſur l'épaule gauche. De ſes cheveux blonds, qui étoient parfaitement beaux, ſortoient deux petites aîles dorées, & ſemblables l'une à l'autre. Le caducée qu'il tenoit en main faiſoit connoître que c'étoit Mercure. Il s'avança en danſant & préſenta à celui qui faiſoit le perſonnage de Pâris une pomme d'or, en lui faiſant entendre par ſignes l'ordre de Jupiter ; enſuite il ſe retira de fort bonne grace & diſparut.

Alors on vit paroître une fille d'un air majeſtueux qui repréſentoit Junon ; car ſa tête étoit ceinte d'un diadême blanc, outre qu'elle tenoit un ſceptre en ſa main. Une autre qu'on reconnoiſſoit aiſément pour la déeſſe Pallas, entra fiérement, ayant ſur ſa tête un caſque brillant, couronné d'une branche d'olivier, portant un bouclier, tenant une pique, & dans le même état enfin qu'elle ſe fait voir dans les combats. Enſuite une troiſième s'avança, d'une beauté ſurprenante & fort ſupérieure à celle des deux autres. Elle ne-

préſentoit Vénus par l'éclat de ſes divines couleurs, & Vénus telle qu'elle étoit lorſqu'elle étoit fille. Toutes les beautés de ſon corps ſe faiſoient voir à découvert, à quelques-unes près qui étoient cachées par une étoffe de ſoie légère & tranſparente que le vent agitoit. Cette déeſſe paroiſſoit avec deux couleurs différentes; toute ſa perſonne étoit d'une blancheur à éblouir, parce qu'elle tire ſon origine du ciel, & ſa draperie étoit azurée, parce qu'elle ſort de la mer où elle a pris naiſſance.

Ces trois déeſſes avoient chacune leur ſuite. Junon étoit accompagnée de Caſtor & de Pollux, repréſentés par deux jeunes comédiens qui avoient l'un & l'autre un caſque rond ſur la tête, dont le ſommet étoit orné de deux étoiles fort brillantes. La déeſſe, d'un air ſimple & modeſte, s'avance vers le berger au ſon charmant des flûtes, & lui fait entendre par ſes geſtes qu'elle lui donnera l'empire de toute l'Aſie, s'il lui adjuge le prix de la beauté.

Enſuite celle que ſes armes faiſoient connoître pour Pallas, étoit ſuivie de deux jeunes hommes armés, & tenans leur épée nue à la main, ils repréſentoient la terreur & la crainte qui accompagnent par-tout la déeſſe des combats. Derrière elle un joueur de hautbois faiſoit entendre

des airs de guerre, & mêlant des ſons aigus parmi des tons graves, il excitoit à danſer gaiement, comme on fait au ſon d'une trompette. Pallas remuant la tête, & marquant dans ſes yeux une noble fierté, s'avance en danſant avec beaucoup d'action, & fait entendre à Pâris par des geſtes pleins de vivacité, que s'il lui accorde la victoire ſur ſes rivales, elle le rendra fameux par ſa valeur & ſes grands exploits.

Après elle Vénus parut d'un air riant & charma tous les ſpectateurs. Elle étoit entourée de pluſieurs jeunes enfans, ſi beaux & ſi bien faits, qu'il ſembloit que ce fût la véritable troupe des amours qui venoit d'arriver de la mer ou des cieux, outre qu'ils avoient de petites aîles, des flèches & tout le reſte de l'ornement qui leur convient. Quelques-uns portoient des flambeaux allumés devant leur maîtreſſe, comme ſi elle eût été à quelque noce. Elle avoit encore à ſa ſuite une aimable troupe de jeunes filles, ſans compter les Graces & les Heures, qui, pour ſe rendre leur déeſſe favorable, ſemoient des fleurs devant ſes pas. C'eſt ainſi que ce galant cortège faiſoit ſa cour à la mère des Plaiſirs, en lui prodiguant les tréſors du printems.

Auſſitôt les flûtes commencèrent à jouer tendrement des airs Lydiens qui firent un fort grand plai-

ſir à tout le monde ; mais Vénus en fit bien davantage, lorſqu'on la vit danſer avec des attitudes charmantes de la tête & du corps, conformant avec juſteſſe ſes mouvemens gracieux aux doux ſons de la muſique ; faiſant voir dans ſes yeux tantôt une langueur pleine de paſſion, tantôt de la fierté, & quelquefois même ne danſant, pour ainſi dire, que des yeux. Si-tôt qu'elle fut proche de Pâris, elle lui fit entendre, par le mouvement de ſes bras, que s'il la préféroit aux deux autres déeſſes, elle lui feroit épouſer une femme d'une excellente beauté, en un mot auſſi belle qu'elle. Alors le jeune berger Phrygien lui préſenta ſans héſiter la pomme d'or qu'il tenoit en ſa main, pour marquer qu'il lui adjugeoit la victoire.

Vous étonnez-vous donc, hommes indignes, ou plutôt bêtes qui ſuivez le barreau, vautours à robe longue, ſi tous les juges préſentement vendent la juſtice pour de l'argent, puiſque dans les premiers tems la faveur a corrompu le jugement qu'un homme devoit rendre entre trois déeſſes, & qu'un berger nommé juge de leur différent par Jupiter même, a vendu, pour le prix de ſes plaiſirs, la première ſentence qu'on ait jamais rendue, qui a cauſé la perte de toute ſa maiſon? N'avons-nous pas auſſi dans la ſuite un autre jugement

gement fort célèbre rendu par tous les chefs de la Grèce, quand Palamède, un des plus ſavans & des plus habiles hommes de ſon tems, fut condamné comme un traître ſur de fauſſes accuſations? Uliſſe encore, dont le mérite étoit fort médiocre pour la guerre, n'obtint-il pas les armes d'Achille par préférence au grand Ajax, ſi fameux par ſes exploits? Mais que dirons-nous de ce jugement qui fut rendu par les Athéniens, ces grands légiſlateurs, ces hommes ſi ſages & ſi éclairés dans toutes les ſciences? Ce vénérable vieillard (1), doué d'une prudence divine, qu'Apollon avoit déclaré le plus ſage des mortels, ne fut-il pas opprimé par l'envie & les artifices d'une déteſtable conſpiration, comme s'il avoit été un corrupteur de la jeuneſſe à qui il n'enſeignoit que la vertu, & ne périt-il pas par un poiſon de cigüe, laiſſant à ſa patrie une tache éternelle d'ignominie par ſa condamnation; puiſque même encore aujourd'hui les plus grands philoſophes ſuivent ſa très-ſainte ſecte préférablement à toutes les autres, & ne jurent que par ſon nom, dans le deſir qu'ils ont d'acquérir le vrai bonheur? Mais de peur que quelqu'un ne blâme la vivacité de mon indignation, & ne diſe en lui-même, « ſouffrirons-nous

(1) Socrate.

qu'un âne vienne ainſi nous moraliſer » ; je reprends le fil de mon diſcours dont je m'étois écarté.

Lorſque Pâris eut rendu ſon jugement, Junon & Pallas ſortirent du théâtre fort triſtes & fort fâchées, & marquant par leurs geſtes leur colère & leur reſſentiment de l'injure qu'on venoit de leur faire. Mais Vénus contente & de bonne humeur, marqua ſa joie en danſant avec toute ſa ſuite. Alors on vit jaillir du haut de la montagne une fontaine de vin, où l'on avoit délayé du ſafran. Elle retomboit en forme de pluie odoriférante ſur les chèvres qui paiſſoient-là autour ; en ſorte que de blanches qu'elles étoient, elles devinrent jaunes. Après que l'odeur délicieuſe de cette pluie ſe fut répandue parmi tous les ſpectateurs, la terre s'ouvrit & la montagne diſparut.

En même-tems un huiſſier s'avance au milieu de la place, & demande, de la part du peuple, qu'on tire des priſons cette femme dont j'ai parlé, qui avoit été condamnée pour ſes crimes à être expoſée aux bêtes. On dreſſoit déjà le lit ſur lequel nous devions paroître l'un & l'autre, qui étoit fort enflé par la quantité de duvet dont il étoit garni ; les couvertures de ſoie en étoient magnifiques, & le bois du lit brilloit par les ouvrages d'écaille de tortue qui étoient deſſus. Cependant, outre la honte d'être ainſi expoſé aux

yeux du public avec une auſſi méchante femme & auſſi criminelle que celle qu'on y avoit deſtinée, je craignois encore pour ma propre vie; car je penſois en moi-même que pendant que je ſerois avec elle, quelque bête que ce pût être qu'on lâchât ſur elle, cet animal ne ſeroit pas aſſez ſage, aſſez bien inſtruit ou aſſez ſobre, pour dévorer une femme à mes côtés ſans me toucher, parce que je n'étois pas condamné.

Etant donc alors plus en peine encore pour la conſervation de ma vie que pour celle de ma pudeur; pendant que mon maître prenoit le ſoin de faire dreſſer le lit, que ſes valets étoient occupés les uns aux préparatifs d'une chaſſe qu'on devoit repréſenter, les autres à regarder le ſpectacle, & que perſonne ne ſe mettoit en peine de garder un âne auſſi doux que je le paroiſſois, je me vis en liberté d'exécuter ce que j'avois imaginé, & je me retirai peu-à-peu, ſans faire ſemblant de rien. Etant arrivé à la porte de la ville, je me mis à courir de toute ma force. Après avoir fait trois lieues entières au galop, j'arrivai à la ville de Cenchrée, que l'on dit être une belle colonie des Corinthiens; elle eſt ſituée ſur le golfe d'Egine, qui fait partie de la mer Egée; elle a un très bon port, & eſt extrêmement peuplée. Comme je fuyois le monde, je fus chercher un endroit écarté ſur le bord de

la mer, & je me couchai ſur le ſable pour me délaſſer; car le ſoleil étoit prêt de finir ſa courſe, m'abandonnant ainſi au repos, un doux ſommeil s'empara de tous mes ſens.

Fin du dixième Livre.

LIVRE ONZIÈME.

UN mouvement de frayeur m'ayant réveillé tout d'un coup à l'entrée de la nuit, j'aperçus la lune fort brillante dans ſon plein, qui ſortoit des flots de la mer. Comme je n'ignorois pas que la puiſſance de cette grande déeſſe eſt fort étendue, que toutes les choſes d'ici bas ſe gouvernent par ſa providence, que non-ſeulement les animaux, mais même les êtres inanimés reſſentent les impreſſions de ſa lumière & de ſa divinité, & que tous les corps qui ſont dans les cieux, ſur la terre & dans la mer, s'augmentent ou diminuent ſuivant qu'on la voit croître ou décroître; je pris l'occaſion de la ſolitude & du ſilence de la nuit, pour adreſſer une prière à cette auguſte déeſſe que je voyois briller dans les cieux, puiſque la fortune laſſe de me perſécuter, m'offroit enfin cette occaſion, qui me donnoit quelque eſpérance de voir finir ma misère. M'étant donc bien réveillé, je me lève promptement & vais me laver dans la mer pour me purifier. Je plonge ma tête ſept fois dans l'eau, ſuivant la doctrine du divin Pythagore, qui nous apprend que ce nombre eſt le plus convenable aux choſes qui regardent la religion; enſuite plein de joie & d'eſpérance, je fis cette prière à la déeſſe avec tant

d'affection, que j'avois les yeux tout baignés de larmes.

« Reine du ciel, ſoit que vous ſoyez la bienfaiſante Cerès, mère des blés, qui dans la joie » que vous reſſentîtes d'avoir retrouvé votre fille, » ôtâtes aux hommes l'ancien uſage du gland, » dont ils vivoient à la manière des bêtes, en leur » enſeignant une nourriture plus douce; vous qui » avez choiſi votre ſéjour dans les campagnes » d'Eleuſis; ſoit que vous ſoyez la céleſte Vénus, » qui dans le commencement du monde, ayant » produit l'amour, avez uni les deux ſexes, & » éterniſé le genre humain, & qui êtes préſentement adorée dans le temple de Paphos, que la » mer environne; ſoit que vous ſoyez la ſœur » d'Apollon, qui par les ſecours favorables que » vous donnez aux femmes enceintes, avez mis » au monde tant de peuples, & qui êtes révérée » dans le magnifique temple d'Ephèſe; ſoit enfin » que vous ſoyez Proſerpine, dont le nom formidable ſe célèbre la nuit par des cris & des » hurlemens affreux, qui par votre triple forme » arrêtez l'impétuoſité des ſpectres & des fantômes » en les retenant dans les priſons de la terre, qui » parcourant diverſes forêts, êtes adorée ſous des » cultes différens; vous qui êtes le ſecond flambeau de l'univers, & qui par vos humides rayons » nourriſſez les plantes, & répandez différemment

» votre lumière, à proportion que vous vous appro-
» chez ou reculez du ſoleil : grande déeſſe ! ſous
» quelque nom, ſous quelque forme, & par quel-
» ques cérémonies qu'on vous révère, ſecourez-moi
» dans mes extrêmes diſgraces ; relevez-moi de ma
» chûte malheureuſe, & faites que je puiſſe enfin
» jouir d'un doux repos, après tous les maux que
» j'ai ſoufferts ; qu'il ſuffiſe des travaux & des
» périls où j'ai été expoſé. Otez-moi cette indigne
» figure de bête, dont je ſuis revêtu, & me ren-
» dez à mes parens & à mes amis, en me faiſant
» redevenir Lucius ; que ſi je ſuis l'objet de la
» haine implacable de quelque dieu qui me per-
» ſécute ſi cruellement pour l'avoir offenſé, qu'il
» me ſoit au moins permis de mourir, s'il ne m'eſt
» pas permis de vivre dans un autre état ».

Après cette prière, qui fut encore ſuivie de quelques lamentations triſtes & touchantes, mes ſens accablés de langueurs, ſe laiſsèrent une ſeconde fois aller au ſommeil, au même endroit où je m'étois déjà endormi. A peine avois-je fermé les yeux, qu'il me ſembla que du milieu de la mer ſortoit une divinité qui éleva d'abord une tête reſpectable aux dieux mêmes, & qui enſuite faiſant ſortir des flots peu à peu tout ſon corps, ſe préſenta devant moi. Je tâcherai de vous la dépeindre telle que je la vis, ſi cependant la foibleſſe des expreſſions humaines peut me le permettre, ou ſi cette

même divinité m'inſpire toute l'éloquence qui eſt néceſſaire pour un ſi grand ſujet.

Ses cheveux épais, longs & bouclés, ornoient ſans art ſa tête divine, & tomboient négligemment ſur ſes épaules. Elle étoit couronnée de diverſes fleurs, qui par leur arrangement formoient pluſieurs figures différentes; elle avoit au-deſſus du front un cercle lumineux en forme de miroir, ou plutôt une lumière blanche, qui me faiſoit connoître que c'étoit la lune. Elle avoit à droite & à gauche deux ſerpens, dont la figure repréſentoit aſſez bien des ſillons ſur leſquels s'étendoient quelques épis de blé. Son habillement étoit une robe de lin fort déliée, de couleur changeante, qui paroiſſoit tantôt d'un blanc clair & luiſant, tantôt d'un jaune de ſafran, & tantôt d'un rouge couleur de roſe avec une mante d'un noir ſi luiſant, que mes yeux en étoient éblouis. Cette mante qui la couvroit de part & d'autre, & qui lui paſſant ſous le bras droit, étoit rattachée en écharpe, ſur l'épaule gauche, deſcendoit en pluſieurs plis, & étoit bordée d'une frange, que le moindre mouvement faiſoit agréablement flotter. Le bord de la mante, auſſi bien que le reſte de ſon étendue, étoit ſemé d'étoiles, elles environnoient une lune dans ſon plein, qui jetoit une lumière très-vive; autour de cette belle mante étoit encore attachée une chaîne de toutes ſortes de fruits & de fleurs.

La déeſſe avoit dans ſes mains des choſes fort différentes ; elle portoit en ſa droite un ſiſtre d'airain, dont la lame étroite & courbée en forme de baudrier, étoit traverſée par trois verges de fer, qui, au mouvement du bras de la déeſſe, rendoient un ſon fort clair. Elle tenoit en ſa main gauche un vaſe d'or, en forme de gondole, qui avoit ſur le haut de ſon anſe un aſpic, dont le cou étoit enflé & la tête fort élevée ; elle avoit à ſes pieds des ſouliers tiſſus de feuilles de palmier. C'eſt en cet état que cette grande déeſſe, parfumée des odeurs les plus exquiſes de l'Arabie heureuſe, daigna me parler ainſi :

« Je viens à toi, Lucius, tes prières m'ont » touchée, je ſuis la nature, mère de toutes choſes, » la maîtreſſe des élémens, la ſource & l'origine » des ſiècles, la ſouveraine des divinités, la reine » des manes, & la première des habitans des » cieux. Je repréſente en moi ſeule tous les dieux » & toutes les déeſſes ; je gouverne à mon gré les » brillantes voûtes céleſtes, les vents ſalutaires de » la mer, & le triſte ſilence des enfers. Je ſuis la » ſeule divinité qui ſoit dans l'univers, que toute » la terre révère ſous pluſieurs formes, avec des » cérémonies diverſes & ſous des noms différens. » Les Phrygiens, qui ſont les plus anciens & les » premiers hommes, m'appellent la mère des » dieux, déeſſe de Peſſinunte. Les Athéniens,

» originaires de leur propre pays, me nomment
» Minerve Cécropienne. Chez les habitans de l'île
» de Chypre, mon nom eſt Vénus de Paphos. Chez
» les Candiots, adroits à tirer de l'arc, Diane
» Dictinne. Chez les Siciliens, qui parlent trois
» langues, Proſerpine Stygienne. Dans la ville
» d'Eleuſis on m'appelle l'ancienne déeſſe Cérès,
» d'autres me nomment Junon, d'autres Bellone,
» d'autres Hécate, d'autres Néméſis Rhamnu-
» ſienne; & les Ethiopiens, que le ſoleil à ſon
» lever éclaire de ſes premiers rayons, les peuples
» de l'Ariane, auſſi bien que les Egyptiens, qui
» ſont les premiers ſavans du monde, m'appellent
» par mon véritable nom, la reine Iſis, & m'ho-
» norent avec les cérémonies qui me ſont le plus
» convenables. Tu me vois ici touchée de l'excès
» de tes misères, continue la déeſſe, tu me vois
» propice & favorable, arrête le cours de tes
» larmes, finis tes plaintes & chaſſe la triſteſſe
» qui t'accable : voici bien-tôt le tems que ma
» divine providence a marqué pour ton ſalut;
» écoutes donc avec attention les ordres que je
» vais te donner. Le jour qui va ſuivre cette nuit,
» m'eſt conſacré de tout tems; demain mes prêtres
» doivent m'offrir les prémices de la navigation,
» en me dédiant un navire tout neuf & qui n'a
» point encore ſervi; préſentement que les tem-
» pêtes qui regnent pendant l'hiver, ne ſont plus

» à craindre, & que les flots, devenus plus pai-
» ſibles, permettent qu'on puiſſe ſe mettre en
» mer. Attends cette fête avec dévotion, & d'un
» eſprit tranquille; car le grand prêtre, ſuivant
» mon avertiſſement, portera pendant la cérémonie
» une couronne de roſes attachée à ſon ſiſtre qu'il
» tiendra de la main droite. Suis donc la pompe
» avec empreſſement, & avec confiance en ma
» bonté, perce la foule du peuple, & lorſque tu
» ſeras proche du prêtre, fais comme ſi tu voulois
» lui baiſer la main, & mange des roſes, auſſitôt
» tu te dépouilleras de la forme de cet indigne
» animal, qui m'eſt odieux depuis long-tems.
» Ne crains point de trouver aucune difficulté à
» ce que je t'ordonne; car dans ce moment que
» je ſuis près de toi, je ſuis auſſi proche de mon
» prêtre, & je l'avertis en ſonge de tout ce que je
» veux qu'il faſſe. Je ferai en ſorte que le peuple,
» malgré la foule, te laiſſera le paſſage libre, &
» qu'au milieu de la joie & des agréables ſpec-
» tacles de cette fête, nul n'aura d'averſion pour
» cette figure abjecte & mépriſable, ſous laquelle
» tu parois, & que perſonne n'aura la malignité
» de t'imputer rien de fâcheux, en expliquant en
» mauvaiſe part le changement ſubit de ta figure.
» Souviens-toi ſeulement, & n'en perds jamais la
» mémoire, que tout le reſte de ta vie doit m'être
» dévoué juſqu'à ton dernier ſoupir. Il eſt bien

» juſte que tu te reconnoiſſes entièrement rede-
» vable de la vie à une déeſſe, qui, par ſon ſe-
» cours t'a remis au nombre des hommes. Au
» reſte, tu vivras heureux & plein de gloire ſous
» ma protection, & lorſqu'après avoir accompli
» le tems que tu dois être ſur la terre, tu ſeras
» deſcendu aux enfers dans cet hémiſphère ſouter-
» rein, où tu auras l'avantage d'habiter les champs
» Eliſées, tu ne manqueras pas d'être régulier à
» m'adorer, moi qui brille dans les ténèbres de
» l'Achéron, & qui règne dans le palais infernal,
» & j'y recevrai tes hommages avec bonté. Si avant
» ce tems-là, par tes reſpects, ſi par un ferme at-
» tachement au culte qui m'eſt dû, & par une
» chaſteté inviolable tu te rends digne de mes
» graces, tu connoîtras que je puis ſeule prolonger
» le terme de ta vie au-delà des bornes que le
» deſtin y a preſcrites ».

Après que cette puiſſante déeſſe m'eut ainſi déclaré ſes volontés, elle diſparut; & dans le moment m'étant réveillé, je me levai tout en ſueur, plein de frayeur, de joie & d'admiration de la préſence ſi manifeſte de cette grande divinité. Je fus me laver dans la mer, l'eſprit fort occupé des ordres ſouverains qu'elle m'avoit donnés, & repaſſant en moi-même tout ce qu'elle m'avoit dit. Peu de tems après, le ſoleil ayant chaſſé les ténèbres de la nuit, commença à montrer ſes premiers

rayons. Auſſi-tôt tous les chemins furent remplis d'une infinité de peuples qui venoient avec alégreſſe pour ſe rendre à la fête. La joie étoit ſi grande de tous côtés, outre celle que je reſſentois, qu'il me ſembloit qu'elle s'étendoit juſques ſur les animaux, & que le jour, & même les êtres inanimés, avoient une face plus riante ; car après la gelée blanche de la nuit précédente, le ſoleil ramenoit le plus beau jour de la nature, en ſorte que les oiſeaux réjouis du retour du printems, rempliſſoient l'air de leurs chants mélodieux, & par de doux concerts, rendoient hommage à la ſouveraine mère des tems, des aſtres & de tout l'univers. Les arbres même, tant ceux qui rapportent des fruits, que ceux qui ne ſervent qu'à donner de l'ombrage, ranimés par la chaleur des vents du midi, & embellis par leur verdure renaiſſante, faiſoient entendre un agréable murmure qu'excitoit le doux mouvement de leurs branches. La mer ne faiſoit plus gronder ſes tempêtes & ſes orages ; ſes flots tranquilles mouilloient doucement le rivage, & la brillante voûte des cieux n'étoit obſcurcie par aucun nuage.

Cependant le pompeux appareil de cette fête commence à ſe mettre en marche. Tous ceux qui le compoſoient s'étoient ajuſtés de différentes manières, chacun ſuivant ſon goût & ſon inclination. L'un avec un baudrier ſur le corps, repréſentoit un

ſoldat ; un autre étoit en chaſſeur, avec une caſaque ; un petit ſabre au côté, & un épieu dans ſa main ; celui-ci chauſſé avec des ſouliers dorés, vêtu d'une robe de ſoie, & paré magnifiquement de tous les ornemens qui conviennent au beau ſexe, ayant ſes cheveux accommodés ſur le haut de ſa tête, repréſentoit une femme par ſon ajuſtement & par ſa démarche ; celui-là, avec ſes bottines, ſon bouclier, ſa lance & ſon épée, ſembloit ſortir d'un combat de gladiateurs ; cet autre étoit en magiſtrat, avec une robe de pourpre, & des faiſceaux, qu'on portoit devant lui ; tel auſſi s'étoit mis en philoſophe par ſon manteau, ſon bâton, ſes ſandales & ſa barbe de bouc. Il y en avoit encore qui étoient en oiſeleurs & en pêcheurs ; les uns portant des hameçons & les autres des roſeaux pleins de glu. J'y vis auſſi un ours apprivoiſé, qu'on portoit dans une chaiſe, habillé en femme de qualité, & un ſinge coiffé d'un bonnet brodé, & habillé d'une robe à la phrygienne, couleur de ſafran, tenant une coupe d'or en ſa main, & repréſentant Ganiméde. On y voyoit encore un âne à qui on avoit attaché des aîles, qui ſuivoit un vieillard fort caſſé, vous euſſiez dit que c'étoit Pégaſe & Bellerophon, & n'auriez pu vous empêcher de rire, en les voyant l'un & l'autre.

Au milieu de tout ce peuple joyeux & plaiſamment déguiſé, la pompe particulière de la déeſſe

protectrice s'avançoit. Elle étoit précédée de pluſieurs femmes habillées de blanc, qui, avec un air fort gai, portoient diverſes choſes dans leurs mains. Elles avoient des couronnes de fleurs printanières ſur la tête; elles en avoient d'autres, qu'elles ſemoient ſur le chemin par où la troupe ſacrée devoit paſſer. On en voyoit d'autres avec des miroirs attachés ſur les épaules, qui repréſentoient à la déeſſe tous ceux qui la ſuivoient, comme s'ils fuſſent venus au-devant d'elle. Quelques-unes tenoient des peignes d'ivoire, & par les geſtes de leurs bras, & les mouvemens de leurs doigts, faiſoient ſemblant de peigner & d'ajuſter les cheveux de la reine des dieux, & d'autres verſoient goutte à goutte devant ſes pas, du baume & des huiles précieuſes.

Outre tout cet appareil, une infinité d'hommes & de femmes tâchoient de ſe rendre favorable la déeſſe des aſtres, en portant des torches, des flambeaux de cire, des lampes, & toutes ſortes de lumières artificielles. Enſuite une troupe de muſiciens faiſoit retentir l'air par des concerts mélodieux de voix & de flûtes. Ils étoient ſuivis par un chœur de jeunes garçons parfaitement beaux, vêtus de robes blanches deſtinées pour les cérémonies, qui chantoient par repriſes un poëme ingénieux, qu'un excellent poëte, inſpiré par les muſes, avoit

compoſé, pour expliquer le ſujet de cette grande fête.

Parmi eux marchoient des joueurs de flûte, conſacrés au grand Sérapis, qui faiſoient entendre ſur leurs flûtes traverſières les airs deſtinés au culte de ce dieu dans ſon temple. Pluſieurs huiſſiers marchoient enſuite, qui avertiſſoient le peuple de ſe ranger, & de laiſſer le chemin libre aux ſimulacres des dieux; après eux ſuivoient en foule des troupes de gens initiés dans les ſacrés myſtères, hommes & femmes de toutes ſortes d'âges & de conditions, vêtus de robes de lin d'une blancheur éclatante. Les femmes avoient leurs cheveux parfumés d'eſſence, & pliés dans un bonnet de gaſe tranſparente, & les hommes avoient la tête raſe & luiſante. Ces aſtres terreſtres, ces vénérables miniſtres de la vraie religion, faiſoient un fort grand bruit avec des ſiſtres d'airain, d'argent & même d'or; enſuite les principaux d'entre les prêtres, revêtus d'aubes de lin fort blanches, qui leur deſcendoient juſqu'aux pieds, portoient les ſymboles des dieux.

Le premier tenoit une lampe très-brillante; elle n'étoit pas faite comme celles dont nous nous ſervons pour nous éclairer le ſoir pendant nos repas, c'étoit un vaſe d'or, en forme de gondole, qui, de l'endroit le plus large, jetoit une fort grande flamme. Le ſecond ſoutenoit avec ſes deux mains

de

de petits autels qu'on appelle les ſecours, nom que la providence ſecourable de la grande déeſſe leur a donné. Le troiſième portoit le caducée de Mercure, avec une palme dont les feuilles étoient d'or. Le quatrième tenoit en l'air le ſymbole de la juſtice; c'étoit une main gauche dont les doigts étoient étendus, & qui, par ſa pareſſe naturelle & ſon manque d'adreſſe, ſemble mieux convenir à la juſtice qu'une main droite. Ce même prêtre tenoit un vaſe d'or, en forme de mamelle, dont il verſoit du lait. Le cinquième portoit un van d'or plein de petites branches de même métal, & un autre une bouteille.

Les dieux ſuivoient immédiatement, qui ne dédaignoient point d'être portés par des hommes. L'un avoit une tête de chien (1); l'autre qui eſt le meſſager des cieux & des enfers, tenoit ſa tête droite, & avoit le viſage à moitié noir & à moitié doré; il avoit un caducée dans ſa main gauche, & dans ſa droite une palme verte. Après lui paroiſſoit une vache (2) élevée ſur ſes pieds de derrière, figure de la déeſſe, mère féconde de toutes les choſes; un des prêtres la portoit ſur ſes épaules, avec une démarche pompeuſe; un autre tenoit une corbeille où étoient renfermés les ſecrets & les myſtères de

(1) Anubis.
(2) Figure d'Iſis.

la religion: celui qui le ſuivoit, portoit dans ſon bienheureux ſein l'adorable image de la ſouveraine divinité qui n'avoit rien de la forme d'un oiſeau, ou d'une bête, ſoit domeſtique ou ſauvage, ni même de l'homme, mais qui, vénérable par ſa ſingularité & par l'artifice de ſa conſtruction, marquoit la ſublimité de la religion, mieux qu'aucun diſcours ne l'auroit pu faire, & faiſoit voir qu'on doit cacher ſes myſtères ſous un profond ſilence. C'étoit une petite urne d'or, parfaitement bien travaillée, ronde par le fond; on y voyoit gravés les merveilleux hiéroglyphes des Egyptiens; ſon orifice qui n'étoit pas fort élevé, s'étendoit d'un côté, & formoit un long tuyau; de l'autre elle avoit une anſe fort grande, qu'entortilloit juſqu'au bout un aſpic dont le cou plein d'écailles s'élevoit en ſe courbant.

Enfin le moment favorable que la puiſſante déeſſe m'avoit promis, approchoit, & le prêtre; tel qu'elle me l'avoit dépeint, s'avançoit, portant ce qui devoit finir mes malheurs. Il tenoit en ſa main droite le ſiſtre de la déeſſe & une couronne de roſes, qui étoit véritablement une couronne pour moi, puiſque, par la divine providence, après avoir ſurmonté tant de travaux, & évité tant de périls, je remportois la victoire ſur la fortune ennemie qui me perſécutoit depuis ſi longtems. Quoique je me ſentiſſe pénétré tout d'un coup d'une

joie extraordinaire, je ne m'avançai point avec trop d'empreſſement, dans la crainte que j'eus que la courſe précipitée d'un animal tel que moi ne troublât l'ordre & la cérémonie de la fête; mais, d'une démarche poſée, telle qu'auroit pu l'avoir un homme, je m'avançai reſpectueuſement au travers de la foule du peuple qui ſe rangeoit comme par une inſpiration de la déeſſe, & me laiſſoit le paſſage libre. Je m'approchai du prêtre inſenſiblement. Si-tôt qu'il m'aperçut, il ſe ſouvint de l'avertiſſement qu'il avoit eu la nuit en ſonge; ce que je connus bien, car il s'arrêta d'abord ſaiſi d'admiration de voir que les choſes ſe rapportoient aux ordres qu'il avoit reçus, & de lui-même étendant la main, il approcha de ma bouche la couronne qu'il tenoit. Je pris en tremblant, & avec une palpitation de cœur extraordinaire, cette couronne compoſée de roſes fraîches & vermeilles, & je la dévorai avec avidité.

Je vois auſſitôt l'effet de la promeſſe des dieux. D'abord je perds cette indigne forme d'animal dont j'étois revêtu; tout ce poil affreux que j'avois ſur le corps tombe & ne paroît plus; ma peau qui étoit épaiſſe & dure, devient tendre & délicate, mon grand ventre ſe rapetiſſe; la corne de mes pieds s'étend & forme des doigts; mes mains ceſſent d'être des pieds, & redeviennent propres à leurs fonctions; mon cou s'accourcit; mon viſage

& ma tête prennent une figure ronde; mes longues oreilles diminuent & reviennent dans leur premier état; mes dents énormes deviennent ſemblables à celles des hommes; & cette grande queue que j'étois ſi fâché d'avoir, diſparoît entièrement. Tout le peuple reſte dans l'admiration. Les perſonnes pieuſes adorent le pouvoir ſi manifeſte de la grande déeſſe, dans la facilité d'une telle métamorphoſe, & d'un miracle ſemblable à ceux que les ſonges produiſent pendant le ſommeil, & avec une voix haute & unanime, tendant les mains au ciel, ils publient tous cet éclatant bienfait de la déeſſe. Pour moi, ſaiſi d'étonnement, & pénétré, ou plutôt accablé pour ainſi dire, de l'excès de ma joie, je reſtois dans le ſilence, n'ayant pas la force d'ouvrir la bouche, quoique l'uſage de la parole me fût rendu, & je ne ſavois par où commencer, ni par quelles expreſſions aſſez dignes je pourrois marquer ma reconnoiſſance à la puiſſante divinité qui m'avoit été ſi favorable.

Cependant le prêtre qui avoit été inſtruit par la déeſſe, de tous les maux que j'avois ſoufferts depuis ma diſgrace, demeura auſſi fort ſurpris lui-même d'une ſi grande merveille. Il ne laiſſa pas néanmoins de faire ſigne qu'on me donnât une robe de lin pour me couvrir; car d'abord que j'eus quitté cette honteuſe forme d'âne, je me trouvai tout nu, & je n'avois que mes mains pour me cacher. Auſſi-

tôt un des miniſtres de la religion ôta ſa première robe de deſſus lui, & me la mit promptement ſur le corps. Quand cela fut fait, le prêtre me regardant avec un viſage où la joie étoit peinte, me parla ainſi :

» Lucius, après tous les maux que vous avez » ſoufferts, après tant de rudes aſſauts que la for- » tune vous a livrés, & toutes les tempêtes que » vous avez eſſuyées, vous êtes enfin arrivé au » port du repos, & vous avez trouvé grace de- » vant les Dieux ; ni votre illuſtre naiſſance, ni » votre propre mérite, ni même toutes les ſciences » que vous poſſédez, ne vous ont ſervi de rien, » & vous étant laiſſé aller au penchant d'une ar- » dente jeuneſſe, vous vous êtes livré aux indignes » voluptés de l'amour, & votre malheureuſe cu- » rioſité vous a coûté bien cher. Cependant après » tant d'affreuſes diſgraces où l'aveugle fortune » vous a plongé, elle vous a conduit, contre ſon » intention, & par ſa perſécution même, à cet heu- » reux état dont on jouit lorſqu'on s'eſt conſacré » au culte de la religion ; qu'elle ſe retire donc, » & qu'elle cherche un autre objet pour exercer » ſes fureurs ; car ſa rage ne peut rien contre ceux » que notre grande déeſſe prend à ſon ſervice & » en ſa défenſe. Quel avantage cette aveugle for- » tune a-t-elle retiré de vous avoir fait tomber » entre les mains des voleurs, de vous avoir fait

» eſſuyer de ſi grandes fatigues, par tant de
» voyages, dans des chemins difficiles; de vous
» avoir livré aux dangers d'être dévoré par les
» bêtes ſauvages, & de vous avoir expoſé chaque
» jour aux horreurs de la mort? Vous voilà pré-
» ſentement ſous la protection d'une autre for-
» tune, qui voit clair & illumine tous les autres
» dieux par l'éclat de ſa lumière. Prenez donc,
» Lucius, un viſage plus gai & plus convenable
» à cette robe blanche dont vous êtes revêtu; ac-
» compagnez avec joie la pompe de la déeſſe qui
» a daigné prendre ſoin de vous. Que les impies
» voyent le miracle qu'elle a fait en votre per-
» ſonne; qu'ils le voyent & qu'ils reconnoiſſent
» leur erreur : Lucius eſt maintenant délivré de
» tous ſes malheurs; le voilà qui jouit des faveurs
» de la grande déeſſe Iſis, & qui triomphe de la
» mauvaiſe fortune. Cependant, afin que vous
» ſoyez plus en ſûreté & mieux protégé, engagez-
» vous dans cette ſainte milice, c'eſt un parti que
» vous ſerez bien aiſe un jour d'avoir embraſſé,
» & dès ce moment conſacrez-vous, de votre bon
» gré, au culte & au miniſtère de notre religion;
» car ſi-tôt que vous aurez commencé à ſervir la
» déeſſe, vous jouirez avec encore plus de plaiſir
» des avantages de votre liberté ».

Ainſi parla cet illuſtre prêtre, en pouſſant de profonds ſoupirs; enſuite la pompe ſacrée con-

tinua ſa marche. Je la ſuivis au milieu des miniſtres de la déeſſe. Je fus bientôt connu & remarqué de tout le peuple, les uns me déſignant aux autres par un mouvement de tête, & me montrant avec la main, chacun parloit de mon aventure : voilà, diſoit-on, celui à qui la toute puiſſante déeſſe à rendu la forme humaine ; il eſt certainement très-heureux d'avoir mérité par l'innocence & la probité de ſes mœurs, cette inſigne faveur des cieux, de renaître, pour ainſi dire, & d'être reçu dans le miniſtère des choſes ſacrées.

Après qu'on eut marché quelque tems au milieu des acclamations & des vœux de tout le peuple, nous arrivâmes au bord de la mer, & au même endroit où, ſous ma figure d'âne, j'avois paſſé la nuit. On y rangea par terre les images des dieux, ſuivant l'ordre accoutumé ; enſuite le grand prêtre, par d'auguſtes prières, que ſa ſainte bouche prononçoit, conſacra à la déeſſe un navire artiſtement conſtruit, où l'on voyoit les merveilleux caractères des Egyptiens peints de tous côtés, & qu'on avoit purifié avec une torche ardente, un œuf & du ſoufre. Sur la voile blanche de cet heureux vaiſſeau étoient écrits en gros caractères les vœux qu'on renouveloit pour recommencer d'heureuſes navigations. On dreſſe le mât ; c'étoit un pin rond,

fort grand & fort beau, dont la hune étoit extrêmement ornée. On voyoit ſur la poupe une oie en ſculpture, avec ſon long cou recourbé, toute dorée, & fort brillante, & le vaiſſeau tout entier étoit fait de bois de citronnier, parfaitement bien travaillé.

Le peuple auſſi-bien que les prêtres commencèrent à porter, à l'envi les uns des autres, des corbeilles pleines d'aromates & de pluſieurs choſes propres aux ſacrifices, qu'ils jetoient dans le vaiſſeau. Ils versèrent auſſi dans la mer une compoſition faite avec du lait & d'autres matières. Quand le navire fut chargé de toutes ces pieuſes offrandes, on détacha l'ancre qui le tenoit arrêté, & dans le moment un vent doux & propice, l'éloigna du rivage, & le pouſſa en pleine mer. Lorſqu'on l'eut perdu de vue, les prêtres reprirent toutes les choſes ſacrées qu'ils avoient miſes à terre, & retournèrent au temple avec alégreſſe & dans le même ordre qu'ils étoient venus.

D'abord que nous y fûmes arrivés, le grand prêtre, ceux qui portoient les images des dieux, & ceux qui étoient initiés depuis long-tems dans les ſacrés myſtères, entrèrent dans le ſanctuaire de la déeſſe, où l'on remit par ordre tous ces dieux, qui étoient ſi bien travaillés qu'ils paroiſſoient vivans. Alors celui d'entre les prêtres, qui étoit le ſecrétaire, ſe tenant debout à la porte,

appela tous les paſtophores à l'aſſemblée ; (c'eſt ainſi qu'on nomme ceux qui compoſent cette très-ſainte ſociété) enſuite étant monté dans une chaire fort élevée, avec un livre à la main, il lut tout haut des prières pour la proſpérité de l'empereur, du ſénat, des chevaliers, & de tout le peuple Romain ; pour le bonheur de la navigation, & pour la proſpérité de tous ceux qui compoſent notre empire ; il finit en prononçant en grec, ſuivant la coutume, que la cérémonie étoit achevée, & qu'on pouvoit ſe retirer. Le peuple répondit en ſouhaitant que tout ce qu'on avoit fait, pût être pour le bien & l'utilité de tout le monde, & chacun s'en retourna chez ſoi, la joie peinte ſur le viſage, après avoir jeté des rameaux d'olivier, de la verveine, & des couronnes de fleurs devant la ſtatue d'argent de la déeſſe, qu'on avoit poſée ſur un autel, & lui avoir baiſé les pieds.

A mon égard, je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner pour un ſeul inſtant, & les yeux toujours attachés ſur cette ſainte image, je rappelois dans mon eſprit tous mes malheurs paſſés. Cependant la renommée avoit déjà déployé ſes aîles pour aller publier par-tout dans mon pays l'aventure ſurprenante qui m'étoit arrivée, & le bienfait que j'avois reçu de la déeſſe. Auſſitôt mes parens, mes domeſtiques & mes eſclaves, mettant bas la triſteſſe, que le faux bruit de ma

mort leur avoit cauſée, accourent tranſportés de joie & avec des préſens, pour voir un homme que les dieux avoient conſervé & retiré, pour ainſi dire, des enfers.

Leur vue, à laquelle je ne m'attendois pas ſi-tôt, me fit un fort grand plaiſir. Je les remerciai de leurs offres honnêtes, mes gens avoient eu ſoin de m'apporter ſuffiſamment ce qui m'étoit néceſſaire. Après que je les eus ſalués l'un après l'autre, comme je le devois, & que je leur eus conté mes travaux paſſés & ma joie préſente, je retournai devant l'image de la déeſſe que je ne me laſſois point de conſidérer, & je fis marché pour le louage d'une maiſon dans l'enceinte du temple, où j'établis ma demeure pour un tems. Je me trouvois continuellement dans la ſociété des prêtres, & j'étois aſſidument attaché au ſervice de la déeſſe, dont je ne me ſéparois point.

Je ne paſſai pas une ſeule nuit, & le ſommeil ne ferma pas mes yeux un moment, qu'elle ne m'apparût en ſonge, & ne me donnât des avertiſſemens. Elle m'ordonna pluſieurs fois de me faire initier dans ſa religion. Quoique j'y fuſſe deſtiné depuis longtems, & que je le ſouhaitaſſe avec beaucoup de paſſion, une pieuſe crainte me retenoit, parce qu'examinant avec ſoin les devoirs du miniſtère de la religion, je connoiſſois qu'il n'étoit pas aiſé de s'en bien acquitter; que la

chasteté, qu'on étoit obligé de garder, étoit une chose fort difficile, & qu'il falloit bien de la prudence & de la circonspection pour se maintenir dans l'innocence, au milieu de tant de dangers où l'on est exposé dans la vie. Ainsi, l'esprit toujours occupé de ces pensées, malgré toute mon envie, je différois insensiblement de jour en jour à me faire recevoir.

Il arriva qu'une nuit pendant mon sommeil, je crus voir le grand prêtre; il me sembla qu'il m'offroit plusieurs choses qu'il portoit dans son sein; que je lui en demandois la raison, & qu'il me répondoit: que tout cela m'étoit envoyé de Thessalie, & même que mon valet, nommé Candidus, venoit d'en arriver. Lorsque je fus éveillé, je cherchai longtems dans mon esprit ce qu'une telle vision pouvoit me présager, d'autant plus que je savois bien certainement n'avoir jamais eu de valet qui s'appellât Candidus: cependant de quelque manière que j'interprétasse ce songe, je trouvois que ces choses qu'on m'offroit ne pouvoient m'annonçer que du profit. Etant ainsi occupé de l'espérance de quelqu'évènement avantageux, j'attendois qu'on ouvrît les portes du temple, à l'heure qu'on a coutume de le faire tous les matins. Quand nous y fûmes entrés, & qu'on eut tiré le rideau qui couvroit l'adorable image de la déesse, nous nous

proſternâmes tous devant elle. Pendant ce tems; le prêtre alla à tous les autels l'un après l'autre, & mit tout en ordre pour le ſervice divin; enſuite, avec les oraiſons accoutumées, il répandit un vaſe plein d'eau d'une fontaine qui étoit dans le lieu le plus ſecret du temple, & auſſitôt tous les prêtres annoncèrent la première heure du jour, & firent les prières du matin.

Dans ce moment arrivèrent de mon pays les valets que j'y avois laiſſés dans le tems que Fotis par ſa malheureuſe mépriſe me changea en âne. Mes parens avoient eu ſoin de me les renvoyer, & mon cheval auſſi qui avoit été à pluſieurs maîtres, & qu'ils avoient recouvré, l'ayant reconnu à une marque qu'il avoit ſur le dos. J'admirai la juſteſſe de mon ſonge, en ce qu'avec le gain qu'il m'avoit promis, il m'avoit annoncé la reſtitution de mon cheval, en me le déſignant ſous le nom d'un valet nommé Candidus, à cauſe de la couleur du poil de cet animal.

Je continuai à faire toute mon occupation du ſervice de la déeſſe, flatté de l'eſpérance des biens qu'elle me promettoit à l'avenir, confirmé par des bienfaits préſens; & dès ce moment le deſir que j'avois d'être reçu dans la religion, s'augmentoit tous les jours de plus en plus. J'allai trouver pluſieurs fois le grand prêtre, pour le conjurer, avec toutes les inſtances poſſibles, de m'initier enfin

dans les myſtères de la nuit conſacrée. Mais lui qui étoit un homme grave & grand obſervateur des loix de cette chaſte religion, différoit ma réception en me parlant avec la même douceur & la même bonté que les pères ont accoutumé de faire à leurs enfans, pour modérer leurs deſirs prématurés; & me donnant de bonnes eſpérances, il tâchoit d'adoucir & de calmer l'inquiétude de mon eſprit. Il me diſoit que lorſque quelqu'un devoit être initié, la déeſſe faiſoit connoître ſa volonté ſur le jour qu'on devoit prendre pour cet effet, ſur le prêtre qu'elle choiſiſſoit pour en faire la cérémonie, & ſur la dépenſe qu'il y falloit faire; qu'ainſi nous devions attendre avec une patience pleine de ſoumiſſion, & que je priſſe garde d'éviter les deux extrémités; d'avoir trop d'empreſſement avant le commandement de la déeſſe, ou trop de négligence après avoir été appelé; qu'il n'y avoit pas un de ſes prêtres, qui eût aſſez perdu l'eſprit, ou plutôt qui ſe ſouciât ſi peu de perdre la vie, pour oſer commettre le crime & l'impiété de me recevoir, s'il n'en avoit eu l'ordre exprès de la déeſſe, puiſque notre vie & notre mort ſont dans ſes mains, & que l'initiation dans les myſtères ſe faiſoit en forme d'une mort volontaire, & d'une vie que l'on ne tenoit plus que de la bonté de la déeſſe; qu'elle avoit même coutume de choiſir pour ſon ſervice des hommes d'un âge fort avancé, capables

cependant de garder ſous le ſilence ſes myſtères ſecrets, & que par ſa providence elle les faiſoit, pour ainſi dire, renaître & entrer dans la carrière d'une nouvelle vie; qu'il falloit donc que j'attendiſſe l'ordre des cieux, quoique par la bonté de la déeſſe, qui s'étoit manifeſtée d'une manière ſi éclatante à mon égard, je fuſſe deſtiné à ce bienheureux miniſtère; que je devois dès ce jour m'abſtenir des viandes profanes & défendues, comme les autres religieux, afin que mon eſprit pût mieux atteindre aux ſecrets les plus cachés de cette ſainte religion.

C'eſt ainſi que le prêtre me parla : je lui obéis en modérant mon impatience, & j'aſſiſtois tous les jours très-aſſidument au ſervice divin, l'eſprit tranquille, & gardant un ſilence reſpectueux. Enfin la bonté de la puiſſante déeſſe ne trompa point mon eſpérance, elle ne voulut pas me faire languir davantage par un plus long délai, & dans une nuit obſcure elle m'avertit fort clairement, pendant mon ſommeil, que le jour que j'avois tant ſouhaité étoit arrivé; elle m'inſtruiſit auſſi de la dépenſe qu'elle vouloit que je fiſſe pour ma réception, & me déſigna en même tems ſon grand prêtre lui-même pour en faire la cérémonie, en me diſant qu'il y avoit une union entre lui & moi, cauſée par l'influence des aſtres.

Après que cette grande divinité m'eut ainſi annoncé ſes ordres, je m'éveillai un peu avant le

jour, l'eſprit fort content, & dans l'inſtant j'allai chercher le grand prêtre à ſon appartement. Je le trouvai qui ſortoit de ſa chambre, je le ſaluai & le ſuivis, dans la réſolution de lui demander encore plus inſtamment que je n'avois fait, d'être admis dans le ſacré miniſtère, comme une choſe qui m'étoit due. Mais ſi-tôt qu'il m'eut aperçu, il me parla le premier : « O mon chèr Lucius, me dit-il, que vous êtes heureux de ce que l'adorable déeſſe vous honore ainſi de ſes faveurs; qu'attendez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas plus empreſſé? voici le jour que vous avez ſouhaité ſi conſtamment & avec tant de paſſion : c'eſt en ce jour que, ſuivant le commandement de cette divinité, vous allez lui être dévoué par mon miniſtère. En même tems ce bon vieillard m'ayant pris par la main, me mena à la porte du temple. Après qu'elle fut ouverte avec les cérémonies accoutumées, & que le ſacrifice du matin fut achevé, il tira du fond du ſanctuaire certains livres pleins de prières, écrites avec des caractères inconnus (1), qui contenoient les termes des formules ſacrées en abrégé, ſous des figures de toutes ſortes d'animaux, & d'une grande quantité de différens accens; les uns formés comme des nœuds, les autres ronds, en façon de roues, & les autres tortueux, comme les

(1) C'étoient des figures hiéroglyphiques.

tenons qui attachent la vigne à ſes ſoutiens, ce qui étoit ainſi pour empêcher que les profanes trop curieux ne puſſent les lire. Il me lut dans ces livres ce que je devois préparer pour le ſacrifice de mon initiation.

Je n'y perdis pas un moment, & j'eus bientôt acheté moi-même, & fait acheter par mes amis toutes les choſes néceſſaires, & plus encore qu'on ne m'en avoit demandé. Lorſque l'heure fut venue, à ce que diſoit le prêtre, il me conduiſit aux bains prochains, accompagné de tous les religieux. Après que je me fus lavé, & qu'il eut fait les prières qu'on fait d'ordinaire en cette occaſion, il me purifia en jetant de l'eau ſur moi, enſuite les deux tiers du jour étant déjà paſſés, il me ramena dans le temple, & me plaça devant l'image de la déeſſe, où, après m'avoir dit en ſecret des choſes qu'il ne m'eſt pas permis de révéler, il me commanda tout haut devant les aſſiſtans de jeûner pendant dix jours, en m'abſtenant de boire du vin, & de manger de la chair d'aucun animal. J'obſervai ce commandement avec beaucoup de régularité. Enfin le jour étoit arrivé, où je devois me préſenter pour être initié. Le ſoleil penchoit déjà vers la fin de ſa courſe, lorſque le peuple accourt de toutes parts, on me fait pluſieurs préſens, ſuivant l'ancienne coutume de la religion; enſuite le prêtre ayant fait retirer tous les profanes, me prend par

la main, & me conduit dans le ſanctuaire du temple, couvert comme j'étois d'une robe de lin toute neuve.

Peut-être, lecteur curieux, me demanderez-vous avec empreſſement ce qui ſe paſſa dans la ſuite, je vous le dirois s'il m'étoit permis de vous le dire, & vous l'apprendriez s'il vous étoit permis de l'entendre; mais les langues qui le révéleroient, & les oreilles qui l'écouteroient ſe rendroient également coupables d'une indiſcrétion & d'une curioſité téméraires. Je vais cependant contenter, en ce que je pourrai, le pieux deſir que vous avez d'en ſavoir quelque choſe. Ecoutez donc, & ſoyez perſuadé de la vérité de ce que je vais dire. Je fus conduit aux portes du trépas, & je poſai le pied juſques ſur l'entrée du palais de Proſerpine; j'en revins paſſant par tous les élémens; je vis au milieu de la nuit le ſoleil brillant d'une lumière très-vive; j'arrivai en la préſence des dieux du ciel & des enfers, & je les adorai de fort près. Ce ſont là des choſes que vous ne ſauriez comprendre, quoique vous les ayez entendues. Je vais donc vous raconter ſeulement ce qu'on peut faire entendre aux profanes ſans crime.

Le point du jour arriva, & les cérémonies étant achevées, je ſortis du ſanctuaire vêtu de douze robes ſacrées; habillement myſtérieux, mais dont aucune loi ne me défend de parler, d'autant plus

que tous ceux qui s'y trouvèrent, me virent en cet état; car le prêtre m'ordonna de monter ſur un ſiége fort élevé, qui étoit dans le milieu du temple, vis-à-vis l'image de la déeſſe. J'étois orné d'une robe de lin parfaitement bien brodée, par-deſſus j'avois un manteau magnifique qui pendoit derrière moi juſqu'à terre, & de quelque côté qu'on me regardât, tout mon habillement étoit plein de figures d'animaux de différentes couleurs; on y voyoit des dragons des Indes, & des griffons qui naiſſent chez les Hyperboréens, avec la tête & les aîles d'un oiſeau, & le reſte du corps d'un lion; les prêtres nomment cet ajuſtement l'habit olympique. Je tenois de la main droite un flambeau allumé, & j'avois une couronne de palmier, dont les feuilles formoient comme des rayons autour de ma tête.

Etant ainſi paré comme l'image du ſoleil, & poſé comme une ſtatue, on tira le rideau qui me cachoit aux yeux du peuple, & je fus expoſé à ſes regards. Toute cette cérémonie étant achevée, je célébrai l'heureux jour de ma réception, en donnant de délicieux feſtins, qui ſe paſsèrent avec beaucoup de joie & de gaieté; les mêmes cérémonies durèrent trois jours de ſuite, commençant toujours par le ſacré déjeûner, & finiſſant par le ſacrifice.

Pendant le peu de tems que j'y demeurai, je goutois un plaiſir qui ne ſe peut exprimer, en con-

remplant l'image de la déeſſe qui m'avoit procuré un bienfait au-deſſus de toute reconnoiſſance. Cependant après lui avoir fait, ſelon ſes ordres, d'humbles remercîmens, qui n'étoient pas dignes d'elle, à la vérité, mais qui étoient ſelon mon pouvoir, je me préparai, ſans beaucoup d'empreſſement, à retourner dans mon pays. Après que je me fus arraché, avec beaucoup de peine, aux liens du deſir ardent, qui me retenoient auprès d'elle, un jour enfin proſterné à ſes pieds, les yeux baignés de larmes, & baiſant pluſieurs fois la terre, je lui fis cette prière, que mes fréquens ſanglots interrompoient à tous momens.

« O ſainte & perpétuelle conſervatrice du genre » humain, qui toujours attentive à répandre libé- » ralement vos bienfaits ſur les hommes, faites » voir une tendreſſe de mère à ceux qui ſont tom- » bés dans quelque malheur; il ne ſe paſſe pas un » ſeul jour, ni même un ſeul inſtant que vous » n'exerciez vos bontés, que vous ne faſſiez voir » aux mortels des effets de votre protection, tant » ſur la mer que ſur la terre, & qu'après avoir » écarté les orages dont cette vie eſt agitée, vous » ne leur tendiez une main ſecourable qui a le » pouvoir de retarder les arrêts des Parques, de » calmer les bouraſques de la fortune, & de dé- » tourner les malignes influences des aſtres. Les » dieux du ciel & des enfers vous révèrent, vous

» reglez le mouvement des cieux, vous illuminez
» le ſoleil, vous gouvernez tout l'univers, les
» enfers vous ſont ſoumis, les étoiles ſuivent vos
» volontés, vous faites la joie de toutes les divi-
» nités, vous réglez l'ordre des ſaiſons, les élémens
» vous obéiſſent, c'eſt par votre ordre que les vents
» agitent les airs, que les nuages s'épaiſſiſſent,
» que les ſemences produiſent leur germe, &
» que ce même germe vient en maturité. Les oi-
» ſeaux de l'air, les bêtes ſauvages des montagnes,
» les ſerpens cachés dans la terre, & les monſtres
» qui nagent dans la mer, vous adorent en trem-
» blant; mais je n'ai point aſſez de capacité pour
» publier vos louanges, ni aſſez de bien pour vous
» offrir de dignes ſacrifices. Je ne puis trouver de
» termes pour exprimer tout ce que je penſe de
» votre divine majeſté; mille bouches, ni une
» ſuite éternelle de diſcours ne pourroient jamais
» y ſuffire. Je ferai donc tout ce que peut faire un
» homme qui n'eſt pas riche, mais qui eſt pénétré
» des plus vifs ſentimens de religion: je conſer-
» verai toute ma vie, dans le fond de mon cœur,
» votre divine image & votre très-ſainte majeſté
» & je l'aurai toujours préſente à mon eſprit ».

Après que j'eus fait cette prière, j'allai prendre congé du grand prêtre, que je regardois comme mon père, & l'embraſſant avec affection, je lui demandai pardon de ce que je n'étois pas en état

de lui marquer ma reconnoiſſance par des préſens dignes des bienfaits que j'avois reçus de lui. Enfin, après lui avoir fait de longs remercîmens, je le quittai, dans le deſſein de reprendre le chemin de ma maiſon paternelle, après en avoir été abſent ſi longtems. Au bout de peu de jours, inſpiré par la déeſſe, je me diſpoſe à partir, & je m'embarque ſur un vaiſſeau qui alloit à Rome. Les vents favorables me conduiſirent ſans accident & en fort peu de tems au port d'Oſtie. De-là je pris une chaiſe roulante, qui me porta en diligence dans cette ſainte ville, où j'arrivai la veille des ides de Décembre (1), au commencement de la nuit.

Le plus grand de mes ſoins fut enſuite d'aller tous les jours me proſterner devant la ſuprême divinité de la reine Iſis, qu'on y révère avec de profonds reſpects, ſous le nom d'Iſis du champ de Mars, à cauſe que ſon temple y eſt ſitué. J'étois très-aſſidu à adorer la déeſſe, étranger à la vérité dans ce temple, mais naturaliſé dans ſa religion. Cependant au bout de l'année de ma réception dans ſes myſtères, elle eut la bonté de m'apparoître encore en ſonge, & de m'avertir de me faire initier pour la ſeconde fois. J'étois fort en peine de ce que cela vouloit dire, & quelle en ſeroit l'iſſue; car il me ſembloit que j'avois été ſuffiſamment initié.

(1) Le 12 Décembre.

Pendant que j'examinois, tant par mes propres lumières que par les avis des prêtres le pieux ſcrupule qui m'agitoit, je découvris une choſe bien nouvelle & bien ſurprenante. J'étois à la vérité initié dans les ſacrés myſtères de la déeſſe, mais je ne l'étois pas dans ceux du grand dieu, le ſouverain père de tous les dieux, l'invincible Oſiris; car bien que ces divinités ſoient unies enſemble, ou plutôt ne faſſent qu'une même choſe, il y a cependant une fort grande différence entre les cérémonies qui ſe pratiquent pour ſe conſacrer au ſervice de l'une ou de l'autre, & je devois connoître que j'étois auſſi appelé au miniſtère de la religion du grand dieu Oſiris. Je n'eus pas long-tems lieu d'en douter. La nuit ſuivante un de ſes prêtres m'apparut en ſonge, vêtu d'une robe de lin, portant des thyrſes, des branches de lierre & pluſieurs autres choſes qu'il ne m'eſt pas permis de dire. Il poſa tout cela dans ma chambre; enſuite s'étant aſſis ſur une chaiſe, il m'avertit du feſtin que je devois faire pour entrer dans cette grande religion; & afin que je puſſe le reconnoître par quelqu'endroit, il me fit remarquer qu'il étoit boiteux du pied gauche.

Les dieux m'ayant ainſi fait connoître leur volonté, il ne me reſta plus aucune incertitude dans l'eſprit, & le lendemain matin, après que j'eus

rendu mes hommages à la déeſſe, je m'informai ſoigneuſement aux uns & aux autres s'il n'y avoit point quelqu'un des miniſtres du temple qui eût une démarche pareille à celle du prêtre qui m'avoit apparu en ſonge. Il ſe trouva en effet, & j'aperçus dans le moment un des paſtophores tout ſemblable à celui que j'avois vu la nuit, non-ſeulement par ſa manière de marcher, mais auſſi par le reſte de ſa perſonne & par ſon habillement. J'ai ſu depuis qu'il s'appeloit Aſinius Marcellus, nom qui avoit quelque rapport à l'état où je m'étois vu. Je m'approchai de lui avec empreſſement, il n'ignoroit pas ce que j'avois à lui dire, ayant été averti de la même manière que je l'avois été, qu'il devoit m'initier dans les ſacrés myſtères; & la nuit précédente, au milieu de ſon ſommeil, il lui avoit ſemblé que pendant qu'il faiſoit des couronnes pour le grand dieu Oſiris, il lui avoit entendu dire, de cette même bouche dont il prononce les deſtins de tous les mortels, qu'il lui envoyoit un citoyen de Madaure, fort pauvre à la vérité, qu'il falloit cependant qu'il le reçût, ſans différer, au nombre de ceux qui ſont conſacrés au ſervice de ſa religion; que par ſa providence il feroit acquérir à cet homme une grande réputation du côté des ſciences, & que pour lui qui le devoit initier, il lui procureroit un gain conſidérable.

Etant ainſi déſigné pour être reçu dans les ſacrés myſtères d'Oſiris, j'en différois malgré moi la cérémonie, n'étant pas en état d'en faire les frais; car mes voyages avoient conſommé le peu de bien que j'avois, & les frais que j'étois obligé de faire à Rome pour entrer dans cette religion, étoient bien plus conſidérables que ceux que j'avois faits dans la province pour être reçu prêtre d'Iſis. Ma pauvreté mettant donc un obſtacle à mes deſirs, je ſouffrois une peine incroyable dans cette cruelle ſituation.

Cependant le dieu me preſſoit ſouvent d'accomplir ma vocation, ce qui me mettoit un trouble extraordinaire dans l'eſprit. Enfin, par ſon ordre exprès, je vendis mes hardes, & quoiqu'elles fuſſent peu conſidérables, je ne laiſſai point d'en faire la ſomme qui m'étoit néceſſaire. « S'il étoit queſtion de te procurer quelque plaiſir, me diſoit cette divinité, tu n'épargnerois pas ton manteau, & lorſqu'il s'agit de te faire initier dans mes myſtères, tu héſites & tu crains de te réduire dans une pauvreté dont tu n'auras jamais lieu de te repentir ».

Après que j'eus donc préparé tout ce qui étoit néceſſaire, je paſſai, pour la ſeconde fois, dix jours entiers ſans manger de rien qui eût eu vie, & je fus initié dans les ſecrets myſtères du grand dieu Serapis. Je m'acquittai enſuite des fonctions

divines avec une parfaite confiance, ce qui me procuroit un grand ſoulagement, & me donnoit moyen de vivre avec plus de commodité, parceque la divine providence me favoriſoit & me faiſoit gagner de l'argent à plaider des cauſes en latin.

Au bout de quelque tems je fus bien ſurpris du commandement que je reçus des dieux, de me faire conſacrer pour la troiſième fois. Alors, avec une inquiétude & une peine d'eſprit extraordinaires, je cherchois continuellement en moi-même ce que pouvoit ſignifier cet ordre ſurprenant, je ne comprenois point ce qui pouvoit manquer à la cérémonie de ma réception qui avoit même été réitérée. Il faut, diſois-je, que ces deux prêtres ne m'aient pas bien conſeillé, ou du moins qu'ils aient omis quelque choſe ; & à dire la vérité, je commençois à avoir mauvaiſe opinion de leur bonne foi.

Pendant que j'étois livré à ces inquiétudes, auſſi troublé que ſi j'euſſe perdu l'eſprit, le dieu favorable m'apparut la nuit en ſonge & me tira de peine. « Il ne faut point, me dit-il, que tu ſois effrayé du long enchaînement des cérémonies de la religion, comme ſi juſqu'ici on avoit manqué à quelque choſe dans celles de ta réception ; au contraire tu dois avoir un grand contentement de ce que les dieux te comblent de tant de fa-

veurs, & te réjouir de recevoir trois fois un honneur que les autres ont bien de la peine à obtenir une fois; & tu peux t'aſſurer que par la vertu de ce nombre de trois, tu ſeras heureux à jamais. Au reſte tu verras que cette troiſième conſécration t'eſt extrêmement néceſſaire, ſi tu fais réflexion que la robe de la déeſſe, avec laquelle tu as été initié en Grèce, eſt reſtée dans ſon temple, & qu'ainſi tu ne ſaurois t'en ſervir à Rome dans les fêtes ſolemnelles, ni lorſqu'on te l'ordonnera. Obéis donc aux dieux avec joie, & fais-toi initier encore une fois dans les ſacrés myſtères de religion, ce qui te puiſſe être heureux, propice & ſalutaire ». Enſuite cette divine majeſté m'inſtruiſit de tout ce que je devois faire.

Je n'y perdis pas un ſeul moment, & ayant été auſſitôt informer mon prêtre de ce que j'avois vu, je me réſolus de paſſer encore dix jours dans une grande chaſteté, & ſans manger de rien qui eût eu vie, ſuivant la loi indiſpenſable qui le preſcrivoit. Après cela j'achetai les choſes qui étoient néceſſaires pour la cérémonie, & ſuivant les mouvemens de ma piété, j'achetai de tout abondamment. A la vérité je n'eus pas lieu de me repentir de mes peines, ni des dépenſes que j'avois faites; car, par la divine providence, le gain que je faiſois dans le barreau, m'avoit déjà mis aſſez à mon aiſe.

Enfin au bout de quelques jours, Oſiris, le plus puiſſant & le premier d'entre les plus grands dieux, m'apparut en ſonge, ſans être caché ſous aucune forme étrangère, & daignant me parler clairement, il m'ordonna de m'attacher ſérieuſement à acquérir de la réputation en exerçant la profeſſion d'avocat, ſans m'embarraſſer des mauvais diſcours de ceux qui ſeroient jaloux de la ſcience que mes travaux & mes études m'avoient acquiſe; & afin que je ne fuſſe pas confondu dans la troupe des autres prêtres, ce dieu m'éleva au rang de ſes paſtophores, & m'honora même d'une dignité de décurion qui duroit cinq ans. Depuis ce moment-là, avec ma tête raſe que je ne prenois aucun ſoin de cacher, je m'acquittai toujours avec plaiſir des devoirs de cette ſainte & ancienne ſociété, dont l'établiſſement étoit environ du tems de Sylla.

Fin du onzième & dernier Livre.

DU DÉMON;
OU ESPRIT FAMILIER
DE SOCRATE,
PAR APULÉE,
PHILOSOPHE PLATONICIEN.

AVERTISSEMENT.

CE petit traité dans lequel Apulée prétend donner une juſte idée du Démon ou Eſprit familier de Socrate, n'eſt pas le moins curieux de ſes ouvrages. Il a paru aſſez important à Saint Auguſtin, pour mériter qu'il le réfutât fort ſérieuſement, comme il a fait dans le huitième livre de la Cité de Dieu, dont il occupe huit chapitres entiers (1).

Notre auteur, à l'occaſion de ce Démon de Socrate, a fait entrer dans ce livre toute la doctrine des pythagoriciens & des platoniciens puiſée

(1) Chap. 14 - 22.

chez les Chaldéens touchant les dieux, les démons, les génies, les manes, & généralement tout ce qu'on appelle eſprits.

Il contient, en abrégé, tout ce que Platon en dit dans ſix (1) de ſes dialogues, & dans l'apologie de Socrate.

Plutarque a traité le même ſujet dans un long dialogue qui en porte le nom, bien qu'il n'en faſſe que la moindre partie; ce qu'il en dit n'approche pas du détail ni de la netteté de notre auteur.

Il n'eſt pas difficile de voir que c'eſt dans ces ſources que le comte de Gabalis, & tous les autres qui ont écrit

(1) Le Thrage, le Banquet, le Phèdre, le Phédon, le Timée & l'Epinomis.

avant

avant lui de cette matière, ont puiſé leurs rêveries.

Ce livre, au jugement de Wowerius, contient la métaphyſique de Platon; c'eſt pour cela, dit-il, qu'il eſt placé dans les ouvrages d'Apulée immédiatement après les trois livres qui contiennent la phyſique, la morale & la dialectique de ce philoſophe.

Comme il y eſt traité de la nature des génies & des démons, par le miniſtère deſquels Apulée prétend que ſe produiſent les miracles magiques, les prédictions des devins, & tous les autres effets qui paroiſſent ſurpaſſer les forces ordinaires des cauſes naturelles, j'ai cru qu'après la lecture des livres de l'Ane d'Or, remplis des prodiges

de la magie & des merveilles opérées par la force des enchantemens, le lecteur ne ſeroit pas fâché de trouver ici la traduction d'un livre où les cauſes en ſont marquées.

DU DÉMON, OU ESPRIT FAMILIER DE SOCRATE.

PLATON a diviſé en trois tout ce qui eſt dans la nature, & particulièrement les êtres animés, & il a cru qu'il y avoit des dieux ſupérieurs, d'autres inférieurs, & d'autres qui tiennent le milieu; & l'on doit concevoir qu'ils diffèrent entr'eux, non-ſeulement par la diſtance des lieux qu'ils habitent, mais auſſi par l'excellence de leur nature; ce qui ne ſe connoît pas par une ſeule, ou par deux raiſons, mais par un fort grand nombre.

Pour plus de netteté, Platon commence par leur différente ſituation. Il a aſſigné le ciel aux dieux immortels, comme il convient à la dignité de leur eſſence, & ces dieux céleſtes nous ſont connus, les uns ſeulement par les yeux de l'en-

tendement, & les autres par les yeux corporels.

Flambeaux de l'univers, toujours vifs & brillans,
Vous qui réglez le cours des ſaiſons & des ans (1).

Nous voyons non-ſeulement ces dieux ſuprêmes; le ſoleil, père du jour, & la lune rivale du ſoleil & l'honneur de la nuit. Soit qu'elle répande une lumière différente, ſuivant qu'elle paroît, en croiſſant, à moitié, aux trois quarts, ou dans ſon plein, plus lumineuſe à meſure qu'elle s'éloigne du ſoleil, & marquant les mois de l'année par ſon croiſſant & ſon décours toujours égaux, ſoit que ſa blancheur lui ſoit propre, ainſi que le croyent les Chaldéens, & qu'ayant une moitié lumineuſe & l'autre qui ne l'eſt pas, elle nous paroiſſe ainſi changeante, à cauſe de la circonvolution de ſon diſque mi-partie; ſoit que n'ayant aucune blancheur d'elle-même, elle ait beſoin d'une lumière étrangère, & qu'étant un corps opaque & poli comme une eſpèce de miroir, elle reçoive les rayons du ſoleil, tantôt obliquement, & tantôt directement, & que pour me ſervir de l'expreſſion de Lucrèce,

Son corps répande une fauſſe lumière;

ſans m'arrêter à examiner ici, laquelle de ces

(1) Virg. au premier liv. des Géorgiques.

deux opinions eſt la véritable, il eſt certain qu'il n'y a point de Grec ni de Barbare qui ne conjecture facilement que la lune & le ſoleil ſont des dieux; & non-ſeulement ces deux aſtres, mais auſſi ces cinq étoiles que le vulgaire appelle errantes, qui néanmoins par des mouvemens certains & invariables font éternellement leur cours divin avec un ordre merveilleux. Elles ne ſuivent pas à la vérité la même route les unes & les autres; mais toutes, avec une égale rapidité, font voir, par leurs admirables changemens, tantôt leurs progreſſions, & tantôt leurs rétrogradations, ſelon la ſituation, la courbure & l'obliquité des cercles qu'elles décrivent, qui ſont parfaitement connus par ceux qui ſont verſés dans la connoiſſance du lever & du coucher des ſignes du zodiaque.

Vous qui ſuivez les ſentimens de Platon, mettez au nombre de ces dieux viſibles,

Les Hyades (1), l'Arcture avec l'une & l'autre Ourſe (2).

auſſi-bien que ces autres dieux brillans, qui dans un tems ſerein embelliſſent la céleſte cour, lorſque la nuit étale les triſtes & majeſtueuſes beautés dont elle a coutume de ſe parer, & que

(1) Ce ſont ſept étoiles qui ſont à la tête du Taureau.
(2) L'étoile qui eſt à la queue de la grande Ourſe.

nous voyons, (comme dit Ennius) « les gravures éclatantes & diverſifiées de ce parfait bouclier du monde ».

Il y a une autre eſpèce de dieux que la nature a refuſés à nos regards, & que cependant notre imagination nous repréſente avec admiration, lorſqu'avec attention nous les conſidérons des yeux de l'eſprit. En voici douze qu'Ennius a exprimés en deux vers latins,

Juno, Veſta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

ſans les autres de même nature, dont les noms ſont depuis longtems aſſez familiers à nos oreilles, & dont notre eſprit conçoit les différens pouvoirs par les divers bienfaits qu'on en reçoit ici-bas dans les choſes que chaque divinité gouverne.

Au reſte, ce grand nombre de profanes que la philoſophie rejette, qui n'ont nulle connoiſſance des choſes ſaintes, que la raiſon n'éclaire point; ces hommes, dis-je, ſans religion, & incapables de parvenir à la connoiſſance de la vérité, déshonorent les dieux par un culte ſcrupuleux, ou par un mépris inſolent, la ſuperſtition cauſant la timidité des uns, & l'impiété, l'arrogance & la fierté des autres. Il y en a beaucoup qui révèrent tous ces dieux qui ſont dans le ciel, loin du commerce des hommes, mais ils les honorent par un

culte illégitime ; tous les craignent, mais d'une crainte groſſière & ignorante ; quelques-uns, en petit nombre, nient leur exiſtence, mais avec la dernière impiété.

Platon croit que ces dieux ſont des ſubſtances immatérielles, animées, ſans commencement ni fin, qui ont exiſté de toute éternité, & qui exiſteront éternellement, diſtinguées de la matière par leur propre eſſence, jouiſſantes de la ſuprême félicité due à leur nature intelligente, bonnes ſans la communication d'aucun bien externe, mais par elles-mêmes, & qui ont facilement, ſimplement, librement, & parfaitement tout ce qui leur convient.

Le père de ces dieux, eſt le ſouverain ſeigneur & créateur de tous les êtres ; il eſt dégagé de la néceſſité d'agir ou de rien ſouffrir, & n'eſt ſoumis à aucun ſoin. Mais pourquoi voudrois-je en parler préſentement, puiſque Platon, qui étoit doué d'une éloquence divine, & dont les raiſonnemens étoient dignes des dieux immortels, aſſure très-ſouvent que l'immenſe & ineffable grandeur de cette divinité eſt tellement au-deſſus de nos conceptions, que tous les diſcours humains n'ont point d'expreſſions qui puiſſent même en donner la moindre idée ; qu'à peine les ſages peuvent parvenir à la connoiſſance de ce dieu, lors même que leur ame détachée pour ainſi dire de leur corps

s'élève à la plus haute contemplation, & qu'enfin ils n'aperçoivent quelquefois quelques rayons de ſa divinité, que comme on voit un éclair qui brille un inſtant au milieu d'une épaiſſe obſcurité?

Je paſſerai donc ſous ſilence cet endroit, où non ſeulement je manque de termes pour exprimer dignement un ſi grand ſujet, mais même où Platon mon maître en a manqué, & je n'en dirai pas davantage ſur une matière qui eſt infiniment au-deſſus de mes forces. Je deſcendrai du ciel ſur la terre, où l'homme tient le premier rang entre les animaux, quoique la plupart des hommes corrompus, faute d'une bonne éducation, imbus de mille erreurs, & noircis de crimes affreux, aient preſqu'entièrement étouffé la douceur de leur naturel, & ſoient devenus ſi féroces, qu'on peut dire que l'homme s'eſt rendu le plus mépriſable de tous les animaux: mais il n'eſt pas queſtion préſentement de diſcourir des erreurs, il s'agit de la diviſion de la nature.

Les hommes ſont ſur la terre doués de raiſon & de l'uſage de la parole; ils ont une ame immortelle, enveloppée d'une matière périſſable: leur eſprit eſt inquiet & léger, leur corps eſt terreſtre & infirme, leurs mœurs ſont différentes, leurs erreurs ſont ſemblables, toujours entreprenans, eſpérant juſqu'au dernier ſoupir, travaillant vainement, ſu-

jets aux caprices de la fortune, & enfin tous ſoumis à la mort. Eternels cependant dans leur eſpèce, ils changent ſeulement en ce qu'ils ſe ſuccèdent les uns aux autres en fort peu de tems. Ils n'acquièrent la prudence que bien tard, & trouvent bientôt la fin d'une vie qu'ils paſſent dans des misères continuelles.

Vous avez donc deux eſpèces d'êtres animés, les dieux qui diffèrent infiniment des hommes par l'élévation de leurs demeures céleſtes, par l'éternité de leur vie & la perfection de leur nature, n'ayant nulle communication prochaine avec les hommes, puiſqu'ils en ſont ſéparés par un ſi grand eſpace; outre que la vie dont ils jouiſſent, ne ſouffre jamais la moindre altération & eſt éternelle, qu'ici-bas celle des hommes s'écoule & trouve ſa fin, & que les eſprits des dieux ſont élevés à la félicité, & ceux des hommes abattus dans les calamités.

Mais quoi! Eſt-ce que la nature ne s'eſt point unie elle-même par quelqu'enchaînement? A-t-elle voulu ſe diviſer entre les dieux & les hommes, & demeurer, pour ainſi dire, interrompue & imparfaite? car, comme dit le même Platon, aucun dieu ne converſe avec les hommes, & c'eſt une des plus grandes preuves de leur dignité, de ce qu'ils ne ſe ſouillent point par aucun commerce avec nous. On en voit quelques-uns foiblement, j'en-

tends les aſtres ; & les hommes ſont encore incertains de leur grandeur & de leur couleur. Les autres ne ſe connoiſſent que par l'entendement & même avec beaucoup de peine ; ce qui, ſans doute, n'eſt pas ſurprenant dans les dieux immortels, puiſque même parmi les hommes, celui qui, par les faveurs de la fortune, ſe trouve élevé ſur le trône chancelant d'un empire, ſe laiſſe difficilement aborder, & paſſe ſa vie ſans témoins, & caché dans le ſanctuaire de ſa grandeur ; car la familiarité fait naître le mépris, & la rareté excite l'admiration.

Que faut-il donc faire, me dira quelqu'orateur, ſuivant votre opinion, qui a quelque choſe de divin à la vérité, mais en même tems de fort cruel, s'il eſt vrai que les hommes ſoient abſolument bannis du commerce des dieux immortels ; ſi, relégués ici bas ſur la terre, toute communication leur eſt interdite avec les habitans des cieux, & s'il eſt vrai qu'au lieu que le berger viſite ſes troupeaux & l'écuyer ſes haras, nul d'entre les dieux ne vient viſiter les hommes pour réprimer la férocité des méchans, rendre la ſanté aux malades, & ſecourir ceux qui ſont dans la néceſſité? Aucun dieu, dites-vous, ne ſe mêle des choſes humaines. A qui donc adreſſerai-je mes prières? à qui ferai-je des vœux ? à qui immolerai-je des victimes? qui invoquerai-je dans tout le cours de ma vie, comme le conſola-

teur des malheureux, l'ami des bons, l'ennemi des méchans ? enfin qui prendrai-je à témoin de mes ſermens? dirai-je comme Iülus dans Virgile (1): « Je jure par cette tête, par laquelle mon père faiſoit ordinairement ſon ſerment »! Mais Iülus, Enée, votre père, pouvoit bien jurer ainſi parmi les Troyens ſes compatriotes, & peut-être même parmi les Grecs qu'il connoiſſoit par les batailles où il s'étoit trouvé contr'eux : cependant, ſi, entre les Rutulois qu'il n'y a pas longtems que vous connoiſſez, il ne s'en trouve aucun qui ajoute foi au ſerment que vous faites ſur cette tête, quel dieu répondra pour vous? Sera-ce votre bras & votre javelot, comme au féroce Mezence, qui ne juroit jamais que par ce qui lui ſervoit à combattre.

Ce dard & cette main ſont mes uniques dieux (2).

Loin ces dieux ſi cruels! une main laſſe de meurtres, & un javelot rouillé par le ſang, ni l'un ni l'autre ne ſont pas dignes que vous les invoquiez, & que vous juriez par eux, puiſque cet honneur n'eſt dû qu'au plus grand des dieux, & même, comme dit Ennius, le jurement s'appelle le ſerment de Jupiter (3).

(1) Liv. 9 de l'Enéide.
(2) Liv. 10 de l'Enéide.
(3) Jusjurandum quaſi Jovis jurandum.

Que me conſeillez-vous donc? Jurerai-je, tenant un caillou à la main, qui repréſente Jupiter, ſuivant l'ancienne coutume des Romains? Certainement ſi l'opinion de Platon eſt véritable, que les dieux n'ont aucun commerce avec les hommes, cette pierre m'entendra plus facilement que Jupiter: mais cela n'eſt pas vrai, car Platon vous répondra ſur ſon opinion par ma bouche. Je ne prétends pas, dit-il, que les dieux ſoient ſi éloignés & ſi différens de nous, que nos prières ne puiſſent parvenir juſqu'à eux; car je ne leur ôte pas le ſoin, mais ſeulement l'adminiſtration des affaires d'ici-bas. Au reſte il y a de certaines puiſſances moyennes qui habitent cet intervalle aérien qui eſt entre le ciel & la terre, par le moyen deſquelles nos vœux & nos bonnes actions paſſent juſques aux dieux. Ces puiſſances que les Grecs nomment démons, qui ſont entre les habitans de la terre & des cieux, portent les prières & les ſupplications, & rapportent les ſecours & les bienfaits, comme des eſpèces d'interprètes & d'ambaſſadeurs entre les hommes & les dieux; c'eſt par leur miniſtère (comme dit Platon dans ſon banquet) qu'arrivent toutes les révélations & les préſages, de quelque nature qu'ils puiſſent être, auſſi bien que les divers miracles que font les magiciens; car chacun de ces démons ou eſprits, prend ſoin des choſes qui regardent l'emploi qui lui eſt aſſigné, ſoit en faiſant

naître des ſonges, en diſpoſant les entrailles des victimes, en gouvernant le vol ou le chant des oiſeaux, en inſpirant les prophètes, en faiſant briller les éclairs dans les nues, ou en lançant la foudre; en un mot, en dirigeant tout ce qui ſert à connoître l'avenir. Et l'on doit être perſuadé que toutes ces choſes s'exécutent par la puiſſance, la volonté & le commandement des dieux, mais par la médiation & le miniſtère des démons; car c'eſt par leur entremiſe & leur ſoin qu'Annibal eſt menacé en ſonge de perdre la vue, que les entrailles des victimes annoncent à Flaminius la défaite de ſon armée, que les augures font connoître à Attius Navius qu'il peut faire le miracle de couper avec un raſoir une pierre à aiguiſer. C'eſt par eux que certains ſignes prédiſent à quelques-uns leur avènement à l'empire, qu'un aigle vient couvrir la tête du vieux Tarquin, que celle de Servius Tullius paroît tout en feu : enfin toutes les prédictions des devins, les expiations des Etruriens, les lieux frappés de la foudre, les vers des Sybilles, & généralement toutes les choſes de cette nature, ſont, comme je l'ai dit, les ouvrages de certaines puiſſances qui tiennent le milieu entre les hommes & les dieux. Car il ne convient point à la dignité des dieux du ciel, qu'aucun d'entr'eux repréſente des ſonges à Annibal, ôte des mains des prêtres la victime qu'immoloit Flaminius, conduiſe le vol des oi-

oiſeaux que conſultoit Attius Navius, mette en vers les oracles des Sybilles, découvre la tête de Tarquin, & la recouvre auſſi-tôt, ou environne de flammes celle de Servius, ſans la brûler; les dieux ſuprêmes ne daignent pas s'abaiſſer à ces occupations, c'eſt-là l'emploi de ces dieux mitoyens qui habitent tout cet eſpace aérien, qui eſt entre le ciel & la terre, de la même manière que les animaux qui ſont ici-bas, habitent les lieux différens, ſuivant la différence de leur nature, qui deſtine les uns à marcher ſur la terre, & les autres à voler dans l'air. Car, puiſqu'il y a quatre élémens que tout le monde connoît, qui diviſent la nature, pour ainſi dire, en quatre grandes parties, & qu'il y a des animaux particuliers à la terre, & d'autres au feu, ſuivant Ariſtote qui aſſure que certains animaux aîlés volent dans les fournaiſes ardentes, & paſſent toute leur vie dans le feu, naiſſent avec lui & meurent lorſqu'il s'éteint; puiſque d'ailleurs, ainſi que je l'ai dit ci-devant, nous voyons tant d'aſtres différens au-deſſus des airs, c'eſt-à-dire, dans le feu élémentaire, pourquoi la nature laiſſeroit-elle ce quatrième élément de l'air qui eſt ſi vaſte, vide de toutes choſes & ſans habitans? Pourquoi ne s'engendreroit-il pas auſſi bien des êtres animés dans l'air que dans le feu, dans l'eau & dans la terre? car vous pouvez aſſurer que ceux qui croient que les oiſeaux ſont les habitans de l'air, ſe trom-

pent extrêmement, puiſqu'aucun oiſeau ne s'éleve plus haut que l'Olympe, qui eſt de toutes les montagnes la plus élevée, & qui cependant, ſelon les géomètres, n'a pas dix ſtades de hauteur perpendiculaire, & qu'il y a un ſi prodigieux eſpace d'air, juſqu'au ciel de la lune où commence le feu élémentaire.

Quoi donc! cette grande quantité d'air qui s'étend depuis la lune, juſqu'au ſommet du mont Olympe, n'aura-t-il point ſes êtres particuliers? & cette partie de l'univers ſera-t-elle impuiſſante & inanimée? Car, ſi vous y prenez garde, les oiſeaux ſont plutôt des animaux terreſtres qu'aériens, puiſqu'ils paſſent leur vie ſur la terre, qu'ils y prennent leur nourriture, qu'ils y repoſent & qu'ils ne ſont aériens que parce qu'en volant ils traverſent l'air qui eſt voiſin de la terre: au reſte, lorſque leurs aîles qui leur ſervent de rames ſont fatiguées, la terre eſt pour eux comme un port, où ils prennent du repos.

Si la raiſon demande donc évidemment qu'on conçoive qu'il doit y avoir dans l'air des êtres animés, qui lui ſoient particuliers, il ne nous reſte plus qu'à examiner, de quelle eſpèce & de quelle nature ils ſont. Ils ne ſont point terreſtres en aucune manière, parce que leur propre poids les feroit deſcendre en bas; auſſi ne ſont-ils point ignées, craint[e] que par leur chaleur

ils ne s'élevaſſent juſqu'à la ſphère du feu élémentaire. Formons donc des êtres d'une nature mitoyenne & conforme à la nature du lieu qu'ils habitent: il faut pour cela nous imaginer & repréſenter à notre eſprit des corps conſtitués, de manière qu'ils ne ſoient pas ſi peſans que ceux qui ſont terreſtres, ni ſi légers que les céleſtes, mais qui ſoient en quelque façon différens des uns & des autres, ou bien qui tiennent de tous les deux, ſoit qu'ils n'aient rien de commun avec eux, ſoit qu'ils participent de la nature des uns & des autres; ce qui eſt à la vérité plus facile à concevoir, ainſi que de l'autre manière.

Il faut donc que les corps de ces démons aient en même-tems quelque peſanteur, qui les retienne, pour ne pas être élevés en haut, & quelque légéreté qui les ſoutienne pour ne pas tomber en bas. Mais afin que vous ne penſiez pas que j'imagine des choſes incroyables, à la manière des poëtes, je commencerai par vous donner un exemple de cet équilibre; car les nuées ſont à peu près ſemblables à la légéreté des corps de ces démons, ſi elles n'avoient abſolument aucune peſanteur, on ne les verroit jamais comme nous les voyons fort ſouvent abaiſſées au-deſſous du ſommet d'une haute montagne, l'entourer comme une eſpèce de collier. Au reſte, ſi leur denſité & leur peſanteur étoit telle qu'elle

ne fût tempérée par aucune légéreté qui les soutînt, il eſt certain que d'elles-mêmes elles tomberoient violemment contre térre, ainſi que pourroit faire une pierre ou une maſſe de plomb. Mais on les voit ſuſpendues & mobiles dans cette mer aérienne, aller de côté & d'autre, ſuivant qu'elles ſont pouſſées par les vents, changeant peu à peu de figure, à meſure qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent; car ſi elles ſont trop pleines d'eau, elles s'abaiſſent pour produire de la pluie. Ainſi plus les nuages ſont chargés d'humidité, plus on les voit noirs & épais, s'approcher doucement de la terre; & moins ils en ſont chargés, plus on les voit brillans & ſemblables à des pelotons de laine, s'élever rapidement en haut. N'entendez-vous point ce que Lucrèce dit ſi élégamment ſur le tonnerre :

Cet effroyable bruit qu'exite le tonnerre,
N'eſt que l'effet commun des vapeurs de la terre;
Et qu'un amas confus de nuages ardens,
Qui ſe heurtent & s'échauffent, agités par les vents (1)?

Si les nuées qui proviennent de la terre & qui y retombent, volent dans les airs, que penſez-vous enfin des corps des démons, qui ſont

(1) Lucrèce, liv. 6.

d'une matière infiniment plus ſubtile & moins condenſée ? car ils ne ſont point compoſés de la matière noire & impure dont les nuages ſont formés, mais du plus clair, du plus fluide & du plus pur de l'élément de l'air ; ce qui fait qu'il n'eſt pas aiſé à aucun homme de les voir, à moins qu'ils ne ſe rendent viſibles par l'ordre des dieux, parce que leurs corps n'ont aucune ſolidité terreſtre, qui occupe la place de la lumière, qui puiſſe s'oppoſer à nos yeux, & où les rayons de notre vue venant à heurter s'arrêtent néceſſairement. Mais ils ſont d'une matière rare, brillante & ſubtile, de manière que ces mêmes rayons les pénétrent à cauſe de leur peu de denſité, que leur éclat nous ébloüit, & que nos regards ne peuvent avoir de priſe ſur eux, à cauſe de la ſubtilité de la matière dont ils ſont formés.

C'eſt ainſi que la Minerve d'Homère deſcend, par l'ordre de Junon au milieu des Grecs, pour modérer le courroux d'Achille.

Préſente à ſes regards, pour tout autre inviſible.

C'eſt ainſi que dans Virgile Juturne ſe trouve au milieu d'une nombreuſe armée pour ſecourir ſon frère :

Au milieu des ſoldats, nul ne la ſauroit voir.

par une raiſon différente de celle du ſoldat fanfaron de Plaute, qui ſe vante qu'avec ſon bouclier il éblouiſſoit les yeux de ſes ennemis.

Mais pour ne pas m'étendre davantage ſur de pareils exemples, les Poëtes (en quoi ils ne s'éloignent pas de la vérité) feignent qu'il y a des Dieux, du nombre de ces Démons, qui ont de la haine pour de certains hommes & de l'amitié pour d'autres. Ils prétendent qu'ils donnent aux uns de l'élévation dans le monde & les rendent heureux, qu'ils abaiſſent les autres & les accablent de diſgraces. Il s'enſuit de-là que ces dieux ſont ſuſceptibles de pitié, de colère, de triſteſſe & de joie, qu'ils éprouvent les divers changemens de l'eſprit humain, & qu'ils ſont expoſés à tous les orages de cette mer tumultueuſe de penſées, où flottent notre cœur & notre eſprit.

Ces troubles & ces tempêtes ſont bien oppoſés à la tranquillité des dieux céleſtes; car tous ces habitans des cieux ont toujours l'eſprit dans le même état & dans une perpétuelle égalité : il n'eſt jamais ébranlé de ſa ſituation ordinaire, ni par la douleur, ni par le plaiſir, & jamais ſon éternelle & permanente diſpoſition n'eſt ſujette à aucun changement ſubit, ſoit par l'impreſſion de quelque puiſſance étrangère, parce que rien n'eſt plus puiſſant que Dieu; ſoit par ſon propre mouvement, parce que

rien n'eſt plus parfait que Dieu. En effet, comment celui qui change d'un premier état à un autre meilleur, peut-il être eſtimé parfait, d'autant plus principalement qu'il n'y a perſonne qui, par ſon propre choix, prenne une nouvelle ſituation, à moins qu'il ne ſoit las & ennuyé de celle où il étoit auparavant; car ce changement d'action ne peut point avoir ſon effet ſans la déſtruction de ce qui le précédoit? C'eſt pourquoi Dieu ne doit faire aucune fonction temporelle, ſoit en donnant du ſecours, ou en marquant de l'affection: ainſi il ne doit reſſentir ni la colère, ni la pitié; il ne peut être agité ni par la triſteſſe, ni par la joie, mais libre & dégagé de toutes les paſſions de l'eſprit, rien ne peut jamais l'affliger ni le réjouir, & il n'eſt point ſujet à avoir aucun deſir, ou aucune averſion ſubite pour quoi que ce puiſſe être.

Mais toutes ces choſes, & les autres ſemblables, conviennent à l'état mitoyen des démons; car ils tiennent le milieu entre les dieux & nous, auſſi-bien par la nature de leur ſubſtance, que par l'eſpace qu'ils habitent, étant immortels comme eux, & ſujets aux paſſions comme nous. Ainſi toutes les affections qui ébranlent l'ame, ou qui l'appaiſent, leur ſont communes avec les hommes. La colère les irrite; la pitié les fléchit: on les gagne par des offrandes; on les adoucit par les prières; le mépris les

révolte; le reſpect les reconcilie, & les mêmes mouvemens qui cauſent nos altérations, produiſent leurs inégalités.

Enfin pour les définir exactement, on peut dire que les démons ſont des êtres animés, dont l'eſprit eſt raiſonnable, l'ame paſſive, le corps aérien, & la durée éternelle. De ces cinq attributs, les trois premiers ſont les mêmes que les nôtres; le quatrième leur eſt propre, & le dernier leur eſt commun avec les dieux, mais ils diffèrent d'eux par les paſſions. C'eſt pourquoi je crois avoir eu raiſon de dire que leur ame eſt paſſive, puiſqu'en effet elle ſouffre les mêmes agitations que la nôtre; ce qui prouve combien les différens cultes & les diverſes expiations qui ſe pratiquent dans la religion, ſont raiſonnables; car dans le nombre de cette eſpèce de divinités différentes, à qui nous adreſſons nos vœux, nos victimes, nos offrandes, les uns ſe plaiſent aux cérémonies nocturnes, les autres à celles qui ſe pratiquent le jour; ceux-là veulent un culte caché, ceux-ci un culte public; la joie convient aux uns, la triſteſſe aux autres. Ainſi les Egyptiens honorent les leurs par des gémiſſemens, les Grecs par des danſes, & les Barbares par le ſon des inſtrumens. De même voyons-nous que toutes les autres choſes qui ont rapport aux cérémonies religieuſes, les aſſemblées, les myſtères, les emplois des prêtres,

les devoirs des ſacrificateurs, même les images des dieux, les ornemens, le culte de leurs temples, le choix & la couleur des victimes : toutes ces choſes, dis-je, ont leurs différences ſuivant la diverſité des pays, & tirent leur ſolemnité de l'uſage des lieux où elles ſont pratiquées, comme on le peut voir à la colère que ces dieux font éclater dans les ſonges, dans les prédictions, ou dans les oracles, lorſque par mépris ou par négligence nous avons omis quelque circonſtance dans leurs cérémonies.

J'en pourrois citer une infinité d'exemples, mais ils ſont ſi connus & en ſi grand nombre, que tous ceux qui ont voulu les recueillir juſqu'à préſent, en ont beaucoup plus omis qu'ils n'en ont dit. C'eſt pourquoi je ne m'amuſerai point à rapporter ces ſortes de choſes, que perſonne n'ignore, quoique tout le monde n'y ajoute pas foi : j'aime mieux diſcourir des différentes eſpèces de démons dont les philoſophes font mention, parce que cette énumération nous conduira à une connoiſſance plus diſtincte du preſſentiment de Socrate & de ſon génie ou démon familier ; car l'ame de l'homme, dans le tems même qu'elle eſt dans ſon corps, peut en un ſens être appelée un démon ou un Dieu.

Cette ardeur, ces tranſports nous viennent-ils des cieux ?
Ou de nos paſſions nous faiſons-nous des dieux (1) ?

(1) Niſus à Eurialus, liv. 9 de l'Enéide.

Ainſi donc une bonne inſpiration eſt un bon démon, & comme nous l'avons dit, les bienheureux ſont appelés gens dont le démon eſt bon, pour ſignifier que leur ame eſt douée de toutes ſortes de vertus. C'eſt ce que j'appelle en notre langue GENIE, ſans pouvoir répondre pourtant que ce terme réuſſiſſe : je l'appelle ainſi, parce que ce génie, qui n'eſt autre choſe que notre ame, quoiqu'il ſoit immortel, eſt en quelque façon (1) engendré avec nous; de ſorte que cette expreſſion, dont nous nous ſervons communément, « je vous conjure par votre génie & par vos genoux que j'embraſſe », me paroît exprimer parfaitement le ſentiment que nous avons du rapport & de l'union étroite de notre ame avec notre corps, dont l'aſſemblage nous fait ce que nous ſommes.

Nous appelons encore démon, dans une autre ſignification, cette même ame affranchie & délivrée des liens du corps, quand le cours de notre vie eſt achevé; c'eſt ce que les anciens latins ont appelé *Lémures*. Or entre ces derniers, ceux qui prenant ſoin de leur poſtérité, s'attachent au gouvernement de nos familles, & y entretiennent la paix & la tranquillité, s'appellent Lares ou dieux familiers. Ceux qui, au contraire, pour avoir mal vécu ſur

(1) Genius à genendo.

la terre, n'ont aucune demeure certaine, & ſont condamnés à une vie errante & vagabonde, n'ont d'autre emploi que d'effrayer les bons, & de tourmenter les méchans: ceux-là, dis-je, ſont appelés Larves, ou fantômes. Mais comme il eſt impoſſible de deviner la deſtinée de chacun d'eux en particulier, & de diſcerner les Lares d'avec les Larves, on les honore les uns & les autres, ſous le nom général de dieux manes, ce titre de dieux étant ajouté par reſpect; car, à proprement parler, nous ne devons reconnoître pour dieux que ceux, qui, s'étant gouvernés pendant leur vie ſelon la prudence & l'équité, ſont révérés comme tels parmi les hommes, & célébrés par des temples & par des fêtes, comme Amphiaraüs dans la Béotie, Mopſus en Afrique, Oſiris en Egypte, celui-ci chez un peuple, celui-là chez un autre, & Eſculape chez toutes les Nations.

Mais cette diviſion regarde les ames qui ont autrefois habité des corps humains; car il y a des dieux d'une autre eſpèce, & pour le moins en auſſi grand nombre, qui les ſurpaſſent de beaucoup en dignité, & qui ayant toujours été affranchis des entraves & des liens du corps mortel, ont une puiſſance plus étendue, entre leſquels le ſommeil & l'amour ont deux facultés oppoſées, l'amour celle de réveiller, & le ſommeil celle d'aſſoupir.

Dans cette nombreuſe troupe de génies ſublimes, Platon prétend que chaque homme a le ſien, arbitre ſouverain de ſa conduite, toujours inviſible & aſſidu, témoin non-ſeulement de ſes actions, mais de ſes plus ſecrètes penſées. Et quand, après la mort, nous paroiſſons en jugement devant les dieux, c'eſt ce même génie, à la garde duquel l'homme fut conſtitué, qui s'en ſaiſit pour le conduire devant ſon Juge, & là préſent aux diſcours que nous faiſons pour notre défenſe, il nous reprend, lorſque nous avançons quelque menſonge, il jure pour nous, quand nous diſons la vérité, & c'eſt ſur ſon témoignage que notre ſentence nous eſt prononcée.

C'eſt pourquoi, vous, à qui j'expoſe ces divins myſtères de Platon, réglez ſur ce principe toutes vos actions & toutes vos penſées, & ſongez qu'il ne ſe paſſe rien ni au-dedans ni au-dehors de votre ame, dont ce génie tutélaire ne ſoit le témoin; qu'il examine tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout, & qu'il pénètre juſques dans les replis les plus cachés de votre cœur, comme votre conſcience même. Ce génie, dis-je, nous tient en ſa garde; ce gouverneur propre & particulier à chacun de nous, inſpecteur domeſtique, obſervateur aſſidu & inſéparable de toutes nos actions, ne fait nulle grace aux mauvaiſes, comme il ne fait

point d'injuſtice aux bonnes. Appliquez-vous à le connoître, à le cultiver, & à le rendre propice, comme Socrate, par la juſtice & par l'innocence de vos mœurs, & alors il vous aidera de ſa prévoyance dans les choſes que vous ignorez, de ſes conſeils dans vos irréſolutions, de ſes ſecours dans vos périls, & de ſon aſſiſtance dans vos adverſités; tantôt dans vos ſonges, tantôt par des ſignes viſibles, quelquefois même en ſe manifeſtant à vous, quand il ſera néceſſaire, il vous donnera les moyens de prévenir les maux, d'attirer les biens, de vous relever dans l'abaiſſement, de vous ſoutenir dans les occaſions chancelantes, de voir clair dans les affaires obſcures, de vous conduire dans la bonne fortune, & de vous rétablir dans la mauvaiſe.

Il ne faut donc pas s'étonner que Socrate, cet homme admirable, à qui Apollon même donna le nom de ſage, ait connu ſon génie, & qu'à force de le cultiver il s'en ſoit fait non-ſeulement un gardien fidelle, mais pour ainſi dire un compagnon & un ami familier, qui a détourné de lui tout ce qu'il en falloit éloigner, lui a fait deviner tout ce qu'il devoit prévoir, & l'a averti de tout ce qu'il devoit connoître; en telle ſorte que dans les choſes où la ſageſſe humaine eſt en défaut, l'inſpiration lui tenoit lieu de prudence, & décidoit en un moment ce que les plus mures délibérations n'au-

roient pu décider. Car il y a bien des occaſions où les plus ſages ſont ſouvent obligés d'avoir recours aux devins & aux oracles.

Homère ne nous a-t-il pas fait voir comme dans un grand miroir les fonctions de la prudence & de la divination, diſtinctement ſéparées? Quand la diviſion s'eſt miſe entre Agamemnon & Achille, tous deux les premiers des Grecs, l'un par ſa puiſſance & l'autre par ſa valeur, & qu'il eſt queſtion de trouver un homme recommandable par ſon expérience & par la force de ſes diſcours, qui puiſſe fléchir l'orgueil du fils d'Atrée, appaiſer la férocité du fils de Pélée, & les retenir l'un & l'autre par ſon autorité, par ſon exemple & par ſon éloquence, quel eſt celui ſur qui on jette les yeux? On choiſit le ſage Neſtor, vieillard vénérable qui par un long uſage des choſes de la vie, a acquis le talent de perſuader, & qui dans un corps affoibli par les années, renfermoit une prudence mâle & vigoureuſe, ſoutenue de tous les charmes & de tous les avantages de la parole. De même lorſque les affaires du parti deviennent douteuſes & chancelantes, & qu'il s'agit d'envoyer, à la faveur de la nuit, deux hommes capables de pénétrer dans le camp des ennemis, & d'en examiner le fort ou le foible, ne choiſit-on pas Ulyſſe & Diomède, afin d'appuyer la force par le conſeil, le bras par l'induſtrie, la

valeur par la bonne conduite? Mais d'un autre côté, quand les Grecs, découragés par les vents contraires qui aſſiègent leur flote dans le port d'Aulide, ſont ſur le point de ſe ſéparer, & qu'ils ſe trouvent réduits à chercher dans les entrailles des animaux la cauſe de toutes les difficultés qui s'oppoſent à leur navigation, & d'expliquer le ſigne redoutable de ces oiſeaux dévorés par un dragon avec leur mère, alors ces deux grandes lumières de la Grèce, Neſtor & Ulyſſe, ſe taiſent; & le divin Calchas, interprète des dieux, examinant les victimes, l'autel & le nid de ces oiſeaux dévorés, donne aux Grecs le moyen de pourſuivre leur route, & leur prédit que la guerre doit durer dix ans.

La même choſe ſe pratique chez les Troyens. Quand ils ſont obligés d'avoir recours à la divination, ce ſénat ſi ſage dans ſes délibérations, garde le ſilence, Hicétaon, Lampus, Clitius ſe taiſent, & attendent comme tous les autres les augures odieux d'Hélenus, ou les prédictions de Caſſandre qui avoient le malheur de n'être jamais crues. De la même manière Socrate, quand le ſecours de la prudence ordinaire lui manquoit, ſe laiſſoit conduire à la vertu divinatrice de ſon génie, lui obéiſſoit promptement & avec exactitude; ce qui lui attiroit d'autant plus la bienveillance de ce

démon favorable. Et de ce que ce démon ou génie arrêtoit ordinairement Socrate dans quelques-unes de ſes entrepriſes, & ne le pouſſoit jamais à aucune, il eſt fort facile d'en rendre la raiſon : c'eſt que Socrate, le plus parfait des hommes, & le plus attentif à tous ſes devoirs, n'avoit jamais beſoin d'être excité, mais ſouvent d'être détourné de ſes entrepriſes, lorſqu'elles l'expoſoient à quelque péril imprévu, afin qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, & qu'il les abandonnât pour les reprendre une autre fois plus ſûrement, ou pour les conduire d'une autre manière.

Dans ces rencontres il diſoit, qu'une certaine voix divine ſe faiſoit entendre à lui ; ce que Platon rapporte expreſſément, afin qu'on ne s'imagine pas que ſa prévoyance ne fût que l'effet de l'obſervation qu'il auroit faite des paroles des hommes, qui auroient frappé par haſard ſes oreilles ; car s'étant un jour trouvé avec Phèdre dans un lieu hors de la ville, & ſans témoins ; dans le tems qu'il étoit à l'ombre ſous un arbre épais, il entendit une voix qui l'avertit de ne point traverſer les eaux du fleuve Iliſſus, avant qu'il eût appaiſé la colère de l'amour, en ſe rétractant de ce qu'il avoit avancé contre lui. Et d'ailleurs s'il eût écouté les conſeils des hommes & les préſages ordinaires, il auroit été ſouvent déterminé

à agir comme il arrive à ceux qui par excès de timidité, conſultant moins leur propre penſée que les conſeils des devins, vont de rue en rue, écoutant les uns & les autres, & penſent, pour ainſi dire, plutôt des oreilles que de l'eſprit. Mais de quelque façon qu'on l'entende, il eſt certain que ceux qui conſultent ces devins, quelque confiance qu'ils aient en ce qu'ils écoutent, n'entendent pourtant que la voix d'un homme, au lieu que Socrate ne dit pas ſimplement qu'il entendoit une voix, mais que c'étoit une certaine voix divine; ce qui dénote qu'il ne s'agiſſoit point d'une voix ordinaire, puiſque, ſi cela étoit, il ne diroit pas une certaine voix, mais ſeulement une voix, ou la voix de quelqu'un en particulier; comme quand la courtiſane de Térence, dit (1): J'ai cru entendre préſentement la voix de ce capitaine. Car celui qui dit, j'ai oui une certaine voix, marque, ou qu'il ne ſait d'où cette voix eſt partie, ou qu'il doute en quelque ſorte de ce qu'il a oui, ou qu'enfin il y a eu en cela quelque choſe de myſtérieux & d'extraordinaire, comme dans celle qui ſe faiſoit entendre à Socrate, & qui parvenoit à lui, diſoit-il, d'une manière divine dans la néceſſité de ſes affaires. Et certainement

(1) Dans l'Eunuque.

je croirois que ce n'étoit pas ſimplement par la voix, mais encore par des ſignes viſibles que ſon génie ſe manifeſtoit à lui; car ſouvent ce n'eſt pas une voix qu'il dit avoir ouie, c'eſt un ſigne divin qui s'eſt offert à lui. Or ce ſigne peut n'être autre choſe que l'image même du génie, qui n'étoit viſible que pour Socrate, comme la Minerve d'Homère pour Achille.

Je ne doute point que pluſieurs de ceux qui m'écoutent n'aient quelque peine à me croire ſur ma parole, & que la figure de ce démon qui ſe faiſoit ſouvent voir à Socrate, ne leur paroiſſe quelque choſe de trop merveilleux. Mais Ariſtote qui, ce me ſemble, eſt d'une autorité ſuffiſante, leur répondra pour moi, que les Pithagoriciens étoient étonnés toutes les fois qu'ils entendoient quelqu'un aſſurer, qu'il n'avoit jamais vu de génie. Or ſi cette faculté peut être accordée à quelques-uns, pourquoi Socrate ne l'auroit-il pas eue plutôt qu'un autre, lui, qui par la grandeur de ſa ſageſſe, égaloit en quelque ſorte les dieux? Car rien n'approche tant de la divinité qu'un mortel parfaitement bon, parfaitement ſage, & qui par ſa vertu, ſurpaſſe autant les autres hommes, qu'il eſt lui-même ſurpaſſé par les dieux immortels.

Pourquoi donc l'exemple & le ſouvenir de So-

crate ne nous encourage-t-il pas à étudier une ſemblable philoſophie, & à chercher la connoiſſance de ſemblables dieux ? Je ne vois pas ce qui pourroit nous en détourner, & je ſuis étonné que tout le monde ſouhaitant de vivre heureux, & ſachant que ce n'eſt qu'en cultivant ſon eſprit qu'on peut parvenir à la félicité, il ſe trouve néanmoins ſi peu de perſonnes qui s'attachent à le cultiver. Celui qui veut voir plus clair qu'un autre, a ſoin de ſes yeux, qui ſont l'organe de ſa vue ; pour ſe rendre léger à la courſe, il faut habituer ſes pieds à courir ; pour devenir bon lutteur, il faut fortifier ſes bras par l'uſage de la lutte, & ainſi des autres parties du corps, ſelon le genre d'exercice auquel on veut s'adonner. Ces principes étant plus clairs que le jour, je ne ſaurois aſſez admirer le peu de ſoin qu'on prend de nourrir ſon ame par la raiſon ; car enfin l'art de bien vivre eſt également néceſſaire à tous, à la différence des autres arts, comme vous diriez la peinture ou la muſique, qu'un honnête homme peut négliger ſans honte & ſans déshonneur. Je ne joue pas ſi bien de la flûte qu'Iſménias, mais ce n'eſt pas une honte pour moi de n'être pas flûteur ; je ne ſuis pas peintre comme Appellès, ni ſculpteur comme Lyſippe ; à la bonne heure, je ne ſuis pas obligé de faire des ſtatues ni des tableaux. Vous pourrez ſans rougir dire la même

même choſe de tous les arts du monde. Mais voyons, diriez-vous de même? Moi! je ne ſais pas vivre en homme de bien comme Socrate, comme Platon, comme Pithagore; mais je ne ſuis pas obligé de bien vivre. Je ſuis sûr que vous n'oſeriez faire un aveu de cette nature.

Mais il y a une choſe plus admirable encore, c'eſt qu'en négligeant la philoſophie, on ne veut pourtant point paſſer pour groſſier, & que la plupart des hommes ſe montrent auſſi ſenſibles à la honte d'ignorer, qu'à la peine d'apprendre; & pour preuve de cela, examinez les regiſtres de leurs frais journaliers, vous y trouverez des dépenſes outrées en ſuperfluités, aucune dépenſe appliquée à eux directement, c'eſt-à-dire, à cultiver leur eſprit, leur génie, leur ame, qui eſt proprement le ſanctuaire de la philoſophie. Ils font bâtir des maiſons de campagne magnifiques, meubles ſuperbes, grand nombre de domeſtiques; mais parmi toutes ces grandeurs, au milieu de cette opulence, vous ne trouvez de miſérable que le maître qui s'y mire, qui s'y promène, & qui les cultive avec tant de ſoin, tandis qu'il eſt lui-même inculte, ſot & ignorant.

Ainſi vous trouverez ces édifices qui ont conſumé le patrimoine de la plupart des hommes brillans, nobles, richement ornés, des châteaux

qui le diſputeroient à des villes, des maiſons parées comme des temples, nombre d'eſclaves vêtus comme des maîtres, meubles précieux, toutes choſes dans l'abondance; excepté celui qui les poſſede, qui comme Tantale au milieu de ſes richeſſes, pauvre, miſérable & indigent, court après une eau trompeuſe & fugitive, toujours affamé de la ſageſſe & de la félicité, ſans laquelle il n'y a point de véritable vie : & il ne voit pas qu'on regarde un homme comme un cheval qu'on marchande. Quand nous voulons acheter un cheval, nous ne regardons pas à ſon harnois, ni à ſon poitrail, ni aux ornemens dont ſa têtière eſt embellie, on ne va pas examiner, ſi ſes boſſettes ſont relevées d'or, d'argent, & de pierreries, ſi ſa tête & ſon encolure ſont enrichies d'ouvrages bien travaillés, ſi ſa ſelle eſt d'une étoffe teinte en pourpre, ſes ſangles dorées & ſon mors bien ciſelé. On met à part toutes ces dépouilles étrangères, on l'examine tout nu, ſon corps, ſa vivacité, on veut que ſa taille ſoit noble, qu'il ait de la vigueur pour courir, de la force pour porter ſon homme, & comme dit Virgile : (1) « la tête fine, le ventre étroit, la croupe large, & le poitrail traverſé de muſcles, qui rendent témoi-

(1) Liv. 3 des Géorgiques.

gnage de ſa force ». On veut, outre cela, que les reins & l'épine du dos ſoient doubles ; car il ne ſuffit pas que le cheval ſoit léger, il faut que le cavalier ſoit à ſon aiſe.

Ainſi, quand vous examinez un homme, ce ne ſont point les choſes étrangères qu'il faut conſidérer ; c'eſt l'homme même dénué de tout, comme notre Socrate ; car j'appelle étranger ce que nous tenons de nos pères ou de la fortune, & nulle de ces choſes n'entre dans les louanges que je donne à Socrate. Il n'y entre ni rang ni nobleſſe, ni ſuite d'ayeux illuſtres, ni amas de richeſſes que l'on puiſſe envier ; car tout cela, comme j'ai déjà dit, lui eſt étranger. Lorſque vous dites, fils de Prothanius, c'eſt Prothanius que vous louez, en faiſant voir que ſon nom ne fait point de déshonneur à ſes deſcendans. Vous pourrez de même parcourir tous les autres avantages. Cet homme eſt d'un ſang illuſtre, direz-vous ; vous faites l'éloge de ſes aïeux. Il eſt puiſſamment riche, ne vous fiez pas à la fortune ; il eſt fort & vigoureux, une maladie peut l'affoiblir ; il eſt léger à la courſe, la vieilleſſe l'appéſantira ; il eſt tout-à-fait bel homme, donnez-vous patience, il ceſſera de l'être. Mais, dites-vous, il eſt parfaitement inſtruit dans toutes ſortes de diſciplines, & il a toute la ſageſſe & toute la conduite qu'un homme peut avoir. Ho, voilà qui eſt bien,

vous faites ſon éloge préſentement; car ces qualités ne lui viennent point par voie de ſucceſſion, elles ne dépendent point du haſard, elles ne lui ſont point données à terme, elles ne périront point avec ſa ſanté & ne changeront point avec l'âge. Ce ſont là les dons que Socrate a poſſédés, & qui lui ont fait mépriſer les autres.

Que ne vous donnez-vous donc tout entier & ſans différer à l'étude de la ſageſſe, ſi vous voulez que vos louanges vous ſoient propres, & que celui qui voudra les célébrer, puiſſe vous louer de la même manière qu'Accius loue Ulyſſe au commencement de ſa tragédie de Philoctète:

Héros plus renommé que ton propre pays,
Fameux par ton grand cœur, fameux par ta ſageſſe,
Redoutable fléau du parti de Pâris,
Et ſévère vengeur des affronts de la Grèce,
Sage fils de Laërte, &c.

Vous voyez qu'il nomme ſon père le dernier, & que toutes les louanges qu'il lui donne ſont à lui. Laërte, Anticlée, Acriſe n'y ont aucune part; & cet éloge, à proprement parler, appartient en propre à Ulyſſe. Homère n'a pas prétendu nous faire remarquer autre choſe dans ce héros, lorſqu'il lui a donné pour compagne inſéparable la prudence, figurée à la manière des poëtes, ſous le nom de

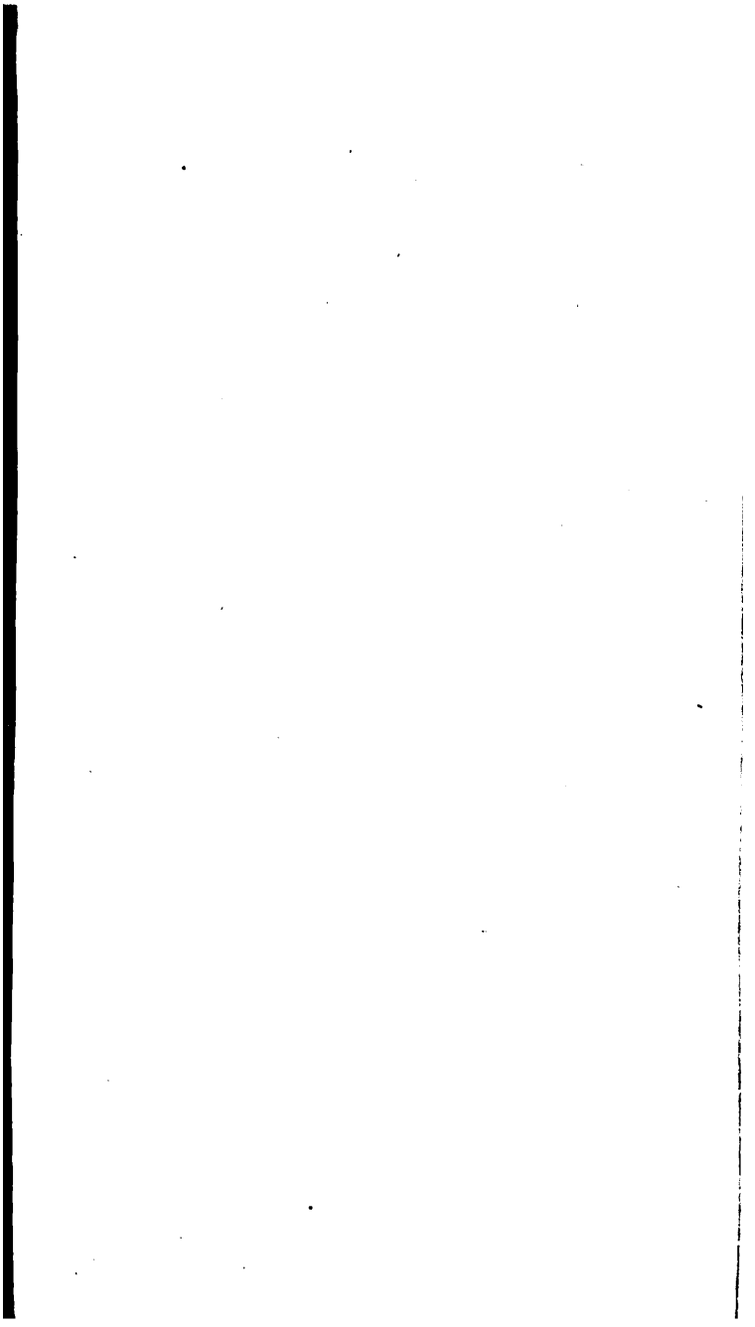
Minerve. C'eſt avec cette heureuſe compagne qu'il a affronté toutes ſortes de dangers, & qu'il a ſurmonté toutes ſortes d'adverſités. Sous cette protection il eſt entré dans l'antre du Cyclope & en eſt ſorti ; il a vu les bœufs du ſoleil, & ne les a point profanés ; il eſt deſcendu aux enfers & en eſt revenu. Sous la conduite de cette même ſageſſe, il a paſſé pardevant Scilla & lui a échappé, il a fait le tour de Caribde ſans y être englouti, il a mis le pied chez les Lotophages ſans y reſter, & a écouté les Sirènes ſans en approcher.

FIN.

TABLE
DES OUVRAGES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

L'ANE D'OR D'APULÉE.

Avertissement de l'Éditeur, pages 1
Préface du Traducteur, 9
La vie d'Apulée, 15
*L'Ane d'Or d'Apulée, Livre I^er^*, 29
——— *Livre II*, 57
——— *Livre III*, 91
——— *Livre IV*, 121
——— *Livre V*, 159
——— *Livre VI*, 191
——— *Livre VII*, 223
——— *Livre VIII*, 255
——— *Livre IX*, 295
——— *Livre X*, 345
——— *Livre XI*, 389

Du Démon de Socrate, 435

Fin de la Table.